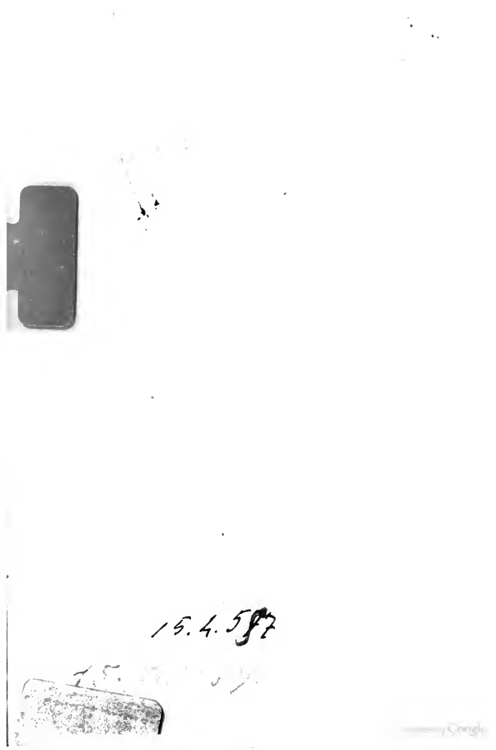



15.4.587

CICÉRON

ET SES AMIS

ÉTUDE

SUR LA SOCIÉTÉ ROMAINE

DU TEMPS DE CÉSAR

PAR

GASTON BOISSIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[ie]

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

CICÉRON

ET SES AMIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

CICÉRON

ET SES AMIS

ÉTUDE

SUR LA SOCIÉTÉ ROMAINE

DU TEMPS DE CÉSAR

PAR

GASTON BOISSIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C[ie]

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

INTRODUCTION.

LES LETTRES DE CICÉRON.

Il n'y a pas d'histoire qu'on étudie plus volontiers aujourd'hui que celle des dernières années de la république romaine. De savants ouvrages ont été publiés récemment sur ce sujet en France, en Angleterre, en Allemagne[1], et le public les a lus avec avidité. L'importance des questions qui se débattaient alors, la vivacité dramatique des événements, la grandeur des personnages justifient cet intérêt; mais ce qui explique encore mieux l'attrait que nous éprouvons pour cette curieuse époque, c'est qu'elle nous a été racontée par les lettres de Cicéron. Un

1. La suite de ce travail montrera que je me suis beaucoup servi des ouvrages publiés en Allemagne, et surtout de la belle *Histoire romaine* de M. Mommsen, si savante et si vivante à la fois. Je ne partage pas toujours les opinions de M. Mommsen, mais on reconnaîtra, même dans les endroits où je me sépare de lui, l'influence de ses idées. C'est le maître, aujourd'hui, de tous ceux qui étudient Rome et son histoire.

contemporain disait de ces lettres que celui qui les lirait ne serait pas tenté de chercher ailleurs l'histoire de ce temps[1], et en effet nous la retrouvons là bien plus vivante et bien plus vraie que dans des ouvrages suivis et composés tout exprès pour nous l'enseigner. Que nous apprendraient de plus Asinius Pollion, Tite Live ou Cremutius Cordus, si nous les avions conservés? Ils nous donneraient leur opinion personnelle; mais cette opinion est, la plupart du temps, suspecte : elle vient de gens qui n'ont pas voulu ou qui n'ont pas pu dire toute la vérité, qui écrivaient à la cour des empereurs, comme Tite Live, ou qui, comme Pollion, espéraient se faire pardonner leur trahison en disant le plus de mal qu'ils pouvaient de ceux qu'ils avaient trahis. Il vaut donc mieux, au lieu de recevoir une opinion toute faite, se la faire soi-même, et c'est ce que nous rend possible la lecture des lettres de Cicéron. Elle nous jette au milieu des événements et nous les fait suivre jour par jour. Malgré les dix-huit siècles qui nous en séparent, il nous semble que nous les voyons se passer sous nos yeux, et nous nous trouvons placés dans cette position unique d'être assez près des faits pour en voir la couleur véritable, et assez éloignés d'eux pour les juger sans passion.

L'importance de ces lettres s'explique facilement. Les hommes politiques de ce temps avaient bien plus

1. Corn. Nepos, *Vita Att.*, 16.

besoin de s'écrire que ceux d'aujourd'hui. Le proconsul romain, qui partait de Brindes ou d'Ostie pour gouverner quelque province lointaine, sentait bien qu'il s'éloignait tout à fait de la vie politique. Pour des gens accoutumés aux mouvements des affaires, aux agitations des partis, ou, comme ils disaient, au grand jour du forum, c'était un grand ennui d'aller passer plusieurs années dans ces contrées perdues, où les bruits de la place publique de Rome ne parvenaient pas. A la vérité ils recevaient une sorte de gazette officielle, *Acta diurna*, vénérable ancêtre de notre *Moniteur*. Mais il semble que tout journal officiel soit condamné par sa nature à être quelque peu insignifiant. Celui de Rome contenait un procès-verbal assez terne des assemblées du peuple, le résumé succinct des causes célèbres plaidées au forum, et aussi le récit des cérémonies publiques avec la mention exacte des phénomènes atmosphériques ou des prodiges survenus dans Rome et ses environs. Ce n'étaient pas tout à fait des nouvelles de ce genre qu'un préteur ou un proconsul désirait savoir. Aussi, pour combler les lacunes du journal officiel avait-il recours à des correspondants payés qui faisaient des gazettes à la main, à l'usage des curieux de la province, comme c'était la mode chez nous au siècle dernier, mais, tandis qu'au dix-huitième siècle on chargeait de ce soin des hommes de lettres en renom, familiers des grands seigneurs et bien reçus des ministres, les correspondants romains n'étaient que des compilateurs obscurs, des

manœuvres, comme les appelle quelque part Cælius, choisis d'ordinaire parmi ces Grecs affamés que la misère rendait bons à tous les métiers. Ils n'avaient pas accès dans les grandes maisons; ils n'approchaient pas des politiques. Leur rôle consistait uniquement à courir la ville et à recueillir par les rues ce qu'ils entendaient dire ou ce qu'ils voyaient. Ils enregistraient soigneusement les histoires de théâtres, s'informaient des acteurs sifflés, des gladiateurs vaincus, décrivaient le détail des beaux enterrements, notaient les bruits et les malins propos, et surtout les récits scandaleux qu'ils pouvaient attraper[1]. Tout ce babil amusait un moment, mais ne satisfaisait pas ces personnages politiques, qui voulaient, avant tout, être tenus au courant des affaires. Pour les bien connaître, ils s'adressaient naturellement à quelqu'un qui pût les savoir. Ils faisaient choix de quelques amis sûrs, importants, bien informés; par eux, ils connaissaient la raison et le caractère véritable des faits que les journaux rapportaient sèchement et sans commentaire; et, tandis que leurs correspondants payés les laissaient d'ordinaire dans la rue, les autres les introduisaient dans les cabinets des grands politiques, et leur faisaient écouter leurs entretiens les plus secrets.

Ce besoin d'être régulièrement informé de tout, et, pour ainsi dire, de vivre encore au milieu de Rome

1. Voir Cic., *Epist. ad fam.*, II, 8, et VIII, 1. Je citerai, dans e cours de cet ouvrage, les œuvres de Cicéron d'après l'édition d'Orelli.

après qu'on l'avait quittée, personne ne l'éprouva plus que Cicéron; personne n'aima davantage ces agitations de la vie publique, dont les hommes d'État se plaignent quand ils en jouissent, et qu'ils ne cessent de regretter lorsqu'ils les ont perdues. Il ne faut pas trop le croire quand il vient nous dire qu'il est fatigué des discussions orageuses du sénat; qu'il cherche un pays où l'on n'ait pas entendu parler de Vatinius ni de César, et où l'on ne s'occupe pas des lois agraires; qu'il meurt d'envie d'aller oublier Rome sous les beaux ombrages d'Arpinum, ou au milieu du site enchanté de Formies. Aussitôt qu'il est installé à Formies, à Arpinum, ou dans quelque autre de ces belles villas qu'il appelait avec fierté les ornements de l'Italie, *ocellos Italiæ*, sa pensée retourne naturellement à Rome, et des courriers partent à chaque moment, pour aller savoir ce qu'on y pense et ce qu'on y fait. Jamais, quoi qu'il dise, il ne put détacher les yeux du forum. De près ou de loin, il lui fallait ce que Saint-Simon appelle *ce petit fumet d'affaires dont les politiques ne se peuvent passer*. A toute force, il voulait connaître la situation des partis, leurs accords secrets, leurs discordes intimes, enfin tous ces manéges cachés qui préparent les événements et les expliquent. C'est là ce qu'il réclamait sans relâche d'Atticus, de Curion, de Cælius et de tant d'autres grands esprits, mêlés à toutes ces intrigues comme acteurs ou comme curieux; c'est ce qu'il racontait lui-même de la façon la plus piquante à ses amis absents; et voilà comment les

lettres qu'il a reçues ou envoyées contiennent, sans qu'il l'ait voulu faire, toute l'histoire de son temps[1].

Les correspondances des hommes politiques de nos jours, quand on les publie, sont loin d'avoir la même importance. C'est que l'échange des sentiments et des pensées ne se fait plus autant qu'alors au moyen des lettres. Nous avons inventé des procédés nouveaux. L'immense publicité de la presse a remplacé avec avantage ces communications discrètes qui ne pouvaient pas s'étendre au delà de quelques personnes. Aujourd'hui, en quelque lieu désert qu'un homme soit retiré, les journaux viennent le tenir au courant de tout ce qui se fait dans le monde. Comme il apprend les événements presque en même temps qu'ils se passent, il en reçoit non-seulement la nouvelle, mais aussi l'émotion. Il croit les voir et y assister, et il n'a aucun besoin qu'un ami bien informé se donne la peine de l'instruire. Ce serait une étude curieuse que de chercher tout ce que les journaux ont détruit et remplacé chez nous. Du temps de Cicéron, les lettres en tenaient souvent lieu et rendaient les mêmes services. On se les passait de main en main quand elles contenaient quelque nouvelle qu'on avait intérêt à savoir. On lisait, on commentait, on copiait celles des grands personnages qui

1. J'ai essayé d'éclaircir quelques-unes des questions auxquelles donne lieu la publication des lettres de Cicéron dans un mémoire intitulé : *Recherches sur la manière dont furent recueillies et publiées les lettres de Cicéron*, Paris, Durand, 1863.

faisaient connaître leurs sentiments. C'est par elles qu'un homme politique qu'on attaquait se défendait auprès des gens dont il tenait à conserver l'estime; c'est par elles, quand le forum était muet, comme au temps de César, qu'on essayait de former une sorte d'opinion commune dans un public restreint. Aujourd'hui les journaux se sont emparés de ce rôle, la vie politique leur appartient; et, comme ils sont incomparablement plus commodes, plus rapides, plus répandus, ils ont fait perdre aux correspondances un de leurs principaux aliments.

Il est vrai qu'il leur reste les affaires privées; et l'on est tenté de croire d'abord que cette matière est inépuisable et qu'avec les sentiments et les affections de mille natures qui remplissent notre vie intérieure, elles seront toujours assez riches. Je crois cependant que même ces correspondances intimes, où il n'est question que de nos affections et de nos sentiments, deviennent tous les jours plus courtes et moins intéressantes. Ces commerces agréables et assidus, qui tenaient tant de place dans la vie d'autrefois, tendent presque à disparaître de la nôtre. On dirait que, par un hasard étrange, la facilité même et la rapidité des relations, qui auraient dû leur donner plus d'animation, leur aient nui. Autrefois, quand la poste n'existait pas, ou qu'elle était réservée, comme chez les Romains, à porter les ordres de l'empereur, on était forcé de profiter des occasions ou d'envoyer les lettres par un esclave. C'était alors

une affaire d'écrire. On ne voulait pas que le messager fît un voyage inutile; on faisait les lettres plus longues, plus complètes, pour n'être pas forcé de les recommencer trop souvent; sans y songer, on les soignait davantage, par cette importance naturelle qu'on met aux choses qui coûtent plus et qui sont moins faciles. Même au temps de Mme de Sévigné, quand les *ordinaires* ne partaient qu'une ou deux fois par semaine, écrire était encore une chose grave, à laquelle on donnait tous ses soins. La mère, éloignée de sa fille, n'avait pas plutôt fait partir sa lettre qu'elle songeait à celle qu'elle enverrait quelques jours plus tard. Les pensées, les souvenirs, les regrets s'amassaient dans son esprit pendant cet intervalle, et quand elle prenait la plume « elle ne pouvait plus gouverner ce torrent. » Aujourd'hui qu'on sait qu'on peut écrire quand on veut, on n'assemble plus des matériaux, comme faisait Mme de Sévigné, on n'écrit plus par provision, « on ne cherche plus à vider son sac, » on ne se travaille plus à ne rien oublier, de peur qu'un oubli ne rejette trop loin le récit d'une nouvelle qui perdra sa fraîcheur pour venir trop tard. Tandis que le retour périodique de l'ordinaire amenait autrefois plus de suite et de régularité dans les relations, la facilité qu'on a maintenant de s'écrire quand on veut fait qu'on s'écrit moins souvent. On attend d'avoir quelque chose à se dire, ce qui est moins fréquent qu'on ne le pense. On ne s'écrit plus que le nécessaire; c'est peu de chose pour un commerce dont le principal

agrément consiste dans le superflu; et ce peu de chose, on nous menace encore de le réduire. Bientôt sans doute le télégraphe aura remplacé la poste, nous ne communiquerons plus que par cet instrument haletant, image d'une société positive et pressée, et qui, dans le style qu'il emploie, cherche à mettre un peu moins que le nécessaire. Avec ce nouveau progrès, l'agrément des correspondances intimes, déjà très-compromis, aura pour jamais disparu.

Mais, dans le temps même où l'on avait plus d'occasions d'écrire des lettres, et où on les écrivait mieux, tout le monde n'y réussissait pas également. Il y a des tempéraments qui sont plus propres à ce travail que les autres. Les gens qui saisissent lentement, et qui ont besoin de beaucoup réfléchir avant d'écrire, font des mémoires et non des lettres. Les esprits sages écrivent d'une manière régulière et méthodique, mais ils manquent d'agrément et de feu. Les logiciens et les raisonneurs ont l'habitude de suivre trop leurs pensées; or on doit savoir passer légèrement d'un sujet à l'autre, afin que l'intérêt se soutienne, et les quitter tous avant qu'ils ne soient épuisés. Ceux qui sont uniquement possédés d'une idée, qui se concentrent en elle et n'en veulent pas sortir, ne sont éloquents que toutes les fois qu'ils en parlent, ce qui n'est pas assez. Pour être agréable à toute heure et sur tous les sujets, ainsi que le demande une correspondance suivie, il faut avoir surtout une imagination vive et mobile, qui se

laisse saisir par les impressions du moment et change brusquement avec elles. C'est la première qualité de ceux qui écrivent bien les lettres; j'y joindrai, si l'on veut, un peu de coquetterie. Écrire demande toujours un certain effort. Il faut le vouloir pour y réussir; il faut aimer à plaire pour le vouloir. Il est assez naturel qu'on tienne à plaire à ce grand public auquel s'adressent les livres; mais c'est la marque d'une vanité plus délicate et plus exigeante que de se mettre en dépense d'esprit pour une seule personne. On s'est demandé souvent, depuis La Bruyère, pourquoi les femmes vont plus loin que nous dans ce genre d'écrire. N'est-ce pas parce qu'elles ont plus que nous le goût de plaire et une vanité naturelle qui, pour ainsi dire, est toujours sous les armes, qui ne néglige aucune conquête et sent le besoin de faire des frais pour tout le monde.

Je ne crois pas que personne ait jamais possédé ces qualités au même degré que Cicéron. Cette insatiable vanité, cette mobilité d'impressions, cette facilité à se laisser saisir et dominer par les événements, on les retrouve dans toute sa vie et dans tous ses ouvrages. Au premier abord, il semble qu'il y ait une grande différence entre ses lettres et ses discours, et l'on est tenté de se demander comment le même homme a pu réussir dans des genres si opposés; mais l'etonnement cesse dès qu'on regarde de plus près. Quand on cherche quelles sont les qualités vraiment originales de ses discours, il se trouve

que ce sont tout à fait les mêmes qui nous charment dans ses lettres. Ses lieux communs ont quelquefois vieilli, il arrive que son pathétique nous laisse froids, et nous trouvons souvent qu'il y a trop d'artifice dans sa rhétorique; mais ce qui dans ses plaidoyers est resté vivant, ce sont ses récits et ses portraits. Il est difficile d'avoir plus de talent que lui pour raconter ou pour dépeindre, et de représenter plus au vif qu'il ne le fait les événements et les hommes. S'il nous les fait si bien voir, c'est qu'il les a lui-même devant les yeux. Quand il nous montre le marchand Chéréas « avec ses sourcils rasés et cette tête qui sent la ruse et où respire la malice[1], » ou le préteur Verrès se promenant dans une litière à huit porteurs, comme un roi de Bithynie, mollement couché sur des roses de Malte[2], ou Vatinius s'élançant pour parler, « les yeux saillants, le cou enflé, les muscles tendus[3], » ou les témoins gaulois qui parcourent le forum avec un air de triomphe et la tête haute[4], ou les témoins grecs qui bavardent sans trêve et « gesticulent des épaules[5], » tous ces personnages enfin, qu'on n'oublie plus quand on les a une fois rencontrés chez lui, sa puissante et mobile imagination se les figure avant de les peindre. Il possède merveilleusement la faculté de se faire le spectateur de ce qu'il raconte. Les choses le frappent, les personnes l'attirent ou le repoussent avec une incroyable viva-

1. *Pro Rosc. com.*, 7. — 2. *In Verrem. act. sec.*, v, 11.
3. *In Vatin.*, 2. — 4. *Pro Font.*, 11. — 5. *Pro Rabir. post*, 13.

cité, et il se met tout entier dans les peintures qu'il en fait. Aussi quelle passion dans ses récits ! Quels emportements furieux dans ses attaques ! Quelle ivresse de joie quand il décrit quelque mauvais succès de ses ennemis ! Comme on sent qu'il en est pénétré et inondé, qu'il en jouit, qu'il s'en délecte et s'en repaît, selon ses énergiques expressions : *His ego rebus pascor, his delector, his perfruor*[1] *!* C'est à peu près dans les mêmes termes que s'exprime Saint-Simon, ivre de haine et de bonheur, dans la fameuse scène du lit de justice, quand il voit le duc du Maine abattu et les bâtards découronnés. « Moi, cependant, dit-il, je me mourais de joie; j'en étais à craindre la défaillance. Mon cœur, dilaté à l'excès, ne trouvait plus d'espace à s'étendre.... Je triomphais, je me vengeais, je nageais dans ma vengeance. » Saint-Simon a souhaité ardemment le pouvoir, et deux fois il a cru le tenir; « mais les eaux, ainsi qu'à Tantale, se sont retirées du bord de ses lèvres toutes les fois qu'il croyait y toucher. » Je ne pense pas cependant qu'on doive le plaindre Il aurait mal rempli la place de Colbert et de Louvois, et ses qualités mêmes lui auraient peut-être été nuisibles. Passionné, irritable, il ressent vivement les plus légères atteintes et s'emporte à tout propos. Les moindres événements l'animent, et l'on sent, quand il les raconte, qu'il y met toute son âme. Cette vivacité d'impression, échauffant tous ses ré-

1. *In Pison*, 20.

cits, a fait de lui un peintre incomparable; mais comme elle aurait sans cesse troublé son jugement, elle en eût fait un médiocre politique. L'exemple de Cicéron le montre bien.

Il est donc vrai de dire qu'on trouve les mêmes qualités dans les discours de Cicéron que dans ses lettres; seulement dans ses lettres elles se montrent mieux, parce qu'il y est plus libre et s'abandonne plus franchement à sa nature. Quand il écrit à quelqu'un de ses amis, il ne réfléchit pas aussi longtemps que lorsqu'il doit parler au peuple; c'est sa première impression qu'il lui donne, et il la donne vive et passionnée, comme elle naît chez lui. Il ne prend pas la peine de travailler son style; tout ce qu'il écrit a d'ordinaire un air si aisé, quelque chose de si facile et de si simple, qu'on ne peut pas y soupçonner l'apprêt ni l'artifice. Un de ses correspondants qui croyait lui faire plaisir, lui ayant un un jour parlé des foudres de ses expressions, *fulmina verborum,* il lui répond : « Que pensez-vous donc de mes lettres? Ne trouvez-vous pas que je vous écris avec le style de tout le monde? On ne doit pas garder toujours le même ton. Une lettre ne peut pas ressembler à un plaidoyer ou à un discours politique.... On se sert pour elle des expressions de tous les jours[1]. » Quand il aurait voulu les soigner davantage, il n'en aurait pas trouvé le loisir. Il en avait tant à écrire pour contenter tout le monde!

1. *Ad fam.*, IX, 21.

Atticus, à lui seul, en a quelquefois reçu trois dans la même journée. Aussi les écrivait-il où il pouvait, pendant les séances du sénat, dans son jardin, lorsqu'il se promène, sur la grande route, quand il voyage. Il les date quelquefois de sa salle à manger, où il les dicte à ses secrétaires entre deux services. Quand il les écrit de sa main, il ne se laisse pas davantage le temps de réfléchir. « Je prends, dit-il à son frère, la première plume que je trouve, et je m'en sers comme si elle était bonne[1]. » Aussi n'était il pas toujours facile de le déchiffrer. Quand on s'en plaint, il ne manque pas de bonnes raisons pour s'excuser. C'est la faute des messagers envoyés par ses amis, et qui ne veulent pas attendre. « Ils viennent, dit-il, tout prêts à partir et couverts de leurs chapeaux de voyage; ils disent que leurs camarades les attendent à la porte[2]. » Pour ne pas les retarder, il faut écrire au hasard tout ce qui vient à l'esprit.

Remercions ces amis impatients, ces messagers si pressés qui n'ont pas laissé à Cicéron le temps de faire des pièces d'éloquence. Ce qui plaît dans ses lettres, c'est précisément qu'elles contiennent le premier jet de ses sentiments, qu'elles sont pleines d'abandon et de naturel. Comme il ne prend pas le temps de se déguiser, il se montre à nous tel qu'il est. Aussi son frère lui disait-il un jour : « Je vous ai vu tout entier dans votre lettre.[3] » C'est ce que nous sommes tentés de lui dire nous-mêmes

1. *Ad Quint.*, II, 15, 6. — 2. *Ad fam.*, XV, 17. — 3. *Ad fam.*, XVI, 16.

toutes les fois que nous le lisons. S'il est si vif, si pressant, si animé, lorsqu'il cause avec ses amis, c'est que son imagination se transporte sans peine aux lieux où ils sont. « Il me semble que je vous parle[1], » écrit-il à l'un. « Je ne sais comment il se fait, dit-il à l'autre, que je crois être près de vous en vous écrivant[2]. » Bien plus encore que dans ses discours, il est, dans ses lettres, tout entier aux émotions du moment. Vient-il d'arriver dans quelqu'une de ses belles maisons de campagne qu'il aime tant, il se livre à la joie de la revoir; elle ne lui a jamais semblé si belle. Il visite ses portiques, ses gymnases, ses exhèdres; il court à ses livres, honteux de les avoir quittés. L'amour de la solitude s'empare de lui au point qu'il ne se trouve jamais assez seul. Sa maison de Formies elle-même finit par lui déplaire, parce qu'il y vient trop d'importuns. « C'est une promenade publique, dit-il, ce n'est pas une villa[3]. » Il y retrouve les gens les plus ennuyeux du monde, son ami Sebosus et son ami Arrius, qui s'obstine à ne pas retourner à Rome, quelque prière qu'il lui en fasse, pour lui tenir compagnie et philosopher tout le jour avec lui. « Au moment où je vous écris, dit-il à Atticus, on m'annonce Sebosus. Je n'ai pas achevé d'en gémir, que j'entends Arrius qui me salue. Est-ce là quitter Rome? A quoi me sert de fuir les autres, si c'est pour tomber entre les mains de ceux-ci? Je veux, ajoute-t-il en citant un beau vers emprunté

1. *Ad Att.*, XIII, 18. — 2. *Ad fam*, XV, 16. — 3. *Ad Att.*, II, 14.

peut-être à ses propres ouvrages, je veux m'enfuir vers les montagnes de ma patrie, au berceau de mon enfance,

In montes patrios et ad incunabula nostra[1]. »

Il va en effet à Arpinum; il pousse même jusqu'à Antium, le sauvage Antium, où il passe son temps à compter les vagues. Cette obscure tranquillité lui plaît tant, qu'il regrette de n'avoir pas été duumvir dans cette petite ville plutôt que consul à Rome. Il n'a plus d'autre ambition que d'être rejoint par son ami Atticus, de faire avec lui quelques promenades au soleil, ou de causer philosophie « assis sur ce petit siége qui est au-dessous de la statue d'Aristote. » En ce moment, il paraît plein de dégoût pour la vie publique; il n'en veut pas entendre parler. « Je suis résolu, dit-il, à n'y plus songer[2]. » Mais on sait comment il tient ces sortes de promesses. Aussitôt qu'il est de retour à Rome, il se plonge de plus fort dans la politique; les champs et leurs plaisirs sont oubliés. A peine surprend-on par moments quelques regrets passagers d'une vie plus calme. « Quand donc vivrons-nous? *quando vivemus?* » dit-il tristement au milieu de ce tourbillon d'affaires qui l'entraîne[3]. Mais ces réclamations timides sont bientôt étouffées par le bruit et le mouvement du combat. Il s'y engage et il y prend part avec plus d'ardeur que personne. Il en est encore tout animé

1. *Ad Att.*, II, 15. — 2. *Ad Att.*, II, 4. — 3. *Ad Quint.*, III, 1, 4.

lorsqu'il écrit à Atticus. Ses lettres en contiennent toutes les émotions, et nous les communiquent. On croit assister à ces scènes incroyables qui se passent au sénat, lorsqu'il attaque Clodius tantôt par des discours suivis, tantôt dans des interpellations fougueuses, employant tour à tour contre lui les plus grosses armes de la rhétorique et les traits les plus légers de la raillerie. Il est plus vif encore quand il décrit les assemblées populaires et raconte les scandales des élections. « Suivez-moi au champ de Mars, dit-il, la brigue est en feu, *sequere me in Campum; ardet ambitus*[1]. » Et il nous montre les candidats aux prises, la bourse à la main, ou les juges qui, sur le forum, se vendent honteusement à qui les paye, *judices quos fames magis quam fama commovit.*

Comme il a l'habitude de céder à ses impressions et de changer avec elles, le ton n'est plus le même d'une lettre à l'autre. Il n'y a rien de plus abattu que celles qu'il écrit de l'exil; c'est un gémissement éternel. Le lendemain de son retour, sa phrase devient sans transition majestueuse et triomphante. Elle est toute pleine de ces superlatifs de complaisance qu'il distribuait si libéralement alors à tous ceux qui l'avaient servi, *fortissimus*, *prudentissimus*, *exoptatissimus*, etc., il y célèbre en termes magnifiques les marques d'estime que lui donnent les honnêtes gens, l'autorité dont il jouit dans la curie, le crédit qu'il a si glorieusement reconquis au forum,

1. *Ad Att.*, IV, 15.

splendorem illum forensem, et in senatu auctoritatem et apud viros bonos gratiam[1]. Quoiqu'il ne s'adresse qu'au fidèle Atticus, on croit entendre un écho des harangues solennelles qu'il vient de prononcer au sénat et devant le peuple. Quelquefois il lui arrive, au milieu des situations les plus graves, de sourire et de plaisanter avec un ami qui l'égaye. C'est au plus fort de sa lutte contre Antoine, qu'il écrit à Papirius Pœtus cette lettre charmante où il l'engage d'une façon si amusante à fréquenter de nouveau les bonnes tables et à donner de bons dîners à ses amis[2]. Il ne brave pas les dangers, il les oublie. Mais qu'il rencontre alors quelque personnage effrayé, il a bientôt gagné son épouvante; aussitôt son style change : il s'anime, il s'échauffe; la tristesse, l'effroi, l'émotion, l'élèvent sans effort à la plus haute éloquence. Quand César menace Rome et qu'il pose insolemment ses dernières conditions au sénat, le cœur de Cicéron se soulève, et il trouve, en écrivant à une seule personne, de ces figures véhémentes qui ne seraient pas déplacées dans un discours adressé au peuple. « Quel destin est le nôtre? Il faudra donc céder à ses demandes impudentes! C'est ainsi que Pompée les appelle. Et en effet a-t-on jamais vu une plus impudente audace? — Vous occupez depuis dix ans une province que le sénat ne vous a pas donnée, mais que vous avez prise vous-même par la brigue et la violence. Le terme est venu que votre

1. *Ad Att.*, IV, 1. — 2. *Ad fam.*, IX, 24.

caprice seul, et non pas la loi, avait fixé à votre pouvoir. — Supposons que ce soit la loi. — Le temps arrivé, nous vous nommons un successeur; mais vous vous y opposez et nous dites : « Respectez mes droits ! » Et vous, que faites-vous des nôtres? Quel prétexte avez-vous à garder votre armée au delà des limites même que le peuple a fixées, malgré le sénat? — Il faut me céder, ou vous battre. — Eh bien! battons-nous, répond Pompée; nous avons au moins l'espérance de vaincre ou de mourir libres[1]. »

Si je voulais trouver un autre exemple de cette agréable variété, et de ces brusques changements de ton, ce n'est pas à Pline, ni à ceux qui, comme lui, ont écrit leurs lettres pour le public, que je m'adresserais. Il me faudrait descendre jusqu'à Mme de Sévigné. Comme Cicéron, Mme de Sévigné a l'imagination très-vive et très-mobile; elle se livre, sans réfléchir, à ses premières émotions; elle se laisse prendre aux choses, et le plaisir qu'elle goûte lui semble toujours le plus grand de tous. On a remarqué qu'elle se plaisait partout, non par cette indolence d'esprit qui fait qu'on s'attache aux lieux où l'on se trouve pour n'avoir pas la peine d'en changer, mais par la vivacité de son caractère, qui la livrait tout entière aux impressions du moment. Paris ne la captive pas tellement qu'elle n'aime aussi la campagne, et personne en ce siècle n'a mieux parlé de la nature que cette femme du monde qui se trouvait si

1. *Ad Att.*, VII, 9.

à l'aise dans les salons et semblait uniquement faite pour s'y plaire. Elle court à Livry aux premiers beaux jours pour y jouir « du triomphe du mois de mai, » pour y entendre « le rossignol, le coucou et la fauvette qui ouvrent le printemps dans les forêts. » Mais Livry est trop mondain encore; il lui faut une solitude plus complète, et elle va gaiement s'enfermer sous ses grands arbres de Bretagne. Pour le coup, ses amis de Paris croient qu'elle va mourir d'ennui, n'ayant plus de nouvelles à répéter, plus de beaux esprits à entretenir. Mais elle a emporté avec elle quelque sérieuse morale de Nicole; elle a retrouvé parmi les livres délaissés, dont on sait que la campagne est le dernier asile, ainsi que des vieux meubles, quelque roman de sa jeunesse qu'elle relit en se cachant et où elle est étonnée de se plaire encore. Elle cause avec ses gens, et de même que Cicéron préférait la société des paysans à celle des élégants de province, elle aime mieux entretenir Pilois, son jardinier, que « plusieurs qui ont conservé le titre de chevaliers au parlement de Rennes. » Elle se promène dans son mail, sous ces allées solitaires où les arbres couverts de belles devises semblent se parler l'un à l'autre; elle trouve enfin tant d'agrément dans son désert qu'elle ne peut pas se décider à le quitter; et cependant il n'y a pas de femme qui aime plus Paris. Une fois qu'elle y est revenue, elle est tout entière aux charmes de la vie mondaine. Ses lettres en sont pleines. Elle se livre si facilement aux impressions qu'elle reçoit qu'on peut presque dire,

en les lisant. quelles lectures elle vient de faire, à quels entretiens elle vient d'assister, et de quels salons elle sort. On voit bien, lorsqu'elle répète si agréablement à sa fille les commérages de la cour, qu'elle vient d'entretenir la gracieuse, la spirituelle Mme de Coulanges, qui les lui a racontés. Quand elle parle d'une façon si attendrissante de Turenne, c'est qu'elle quitte l'hôtel de Bouillon où la famille du prince pleure avec sa mort sa fortune ébranlée. Elle se prêche, elle se sermonne elle-même avec Nicole, mais ce n'est pas pour longtemps. Que son fils survienne et lui raconte quelqu'une de ces aventures galantes dont il a été le héros ou la victime, la voilà qui se jette hardiment dans les récits les plus scabreux, sauf à dire un peu plus loin : « Monsieur Nicole, ayez pitié de nous ! » Tout se tourne en morale, quand elle vient de visiter La Rochefoucauld ; elle fait des leçons à propos de tout, elle voit partout quelque image de la vie et du cœur humain, jusque dans ce bouillon de vipère qu'on va servir à Mme de La Fayette souffrante. Cette vipère qu'on ouvre, qu'on écorche, et qui remue toujours, ne ressemble-t-elle pas aux vieilles passions ? « Que ne leur fait-on pas? On leur dit des injures, des rudesses, des cruautés, des mépris, des querelles, des plaintes, des rages, et toujours elles remuent. On ne saurait en voir la fin. On croit que quand on leur arrache le cœur, c'en est fait, et qu'on n'en entendra plus parler. Pas du tout: elles sont toujours en vie ; elles remuent toujours. » Cette facilité qu'elle a d'être émue,

qui lui fait adopter si vite les sentiments des gens qu'elle fréquente, lui fait sentir aussi le contre-coup des grands événements auxquels elle assiste. Le style de ses lettres s'élève quand elle les raconte, et, comme Cicéron, elle devient éloquente, sans y songer. Quelque admiration que me causent la grandeur des pensées et la vivacité des tours dans ce beau morceau de Cicéron sur César que je citais tout à l'heure, je suis encore plus touché, je l'avoue, de la lettre de Mme de Sévigné sur la mort de Louvois, et je trouve plus de hardiesse et d'éclat dans ce dialogue terrible qu'elle établit entre le ministre qui demande grâce et Dieu qui refuse.

Ce sont là d'admirables qualités, mais elles amènent aussi quelques inconvénients avec elles. Les impressions si rapides sont quelquefois un peu légères. Quand on se laisse emporter par une imagination trop vive, on ne se donne pas le temps de réfléchir avant de parler, et l'on s'expose à changer souvent d'opinion. C'est ainsi que Mme de Sévigné s'est plus d'une fois contredite. Seulement comme elle n'est qu'une femme du monde, ses contradictions ont peu de gravité, et nous ne songeons pas à lui en faire un crime. Que nous importe en effet qu'elle ait varié dans ses jugements sur Fléchier et sur Mascaron, qu'après avoir admiré sans réserve *la Princesse de Clèves*, quand elle la lit toute seule, elle s'empresse d'y trouver mille défauts dès que son cousin Bussy la condamne? Mais Cicéron est un homme politique, et il est tenu d'être plus grave. On exige surtout de

lui qu'il ait de la suite dans ses opinions ; or c'est précisément ce que la vivacité de son imagination lui permet le moins. Il ne s'est jamais piqué d'être fidèle à lui-même. Quand il apprécie les événements ou les hommes, il lui arrive de passer sans scrupule en quelques jours d'un extrême à l'autre. Dans une lettre de la fin d'octobre, Caton est traité d'excellent ami (*amicissimus*), et on se déclare très-satisfait de la façon dont il s'est conduit. Au commencement de novembre, on l'accuse d'avoir été *honteusement malveillant* dans la même affaire [1]. C'est que Cicéron ne juge guère que par ses impressions, et dans une âme mobile comme la sienne, les impressions se succèdent vite, aussi vives, mais très-différentes.

Un autre danger, plus grand encore, de cette intempérance d'imagination qui ne sait pas se gouverner, c'est qu'elle peut donner de ceux qui s'y livrent l'opinion la plus mauvaise et la plus fausse. Il n'y a de gens parfaits que dans les romans. Le bien et le mal sont tellement mêlés ensemble dans notre nature qu'on les rencontre rarement l'un sans l'autre. Les caractères les plus fermes ont leurs défaillances ; il entre dans les plus belles actions des motifs qui ne sont pas toujours très-honorables ; nos meilleures affections ne sont pas entièrement exemptes d'égoïsme ; des doutes, des soupçons injurieux troublent parfois les amitiés les plus solides ; il peut se faire qu'à certains moments des convoitises, des jalousies, dont on rougit

1. *Ad Att.*, VII, 1 et 2.

le lendemain, traversent rapidement l'âme des plus honnêtes gens. Les prudents et les habiles renferment soigneusement en eux tous ces sentiments qui ne méritent pas de voir le jour; ceux comme Cicéron qu'emporte la vivacité de leurs impressions parlent, et ils ont grand tort. La parole ou la plume donne plus de force et de consistance à ces pensées fugitives. Ce n'étaient que des éclairs; on les précise, on les accuse en les écrivant; elles prennent une netteté, un relief, une importance qu'elles n'avaient pas dans la réalité Ces faiblesses d'un moment, ces soupçons ridicules qui naissent d'une blessure d'amour-propre, ces courtes violences qui se calment dès qu'on réfléchit, ces injustices qu'arrache le dépit, ces bouffées d'ambition que la raison s'empresse de désavouer, une fois qu'on les a confiées à un ami, ne périssent plus. Un jour, un commentateur curieux étudiera ces confidences trop sincères, et il s'en servira pour tracer de l'imprudent qui les a faites un portrait à effrayer la postérité. Il prouvera, par des citations exactes et irréfutables, qu'il était mauvais citoyen et méchant ami, qu'il n'aimait ni son pays, ni sa famille, qu'il était jaloux des honnêtes gens et qu'il a trahi tous les partis. Il n'en est rien cependant, et un esprit sage ne se laisse pas abuser par l'artifice de ces citations perfides. Il sait bien qu'on ne doit pas prendre à la lettre ces gens emportés ni croire trop à ce qu'ils disent. Il faut les défendre contre eux-mêmes, refuser de les écouter quand la passion les égare, et distinguer

surtout leurs sentiments véritables et persistants de toutes ces exagérations qui ne durent pas. Voilà pourquoi tout le monde n'est pas propre à bien comprendre les lettres; tout le monde ne sait pas les lire comme il faut. Je me défie de ces savants qui, sans aucune habitude des hommes, sans aucune expérience de la vie, prétendent juger Cicéron d'après sa correspondance. Le plus souvent ils le jugent mal. Ils cherchent l'expression de sa pensée dans ces politesses banales que la société exige et qui n'engagent pas plus ceux qui les font qu'ils ne trompent ceux qui les reçoivent. Ils traitent de lâches compromis ces concessions qu'il faut bien se faire quand on veut vivre ensemble. Ils voient des contradictions manifestes dans ces couleurs différentes qu'on donne à son opinion suivant les personnes auxquelles on parle. Ils triomphent de l'imprudence de certains aveux ou de la fatuité de certains éloges, parce qu'ils ne saisissent pas la fine ironie qui les tempère. Pour bien apprécier toutes ces nuances, pour rendre aux choses leur importance véritable, pour être bon juge de la portée de ces phrases qui se disent avec un demi-sourire et ne signifient pas toujours tout ce qu'elles semblent dire, il faut avoir plus d'habitude de la vie qu'on n'en prend d'ordinaire dans une université d'Allemagne. S'il faut dire ce que je pense, dans cette appréciation délicate, je me fierais peut-être encore plus à un homme du monde qu'à un savant.

Cicéron n'est pas le seul que cette correspondance

nous fasse connaître. Elle est pleine de détails curieux sur tous ceux qui furent avec lui en relations d'affaires ou d'amitié. C'étaient les plus illustres personnages de ce temps, ceux qui ont joué les premiers rôles dans la révolution qui mit fin à la république romaine. Personne ne mérite plus qu'eux d'être étudié. Il faut remarquer ici, qu'un défaut de Cicéron a grandement servi la postérité. S'il s'agissait de quelque autre, par exemple de Caton, que de gens dont les lettres manqueraient dans cette correspondance! Les vertueux seuls y tiendraient quelque place, et Dieu sait que le nombre n'en était pas alors bien considérable. Mais, par bonheur, Cicéron était beaucoup plus traitable et n'apportait pas, dans le choix de ses amitiés, les scrupules rigoureux de Caton. Une sorte de bienveillance naturelle le rendait accessible aux gens de toute opinion; sa vanité lui faisait chercher partout des hommages. Il avait un pied dans tous les partis; c'est un grand défaut pour un politique, et les malins de son temps le lui ont amèrement reproché, mais un défaut dont nous profitons : de là vient que tous les partis sont représentés dans sa correspondance. Cette humeur complaisante l'a quelquefois rapproché des gens dont les opinions lui étaient le plus contraires. Il s'est trouvé à certains moments en relation étroite avec les plus mauvais citoyens, avec ceux qu'à une autre époque il a flétris de ses invectives. Il nous reste encore des lettres qu'il a reçues d'Antoine, et ces lettres sont pleines de témoignages

de respect et d'amitié. Si la correspondance remontait plus haut, il est probable que nous en aurions aussi de Catilina; et, franchement, je les regrette; car, si l'on veut bien juger de l'état d'une société comme du tempérament d'un homme, il ne suffit pas d'examiner les parties saines, il faut manier et sonder jusqu'au fond les parties impures et gâtées. Ainsi tous les hommes importants de cette époque, quelque conduite qu'ils aient tenue, de quelque parti qu'ils soient, ont fréquenté Cicéron. Le souvenir de tous se retrouve dans sa correspondance. Quelques-unes de leurs lettres existent encore; on a une grande partie de celles que Cicéron leur a écrites. Les détails intimes qu'il nous donne sur eux, ce qu'il nous dit de leurs opinions, de leurs habitudes, de leur caractère nous permet d'entrer familièrement dans leur vie. Grâce à lui, tous ces personnages que l'histoire nous dépeint confusément reprennent leur figure originale; il semble les rapprocher de nous, il nous fait faire connaissance avec eux; et quand nous avons lu sa correspondance nous pouvons dire que nous venons de visiter toute la société romaine de son temps.

Le but qu'on se propose dans ce livre est d'étudier de près quelques-uns de ces personnages, ceux surtout qui ont été le plus mêlés aux grands événements politiques de cette époque. Mais, avant de commencer cette étude, il est une ferme résolution qu'il convient de prendre; c'est de n'y pas trop apporter les préoccupations de notre temps. Il est assez d'usage aujour-

d'hui d'aller demander à l'histoire du passé des armes pour les luttes du présent. Le succès est aux allusions piquantes, aux rapprochements ingénieux. Peut-être l'antiquité romaine n'est-elle tant à la mode que parce qu'elle fournit aux partis politiques un champ de bataille commode, et surtout moins dangereux, où sous des costumes anciens combattent les passions du jour. Si l'on cite à tout propos les noms de César et de Pompée, de Caton et de Brutus, il ne faut pas que ces grands hommes soient trop fiers de cet honneur. La curiosité qu'ils excitent n'est pas tout à fait désintéressée, et quand on parle d'eux c'est presque toujours pour aiguiser une épigramme ou assaisonner une flatterie. Je veux me garder de ce travers. Ces illustres morts me semblent mériter mieux que de servir d'instruments aux querelles qui nous divisent, et je respecte assez leur mémoire et leur repos pour ne pas les traîner dans l'arène de nos discussions journalières. Il ne faut jamais oublier que c'est outrager l'histoire que de la mettre au service des intérêts changeants des partis, et qu'elle doit être, suivant la belle expression de Thucydide, une œuvre faite pour l'éternité.

Une fois ces précautions prises, pénétrons, avec les lettres de Cicéron, dans la société romaine de cette grande époque, et commençons par étudier celui qui s'offre, de si bonne grâce, à nous en faire les honneurs.

CICÉRON

DANS LA VIE PUBLIQUE ET DANS LA VIE PRIVÉE

CICÉRON

DANS LA VIE PUBLIQUE ET DANS LA VIE PRIVÉE.

I

LA VIE PUBLIQUE DE CICÉRON.

La vie publique de Cicéron est d'ordinaire sévèrement jugée par les historiens de nos jours. Il paye la peine de sa modération. Comme on n'étudie plus cette époque qu'avec des arrière-pensées politiques, un homme comme lui, qui a essayé de fuir toute extrémité, ne satisfait pleinement personne. Tous les partis s'entendent pour l'attaquer ; de tous les côtés on le raille ou on l'insulte. Les partisans fanatiques de Brutus l'accusent d'être timide, les amis passionnés de César l'appellent un sot. C'est encore en Angleterre et chez nous qu'il est le moins malmené [1].

1. *Forsyth. Life of Cicero.* London, Murray, 1864. — Merivale, *Hist. of the Roman under the emp.*, t. I et II.

Les traditions classiques ont été là plus respectées qu'ailleurs ; les savants persistent davantage dans leurs vieilles habitudes, dans leurs anciennes admirations, et au milieu de tant de bouleversements la critique au moins est demeurée conservatrice. Peut-être aussi cette indulgence qu'on témoigne à Cicéron dans ces deux pays vient-elle de l'habitude qu'ils ont de la vie politique. Quand on a vécu dans la pratique des affaires, au milieu des manœuvres des partis, on est plus disposé à comprendre les sacrifices que peuvent exiger d'un homme d'État les nécessités du moment, l'intérêt de ses amis, le salut de sa cause. Au contraire on devient trop dur pour lui quand on ne juge sa conduite qu'avec ces théories inflexibles qu'on imagine dans la solitude, et qui n'ont pas subi l'épreuve de la vie. Voilà sans doute pourquoi les savants de l'Allemagne lui font une si rude guerre. A l'exception de M. Abeken[1], qui le traite humainement, les autres sont sans pitié. Drumann[2] surtout ne lui passe rien. Il a fouillé ses œuvres et sa vie avec la minutie et la sagacité d'un homme d'affaires qui cherche les éléments d'un procès. C'est dans cet esprit de malveillance consciencieuse qu'il a dépouillé toute sa correspondance. Il a courageusement résisté au charme de ces confidences intimes qui nous font admirer l'écrivain et aimer l'homme malgré ses faiblesses, et, en oppo-

1. Abeken, *Cicero in Seinen Briefen*. Hannover, 1835.
2. Drumann, *Geschichte Roms*, etc., t. V et VI.

sant l'un à l'autre des fragments détachés de ses lettres et de ses discours, il est parvenu à dresser un acte d'accusation en règle où rien n'est omis, et qui tient presque un volume. M. Mommsen[1] n'est guère plus doux, seulement il est moins long. Comme il voit les choses de haut, il ne se perd pas dans le détail. En deux de ces pages serrées et pleines de faits, comme il sait les écrire, il a trouvé moyen d'accumuler plus d'outrages pour Cicéron que n'en contient tout le volume de Drumann. On y voit notamment que ce prétendu homme d'État n'était qu'un égoïste et un myope, et que ce grand écrivain ne se compose que d'un feuilletoniste et d'un avocat. Voilà bien la même plume qui vient d'appeler Caton un don Quichotte et Pompée un caporal. Comme il est toujours préoccupé du présent dans ses études du passé, on dirait qu'il poursuit dans l'aristocratie romaine les hobereaux de la Prusse et qu'il salue d'avance dans César ce despote populaire dont la main ferme peut seule donner à l'Allemagne sa fantastique unité.

Qu'y a-t-il de vrai dans ces violences? Quelle confiance doit-on avoir dans ces hardiesses d'une critique révolutionnaire? Quel jugement faut-il porter sur la conduite politique de Cicéron? L'étude des faits va nous l'apprendre.

1. Mommsen, *Römische Geschichte*, t. III

I

Trois causes contribuent d'ordinaire à former les opinions politiques d'un homme, sa naissance, ses réflexions personnelles et son tempérament. Si je ne parlais pas seulement ici des convictions sincères, j'en ajouterais volontiers une quatrième, qui fait plus de conversions encore que les autres, l'intérêt, c'est-à-dire ce penchant qu'on éprouve, presque malgré soi, à trouver que le parti le plus avantageux est aussi le plus juste, et à conformer ses sentiments aux positions qu'on occupe ou à celles qu'on souhaite. Cherchons à démêler quelle fut l'influence de ces causes sur les préférences politiques et la conduite de Cicéron.

Longtemps à Rome la naissance avait souverainement décidé des opinions. Dans une ville où les traditions étaient si respectées, on héritait des idées de ses pères comme de leurs biens ou de leur nom, et l'on mettait son honneur à continuer fidèlement leur politique; mais au temps de Cicéron ces coutumes commençaient à se perdre. Les familles les plus anciennes ne se faisaient plus scrupule de manquer à leurs engagements héréditaires. Dans le parti du sénat, on trouve alors bien des noms qui s'étaient illustrés à défendre les intérêts du peuple, et le démagogue le plus audacieux de cette époque s'appelait Clodius. En aucun temps du reste, Cicéron n'aurait

pu trouver une direction politique dans sa naissance. Il n'appartenait pas à une famille connue. Il était le premier de tous les siens qui s'occupât des affaires publiques, et le nom qu'il portait ne l'engageait d'avance dans aucun parti. Enfin il n'était pas né à Rome. Son père habitait un de ces petits municipes de la campagne dont les beaux esprits se moquaient volontiers, parce qu'on y parlait un latin douteux et qu'on y connaissait mal les belles manières, mais qui n'en faisaient pas moins la force et l'honneur de la république. Ce peuple grossier, mais vaillant et sobre, qui occupait les pauvres villes délaissées de la Campanie, du Latium, de la Sabine, et chez qui les habitudes de la vie rustique avaient conservé quelque reste des anciennes vertus[1] était bien véritablement le peuple romain. Celui qui remplissait les rues et les places de la grande ville, qui perdait son temps au théâtre, qui figurait dans les émeutes du forum et vendait sa voix au champ de Mars, n'était qu'un ramassis d'affranchis et d'étrangers, et l'on ne pouvait apprendre avec lui que le désordre, l'intrigue et la corruption. La vie était plus honnête et plus saine dans les municipes. Les citoyens qui les habitaient restaient étrangers à la plupart des questions qui s'agitaient à Rome, et le bruit des affaires publiques ne parvenait guère jusqu'à eux. On les voyait quelquefois arriver au champ de Mars ou sur le forum,

1. *Pro Rosc. Amer.*, 16.

quand il s'agissait de voter pour quelqu'un de leurs compatriotes ou de le défendre par leur présence devant les tribunaux; mais d'ordinaire ils ne se souciaient pas d'exercer leurs droits et restaient chez eux. Ils n'en étaient pas moins dévoués à leur pays, jaloux de leurs priviléges, même quand ils n'en faisaient rien, fiers du titre qu'ils portaient de citoyens romains, et fort attachés au gouvernement républicain qui le leur avait donné. La république avait conservé pour eux son prestige parce qu'en vivant loin d'elle ils en voyaient moins les faiblesses, et qu'ils se souvenaient toujours de son ancienne gloire. C'est au milieu de ces populations rustiques, arriérées dans leurs idées comme dans leurs manières que s'écoula l'enfance de Cicéron. Il apprit d'elles à aimer le passé plus qu'à connaître le présent. Ce fut la première impression et le premier enseignement qu'il reçut des lieux comme des gens parmi lesquels il passa ses jeunes années. Il a parlé plus tard avec attendrissement de cette modeste maison que son aïeul avait construite près du Liris, et qui rappelait par sa simplicité austère celle du vieux Curius[1]. Il me semble que ceux qui l'habitaient devaient se croire reportés à un siècle en arrière, et qu'en les faisant vivre avec les souvenirs du passé, elle leur donnait l'habitude et le goût des choses anciennes. Voilà sans doute ce que Cicéron doit à sa naissance, s'il lui doit quelque chose. Il a pu pren-

1. *De leg.*, II, 1.

dre dans sa famille le respect du passé, l'amour de son pays et une préférence marquée pour le gouvernement républicain ; mais il n'y trouva pas de tradition précise, ni d'engagement positif avec aucun parti. Quand il entra dans la vie politique, il fut forcé de se décider seul, grande épreuve pour un caractère irrésolu ! et pour choisir entre tant d'opinions contraires il lui fallut de bonne heure étudier et réfléchir.

Cicéron avait consigné le résultat de ses réflexions et de ses études dans des écrits politiques dont le plus important, *la République*, ne nous est parvenu que très-mutilé. Ce qui en reste nous montre qu'il est là, comme partout, disciple fervent des Grecs. C'est à Platon qu'il s'attache de préférence, et son admiration est si vive pour lui qu'il voudrait souvent nous faire croire qu'il se contente de le traduire. En général, Cicéron ne paraît pas se soucier beaucoup de la gloire d'être original. C'est à peu près la seule vanité qui lui manque. Il y a même à ce propos, dans sa correspondance, un aveu singulier, dont on a fort abusé contre lui. Pour faire comprendre à son ami Atticus comment ses ouvrages lui coûtent si peu de peine, il lui dit : « Je ne fournis que les mots, dont je ne manque pas[1]; » mais Cicéron, contre son habitude, s'est ici calomnié. Il n'est pas traducteur aussi servile qu'il voudrait le faire croire, et dans ses ouvrages politiques notamment

1. *Ad Att.*, XII, 52.

la différence est grande entre Platon et lui. Leurs livres portent bien le même titre, mais dès qu'on les a ouverts, on s'aperçoit qu'au fond ils ne se ressemblent pas. C'est le propre d'un philosophe spéculatif comme Platon de viser en toute chose à l'absolu. S'il veut faire une constitution, au lieu d'étudier d'abord les peuples qu'elle doit régir, il part d'un principe de la raison et le suit avec une rigueur inflexible jusque dans ses dernières conséquences. Il arrive ainsi à former un de ces systèmes politiques où tout se tient et s'enchaîne, et qui, par leur admirable unité, charment l'esprit du sage qui les étudie, comme la régularité d'un bel édifice séduit les yeux qui le regardent. Malheureusement ces sortes de gouvernements, imaginés dans des réflexions solitaires et fondus tout d'une pièce, sont d'une application difficile. Quand on veut les mettre en pratique, il survient de tous côtés des résistances auxquelles on ne s'attendait pas. Les traditions des peuples, leur caractère, leurs souvenirs, toutes les forces sociales, dont on n'a pas tenu compte, ne veulent pas se soumettre aux lois rigoureuses qu'on leur impose. On s'aperçoit alors qu'on ne les façonne pas comme on veut, et puisqu'elles refusent absolument de céder, il faut bien qu'on se résigne à modifier cette constitution qui semblait si belle quand on ne s'en servait pas. Mais ici encore l'embarras est grand. Il n'est pas facile de rien changer dans ces sortes de systèmes serrés et logiques où tout est si habilement lié que la moindre pièce qu'on dé-

range ébranle le reste. D'ailleurs les philosophes sont naturellement impérieux et absolus; ils n'aiment pas qu'on les contrarie. Pour éviter ces oppositions qui les impatientent, pour échapper autant que possible aux exigences de la réalité, ils imitent cet Athénien dont parle Aristophane, qui désespérant de trouver ici-bas une république qui lui convînt, allait en chercher une à sa fantaisie jusque dans les nuages. Eux aussi construisent des cités en l'air, c'est-à-dire des républiques idéales gouvernées par des lois imaginaires. Ils rédigent des constitutions admirables, mais qui ont le tort de ne s'appliquer à aucun pays en particulier, parce qu'elles sont faites pour le genre humain tout entier.

Ce n'est pas ainsi qu'agit Cicéron. Il connaît le public auquel il s'adresse, il sait que cette race froide et sensée, la plus prompte à prendre les choses par leur côté pratique, serait peu satisfaite de toutes ces chimères. Aussi s'égare-t-il moins dans ces rêves de l'idéal et de l'absolu. Il n'a pas la prétention d'écrire des lois pour tout l'univers; il songe surtout à son pays et à son temps, et, quoiqu'il ait l'air de tracer le plan d'une république parfaite, c'est-à-dire qui ne peut pas exister, on voit bien qu'il a les yeux sur une constitution qui existe réellement. Voici quelles sont à peu près ses théories politiques. Des trois formes de gouvernement qu'on distingue d'ordinaire, aucune ne le contente tout à fait quand elle est isolée. Je n'ai pas besoin de parler du gouvernement absolu d'un seul, il est mort pour s'y être op-

posé[1]. Les deux autres, le gouvernement de tous ou de quelques-uns, c'est-à-dire l'aristocratie et la démocratie, ne lui semblent pas non plus sans défauts. Il est difficile qu'on s'accommode tout à fait de l'aristocratie quand on n'a pas l'avantage d'être de grande maison. Celle de Rome, malgré les qualités qu'elle déploya dans la conquête et le gouvernement du monde, était comme les autres impertinente et exclusive. Les échecs qu'elle avait subis depuis un siècle, sa décadence visible et le sentiment qu'elle devait avoir de sa fin prochaine, loin de guérir son orgueil, le rendaient intraitable. Il semble que les préjugés deviennent plus obstinés et plus étroits quand ils n'ont plus que quelque temps à vivre. On sait comment nos émigrés, en présence de la révolution victorieuse, usaient leurs dernières forces à de vaines luttes de préséance. De même la noblesse romaine, au moment où le pouvoir lui échappait, semblait prendre à tâche d'exagérer ses défauts et de décourager par ses dédains les honnêtes gens qui s'offraient à la défendre. Cicéron se sentait attiré vers elle par ce goût qu'il avait pour la distinction des manières et pour les plaisirs élégants; mais il

1. On a remarqué que, dans sa *République*, Cicéron parle avec beaucoup d'estime et même une sorte d'attendrissement de la royauté, ce qui ne laisse pas de surprendre chez un républicain comme lui; mais il entend par là une sorte de gouvernement patriarcal et primitif, et il exige tant de vertus du roi et de ses sujets, qu'on voit bien qu'il ne croit pas que cette royauté soit facile ou même possible. Il ne faut donc pas admettre, comme on l'a fait, que Cicéron voulait annoncer et approuver par avance la

ne pouvait pas se faire à ses insolences. Aussi, même en la servant, a-t-il toujours conservé contre elle des rancunes de bourgeois mécontent. Il savait bien qu'elle ne lui pardonnait pas sa naissance et qu'on l'appelait un parvenu (*homo novus*); en revanche, il ne tarissait pas de railleries contre ces gens heureux qui sont dispensés d'avoir du mérite, qui n'ont pas besoin de prendre de la peine, et à qui les premières dignités de la république viennent en dormant (*quibus omnia populi romani beneficia dormientibus deferuntur*[1]).

Mais, si l'aristocratie lui plaisait peu, il aimait encore moins le gouvernement populaire. C'est le pire de tous, disait-il avant Corneille[2], et en le disant il suivait l'opinion de la plupart des philosophes grecs, ses maîtres. Presque tous ont manifesté une grande aversion pour la démocratie. Non-seulement la nature de leurs études poursuivies dans le silence et la solitude les éloignait de la foule, mais ils la fuyaient avec soin, de peur qu'elle ne leur communiquât ses erreurs et ses préjugés. Leur préoccupation constante était de se tenir en dehors et au-dessus d'elle. L'orgueil que cet isolement même

révolution que César accomplit quelques années plus tard. Au contraire, il indique en termes très-vifs ce qu'il pensera de César et de son gouvernement, quand il attaque ces tyrans, avides de domination, qui veulent gouverner seuls, au mépris des droits du peuple. « Le tyran peut être clément, ajoute-t-il ; mais qu'importe d'avoir un maître indulgent ou un maître barbare? Avec l'un et l'autre, on n'en est pas moins esclave. » (*De Rep.*, i, 33.)

1. *In Verr. act. sec.*, v, 70. — 2. *De Rep.*, i, 26.

nourrissait en eux les empêchait de voir un égal dans un homme du peuple, étranger à ces études dont ils étaient si fiers. Aussi répugnaient-ils à la souveraineté du nombre, qui donne la même importance à un ignorant et à un sage. Cicéron dit positivement que l'égalité entendue de cette façon est la plus grande de toutes les inégalités, *ipsa æquitas iniquissima est*[1]. Ce n'était pas le seul reproche, ni même le plus grand que les philosophes grecs et Cicéron avec eux faisaient à la démocratie. Ils trouvaient qu'elle est de sa nature agitée et tumultueuse, ennemie du recueillement, et qu'elle n'offre pas au savant et au sage ces beaux loisirs qui leur sont nécessaires pour les ouvrages qu'ils méditent. Quand Cicéron songeait au gouvernement populaire, il n'avait à l'esprit que luttes et combats. Il se rappelait les séditions plébéiennes et les scènes orageuses du forum. Il croyait entendre ces plaintes menaçantes des débiteurs et des dépossédés qui pendant trois siècles troublèrent le repos des riches. Quel moyen, parmi ces tempêtes, de se livrer à des travaux qui réclament le calme et la paix ? Les plaisirs de l'esprit sont à chaque instant interrompus dans ce régime de violence qui arrache sans cesse les honnêtes gens au silence de leur bibliothèque pour les jeter sur la voie publique. Cette vie tumultueuse et incertaine ne pouvait pas convenir à un ami aussi résolu de l'étude, et si la morgue des grands seigneurs le rejetait quel-

1. *De Rep.*, I, 34.

quefois vers le parti populaire, la haine de la violence et du bruit ne lui permettait pas d'y rester.

Quelle était donc la forme de gouvernement qui lui semblait la meilleure ? Il le dit très-nettement dans sa *République*, celle qui les réunit toutes dans un juste équilibre. « Je veux, dit-il, qu'il y ait dans l'État un pouvoir suprême et royal, qu'une autre part soit réservée à l'autorité des premiers citoyens, et que certaines choses soient abandonnées au jugement et à la volonté du peuple[1]. » Or, ce gouverment mixte et tempéré, qui contient les qualités des autres, n'est pas, selon lui, un système imaginaire, comme la république de Platon. Il existe et il fonctionne; c'est celui de son pays. Cette opinion a été fort attaquée. M. Mommsen la trouve aussi peu conforme à la philosophie qu'à l'histoire. Il est certain qu'à la prendre dans sa rigueur elle est plus patriotique que juste. C'est aller bien loin que de nous donner la constitution romaine pour un modèle irréprochable et de fermer les yeux sur ses défauts au moment où elle périssait par ses défauts mêmes. Cependant il faut bien reconnaître qu'avec toutes ses imperfections elle n'en était pas moins une des plus sages des temps anciens, qu'aucune peut-être n'avait fait encore autant d'efforts pour satisfaire aux deux grands besoins des sociétés, l'ordre et la liberté. On ne peut pas nier non plus que son principal mérite consiste à essayer de réunir les diverses formes de

1. *De Rep.*, I, 45.

gouvernement et à les concilier ensemble malgré leurs oppositions apparentes : Polybe l'avait aperçu avant Cicéron; et ce mérite, elle le tient de son origine même et de la façon dont elle s'est formée. Les constitutions de la Grèce avaient été presque toutes l'improvisation d'un homme; celle de Rome fut l'œuvre du temps. Cette pondération savante des pouvoirs qu'admirait tant Polybe n'avait pas été imaginée par une volonté prévoyante. Il ne s'était pas trouvé un législateur aux premiers temps de Rome qui réglât d'avance la part que chaque élément social devait avoir dans la combinaison générale; c'étaient ces éléments qui se l'étaient faite à eux-mêmes. Les séditions plébéiennes, les luttes acharnées du tribunat contre les patriciens, qui épouvantaient Cicéron, avaient précisément contribué plus que tout le reste à achever cette constitution qu'il admire. Après un combat de près de deux siècles, quand ces forces opposées s'aperçurent qu'elles ne pouvaient pas se détruire, elles se résignèrent à s'unir, et des efforts qu'elles firent pour s'accommoder ensemble sortit un gouvernement imparfait sans doute, — peut-il y en avoir de parfait? — mais qui n'en reste pas moins le meilleur peut-être de l'ancien monde. Il est bien entendu que ce n'était pas à la constitution romaine, telle qu'elle était de son temps que Cicéron donnait tous ces éloges. Son admiration remontait plus haut. Il reconnaissait qu'elle avait été profondément modifiée depuis les Gracques, mais il croyait qu'avant d'avoir

subi ces altérations elle était irréprochable. C'est ainsi que les études et les réflexions de son âge mûr le ramenaient à ces premières impressions qu'il avait gardées de son enfance, et qu'elles fortifiaient en lui l'amour des anciens temps et le respect des anciens usages. A mesure qu'il avança dans la vie, tous ses mécomptes et tous ses malheurs le rejetèrent encore de ce côté. Plus le présent était triste et l'avenir menaçant, plus il se retournait avec regret vers le passé. Si on lui avait demandé en quel temps il aurait voulu naître, je crois qu'il aurait choisi sans hésitation l'époque qui suivit les guerres puniques, c'est-à-dire le moment où Rome, fière de sa victoire, assurée de l'avenir, redoutée du monde, entrevoit pour la première fois les beautés de la Grèce et commence à se laisser toucher par le charme des lettres et des arts. C'est le plus beau temps de Rome pour Cicéron, celui où il place de préférence la scène de ses dialogues. Il aurait certainement aimé à vivre parmi ces grands hommes qu'il fait si bien parler, auprès de Scipion, de Fabius et du vieux Caton, à côté de Lucilius et de Térence; et, dans ce groupe illustre le personnage dont la vie et le rôle devaient le plus le tenter, celui qu'il aurait voulu être, si l'on pouvait choisir son temps et se faire sa destinée, c'est le sage et savant Lælius[1]. Unir, comme lui, une

1. Dans cette curieuse lettre qu'il écrivit à Pompée après son consulat (*Ad fam.*, v, 7), et où il semble lui proposer une sorte d'alliance, il lui attribue le rôle de Scipion et prend pour lui celui de Lælius.

grande situation politique au culte des lettres, joindre à l'autorité souveraine de la parole quelques succès militaires que les plus grands prôneurs des triomphes pacifiques ne dédaignent pas, arriver dans des temps calmes et réguliers aux premières dignités de la république, et après une vie honorable jouir longtemps d'une vieillesse respectée, voilà quel était l'idéal de Cicéron. Que de regrets et de tristesse n'éprouvait-il pas quand il retombait de ce beau rêve aux mécomptes de la réalité, et qu'au lieu de vivre au sein d'une république tranquille et dans la familiarité des Scipions, il lui fallait être le rival de Catilina, la victime de Clodius et le sujet de César !

Le tempérament de Cicéron eut, je crois, plus de part encore à ses préférences politiques que sa naissance et ses réflexions. Il n'y a plus rien à apprendre à personne sur les faiblesses de son caractère; on a pris plaisir à les mettre à nu, on les exagère même volontiers, et depuis Montaigne c'est un lieu commun chez nous que de s'en moquer. Je n'ai donc pas besoin de répéter ce qu'on a dit tant de fois, qu'il était timide, hésitant, irrésolu; je reconnais avec tout le monde que la nature l'avait fait homme de lettres bien plus qu'homme politique. Je crois seulement que cet aveu ne lui fait pas autant de tort qu'on pense, car il me semble que l'homme de lettres a souvent l'esprit plus complet, plus compréhensif, plus étendu que l'autre, et que c'est précisément cette étendue qui le gêne et le contrarie quand il met la main aux affaires. On se demande

quelles sont les qualités qu'il faut avoir pour être un homme d'État; ne serait-il pas plus juste de chercher quelles sont celles dont il est bon de manquer, et n'est-ce pas quelquefois par des limites et des exclusions que la capacité politique se révèle? Une vue des choses trop fine et trop pénétrante peut embarrasser un homme d'action, qui doit se décider vite, par la multitude des raisons contraires qu'elle lui présente. Trop de vivacité d'imagination, en le promenant sur beaucoup de projets à la fois, l'empêche de se fixer sur aucun. L'obstination vient souvent de l'étroitesse d'esprit, et c'est une des plus grandes vertus du politique. Une conscience trop exigeante, en le rendant trop difficile sur le choix de ses alliés, le priverait de secours puissants. Il faut qu'il se méfie de ces élans de générosité qui le portent à rendre justice même à ses ennemis; dans les luttes acharnées qui se livrent autour du pouvoir, on court le risque de se désarmer soi-même et de laisser prendre sur soi quelque avantage, si l'on a le malheur d'être juste et tolérant. Il n'y a pas jusqu'à cette rectitude naturelle de l'esprit, la première qualité d'un homme d'État, qui ne puisse devenir un danger pour lui. S'il est trop sensible aux excès et aux injustices de son parti, il le servira mollement. Pour que son dévouement soit à toute épreuve, il ne faut pas seulement qu'il les excuse, il doit être capable de ne pas les voir. Voilà quelques-unes des imperfections du cœur et de l'esprit par lesquelles il achète ses succès. S'il est vrai, comme je le crois,

que dans le gouvernement d'un État l'homme politique réussisse souvent par ses défauts, et que ce soient ses qualités mêmes qui fassent échouer l'homme de lettres, quand on dit qu'il n'est pas propre aux affaires, c'est presque un compliment qu'on lui fait.

On peut donc avouer, sans trop humilier Cicéron, que la vie publique ne lui convenait pas. Les raisons qui firent de lui un incomparable écrivain ne lui permettaient pas d'être un bon politique. Cette vivacité d'impressions, cette sensibilité délicate et irritable, source principale de son talent littéraire, ne le laissaient pas assez maître de sa volonté. Les choses avaient trop de prise sur lui, et il faut pouvoir se détacher d'elles pour les dominer. Son imagination mobile et féconde, en le dissipant de tous les côtés à la fois, le rendait peu capable de desseins suivis. Il ne savait pas assez s'abuser sur les hommes et s'étourdir sur les entreprises, aussi était il sujet à des défaillances soudaines. Il s'est vanté souvent d'avoir prévu et prédit l'avenir. Ce n'était pas certainement en sa qualité d'augure, mais par une sorte de perspicacité fâcheuse qui lui montrait les conséquences des événements, et plutôt les mauvaises que les bonnes. Aux nones de décembre, quand il fit périr les complices de Catilina, il n'ignorait pas les vengeances auxquelles il s'exposait, et il prévoyait son exil : il eut donc ce jour-là, malgré les hésitations qu'on lui a reprochées, plus de courage qu'un autre qui, dans un moment d'exaltation, n'aurait pas vu le danger. Ce qui fut surtout pour

lui une cause d'infériorité et de faiblesse, c'est qu'il était modéré, modéré par tempérament plus que par principes, c'est-à-dire avec cette impatience nerveuse et irritée qui finit par employer la violence à défendre la modération. Il est rare qu'on évite tous les excès dans les luttes politiques. Ordinairement les partis sont injustes dans leurs plaintes quand ils sont vaincus, cruels dans leurs représailles quand ils sont vainqueurs, et prêts à se permettre sans scrupule dès qu'ils le peuvent ce qu'ils blâmaient sévèrement chez leurs ennemis. S'il est alors des gens dans le parti victorieux qui s'aperçoivent qu'on va trop loin, et qui osent le dire, il leur arrive inévitablement d'irriter contre eux tout le monde. On les accuse de timidité et d'inconstance, on dit qu'ils sont légers et changeants ; mais ce reproche est-il bien merité? Cicéron s'est-il démenti lui-même lorsqu'après avoir défendu les malheureux que frappait l'aristocratie sous Sylla, il défendait, trente ans après, les victimes de la démocratie sous César? N'était-il pas au contraire plus conséquent avec lui-même que ceux qui, après s'être plaints amèrement d'être exilés, exilèrent leurs ennemis dès qu'ils en eurent le pouvoir? Seulement il faut avouer que, si ce vif sentiment de la justice honore un homme privé, il peut être dangereux pour un politique. Les partis n'aiment pas ces gens qui refusent de s'associer à leurs excès, et qui, au milieu de l'exagération générale, affichent la prétention de rester seuls dans la vraie mesure. Ce fut un malheur pour Cicéron de n'avoir pas de ces réso-

lutions franches qui engagent pour toujours un homme dans une opinion, et de vouloir flotter de l'une à l'autre, parce qu'il voyait trop le bien et le mal de toutes. Il faut être bien sûr de soi pour essayer de se passer de tout le monde. Cet isolement suppose une décision et une énergie qui manquaient à Cicéron. S'il s'était attaché résolûment à un parti, il y aurait trouvé des traditions et des principes fixes, des amis certains, une direction assurée, et il n'aurait eu qu'à se laisser conduire Au contraire, en entreprenant de marcher seul, il risquait de se faire des ennemis de tous les autres et il n'avait pas devant lui de route tracée. Il suffit de parcourir les principaux événements de sa vie politique pour reconnaître que ce fut là l'origine d'une partie de ses malheurs et de ses fautes.

II

Ce que je viens de dire du caractère de Cicéron donne la raison de ses premières opinions politiques. C'est sous la domination de Sylla qu'il commença à paraître au forum. L'aristocratie était toute-puissante alors, et elle abusait étrangement de son pouvoir. Vaincue un moment par Marius, ses représailles avaient été terribles. Des massacres tumultueux et désordonnés n'avaient pas suffi à sa colère. Appliquant au meurtre même son génie froid et régulier, elle avait imaginé les proscriptions, qui n'étaient

qu'une manière de réglementer l'assassinat. Après avoir pourvu ainsi à sa vengeance, elle s'était occupée à fortifier son autorité. Elle avait dépossédé de leurs biens les municipes les plus riches de l'Italie, exclu les chevaliers des tribunaux, diminué les attributions des comices populaires, dépouillé les tribuns du droit d'appel, c'est-à-dire qu'elle n'avait rien laissé debout à côté d'elle. Quand elle eut brisé toutes les résistances par la mort de ses ennemis et concentré tout le pouvoir en ses mains, elle déclara solennellement que la révolution était finie, qu'on allait revenir à un gouvernement légal, et « qu'on cesserait de tuer à partir des calendes de juin. » Mais malgré ces pompeuses déclarations les massacres continuèrent longtemps encore. Des assassins, protégés par les affranchis de Sylla, qui partageaient le profit avec eux, se répandaient le soir, dans les rues obscures et tortueuses de la vieille ville, jusqu'au pied du Palatin. Ils frappaient les gens riches qui rentraient chez eux, et, sous quelque prétexte, se faisaient adjuger leur fortune, sans que personne osât se plaindre. Tel était le régime sous lequel on vivait à Rome à l'époque où Cicéron plaida ses premières causes. Un modéré comme lui, à qui les excès répugnaient, devait avoir horreur de ces violences. Une tyrannie aristocratique ne pouvait pas plus lui convenir qu'une tyrannie populaire. En présence de tous ces abus d'autorité que se permettait la noblesse, il se sentit naturellement porté à tendre la main à la démocratie, et ce fut dans les

rangs de ses défenseurs qu'il fit ses premières armes.

Ses débuts furent pleins d'audace et d'éclat. Au milieu de cette terreur muette qu'entretenait le souvenir des proscriptions, il osa parler, et le silence universel donna plus de retentissement à sa parole. Son importance politique date de la défense de Roscius. Ce malheureux, à qui on avait enlevé d'abord toute sa fortune et qu'on accusait ensuite d'avoir assassiné son père, ne trouvait pas d'avocat. Cicéron se proposa pour le défendre. Il était jeune et inconnu, deux grands avantages quand on veut tenter de ces coups hardis, car l'obscurité diminue les périls qu'ils font courir, et la jeunesse empêche de les apercevoir. Il n'eut pas de peine à démontrer l'innocence de son client, qu'on accusait sans preuve; mais ce succès ne lui suffit pas. On savait que derrière l'accusation se cachait l'un des affranchis les plus puissants de Sylla, le riche et voluptueux Chrysogonus. Il se croyait sans doute protégé contre les témérités de la défense par l'effroi qu'inspirait son nom. Cicéron le traîna dans le débat. On retrouve dans son discours la trace de l'épouvante qui saisit les auditeurs quand ils entendirent prononcer ce nom redouté. Les accusateurs étaient interdits, la foule restait muette. Seul, le jeune orateur semble tranquille et maître de lui. Il sourit, il plaisante, il ose railler ces terribles gens que personne ne regardait en face, parce qu'on songeait toujours en les voyant aux deux mille têtes de chevaliers et

de sénateurs qu'ils avaient fait couper. Il ne respecte même pas tout à fait le maître lui-même. Ce surnom d'*heureux*, que ses flatteurs lui avaient donné, devient ici l'occasion d'un jeu de mots. « Quel est l'homme assez *heureux*, dit-il, pour n'avoir pas quelque coquin dans son entourage[1] ? » Ce coquin n'est autre que le tout-puissant Chrysogonus. Cicéron ne le ménage pas. Il dépeint son luxe et son arrogance de parvenu. Il le montre entassant dans sa maison du Palatin tous les objets précieux qu'il a enlevés à ses victimes, fatiguant le voisinage du bruit de ses chanteurs et de ses musiciens, « ou voltigeant sur le forum, les cheveux bien peignés et luisants de parfums[2]. » A ces plaisanteries se mêlent des accusations plus sérieuses. Le nom des proscriptions est quelquefois prononcé dans ce discours, le souvenir et l'impression qu'elles ont laissés se retrouvent partout. On sent que celui qui parle et qui les a vues en a l'âme encore tout occupée, et que l'horreur qu'il en a ressentie et dont il n'est pas le maître l'empêche de se taire, quelque péril qu'il y ait à parler. Cette émotion généreuse se fait jour à chaque moment, malgré la réserve qu'impose le voisinage des proscripteurs. Il ose dire, en parlant de leurs victimes, qu'elles ont été atrocement égorgées, quoiqu'il fût d'usage de leur trouver toute sorte de crimes. Il voue à la haine et au mépris public les misérables qui se sont enrichis dans ces massacres,

1. *Pro Rosc. Amer*, 8. — 2. *Pro Rosc. Amer*, 46.

et par un jeu de mots qui fit fortune il les appelle « des coupeurs de tête et de bourse[1]. » Il demande enfin formellement qu'on mette un terme à ce régime dont rougit l'humanité ; « sinon, ajoute-t-il, il vaudra mieux aller vivre parmi les bêtes féroces que de rester à Rome [2]. »

C'est à quelques pas de l'homme qui avait ordonné les proscriptions, en face de ceux qui les avaient faites et qui en profitaient, que Cicéron parlait ainsi. Qu'on juge de l'effet que devaient produire ses paroles! Elles exprimaient les sentiments secrets de tout le monde, elles soulageaient la conscience publique, forcée de se taire et humiliée de son silence. Aussi le parti démocratique éprouva-t-il depuis ce jour la plus vive sympathie pour cet éloquent jeune homme qui protestait avec tant de courage contre un régime odieux. C'est ce souvenir qui jusqu'à son consulat lui conserva si fidèlement la faveur populaire. Toutes les fois qu'il souhaitait quelque magistrature, les citoyens accouraient en foule au champ-de-Mars pour lui donner leurs suffrages. Aucun homme politique de ce temps, et il y en avait de bien plus grands que lui, n'est arrivé aussi facilement aux premières dignités. Caton a subi plus d'un échec. César et Pompée ont eu besoin de coalitions et de brigues pour être toujours heureux. Cicéron est presque le seul dont toutes les candidatures aient réussi du premier coup, et qui n'ait

1. *Pro Rosc. Amer*, 29. — 2. *Pro Rosc. Amer*, 52.

jamais été forcé de recourir aux moyens auxquels on demandait ordinairement le succès. Au milieu de ces marchés scandaleux qui livraient les honneurs aux plus riches, malgré ces traditions tenaces qui semblaient les réserver aux plus nobles, Cicéron, qui n'avait pas de naissance et qui avait peu de fortune, a toujours vaincu tous les autres. Il a été nommé questeur, édile; il a obtenu la préture urbaine, qui était la plus honorable; il est arrivé au consulat la première fois qu'il l'a demandé, aussitôt que les lois lui permettaient d'y prétendre, sans qu'aucune de ces dignités ait rien coûté à son honneur ou à sa fortune.

Il importe de remarquer qu'au moment où il fut nommé préteur, il n'avait encore prononcé aucun discours politique. Jusqu'à l'âge de quarante ans, il ne fut qu'un avocat, et il n'éprouva pas le besoin d'être autre chose. L'éloquence judiciaire menait donc à tout; quelques succès brillants devant les tribunaux suffisaient pour pousser un homme dans les dignités publiques, et personne ne s'avisa de demander à Cicéron d'autre preuve de sa capacité pour les affaires au moment où on allait lui confier les premiers intérêts de son pays et l'investir du pouvoir souverain Toutefois, si ce long séjour dans le barreau fut sans danger pour sa carrière politique, je ne crois pas qu'il ait été sans dommage pour son talent. Tous les reproches qu'on adresse, à tort sans doute, à l'avocat d'aujourd'hui étaient parfaitement mérités par l'avocat d'autrefois. C'est

de lui qu'on peut vraiment dire qu'il se chargeait indifféremment de toutes les causes, qu'il changeait d'opinion avec chaque procès, qu'il mettait son art et sa gloire à trouver d'excellentes raisons pour appuyer tous les sophismes. Jamais, dans les écoles antiques, le jeune homme qui s'exerçait à la parole n'entendait dire qu'il est nécessaire d'être convaincu et convenable de parler selon sa conscience. On lui apprenait qu'il y a différentes espèces de causes, celles qui sont honnêtes et celles qui ne le sont pas (*genera causarum sunt honestum, turpe*, etc.)[1], sans avoir soin d'ajouter qu'il fallait éviter ces dernières. Au contraire, on lui donnait le goût de s'en charger de préférence, en exagérant le mérite qu'il y avait à y réussir. Après lui avoir appris comment on défend et on sauve un coupable, on n'hésitait pas à lui enseigner les moyens de déconsidérer un honnête homme. Telle était l'éducation que recevait l'élève des rhéteurs, et, une fois qu'il était sorti de leurs mains, il ne manquait pas une occasion d'appliquer leurs préceptes. Par exemple, il ne commettait pas la faute de garder quelque modération et quelque retenue dans ses attaques. En se condamnant à être juste, il se serait privé d'un élément de succès auprès de cette foule mobile et passionnée qui applaudissait aux portraits satiriques et aux invectives violentes. La vérité ne le préoccupait pas plus que la justice. C'était un précepte des

1. *Ad Herenn.*, I, 3.

écoles d'inventer, même dans les causes criminelles, des détails piquants et imaginaires qui réjouissaient l'auditoire (*causam mendaciunculis adspergere*[1]). Cicéron cite avec de grands éloges quelques-uns de ces mensonges agréables qui ont peut-être coûté l'honneur ou la vie à de pauvres gens qui avaient le malheur d'avoir des adversaires trop spirituels; et, comme il avait lui-même en ce genre l'imagination fertile, il ne se faisait pas faute d'avoir recours à ce moyen facile de réussir. Rien enfin n'était plus indifférent à l'avocat antique que d'être en contradiction avec lui-même. On disait que l'orateur Antoine n'avait jamais voulu écrire aucun de ses plaidoyers, de peur qu'on ne s'avisât d'opposer à son opinion du jour celle de la veille. Cicéron n'avait pas ces scrupules. Il a passé sa vie à se contredire, et ne s'en est jamais inquiété. Un jour qu'il disait trop ouvertement le contraire de ce qu'il avait autrefois soutenu, comme on le pressait d'expliquer ces brusques changements, il répondit sans s'émouvoir : « On se trompe si l'on croit trouver dans nos discours l'expression de nos opinions personnelles; ils sont le langage de la cause et des circonstances, et non celui de l'homme et de l'orateur[2]. » Voilà au moins un aveu sincère; mais que ne perdent pas l'orateur et l'homme à changer ainsi de langage avec les circonstances! Ils apprennent à ne plus se soucier de mettre de l'ordre et de l'unité dans leur

1. *De orat.*, II, 59. — 2. *Pro Cluent.*, 50.

vie, à se passer de sincérité dans leurs opinions et de conviction dans leur parole, à faire pour le mensonge les mêmes dépenses de talent que pour la vérité, à ne considérer jamais que les besoins du moment et le succès de la cause présente. Voilà les enseignements que le barreau de cette époque donnait à Cicéron. Il y séjourna trop longtemps, et quand il le quitta pour faire à quarante ans ses débuts dans l'éloquence politique, il ne put pas se délivrer des mauvaises habitudes qu'il y avait prises.

Est-ce à dire qu'on doive rayer Cicéron de la liste des orateurs politiques? Si l'on donne ce nom à tout homme dont la parole a quelque action sur les affaires de son pays, qui agit sur la foule pour l'entraîner ou sur les honnêtes gens pour les convaincre, il me semble difficile de le refuser à Cicéron. Il savait parler au peuple et s'en faire écouter. Il l'a quelquefois dominé dans ses emportements les plus furieux. Il lui a fait accepter ou même applaudir des opinions contraires à ses préférences. Il a paru l'arracher à son apathie et réveiller en lui, pour quelques moments, une apparence d'énergie et de patriotisme. Ce n'est pas sa faute si ses succès n'ont pas eu de lendemain, si après ces beaux triomphes d'éloquence la force brutale est restée maîtresse. Au moins a-t-il fait avec sa parole tout ce que la parole pouvait faire alors. Je reconnais cependant qu'il manque à son éloquence politique ce qui manquait à son caractère. Elle n'est nulle part assez résolue, assez décidée, assez pratique.

Elle est trop préoccupée d'elle-même et pas assez des questions qu'elle traite. Elle ne les aborde pas franchement et par leurs grands côtés. Elle s'embarrasse de phrases pompeuses, au lieu de s'appliquer à parler cette langue précise et nette qui est celle des affaires. Quand on la regarde de près et qu'on entreprend de l'analyser, on trouve qu'elle se compose surtout de beaucoup de rhétorique et d'un peu de philosophie. C'est de la rhétorique que viennent tous ces arguments agréables et piquants, toutes ces finesses de discussion, et aussi toute cette ostentation de pathétique qu'on y rencontre. La philosophie a fourni ces grands lieux communs développés avec talent, mais qui ne tiennent pas toujours très-bien au sujet. Il y a là trop d'artifice et de procédé. Un débat serré et simple conviendrait mieux à la discussion des affaires que ces subtilités et ces émotions; ces grandes tirades philosophiques seraient avantageusement remplacées par une exposition nette et sensée des principes politiques de l'orateur et des idées générales qui règlent sa conduite. Malheureusement, comme je l'ai dit, Cicéron a conservé, en abordant la tribune, les habitudes qu'il avait prises au barreau. C'est par des moyens d'avocat qu'il attaque cette loi agraire si honnête, si modérée, si sage, que le tribun Rullus avait proposée. Dans la quatrième *Catilinaire*, il avait à discuter cette question, une des plus graves qui puissent être posées devant une assemblée délibérante : — jusqu'à quel point est-il permis de sortir de la légalité pour

sauver son pays? — Il ne l'a pas même abordée. On souffre de voir comme il recule devant elle, comme il la fuit et l'évite, pour développer de petites raisons et se perdre dans un pathétique vulgaire. Évidemment ce genre grave et sérieux d'éloquence n'était pas celui que préférait Cicéron et où il se sentait le plus à l'aise. Si l'on veut connaître les véritables aptitudes de son talent, qu'on lise, immédiatement après la quatrième *Catilinaire*, le discours pour Muræna qu'il prononça à la même époque. Il n'y en a pas de plus agréable dans la collection de ses plaidoyers, et l'on admire comment un homme qui était consul et qui avait alors de si grands embarras s'est trouvé l'esprit assez libre pour plaisanter avec tant d'aisance et d'à-propos. C'est qu'il est vraiment là dans son élément. Aussi, quoique consul ou consulaire, revenait-il au barreau le plus souvent qu'il le pouvait. C'était, disait-il, pour obliger ses amis. Je crois qu'il voulait encore plus se plaire à lui-même, tant il paraît heureux, tant sa verve et son esprit s'épanouissent librement quand il a quelque affaire agréable et piquante à plaider. Non-seulement il ne manquait aucune occasion de paraître devant les juges, mais il enfermait autant que possible ses discours politiques dans le cadre des plaidoyers ordinaires. Par exemple, tout se tournait chez lui en questions personnelles. La discussion des idées le laisse froid d'ordinaire. Pour qu'il retrouve tous ses avantages, il faut qu'il soit aux prises avec quelqu'un. Les plus beaux discours qu'il ait prononces

au forum ou dans le sénat sont des éloges ou des invectives. C'est là qu'il est sans rival, c'est là que, suivant une de ses expressions, son éloquence s'exalte et triomphe; mais des invectives et des éloges, si beaux qu'ils soient, ne sont pas tout à fait pour nous l'idéal de l'éloquence politique, et nous réclamons d'elle autre chose aujourd'hui Tout ce qu'on peut dire pour justifier les discours de Cicéron, c'est qu'ils étaient parfaitement appropriés à son temps, et que leur caractère s'explique par celui des circonstances au milieu desquelles ils furent prononcés. La parole alors ne menait plus l'État, comme aux beaux temps de la république. D'autres influences l'avaient remplacée : c'était, dans les élections, l'argent et les brigues des candidats; dans les discussions de la place publique, le pouvoir occulte et terrible des sociétés populaires; c'était surtout l'armée, qui, depuis Sylla, élève ou renverse tous les gouvernements. Au milieu de ces forces qui la dominent, l'éloquence se sent impuissante. Comment pourrait-elle conserver encore cet accent qui commande, ce ton impérieux et résolu de quelqu'un qui sait son pouvoir? A-t-elle besoin de faire appel à la raison et à la logique, d'essayer de s'imposer aux convictions par un débat serré et nerveux, quand elle sait que les questions qu'elle traite se décident ailleurs? M. Mommsen fait malignement remarquer que, dans la plupart de ses grands discours politiques, Cicéron plaide des causes déjà gagnées. Quand il publia les *Verrines,* les lois de Sylla sur la composition des tribu-

naux venaient d'être abolies. Il savait bien que Catilina était décidé à quitter Rome lorsqu'il prononça la première *Catilinaire*, où il le conjurait si pathétiquement de s'en aller. La seconde *Philippique*, qui semble si courageuse quand on la suppose prononcée en face d'Antoine tout-puissant, ne fut rendue publique qu'au moment où Antoine s'enfuyait vers la Gaule cisalpine. A quoi donc ont servi tous ces beaux discours? Ils n'ont pas servi à faire prendre de décisions, puisque ces décisions étaient déjà prises; mais ils les ont fait accepter de la foule, ils ont soulevé et passionné pour elles l'opinion publique, ce qui est bien quelque chose. Il faut s'y résigner, on ne gouverne plus alors par la parole, l'éloquence ne peut plus espérer de diriger les événements; mais elle agit sur eux d'une façon indirecte, elle essaye de faire naître ces grands mouvements d'opinion qui les préparent ou les achèvent : « elle ne provoque pas des votes et des actes, elle sollicite des émotions[1]. » Si cet effet moral est le seul but qu'elle se propose à ce moment, celle de Cicéron, par son abondance et sa pompe, par son éclat et son pathétique, était faite pour l'atteindre.

1. J'emploie ici les expressions mêmes de M. Havet, qui a mis cette idée en tout son jour dans un des trop rares écrits qu'il a publiés sur Cicéron. A ce propos, qu'il nous soit permis de regretter que M. Berger et lui n'aient pas cru devoir donner au public les excellents cours qu'ils ont faits au Collége de France et à la Sorbonne, et dont Cicéron a été si souvent le sujet. S'ils avaient cédé aux vœux de leurs auditeurs et aux instances de tous les amis des lettres, la France n'aurait rien à envier à l'Allemagne sur cette importante question.

Il avait d'abord mis sa parole au service du parti populaire : on a vu que c'est dans les rangs de ce parti qu'il fit ses débuts politiques; mais, quoiqu'il l'ait fidèlement servi pendant dix-sept ans, je suis porté à croire qu'il ne le servait pas toujours de bon cœur. C'étaient les excès du régime aristocratique qui l'avaient rejeté vers la démocratie; il dut trouver que la démocratie, surtout quand elle fut victorieuse, n'était pas beaucoup plus sage. Elle lui envoyait quelquefois de terribles clients à défendre. Il lui fallait faire l'apologie de brouillons et de séditieux qui troublaient sans cesse la paix publique. Il plaida même un jour ou fut sur le point de plaider pour Catilina. Il est probable que ces complaisances lui coûtaient et que les emportements de la démocratie lui donnèrent plus d'une fois la tentation de se séparer d'elle. Malheureusement il ne savait où aller en la quittant, et si les plébéiens le blessaient par leurs violences, l'aristocratie avec sa morgue et ses préjugés ne l'attirait guère. Puisque, dans les partis qui existaient alors, il n'en trouvait aucun qui représentât exactement ses opinions et qui convînt tout à fait à son tempérament, il ne lui restait plus d'autre ressource que d'en former un exprès pour lui. C'est ce qu'il essaya de faire. Quand il sentit que l'éclat de sa parole, les dignités qu'il avait remplies, la popularité qui l'entourait, faisaient de lui un personnage important, pour s'assurer du lendemain, pour prendre dans la république une situation à la fois plus solide et plus haute, pour s'affranchir

des exigences de ses anciens protecteurs, pour n'être pas forcé de tendre la main à ses anciens adversaires, il chercha à créer un parti nouveau, formé des modérés de tous les autres, et dont il serait le chef. Mais il comprit bien qu'il ne pouvait pas tout à fait improviser ce parti et le faire naître de rien. Il fallait qu'il y eût comme un noyau autour duquel les nouvelles recrues qu'il espérait viendraient se ranger. Il crut l'avoir trouvé dans cette classe de citoyens dont il faisait partie par sa naissance et qu'on appelait les chevaliers.

Rome a toujours manqué de ce que nous appelons aujourd'hui une classe moyenne et bourgeoise. A mesure que les petits cultivateurs des campagnes abandonnèrent leurs champs pour venir habiter la ville, et « que ces mains qui travaillaient le froment et la vigne ne furent plus occupées qu'à applaudir au théâtre et au cirque[1], » le vide devint de plus en plus grand entre l'opulente aristocratie qui possédait presque toute la fortune publique et ce peuple indigent et affamé qui se recrutait sans cesse dans l'esclavage. Le seul intermédiaire qui existait entre eux était les chevaliers[2]. Ce nom désignait, à l'époque dont nous nous occupons, une classe de citoyens plus riches que les autres. Ceux-là étaient chevaliers dont la fortune dépassait 400 000 sesterces (80 000 fr.). Ils formaient, dans les élections, dix-huit centuries qui votaient à part; c'était, jusqu'aux Gracques,

1. Varron, *De re rust.*, II. 1.
2. Voyez, sur l'organisation des chevaliers, le livre de M. Naudet sur la *Noblesse chez les Romains*.

leur seule prérogative politique. Dans ces dix-huit centuries, les plus grandes familles de Rome étaient mêlées à ces plébéiens obscurs que le hasard ou l'économie avaient enrichis; mais on pense bien que la noblesse tenait ces parvenus à distance et qu'elle avait grand soin de ne pas se confondre avec eux. Elle leur distribuait ses mépris aussi libéralement qu'aux pauvres gens de la plèbe; elle leur fermait avec obstination l'entrée des dignités publiques. A l'époque où Cicéron fut nommé consul, il y avait trente ans qu'un homme nouveau, pas plus un chevalier qu'un plébéien, n'était arrivé au consulat. Éloignés de la vie politique par la jalousie des grands seigneurs, les chevaliers furent forcés de tourner leur activité ailleurs. Au lieu de perdre leur temps à tenter des candidatures malheureuses, ils s'occupèrent à faire fortune. Quand Rome eut conquis le monde, ce furent les chevaliers surtout qui profitèrent de ces conquêtes. Ils formaient une classe industrieuse et éclairée, ils étaient déjà à leur aise et pouvaient faire quelques avances de fonds, ils songèrent à exploiter à leur profit les pays vaincus. Pénétrant partout où se montraient les armes romaines, ils se firent négociants, banquiers, fermiers de l'impôt, et finirent par amasser d'immenses richesses. Comme Rome n'était plus alors au temps des Curius et des Cincinnatus, et qu'on n'allait plus prendre les dictateurs à la charrue, la fortune leur donna de la considération et de l'importance. On commença dès lors à parler d'eux avec plus de respect. Les Grac-

ques, qui voulaient s'en faire des alliés dans la lutte qu'ils livraient à l'aristocratie, firent décider qu'on prendrait les juges dans leurs rangs. Cicéron alla plus loin ; il tenta de faire d'eux le fond de ce grand parti modéré qu'il voulait créer. Il savait qu'il pouvait compter sur leur dévouement. Il leur appartenait par la naissance ; il avait fait rejaillir sur eux l'éclat qui entourait son nom ; il n'avait jamais négligé de défendre leurs intérêts devant les tribunaux ou dans le sénat. Il comptait bien aussi qu'ils lui sauraient gré de vouloir augmenter leur importance et les appeler à un grand avenir politique.

Toutes ces combinaisons de Cicéron semblèrent d'abord très-heureusement réussir; mais, à dire le vrai, le mérite de ce succès revient surtout aux circonstances. Cette grande coalition des modérés, dont il s'est applaudi comme de son plus bel ouvrage, se fit presque d'elle-même sous l'empire de la peur. Une révolution sociale semblait imminente. La lie de tous les anciens partis, plébéiens misérables et grands seigneurs ruinés, vieux soldats de Marius et proscripteurs de Sylla, s'étaient réunis sous la conduite d'un chef audacieux et habile qui leur promettait une répartition nouvelle de la fortune publique. Cette réunion décida ceux qu'ils menaçaient à s'unir aussi pour se défendre. La frayeur fut plus efficace que ne l'auraient été sans elle les plus beaux discours, et l'on peut dire en ce sens que Cicéron fut peut-être plus redevable de cette fusion, qu'il regardait comme le salut de sa politique, à Catilina qu'à lui-même. La

communauté des intérêts amena donc, au moins pour un temps, la conciliation des opinions. Ce furent les plus riches et par suite les plus compromis, c'est-à-dire les chevaliers, qui naturellement furent l'âme du parti nouveau. A côté d'eux se rangèrent les plébéiens honnêtes, qui ne voulaient pas qu'on allât au delà des réformes politiques, et ces grands seigneurs que leurs plaisirs menacés arrachaient à leur apathie, qui auraient laissé périr la république sans la défendre, mais qui ne voulaient pas qu'on touchât à leurs murènes et à leurs viviers. Le parti nouveau ne chercha pas longtemps pour se donner un chef. Pompée était en Asie, César et Crassus favorisaient secrètement la conjuration. Après eux, il n'y avait pas de plus grand nom que celui de Cicéron. C'est ce qui explique ce grand courant d'opinion qui le nomma consul. Son élection fut presque un triomphe. Je ne dirai rien de son consulat, dont il a eu le tort de beaucoup trop parler lui-même. Ce n'est pas que je veuille rabaisser la victoire qu'il remporta sur Catilina et ses complices. Le danger était sérieux. Salluste, son ennemi, le déclare. Derrière le complot se tenaient cachés des ambitieux politiques prêts à profiter des événements. César savait bien que le règne de l'anarchie ne pouvait pas être long. Après quelques pillages et quelques massacres, Rome serait revenue de sa surprise, et les honnêtes gens, retrouvant quelque énergie dans leur désespoir, auraient repris le dessus. Seulement il est probable qu'il se serait produit alors une de ces réactions qui

suivent d'ordinaire ces grandes épreuves. Le souvenir des maux dont ils étaient si malaisément sortis aurait disposé bien des gens à sacrifier la liberté, qui les exposait à tant de périls, et César se tenait prêt à leur offrir le remède souverain du pouvoir absolu. En coupant le mal dans sa racine, en surprenant et en punissant la conjuration avant qu'elle n'eût éclaté, peut-être Cicéron retarda-t-il de quinze ans l'avénement du régime monarchique à Rome. Il n'a donc pas eu tort de vanter les services qu'il rendit alors à la liberté de son pays, et il faut reconnaître avec Sénèque que, s'il a loué son consulat sans mesure, il ne l'a pas loué sans motif[1].

Malheureusement il est rare que ces sortes de coalitions survivent beaucoup aux circonstances qui les ont fait naître. Quand ces intérêts qu'un danger commun avait réunis commencèrent à se rassurer, ils reprirent entre eux leur ancienne guerre. Les plébéiens, qui n'avaient plus peur, sentirent renaître leurs rancunes contre la noblesse. Les nobles recommencèrent à jalouser la fortune des chevaliers. Quant aux chevaliers, ils n'avaient rien de ce qu'il faut pour devenir, comme Cicéron l'avait voulu, l'âme d'un parti politique. Ils étaient plus occupés de leurs affaires privées que de celles de la république. Ils n'avaient pas la force du nombre, comme les plébéiens, et manquaient de ces grandes traditions de gouvernement qui conservèrent si longtemps

1. *De brevit. vitæ*, 5. *Non sine causa, sed sine fine laudatus.*

l'autorité à la noblesse. Pour toute règle de conduite, ils avaient cet instinct ordinaire aux grandes fortunes qui leur fait préférer l'ordre à la liberté. Ils cherchaient avant tout un pouvoir fort qui sût les défendre, et César n'eut pas dans la suite de partisans plus dévoués qu'eux. Dans ce désarroi de son parti, Cicéron, qui ne pouvait pas rester seul, se demanda de quel côté il devait se ranger. L'effroi que Catilina lui avait causé, la présence de César et de Crassus dans les rangs de la démocratie l'empêchèrent d'y revenir, et il finit par s'attacher à la noblesse malgré ses répugnances. A partir de son consulat, il se tourne résolûment vers elle. On sait comment la démocratie se vengea de ce qu'elle regardait comme une trahison. Trois ans après, elle fit condamner son ancien chef, devenu son ennemi, à l'exil, et ne consentit à le rappeler que pour le jeter aux pieds de César et de Pompée, devenus par leur union les maîtres de Rome[1].

III

La crise politique la plus grave que Cicéron ait traversée, après les grandes luttes de son consulat, est certainement celle qui se termina par la chute de la république romaine à Pharsale. On sait qu'il ne s'en-

1. Voir, sur l'exil de Cicéron et la politique qu'il suivit après son retour, l'étude sur *César et Cicéron*, 1re partie.

gagea pas volontiers dans ce terrible débat, dont il prévoyait l'issue, et qu'il flotta près d'un an entre les deux partis avant de se décider. Il n'y a pas à être surpris qu'il ait hésité si longtemps. Il n'était plus jeune et obscur comme au temps où il plaida pour Roscius. Il avait une grande position et un nom illustre qu'il ne voulait pas compromettre, et il est bien permis de réfléchir quand on joue d'un coup sa fortune, sa gloire et peut-être sa vie. D'ailleurs la question n'était pas aussi simple et le droit aussi évident qu'il le paraît d'abord. Lucain, dont les sympathies ne sont pas douteuses, disait pourtant qu'on ne peut pas savoir de quel côté était la justice, et cette obscurité ne semble pas s'être tout à fait dissipée, puisqu'après dix-huit siècles de discussions la postérité n'a pas réussi encore à se mettre d'accord. Ce qu'il y a de curieux, c'est que chez nous, au dix-septième siècle, en plein régime monarchique, les savants se prononçaient tous sans hésiter contre César. Des magistrats de cours souveraines, hommes timides et modérés par leurs fonctions et leurs caractères, qui approchaient du roi et ne lui ménageaient pas les flatteries, se permettaient d'être des pompéiens dans l'intimité et même des pompéiens fougueux. « M. le premier président, dit Guy-Patin, est si fort du parti de Pompée qu'il me témoigna un jour de la joie de ce que j'en étais, lui ayant dit, dans son beau jardin de Bâville, que si j'eusse été, quand on tua Jules César, dans le sénat, je lui aurais donné le vingt-quatrième coup de poi-

gnard. » Au contraire, c'est de nos jours, dans une époque toute démocratique, après la révolution française, qu'au nom même de la révolution et de la démocratie on a soutenu avec le plus d'avantage le parti de César, et qu'on a mis dans tout son jour le profit que l'humanité a tiré de sa victoire.

Je n'ai pas l'intention de rouvrir ce débat, il est trop fertile en discussions orageuses. Je n'en veux prendre ici que ce qui est indispensable pour faire connaître la vie politique de Cicéron. Il y a, je crois, deux façons très-différentes d'envisager la question: — la nôtre d'abord, c'est-à-dire celle des gens désintéressés dans ces querelles d'autrefois, qui les abordent en historiens ou en philosophes après que le temps les a refroidies, qui les jugent moins sur les causes que sur les résultats, et qui se demandent surtout le bien ou le mal qu'elles ont fait au monde; — ensuite celle des contemporains, qui les apprécient avec leurs passions et leurs préjugés, d'après les idées de leur temps, dans leurs rapports avec eux-mêmes, et sans en connaître les conséquences éloignées. C'est uniquement à ce dernier point de vue que je vais me placer, quoique l'autre semble bien plus grand et bien plus fécond; mais comme mon seul dessein est de demander compte à Cicéron de ses actes politiques, et qu'on ne pouvait pas raisonnablement exiger de lui qu'il devinât l'avenir, je me bornerai à montrer comment la question se posa de son temps, quelles raisons on alléguait des deux côtés, et de quelle façon il était naturel qu'un homme

sage et qui aimait son pays appréciât ces raisons. Oublions donc les dix-huit siècles qui nous séparent de ces événements, supposons que nous sommes à Formies ou à Tusculum pendant ces longues journées d'anxiété et d'incertitude qu'y passa Cicéron, et que nous l'entendons discuter, avec Atticus ou Curion, les motifs que lui donnaient les deux partis pour l'attirer dans leurs rangs.

Ce qui fait bien voir que le jugement des contemporains sur les événements auxquels ils assistent n'est pas le même que celui de la postérité, c'est que les amis de César, quand ils voulaient gagner Cicéron, n'employaient pas l'argument qui nous semble le meilleur. Aujourd'hui la principale raison qu'on invoque pour justifier sa victoire, c'est qu'à tout prendre, si Rome y a perdu quelques-uns de ses priviléges, c'est au profit du reste de l'univers qu'elle en a été dépouillée. Qu'importe qu'on ait privé de leur liberté politique quelques milliers d'hommes qui n'en faisaient pas un très-bon usage, si on a du même coup arraché le monde presque entier au pillage, à l'asservissement et à la ruine? Il est certain que les provinces et leurs habitants, si rudement traités par les proconsuls de la république, se sont bien trouvés du régime inauguré par César. Son armée était ouverte à tous les étrangers ; il avait avec lui des Germains, des Gaulois, des Espagnols. Ils l'aidèrent à vaincre, et naturellement ils profitèrent de sa victoire : ce fut, sans qu'il l'ait souhaité peut-être, une revanche des peuples vaincus. Ces peuples

ne tenaient pas à recouvrer leur ancienne indépendance ; ils en avaient perdu le goût avec leur défaite. Leur ambition était toute contraire : ils voulaient qu'on leur permît de devenir Romains. Jusque-là pourtant cette aristocratie fière et avide aux mains de laquelle était le pouvoir, et qui entendait exploiter le genre humain au profit de ses plaisirs ou de sa grandeur, avait obstinément refusé de l'élever jusqu'à elle, sans doute pour conserver le droit de le traiter selon ses caprices. En renversant l'aristocratie, César abaissa la barrière qui fermait Rome au reste des nations. L'empire a fait le monde entier romain ; il a réconcilié, dit un poëte, et confondu dans un même nom tous les peuples de l'univers. Ce sont assurément là de grandes choses, et il ne nous convient pas de les oublier, nous qui sommes les fils de ces vaincus appelés par César à partager sa victoire. Mais qui songeait, au temps de Cicéron, qu'il en devait être ainsi ? qui pouvait prévoir et indiquer ces conséquences lointaines ? La question ne se présenta pas alors comme elle se pose pour nous, qui l'étudions à distance. César, dans les motifs qu'il donne de son entreprise, n'allègue nulle part l'intérêt des peuples vaincus. Le sénat n'a jamais prétendu être le représentant de la nationalité romaine menacée par une invasion des barbares, et l'on ne voit pas que les provinces se soient soulevées en faveur de celui qui venait les défendre : au contraire, elles se partagèrent d'une façon presque égale entre les deux rivaux. Si l'Occident combattait avec César, tout

l'Orient se rendit dans le camp de Pompée. C'est ce qui prouve que quand la lutte s'engagea, les conséquences n'en étaient pas connues, même de ceux qui devaient en profiter, et que leur intérêt aurait dû rendre clairvoyants. D'ailleurs, quand Cicéron aurait soupçonné les bienfaits que le monde allait tirer du triomphe de César, pense-t-on que cette raison pouvait suffire à le décider? Il n'était pas de ces gens qui aiment l'humanité tout entière pour se dispenser de servir leur pays. Il se serait difficilement résigné à sacrifier sa liberté, sous prétexte que ce sacrifice profiterait aux Gaulois, aux Bretons et aux Sarmates. Sans doute l'intérêt du monde ne lui était pas indifférent, mais celui de Rome le touchait plus encore. Il était doux et humain de caractère, il avait écrit dans de beaux ouvrages que toutes les nations ne sont qu'une même famille, il s'était fait chérir dans la province qu'il avait gouvernée; cependant, quand César ouvrit aux étrangers qui l'accompagnaient la cité et même le sénat, il se montra très-mécontent, et attaqua ces barbares de ses railleries les plus cruelles. C'est qu'il voyait bien que ces Espagnols et ces Gaulois qui se promenaient la tête haute sur le forum triomphaient de Rome. Sa fierté de Romain se révoltait à ce spectacle, et je ne vois pas de motif de l'en blâmer. S'il put deviner alors ou seulement entrevoir l'émancipation générale des peuples vaincus qui se préparait, il comprit aussi que cette émancipation entraînerait la perte de l'existence indépendante, originale et distincte de son

pays. Il était naturel qu'un Romain ne voulût pas payer de ce prix même la prospérité du monde.

Cette raison écartée, il y en avait une autre, spécieuse sinon vraie, dont on se servait beaucoup pour entraîner les irrésolus. On leur disait que la république et la liberté n'étaient pas intéressées dans la guerre, que c'était simplement une lutte entre deux ambitieux qui se disputaient le pouvoir. Il y avait dans cette assertion une part de vérité capable de tromper les esprits légers. Il est certain que les questions personnelles tenaient une grande place dans ce débat. Les soldats de César se battaient uniquement pour lui, et Pompée traînait à sa suite beaucoup d'amis et de créatures que lui avaient faits trente ans de prospérité et de puissance. Cicéron lui-même nous fait plusieurs fois entendre que c'est sa vieille amitié pour Pompée qui l'a conduit dans son camp. « C'est à lui, à lui seul que je me sacrifie, » disait-il quand il se préparait à quitter l'Italie[1]. Il y a des moments où il semble prendre plaisir à restreindre cette querelle dans laquelle il va s'engager, et où, en écrivant à ses amis, il leur répète ce que disaient les partisans de César : « C'est un conflit d'ambition, *regnandi contentio est*[2]. » Mais il faut bien prendre garde quand on lit sa correspondance à cette époque, et la lire avec précaution. Jamais il n'a été plus irrésolu. Il change d'opinion chaque jour, il attaque et il défend tous les partis, en sorte qu'en réunissant

1. *Ad Att.*, IX, 1. — 2. *Ad Att.*, X, 7.

avec adresse tous ces mots échappés à ses mécontentements et à ses incertitudes, on peut trouver dans ses lettres de quoi faire le procès à tout le monde. Ce ne sont là que des boutades d'un esprit inquiet et effrayé dont il ne faut abuser ni contre les autres, ni contre lui-même. Ici, par exemple, quand il prétend que la république n'a rien à faire dans le débat, il ne dit pas ce qu'il pense réellement. Ce n'est qu'un de ces prétextes qu'il imagine pour justifier ses hésitations aux yeux de ses amis et aux siens. Il est si rare d'être tout à fait sincère, je ne dis pas seulement avec les autres, mais avec soi! On est si ingénieux à se prouver qu'on a mille raisons pour faire ce qu'on fait sans raison, par intérêt ou par caprice! Mais, quand Cicéron veut être franc, quand il n'a plus aucun motif de se tromper lui-même ou d'abuser les autres, il parle d'une autre façon. Alors la cause de Pompée devient bien réellement celle de la justice et du droit, celle des honnêtes gens et de la liberté. Sans doute Pompée avait rendu de bien mauvais services à la république avant d'être amené par les circonstances à la défendre. On ne pouvait pas se fier entièrement à lui, et l'on redoutait son ambition. Dans son camp, il affectait des airs de souverain, il avait des flatteurs et des ministres. « C'est un petit Sylla, dit Cicéron, qui rêve aussi à des proscriptions, *sullaturit, proscripturit*[1]. » Le parti républicain aurait certainement pris un autre défenseur, s'il avait

1. *Ad Att.*, IX, 10.

été libre de le choisir; mais au moment où César rassembla ses troupes, ce parti, qui n'avait ni soldats, ni généraux, fut bien forcé d'accepter les secours de Pompée. Il les accepta comme ceux d'un allié dont on se défie et qu'on surveille, qui deviendra peut-être un ennemi après la victoire, mais dont on ne peut pas se passer pendant le combat. Au reste, quoique Pompée ne rassurât pas tout à fait la liberté, on savait bien qu'avec lui elle courait moins de dangers qu'avec César. Il était ambitieux sans doute, mais plus ambitieux d'honneurs que de pouvoir. Deux fois on l'avait vu arriver aux portes de Rome avec une armée. La démocratie l'appelait, il n'avait qu'à le vouloir pour se faire roi, et deux fois il avait licencié ses troupes et déposé les faisceaux. On l'avait fait consul unique, c'est-à-dire presque dictateur, et au bout de six mois il s'était volontairement donné un collègue. Ces précédents faisaient croire aux républicains sincères qu'après la victoire il se contenterait de titres sonores et d'éloges pompeux, et que l'on payerait ses services, sans danger pour personne, avec de la pourpre et des lauriers. En tout cas, s'il avait réclamé autre chose, on peut être certain qu'on le lui aurait refusé et qu'il aurait trouvé des adversaires dans la plupart de ceux qui s'étaient faits ses alliés. Il y avait dans son camp bien des gens qui n'étaient pas ses amis et qu'on ne peut pas soupçonner d'avoir pris les armes pour lui conquérir un trône. Caton se méfiait de lui et l'avait toujours combattu. Brutus, dont il avait tué le père, le détes-

tait. L'aristocratie ne lui pardonnait pas d'avoir relevé le pouvoir des tribuns et de s'être uni contre elle avec César. Est-il vraisemblable que tous ces grands personnages, exercés aux affaires, aient été les dupes de ce politique médiocre qui n'a jamais trompé personne, et que, sans le savoir, ils aient travaillé pour lui seul? ou faut-il admettre, ce qui est moins probable encore, qu'ils le savaient, et qu'ils abandonnaient volontairement leur pays, risquaient leur fortune et donnaient leur vie pour servir les intérêts et l'ambition d'un homme qu'ils n'aimaient pas? Assurément il s'agissait pour eux d'autre chose. Quand ils passaient la mer, quand ils se décidaient, malgré leurs répugnances, à commencer une guerre civile, quand ils venaient se mettre sous les ordres d'un général auquel ils avaient tant de raisons d'en vouloir, ils ne pensaient pas intervenir seulement dans une querelle personnelle, mais venir au secours de la république et de la liberté menacées.

« Mais ici, ajoute-t-on, vous vous trompez encore. Ces noms de liberté et de république vous abusent. Ce n'était pas la liberté qu'on défendait dans le camp de Pompée, c'était l'oppression d'une caste sur un peuple. On voulait maintenir les priviléges d'une aristocratie pesante et injuste. On se battait pour lui conserver le droit d'opprimer la plèbe et d'écraser le monde. » A ce compte, les amis de la liberté doivent garder pour César les sympathies qu'ils accordent généralement à Pompée, car il est le libéral et le démocrate, l'homme de la plèbe, le successeur

des Gracques et de Marius. C'est bien en effet le rôle qu'il s'attribuait depuis le jour où, presque enfant, il avait tenu tête à Sylla. Préteur et consul, il avait paru servir avec dévouement la cause populaire, et au moment où il marchait sur Rome abandonnée par le Sénat, il disait encore : « Je viens délivrer le peuple romain d'une faction qui l'opprime [1]. »

Qu'y a-t-il de vrai dans cette prétention qu'il affiche d'être le défenseur de la démocratie? Qu'en devait penser, je ne dis pas un patricien, qui naturellement en pensait beaucoup de mal, mais un ennemi de la noblesse, un homme nouveau comme Cicéron? Quelque colère qu'aient causée à Cicéron les dédains de l'aristocratie, quelque impatience qu'il ait ressentie à trouver toujours sur son chemin, dans ses candidatures, un de ses grands seigneurs à qui *les honneurs venaient en dormant,* je ne vois pas que sa mauvaise humeur l'ait jamais porté à prétendre que le peuple fût opprimé [2], et je suppose que, lorsqu'on soutenait devant lui que César prenait les armes pour lui rendre la liberté, il demandait depuis quand il l'avait perdue, et quels privilèges nouveaux on voulait ajouter à ceux qu'il possédait déjà. Il rappelait alors que le peuple jouissait d'une organisation légale, qu'il avait des magistrats particuliers, auxquels il faisait appel des décisions des autres,

1. *De bello civ.*, I, 22.

2. Il a même semblé dire plusieurs fois que la situation des plébéiens dans la République était, à tout prendre, meilleure que celle des patriciens. (*Pro Cluent.*, 40. *Pro domo sua*, 14.)

magistrats inviolables et sacrés, que la loi armait du pouvoir énorme d'arrêter le gouvernement par leur intercession, et d'interrompre la vie politique; qu'il avait la liberté de la tribune et de la parole, le droit de suffrage, dont il trafiquait pour vivre, enfin le libre accès à toutes les magistratures, et il n'avait qu'à citer son exemple pour démontrer qu'il était possible à un homme sans aïeux et presque sans fortune de parvenir même au consulat. A la vérité, de pareils succès étaient rares. L'égalité inscrite dans la loi souffrait beaucoup dans l'application. Les fastes consulaires à cette époque ne contiennent guère que des noms illustres. Quelques grandes familles semblaient s'être établies dans les premières dignités de l'État : elles en gardaient les abords et n'en laissaient approcher personne; mais était-il besoin, pour briser ces obstacles que l'habileté de quelques ambitieux opposait au jeu régulier des institutions, de détruire ces institutions elles-mêmes? Le mal était-il si grand qu'on fût forcé d'avoir recours au remède radical du pouvoir absolu? Était-il défendu de croire qu'il serait plus sûrement guéri par la liberté que par le despotisme? N'avait-on pas vu, par des exemples récents, qu'un grand courant d'opinion populaire suffisait pour renverser toutes ces résistances aristocratiques? Les lois offraient au peuple le moyen de reconquérir son influence, s'il l'avait énergiquement voulu. Avec la liberté des suffrages et celle de la tribune, avec l'intercession des tribuns et la force invincible du nombre, il devait

toujours finir par être le maître. S'il laissait à d'autres le pouvoir, c'était sa faute, et il méritait l'abaissement où le tenait la noblesse, puisqu'il ne faisait pas d'efforts pour en sortir. Cicéron avait peu d'estime pour le peuple de son temps; il le croyait de sa nature indifférent et apathique. « Il ne demande rien, disait-il, il ne souhaite rien [1]. » Et toutes les fois qu'il le voyait s'agiter sur la place publique, il soupçonnait que c'étaient les largesses de quelques ambitieux qui faisaient ce miracle. Il n'était donc pas porté à croire qu'il fallût lui accorder des droits nouveaux quand il le voyait si peu ou si mal user de ses droits anciens. Aussi ne regardait-il pas comme sérieux le prétexte invoqué par César pour prendre les armes. Jamais il ne consentit à voir en lui le successeur des Gracques venant émanciper la plèbe opprimée; jamais la guerre qui se préparait ne lui parut être le renouvellement des anciennes luttes, dont l'histoire romaine est pleine, entre le peuple et l'aristocratie. En effet, une réunion de grands seigneurs ruinés, les Dolabella, les Antoine, les Curion, marchant sous la conduite de celui qui se glorifiait d'être le fils des dieux et des rois, méritait peu le nom de parti populaire, et il s'agissait d'autre chose que de défendre les priviléges de la naissance dans un camp où s'étaient rendus tant de chevaliers et de plébéiens, et qui comptait parmi ses chefs Varron, Cicéron et Caton, c'est-à-dire deux petits bourgeois

1. *Pro Sext.*, 49.

d'Arpinum et de Réate, et le descendant du paysan de Tusculum.

Du reste, César ne semble pas s'être beaucoup préoccupé lui-même de ce rôle de champion de la démocratie. Quand on lit avec soin ses mémoires, on ne voit pas qu'il y parle beaucoup des intérêts du peuple. La phrase que j'ai citée tout à l'heure est à peu près la seule où il en soit question. Il est plus franc dans tout le reste. Au début de la guerre civile, quand il expose les raisons qu'il a de la commencer, il se plaint qu'on lui refuse le consulat, qu'on lui enlève sa province, qu'on l'arrache à son armée; il ne dit pas un mot du peuple, de ses droits méconnus, de sa liberté qu'on opprime. C'était pourtant le moment d'en parler pour justifier une entreprise que tant de gens, et les plus honnêtes, condamnaient. Dans les dernières conditions qu'il posait au sénat avant de marcher sur Rome, que réclamait-il? Toujours son consulat, son armée, sa province; il défendait ses intérêts personnels, il stipulait pour lui; jamais il ne lui vint dans la pensée de demander aucune garantie pour ce peuple dont il se disait le défenseur. Autour de lui, dans son camp, on ne pensait pas plus au peuple qu'il ne s'en occupait lui-même. Ses meilleurs amis, ses plus braves généraux, n'avaient pas la prétention d'être des réformateurs ni des démocrates. Ils ne croyaient pas en le suivant qu'ils allaient rendre la liberté à leurs concitoyens; ils voulaient venger leur chef outragé et lui conquérir la puissance. « Nous sommes les soldats

de César, » disaient-ils avec Curion [1]. Ils n'avaient pas d'autre titre, ils ne connaissaient pas d'autre nom. Quand on venait parler à ces vieux centurions qui avaient vu la Germanie et la Bretagne, qui avaient pris Alésia et Gergovie, d'abandonner César et de passer du côté des lois et de la république, ils ne répondaient pas qu'ils défendaient le peuple et ses droits. « Nous, disaient-ils, que nous quittions notre général, qui nous a donné tous nos grades, que nous prenions les armes contre une armée dans laquelle nous servons et nous sommes victorieux depuis trente-six ans? Nous ne le ferons jamais [2] ! » Ces gens-là n'étaient plus citoyens, mais soldats. Après trente-six ans de victoires, ils avaient perdu les traditions et le goût de la vie civile; les droits du peuple leur étaient devenus indifférents, et la gloire remplaçait pour eux la liberté. Cicéron et ses amis pensaient que cet entourage n'est pas celui d'un chef populaire qui vient rendre la liberté à ses concitoyens, mais celui d'un ambitieux qui vient établir par les armes un pouvoir absolu, et ils ne se trompaient pas. Ce qui le prouve plus que tout le reste, c'est la conduite que tint César après la guerre. De quelle façon a-t il usé de sa victoire? comment en a-t-il fait profiter le peuple dont il prétendait défendre les intérêts? Je ne parle pas de ce qu'il a pu faire pour son bien-être et ses plaisirs, des fêtes somptueuses, des repas publics qu'il lui a donnés, du blé

1. *De bello civ.*, II, 32. — 2. *De bello afric.*, 45.

et de l'huile qu'il a si généreusement distribués aux plus pauvres, des 400 sesterces (80 francs) qu'il a payés à chaque citoyen le jour de son triomphe : si ces aumônes suffisaient aux plébéiens de ce temps, s'ils consentaient à sacrifier leur liberté à ce prix, je pardonne à Cicéron de n'avoir pas fait d'eux plus d'estime et de ne s'être pas rangé de leur côté ; mais s'ils réclamaient autre chose, s'ils voulaient une indépendance plus complète, plus de part aux affaires de leur pays, de nouveaux droits politiques, ils ne les ont pas obtenus, et la victoire de César, malgré ses promesses, ne les a rendus ni plus influents ni plus libres. César a humilié l'aristocratie, mais il ne l'a humiliée qu'à son profit. Il a enlevé le pouvoir exécutif des mains du sénat, mais pour le mettre dans les siennes. Il a établi l'égalité entre tous les ordres, mais c'était une égalité de servitude, et tout le monde a été confondu désormais dans la même obéissance. Je sais bien qu'après qu'il eut fait taire la tribune, privé le peuple du droit de suffrage et réuni dans sa main tous les pouvoirs publics, le sénat qu'il avait nommé, à bout de flatteries, lui décerna solennellement le nom de libérateur et vota l'érection d'un temple à la liberté. Si c'est contre cette liberté qu'on accuse Cicéron et ses amis d'avoir pris les armes, je ne crois pas que ce soit la peine de les défendre de ce reproche.

Rendons aux choses leur vrai nom. C'est pour lui, et non pas pour le peuple, que César travaillait, et Cicéron, en le combattant, pensait défendre la ré-

publique et non les priviléges de l'aristocratie. Mais cette république méritait-elle d'être défendue ?. Y avait-il quelque espoir de la conserver? N'était-il pas manifeste que sa ruine était inévitable ? C'est la dernière objection qu'on fait à ceux qui suivirent le parti de Pompée. J'avoue qu'il n'est pas facile d'y répondre. Le mal dont Rome souffrait et qui se trahissait par ces désordres et ces violences dont les lettres de Cicéron nous font un si triste tableau, n'était pas de ceux qu'on peut conjurer avec quelques sages réformes. Il était ancien et profond. Il s'aggravait tous les jours sans qu'aucune loi pût le prévenir ni l'arrêter. Pouvait-on espérer le guérir avec ces changements timides que proposaient les plus hardis ? A quoi servait de diminuer, comme on le voulait, les priviléges de l'aristocratie et d'augmenter les droits des plébéiens ? Les sources mêmes de la vie publique étaient gravement altérées. Le mal venait de la façon dont se recrutaient les citoyens.

Pendant longtemps, Rome avait tiré sa force du peuple des campagnes. C'était des tribus rustiques, les plus honorées de toutes, qu'étaient sortis ces vaillants soldats qui avaient conquis l'Italie et vaincu Carthage; mais ce peuple agriculteur et guerrier qui avait si bien défendu la république n'avait pas su se défendre lui-même contre l'envahissement de la grande propriété. Resserré peu à peu par ces immenses domaines où la culture est plus facile, le pauvre paysan avait longtemps combattu contre la misère et les usuriers ; puis, découragé de la lutte, il

avait fini par vendre son champ à son riche voisin, qui le convoitait pour s'arrondir. Il avait essayé alors de se faire fermier, métayer, mercenaire, sur ce domaine où il avait été si longtemps le maître; mais là il avait rencontré la concurrence de l'esclave, travailleur plus sobre, qui ne discute pas son prix, qui ne fait pas ses conditions, qu'on peut traiter comme on veut[1]. C'est ainsi que chassé deux fois de son champ, comme propriétaire et comme fermier, sans travail et sans ressource, il avait été forcé d'émigrer à la ville et de se faire inscrire dans les tribus urbaines. A Rome, cependant, la vie n'était pas pour lui plus facile. Qu'y pouvait-il faire? Il y avait peu d'industrie, et généralement elle n'était pas aux mains des hommes libres. Dans les pays où fleurit l'esclavage, le travail est déconsidéré. L'homme libre regarde comme son privilége et son honneur de mourir de faim sans rien faire. D'ailleurs chaque grand seigneur avait des gens de tous les métiers parmi ses esclaves, et comme c'était trop de tant d'ouvriers pour lui seul, il les louait à ceux qui n'en avaient pas ou leur faisait tenir boutique, dans un coin de sa maison, à son profit. Là encore, la concurrence de l'esclavage avait tué le travail libre. Heureusement à cette époque, Marius avait ouvert les rangs de l'armée aux plus pauvres citoyens (*capite censi*). Ces malheureux, ne trouvant pas d'autre ressource, s'étaient

1. Voyez l'*Histoire de l'esclavage dans l'antiquité*, de M. Wallon, t. II, ch. IX.

faits soldats. Faute de mieux, ils avaient achevé la conquête du monde, soumis l'Afrique, la Gaule et l'Orient, visité la Bretagne et la Germanie, et la plupart d'entre eux, les plus braves et les meilleurs, étaient restés dans ces lointaines expéditions. Pendant ce temps, les vides que faisaient dans la cité tous ceux qui partaient et ne revenaient pas se remplissaient mal. Depuis que Rome était puissante, il y venait des gens de toutes les parties du monde, et l'on pense bien que ce n'étaient pas les plus honnêtes. A plusieurs reprises elle essaya de se défendre contre ces invasions d'étrangers; mais elle avait beau faire des lois sévères pour les éloigner, ils revenaient toujours se cacher dans cette immense ville sans police, et une fois qu'ils y étaient établis, les plus riches avec de l'argent, les autres avec des complaisances ou des ruses, finissaient par obtenir le titre de citoyens. Ceux qui l'avaient plus naturellement encore et sans avoir besoin de le demander, c'étaient les affranchis. Sans doute la loi ne leur accordait pas du premier coup tous les droits politiques; mais après une ou deux générations toutes ces réserves disparaissaient, et le petit-fils de celui qui avait tourné la meule et qu'on avait vendu sur le marché des esclaves votait les lois et nommait les consuls comme un Romain de vieille race. C'est de ce mélange d'affranchis et d'étrangers que se formait alors ce qu'on appelait encore par habitude le peuple romain, peuple misérable, qui vivait des libéralités des particuliers ou des aumônes de l'État,

qui n'avait plus ni souvenirs, ni traditions, ni esprit politique, ni caractère national, ni même moralité, car il ne connaissait pas ce qui fait l'honneur et la dignité de la vie dans les conditions les plus basses, le travail. Avec un peuple pareil, la république n'était plus possible. C'est de tous les gouvernements celui qui demande le plus d'honnêteté et de sens politique dans ceux qui en jouissent. Plus il confère de priviléges, plus il réclame de dévouement et d'intelligence. Des gens qui n'usaient pas de leurs droits ou ne s'en servaient que pour les vendre n'étaient pas dignes de les conserver. Le pouvoir absolu qu'ils ont appelé de leurs vœux, qu'ils ont accueilli de leurs applaudissements, était fait pour eux, et l'on comprend que l'historien qui étudie de loin les événements du passé, quand il voit disparaître la liberté à Rome, se console de sa chute en disant qu'elle était méritée et inévitable, et qu'il pardonne ou même qu'il applaudisse à l'homme qui, en la renversant, ne fut qu'un instrument de la nécessité ou de la justice.

Mais les gens qui vivaient alors, qui étaient attachés au gouvernement républicain par tradition et par souvenir, qui se rappelaient les grandes choses qu'il avait faites, qui lui devaient leurs dignités, leur position et leur renommée, pouvaient-ils penser comme nous et prendre aussi facilement leur parti de sa chute? D'abord ce gouvernement existait. On était familiarisé avec ses défauts depuis si longtemps qu'on vivait avec eux. On en souffrait moins par

l'habitude qu'on avait de les supporter. Au contraire on ne savait pas ce que serait ce pouvoir nouveau qui voulait remplacer la république. La royauté inspirait une répugnance instinctive aux Romains, surtout depuis qu'ils avaient conquis l'Orient. Ils avaient trouvé là, sous ce nom, le plus odieux des régimes, l'asservissement le plus complet au milieu de la civilisation la plus raffinée, tous les plaisirs du luxe et des arts, le plus bel épanouissement de l'intelligence avec la tyrannie la plus lourde et la plus basse, des princes accoutumés à se jouer de la fortune, de l'honneur, de la vie des hommes, sortes d'enfants gâtés cruels comme on n'en rencontre plus que dans les déserts de l'Afrique. Ce tableau n'était pas fait pour les séduire, et quelques inconvénients qu'eût la république, ils se demandaient s'il valait la peine de les échanger contre ceux que pouvait avoir la royauté. De plus, il était naturel que la chute de la république ne leur parût pas aussi prochaine et aussi sûre qu'à nous. Il en est des États comme des hommes, auxquels, après leur mort, on trouve mille raisons de mourir que personne ne soupçonnait de leur vivant. Quand les rouages de ce vieux gouvernement fonctionnaient encore, on ne pouvait pas voir combien la machine était délabrée. Cicéron a quelquefois des moments de profond désespoir où il annonce à ses amis que tout est perdu ; mais ces moments ne durent pas, et il reprend vite courage. Il lui semble qu'une main ferme, qu'une parole éloquente, que l'accord des bons citoyens peuvent tout

réparer et que la liberté guérira facilement les abus et les fautes de la liberté. Jamais il n'aperçoit toute la gravité du danger. Dans les plus mauvais jours, sa pensée ne va pas au delà des intrigants et des ambitieux qui troublent le repos public; c'est toujours Catilina, César ou Clodius qu'il accuse, et il pense que tout sera sauvé, si l'on réussit à les vaincre. Il se trompait. Catilina et Clodius n'étaient que les symptômes d'un mal plus profond, qu'on ne pouvait pas guérir; mais faut-il le blâmer d'avoir nourri cette espérance, toute chimérique qu'elle était? Est-il coupable d'avoir pensé qu'il y avait d'autres moyens de sauver la république que de sacrifier la liberté? Un honnête homme et un bon citoyen ne doivent pas accepter du premier coup ces extrémités. On a beau leur dire que les arrêts du destin condamnent à périr le gouvernement qu'ils préfèrent et qu'ils ont promis de défendre, ils font bien de ne le croire tout à fait perdu que lorsqu'il est à terre. Qu'on les appelle, si l'on veut, aveugles ou dupes, il est honorable pour eux de n'être pas trop perspicaces, et il y a des erreurs et des illusions qui valent mieux qu'une résignation trop facile. La liberté réelle n'existait plus à Rome, je le crois : il n'en restait que l'ombre; mais l'ombre est quelque chose encore. On ne peut en vouloir à ceux qui s'y attachent et qui font des efforts désespérés pour ne pas la laisser périr, car cette ombre, cette apparence les console de la liberté perdue et leur donne quelque espoir de la reconquérir. C'est ce que pensaient

les honnêtes gens comme Cicéron, qui, après avoir mûrement réfléchi, sans entraînement, sans passion et même sans espérance, allèrent retrouver Pompée ; c'est ce que Lucain fait dire à Caton dans ces vers admirables qui me semblent exprimer les sentiments de tous ceux qui, sans se dissimuler le triste état de la république, s'obstinèrent jusqu'à la fin à la défendre : « Comme un père, qui vient de perdre son enfant, se plaît à conduire ses funérailles, allume de ses mains le bûcher funèbre, ne le quitte qu'à regret et le plus tard qu'il peut, ainsi, Rome, je ne t'abandonnerai pas avant de t'avoir tenue morte dans mes bras. Je suivrai jusqu'au bout ton nom seul, ô liberté, même quand tu ne seras plus qu'une ombre vaine[1] ! »

IV

Pharsale ne fut pas la fin de la carrière politique de Cicéron, comme il semblait le croire. Les événements devaient le ramener encore une fois au pouvoir et le replacer à la tête de la république. Sa vie retirée, son silence pendant les premiers temps de la dictature de César, loin de nuire à sa réputation, l'avaient au contraire augmentée. Les hommes d'État ne perdent pas autant qu'ils le pensent à rester quel-

1. Luc., *Phars.*, II, 300 :

Non ante revellar
Exanimem quam te complectar, Roma, tuumque
Nomen, libertas, et inanem prosequar umbram.

que temps en dehors des affaires. La retraite, dignement supportée, les grandit. Il suffit qu'ils ne soient plus au pouvoir pour qu'on se trouve quelque penchant à les regretter. On a moins de raisons d'être sévère pour eux quand on ne convoite pas leur place, et, comme on ne souffre plus de leurs défauts, on en perd facilement le souvenir pour ne plus songer qu'à leurs qualités. C'est ce qui arriva à Cicéron. Sa disgrâce désarma tous les ennemis que lui avait faits sa puissance, et jamais sa popularité ne fut plus grande qu'à ce moment où il se tenait volontairement loin des yeux du public. Dans la suite, quand il crut devoir se rapprocher davantage de César, il se conduisit avec tant d'adresse, il accommoda si habilement ensemble la soumission et l'indépendance, il sut si bien conserver, jusque dans ses éloges et ses flatteries, un air d'opposition, que l'opinion publique ne cessa pas de lui être favorable. D'ailleurs les plus illustres défenseurs de la cause vaincue, Pompée, Caton, Scipion, Bibulus, étaient morts. De tous ceux qui avaient occupé avec honneur de grandes fonctions sous l'ancien gouvernement, il ne restait guère plus que lui ; aussi s'habitua-t-on à le regarder comme le dernier représentant de la république. On sait qu'aux ides de mars Brutus et ses amis, après avoir frappé César, appelèrent Cicéron en agitant leurs épées sanglantes. Ils semblaient ainsi le reconnaître pour le chef de leur parti et lui faire honneur du sang qu'ils venaient de verser.

Ce sont donc les circonstances plus encore que sa

volonté qui lui ont fait jouer un si grand rôle dans les événements qui suivirent la mort de César. Je raconterai plus tard[1] comment il fut amené à livrer contre Antoine cette lutte où il devait périr. Je montrerai que ce n'est pas de lui-même et volontairement qu'il la commença. Il avait quitté Rome et ne voulait pas y revenir. Il pensait que le temps des résistances légales était passé, qu'il fallait opposer aux vétérans d'Antoine de bons soldats plutôt que de bonnes raisons, et il n'avait pas tort. Convaincu que son rôle était fini et que celui des gens de guerre allait commencer, il partait pour la Grèce quand un coup de vent le rejeta sur la côte de Rhégium. De là il se rendit au port de Vélie, où il trouva Brutus, qui se préparait aussi à quitter l'Italie, et ce fut lui qui, toujours scrupuleux, toujours ennemi de la violence, lui demanda de faire encore quelques efforts pour ranimer le peuple, et de tenter une dernière fois la lutte sur le terrain de la loi. Cicéron céda aux prières de son ami, et quoiqu'il n'espérât guère réussir, il s'empressa de retourner à Rome pour y livrer ce dernier combat. C'était la seconde fois « qu'il venait, comme Amphiaraüs, se jeter vivant dans le gouffre. »

Brutus lui rendit ce jour-là un grand service. L'entreprise désespérée dans laquelle il l'engagea presque malgré lui ne pouvait pas être utile à la république, mais elle profita à la gloire de Cicéron.

1. Dans l'étude sur Brutus.

Ce moment fut le plus beau peut-être de sa vie politique. D'abord nous avons le plaisir et presque la surprise de le trouver ferme et décidé. Il semble s'être délivré de toutes ces hésitations qui embarrassaient ordinairement sa conduite. C'est qu'aussi il n'était guère possible d'hésiter alors. Jamais la question ne s'était aussi nettement posée. A chaque évolution nouvelle des événements, les partis se dessinaient davantage. Une première fois l'ambition de César, qui n'était ignorée de personne, en ralliant autour de l'aristocratie romaine tous ceux qui voulaient, comme elle, conserver les anciennes institutions, avait élargi les cadres de ce vieux parti et modifié son programme. En s'augmentant d'éléments nouveaux, il changea de nom comme de caractère; il devint le parti de l'ordre, le parti des honnêtes gens, *optimates*. C'est ainsi que Cicéron aime à le désigner. Cette dénomination était encore un peu vague; elle se précise après Pharsale. Comme en ce moment il n'y a plus de doute sur les intentions du vainqueur, comme on le voit substituer ouvertement son autorité à celle du sénat et du peuple, le parti qui lui résiste prend le nom qui lui convient et que personne ne peut plus lui refuser; il devient le parti républicain. La lutte s'établit donc franchement entre la république et le despotisme. Et pour que le doute soit encore moins possible, le despotisme, après la mort de César, se montre aux Romains sous sa forme la moins déguisée et pour ainsi dire, la plus brutale. C'est un soldat sans génie politique,

sans distinction de manières, sans élévation d'âme, à la fois grossier, débauché et cruel, qui réclame par la force l'héritage du grand dictateur. Il ne prend pas la peine de cacher ses desseins, et Cicéron ni personne ne peut plus s'y tromper. Ce dut être un grand soulagement pour cette âme d'ordinaire si indécise et si incertaine de voir si clairement la vérité, de ne plus sentir d'ombres entre son esprit et elle, d'avoir une confiance si complète dans la justice de sa cause, et, après tant de doutes et d'obscurités, de combattre enfin au grand jour. Aussi, comme on sent qu'il a le cœur à l'aise ! comme il est plus libre et plus vif! quelle ardeur dans ce vieillard, et quelle passion de combat ! Aucun des jeunes gens qui l'entourent ne montre autant de décision que lui, et lui-même est plus jeune assurément qu'à l'époque où il combattait Catilina ou Clodius. Non-seulement il entame résolûment la lutte, mais, ce qui est plus rare chez lui, il la poursuit jusqu'au bout sans faiblir. Par un contraste étrange, l'entreprise la plus périlleuse qu'il ait jamais tentée, et qui devait lui coûter la vie, est précisément celle où il a le mieux résisté à ses découragements et à ses défaillances ordinaires.

Dès son retour à Rome, encore tout animé de cette ardeur qu'il avait puisée à Vélie dans les entretiens de Brutus, il se rendit au sénat, et il osa y parler. La première *Philippique*, si on la rapproche des autres, paraît timide et pâle; quel courage cependant n'a-t-il pas fallu pour la prononcer dans

cette ville indifférente, devant ces sénateurs effrayés, à quelques pas d'Antoine furieux, menaçant, et qui, par ses émissaires, écoutait tous les propos qu'on tenait contre lui ! Cicéron finissait donc comme il avait commencé. Deux fois, à trente-cinq ans d'intervalle, il protestait seul, au milieu du silence général, contre un pouvoir redouté, qui ne souffrait pas de résistance. Le courage est contagieux comme la peur. Celui que Cicéron montra dans son discours en fit trouver aux autres. Cette parole libre surprit d'abord, puis rendit honteux ceux qui se taisaient. Cicéron profita de ces premiers élans, bien timides encore, pour rassembler quelques personnes autour de lui et trouver des défenseurs à la république presque oubliée. C'était là le difficile. De républicains, il n'en restait guère, et les plus résolus allaient rejoindre Brutus en Grèce. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était de s'adresser aux modérés de tous les partis, à tous ceux que blessaient les emportements d'Antoine. Cicéron les adjura d'oublier leurs anciennes inimitiés et de se réunir. « Maintenant, leur disait-il, il n'y a plus qu'un seul vaisseau pour tous les honnêtes gens[1]. » On reconnaît là sa politique ordinaire. C'est encore une coalition qu'il essaye de former comme à l'époque de son consulat. Ce rôle est décidément celui pour lequel il a le plus de goût et qui lui convient le mieux. Par la souplesse de son caractère et de ses principes, il était

1. *Ad fam*, XII, 25.

plus propre que personne à concilier les opinions, et l'habitude qu'il avait prise de côtoyer tous les partis faisait qu'il n'était étranger à aucun, et qu'il avait partout des amis. Aussi son entreprise parut-elle d'abord assez bien réussir. Plusieurs des généraux de César l'écoutaient volontiers, ceux surtout qui trouvaient qu'en somme ils perdaient moins à rester citoyens d'un État libre qu'à devenir sujets d'Antoine, et les ambitieux subalternes, comme Hirtius et Pansa, qui, après la mort du maître, ne se sentaient pas assez forts pour convoiter la première place et ne voulaient pas cependant se contenter de la seconde. Malheureusement ce n'était encore qu'une réunion de chefs sans soldats, et jamais on n'avait eu plus besoin de soldats qu'en ce moment. Antoine était à Brindes, où il attendait des légions qu'il avait fait venir de la Macédoine. Furieux de la résistance inattendue qu'il avait rencontrée, il annonçait qu'il s'en vengerait par le pillage et le meurtre. On le savait homme à le faire. Chacun croyait voir déjà sa maison saccagée, son champ partagé, sa famille proscrite. La terreur était partout. On tremblait, on se cachait, on fuyait. Les plus intrépides cherchaient de tous les côtés quelqu'un qu'on pût appeler à la défense de la république. Il n'y avait d'aide à espérer que de Decimus Brutus, qui occupait la Gaule cisalpine avec quelques légions, ou de Sextus Pompée, qui réorganisait ses troupes en Sicile; mais c'étaient des secours douteux, lointains, et la ruine était sûre et prochaine. Au milieu de cet

effroi général, le neveu de César, le jeune Octave, que la jalousie d'Antoine et la défiance des républicains avaient jusque-là tenu à l'écart, et qui attendait avec impatience l'occasion de se faire connaître, pensa qu'elle était venue. Il parcourut les environs de Rome, appelant aux armes les vétérans de son oncle qui y étaient établis. Son nom, ses largesses, les promesses dont il était prodigue, lui amenèrent vite des soldats. A Calatia, à Casilinum, en quelques jours il en trouva trois mille. Alors il s'adressa aux chefs du sénat, leur offrit l'appui de ses vétérans, leur demandant pour tout salaire de l'avouer dans les efforts qu'il allait faire pour les sauver. Dans une telle détresse, il n'y avait pas moyen de refuser ce secours sans lequel on périssait, et Cicéron lui-même, qui avait témoigné d'abord quelques défiances, se laissa séduire à la fin par ce jeune homme qui le consultait, le flattait et l'appelait son père. Quand on fut sauvé grâce à lui, quand on vit Antoine, abandonné de plusieurs de ses légions, forcé de quitter Rome, où Octave le tenait en échec, la reconnaissance du sénat fut aussi prodigue que sa frayeur avait été grande. On combla le libérateur de dignités et de compliments. Cicéron l'éleva dans ses éloges bien au-dessus de son oncle; il l'appella un divin jeune homme suscité par le ciel pour la défense de la patrie : il se fit le garant de son patriotisme et de sa fidélité : imprudentes paroles que Brutus lui reprocha bien durement, et que l'événement ne devait pas tarder à démentir!

On connaît trop les faits qui suivirent pour que j'aie besoin de les raconter. Jamais Cicéron n'a joué un plus grand rôle politique qu'à ce moment; jamais il n'a mieux mérité ce nom d'homme d'État que ses ennemis lui refusent. Pendant six mois, il fut l'âme du parti républicain, qui se recomposait à sa voix. « C'est moi, disait-il avec orgueil, qui ai donné le signal de ce réveil[1], » et il avait raison de le dire. Sa parole sembla rendre quelque patriotisme et quelque énergie à ce peuple indifférent. Il lui fit applaudir encore une fois ces grands mots de patrie et de liberté que le forum allait bientôt ne plus entendre. De Rome, l'ardeur gagna les municipes voisins, et de proche en proche toute l'Italie fut remuée. Ce n'est pourtant pas assez pour lui, et il va chercher plus loin encore des ennemis à Antoine et des défenseurs à la république. Il écrit aux proconsuls des provinces et aux généraux des armées. D'un bout du monde à l'autre, il gronde les tièdes, il flatte les ambitieux, il félicite les énergiques. C'est lui qui pousse Brutus, toujours hésitant, à s'emparer de la Grèce. Il applaudit au coup de main hardi de Cassius qui le rend maître de l'Asie, il excite Cornificius à chasser d'Afrique les soldats d'Antoine; il donne du cœur à Decimus Brutus pour résister dans Modène. Les adhésions qu'il sollicite avec tant de passion lui arrivent de tous côtés. Même ceux qui sont des ennemis et des traîtres n'osent pas lui

1. *Philipp.*, XIV, 7.

refuser ouvertement leurs concours. Lépide et Plancus font des protestations emphatiques de fidélité. Pollion lui écrit d'un ton solennel « qu'il jure d'être l'ennemi de tous les tyrans[1]. » De toutes parts on demande son amitié, on sollicite son appui, on se met sous sa protection. Ses *Philippiques*, qu'heureusement il n'a pas le temps de refaire, se répandent dans le monde entier à peu près comme il les prononce, et gardant, avec les vivacités du premier jet, la trace des interruptions et des applaudissements du peuple. Ces improvisations passionnées vont porter partout l'émotion de ces grandes scènes populaires. On les lit dans les provinces, on les dévore dans les armées, et des pays les plus lointains arrive à Cicéron le témoignage de l'admiration qu'elles inspirent. « Votre toge est encore plus heureuse que nos armes, » lui dit un général victorieux, et il ajoute : « Chez vous le consulaire a vaincu le consul[2]. » — « Mes soldats sont à vous, » lui écrit un autre[3]. On lui rapporte la gloire de tout ce qui arrive d'heureux à la république. C'est lui qu'on félicite et qu'on remercie de tous les succès qu'elle obtient. Le soir où l'on sut à Rome la victoire de Modène, le peuple entier vint le prendre à sa maison, le conduisit en triomphe au Capitole, et voulut entendre de sa bouche le récit de la bataille. « Ce jour, écrit-il à Brutus, m'a payé de toutes mes peines[4]. »

1. *Ad fam.*, x, 31. — 2. *Ad fam.*, xii, 13. — 3. *Ad fam.*, xii, 12. — 4. *Ad Brut.*, 3.

Ce fut le dernier triomphe de la république et de Cicéron Le succès est quelquefois plus fatal aux coalitions que les revers. Quand l'ennemi commun, dont la haine les réunissait, est vaincu, les dissentiments particuliers reparaissent. Octave voulait affaiblir Antoine pour en obtenir ce qu'il désirait ; il ne voulait pas le détruire. Lorsqu'il le vit fuyant vers les Alpes, il lui tendit la main, et tous les deux marchèrent ensemble sur Rome. Dès lors il ne restait plus à Cicéron « qu'à imiter les braves gladiateurs, et à chercher comme eux à bien mourir [1]. »

Sa mort fut courageuse, quoi qu'ait prétendu Pollion, qui, l'ayant trahi, avait intérêt à le calomnier. J'aime mieux croire au témoignage de Tite-Live, qui n'était pas de ses amis et qui vivait à la cour d'Auguste : « De tous ses malheurs, dit-il, la mort est le seul qu'il supporta comme un homme [2]. » C'est bien quelque chose, il faut l'avouer. Il pouvait se sauver, et un moment il l'essaya. Il voulut partir pour la Grèce, où il aurait retrouvé Brutus ; mais, après quelques jours de navigation, contrarié par le vent, souffrant de la mer, tourmenté surtout de regrets et de tristesses, découragé de vivre, il se fit descendre à Caïète, et revint dans sa maison de Formies pour y mourir. Il a souvent remercié le coup de vent qui le ramena à Vélie la première fois qu'il voulait fuir en Grèce. C'est ce qui lui a donné l'occasion de prononcer ses *Philippiques*. Celui qui le rejeta dans

1. *Philipp.*, III, 14. — 2. Apud Senec., *Suas*, 6.

Caïète n'a pas moins servi sa renommée. Sa mort me semble racheter les faiblesses de sa vie. C'est beaucoup pour un homme comme lui, qui ne se piquait pas d'être un Caton, d'avoir été si ferme à ce terrible moment; plus il était timide de caractère, plus je suis touché de le trouver si résolu pour mourir. Aussi, lorsqu'en étudiant son histoire je suis tenté de lui reprocher ses irrésolutions et ses défaillances, je songe à sa fin, je le vois, comme Plutarque l'a si bien dépeint, « la barbe et les cheveux sales, le visage fatigué, prenant son menton avec la main gauche, par un geste qui lui était ordinaire, et regardant fixement ses meurtriers[1], » et je n'ose plus être sévère. Malgré ses défauts, c'était un honnête homme, « qui aimait bien son pays, » comme le disait Auguste lui-même un jour de franchise et de remords. S'il fut quelquefois trop hésitant et trop faible, il a toujours fini par défendre ce qu'il regardait comme la cause de la justice et du droit, et quand elle a été vaincue pour jamais, il lui a rendu le dernier service qu'elle pût réclamer de ses défenseurs, il l'a honorée par sa mort.

1. Plut. Cic., 48.

II

LA VIE PRIVÉE DE CICÉRON.

I

Ceux qui ont lu la correspondance de Ciceron avec Atticus, et qui savent quelle place les questions d'argent tiennent dans ces confidences intimes, ne seront pas surpris que je commence l'étude de sa vie privée en cherchant à me rendre compte de l'état de sa fortune. La richesse était une des plus grandes préoccupations des gens d'alors, comme de ceux d'aujourd'hui, et c'est par là peut-être que ces deux époques, qu'on a pris tant de fois plaisir à comparer, se ressemblent le plus.

Il faudrait avoir conservé les registres d'Éros, l'intendant de Cicéron, pour pouvoir dresser d'une manière exacte le budget de son ménage. Tout ce que nous savons avec certitude à ce sujet, c'est que son père ne lui avait laissé qu'une fortune très-médiocre,

et qu'il l'augmenta beaucoup, sans pouvoir dire précisément à quelle somme elle s'élevait. Ses ennemis avaient coutume de l'exagérer, pour faire naître quelques soupçons sur la façon dont il l'avait acquise, et il est probable en effet que, si nous en savions le chiffre, il nous paraîtrait considérable ; mais il faut bien se garder de l'apprécier avec les idées de notre temps. La richesse n'est pas quelque chose d'absolu ; on est riche ou l'on est pauvre suivant le milieu dans lequel on vit, et il est possible que ce qui serait de l'opulence quelque part soit à peine de l'aisance ailleurs. Or on sait qu'à Rome la fortune était loin d'être aussi également répartie que chez nous. Quarante ans avant le consulat de Cicéron, le tribun Philippe disait que, dans cette immense ville, il n'y avait pas deux mille personnes qui eussent un patrimoine [1] ; mais aussi celles-là possédaient toute la fortune publique. Crassus prétendait que, pour se dire riche, il fallait qu'on pût nourrir une armée de ses revenus, et nous savons qu'il était en état de le faire sans se gêner. Milon trouvait moyen de s'endetter en quelques années de plus de 70 millions de sesterces (14 millions de francs). César, encore simple particulier, dépensait d'un seul coup 120 millions de sesterces (24 millions de francs) pour faire cadeau d'un

1. *De offic.*, II, 21 : Les choses n'étaient pas changées au temps où Cicéron fut consul. Nous voyons que son frère, dans la lettre qu'il lui adresse alors, dit qu'il y a dans Rome peu de chevaliers, *pauci equites*, c'est-à dire peu de gens possédant plus de 80,000 francs.

nouveau forum au peuple romain. Ces profusions insensées supposent des fortunes énormes. A côté d'elles, on comprend que celle de Cicéron, qui suffisait à peine à l'achat d'une maison sur le Palatin, et qu'épuisaient presque les embellissements de sa villa de Tusculum, quelque considérable qu'elle nous semble aujourd'hui, devait alors paraître assez ordinaire.

De quelle façon l'avait-il gagnée? Il n'est pas sans intérêt de le savoir pour répondre aux méchants bruits que ses ennemis faisaient courir. Il dit quelque part que les moyens par lesquels on faisait honnêtement fortune à Rome étaient le commerce, les entreprises de travaux publics et la ferme des impôts[1]; mais ces moyens, fort commodes pour les gens pressés de s'enrichir, ne pouvaient être pratiqués que de ceux qui n'avaient pas d'ambition politique; ils éloignaient des honneurs publics, et par conséquent ils ne convenaient pas à un homme qui aspirait à gouverner son pays. On ne voit pas non plus qu'il ait fait comme Pompée, qui engageait ses fonds dans une société de banque importante, et qui prenait part à ses bénéfices; au moins ne reste-t-il aucune trace, dans ses lettres, d'entreprises de cette nature. Il ne pouvait pas songer davantage à tirer parti pour sa fortune des beaux ouvrages qu'il composait. Ce n'était pas l'habitude alors que l'auteur les vendît à un libraire,

1. *Parad.*, 6. *Qui honeste rem quærunt mercaturis faciendis, operis dandis, publicis sumendis.* etc.

ou plutôt l'industrie des libraires, comme nous l'entendons aujourd'hui, existait à peine. Ordinairement ceux qui voulaient lire ou posséder un livre l'empruntaient à l'auteur ou à ses amis, et le faisaient copier par leurs esclaves. Quand ils avaient plus de copistes qu'il ne leur en fallait pour leur usage, ils les faisaient travailler pour le public et vendaient les exemplaires dont ils n'avaient pas besoin ; mais l'auteur n'avait rien à voir aux profits qu'ils en tiraient. Enfin ce n'étaient pas les fonctions publiques qui pouvaient enrichir Cicéron ; on sait qu'elles étaient moins un moyen de fortune qu'une occasion de dépenses et de ruine, soit par le prix dont il fallait quelquefois les payer, soit par les jeux et les fêtes qu'on exigeait de ceux qui les avaient obtenues. Seule l'administration des provinces donnait d'immenses bénéfices. C'est sur ces bénéfices que les grands ambitieux comptaient d'ordinaire pour réparer les dommages que le luxe de leur vie privée et les profusions de leur vie publique avaient faits à leur fortune. Or, Cicéron s'en priva lui-même en cédant à son collègue Antoine la province que, selon l'usage, il devait gouverner après son consulat. A la vérité on soupçonne qu'il fit alors avec lui quelque marché d'après lequel il se réservait une part des beaux profits qu'il lui abandonnait. Si ce marché exista, ce qui est douteux, il est certain qu'il ne fut pas tenu. Antoine pilla sa province, mais il la pilla pour lui seul, et Cicéron n'en tira jamais rien. Douze ans plus tard, sans l'avoir souhaité, il fut nommé pro-

consul de Cilicie. Nous savons qu'il n'y resta qu'un an, et que, sans commettre aucun acte illégal et en faisant le bonheur de ses administrés, il trouva moyen d'en rapporter 2 millions 200,000 sesterces (440,000 francs), ce qui nous donne une idée de ce qu'on pouvait gagner dans les provinces quand on ne se faisait pas scrupule de les piller. Du reste cet argent ne profita pas à Cicéron : il en prêta une partie à Pompée, qui ne la lui rendit pas, et il est probable que la guerre civile lui fit perdre le reste, puisqu'il se trouvait tout à fait sans ressources quand elle fut terminée.

C'est donc ailleurs qu'il faut chercher l'origine de sa fortune. S'il avait vécu de nos jours, nous ne serions pas en peine pour savoir d'où elle lui est venue. Elle serait suffisamment expliquée par son beau talent d'avocat. Avec une éloquence comme la sienne, il ne manquerait pas aujourd'hui de s'enrichir vite au barreau ; mais il y avait alors une loi qui interdisait aux orateurs d'accepter aucun salaire, aucun présent de ceux pour lesquels ils avaient plaidé (*lex Cincia, de donis et muneribus*). Quoiqu'elle fût l'œuvre d'un tribun, qui l'avait faite, dit Tite Live, dans l'intérêt du peuple[1], c'était au fond une loi aristocratique. En ne permettant pas à l'avocat de tirer un profit légitime de son talent, elle écartait du barreau ceux qui n'avaient rien, et réservait l'exercice de cette profession aux riches comme un privilége, ou plutôt elle empêchait que

1. *Hist.* XXXIV, 4.

ce ne fût véritablement une profession. Je crois seulement que cette loi fut toujours très-imparfaitement observée. Comme elle n'avait pas pu tout prévoir, il ne lui était guère possible d'empêcher la reconnaissance des clients de trouver quelque forme ingénieuse qui échappât à sa sévérité. S'ils étaient bien déterminés à payer de quelque manière les services qu'on leur avait rendus, il me semble difficile que la loi pût toujours les en empêcher. Au temps de Cicéron, on ne se faisait pas faute de la violer ouvertement. Verrès disait à ses amis qu'il avait fait trois parts de l'argent qu'il rapportait de Sicile; la plus considérable était pour corrompre ses juges, l'autre pour payer ses avocats, et il se contentait de la troisième[1]. Cicéron, qui à cette occasion se moquait de l'avocat de Verrès, Hortensius, et du sphynx qu'il avait reçu en à-compte, se gardait bien de l'imiter. Son frère affirme qu'au moment où il briguait le consulat, il n'avait jamais rien exigé de personne[2]. Cependant, quelques scrupules qu'on lui suppose, il est bien difficile d'admettre qu'il n'ait jamais profité de la bonne volonté de ses clients. Sans doute il refusa les présents que les Siciliens voulaient lui faire quand il les eut vengés de Verrès : peut-être n'eût-il pas été prudent de les accepter après une cause si éclatante, qui avait attiré sur lui tous les regards, et lui avait fait de puissants ennemis; mais quelques années après je vois qu'il se laisse tenter par le cadeau que lui fait son ami Papirius Pætus, pour le-

1. *In Verrem, act. prim.*, 14. — 2. *De petit. cons.*, 5 et 9.

quel il vient de plaider[1]. C'étaient de beaux livres grecs et latins, et Cicéron n'aimait rien tant que les livres. Je vois aussi que lorsqu'il avait besoin d'argent, ce qui lui arrivait bien quelquefois, il s'adressait de préférence aux gens riches qu'il avait défendus. C'étaient pour lui des créanciers moins rigoureux et plus patients que les autres, et il était naturel qu'il profitât de leur crédit après les avoir aidés de sa parole. Il nous dit lui-même qu'il acheta la maison de Crassus avec l'argent de ses amis. Parmi eux, P. Sylla, pour lequel il venait de plaider, lui prêta à lui seul 2 millions de sesterces (400,000 francs). Attaqué pour ce fait dans le sénat, il s'en tira avec une plaisanterie, ce qui prouve que la loi *Cincia* n'était plus très-respectée, et que ceux qui la violaient n'avaient pas grand'peur d'être poursuivis[2]. Il est donc bien possible que ces grands seigneurs dont il avait sauvé l'honneur ou la fortune, que ces villes ou ces provinces qu'il avait protégées contre des gouverneurs avides, que ces princes étrangers dont il défendait les intérêts dans le sénat, surtout que ces riches compagnies de publicains par lesquelles passait tout l'argent que l'univers envoyait à Rome, et qu'il servait avec tant de dévouement de son crédit ou de sa parole, aient souvent cherché et quelquefois trouvé l'occasion de lui témoigner leur reconnaissance. Cette générosité nous paraît aujourd'hui si naturelle que nous aurions quelque peine à défendre Cicéron de ne

1. *Ad Att.*, I, 20. — 2. *A. Gell.* XII, 12.

l'avoir pas toujours repoussée; mais soyons sûrs que, s'il a cru quelquefois pouvoir l'accepter, il l'a toujours fait avec plus de modération et de retenue que la plupart de ses contemporains.

Nous connaissons une des formes les plus ordinaires et, à ce qu'il semble, les plus légales par lesquelles cette générosité s'exprimait. Il était d'usage à Rome qu'on payât après sa mort et par son testament toutes les dettes de reconnaissance et d'affection qu'on avait contractées pendant sa vie. C'était un moyen qui s'offrait au client de se libérer envers l'avocat qui l'avait défendu, et il ne paraît pas que la loi *Cincia* y mît aucun obstacle. Nous n'avons rien de semblable chez nous. A cette époque, un père de famille qui avait des héritiers naturels pouvait distraire la somme qu'il voulait de sa fortune et donner à ses parents, à ses amis, à tous ceux qui lui avaient été utiles ou agréables, une bonne part de son héritage. Cet usage était devenu un abus. La mode et la vanité s'en étaient mêlés. On voulait paraître avoir beaucoup d'amis en inscrivant beaucoup de monde sur son testament, et naturellement on inscrivait de préférence les plus illustres. Quelquefois on y réunissait des gens qui ne se rencontraient guère ensemble que là, et qui devaient être surpris de s'y trouver. Cluvius, un riche banquier de Pouzzoles, laissa son bien à Cicéron et à César après Pharsale[1]. L'architecte Cyrus plaça en même temps parmi ses héritiers Clodius

1. *Ad Att.*, XIII, 45 et sq.

et Cicéron, c'est-à-dire les deux personnes qui se détestaient le plus cordialement à Rome[1]. Cet architecte regardait sans doute comme une gloire d'avoir des amis dans tous les camps. Il arrivait même qu'on écrivait sur son testament des personnes qu'on n'avait jamais vues. Lucullus augmenta son immense fortune par les legs que lui firent des inconnus pendant qu'il gouvernait l'Asie. Atticus recueillit un bon nombre d'héritages de gens dont il n'avait jamais entendu parler, et qui ne connaissaient de lui que sa réputation. A plus forte raison un grand orateur comme Cicéron, qui avait tant d'obligés, et dont tous les Romains étaient fiers, devait-il être souvent l'objet de ces libéralités posthumes. On voit dans ses lettres qu'il fut l'héritier de beaucoup de personnes qui ne semblent pas tenir une grande place dans sa vie. En général les sommes qu'on lui lègue ne sont pas très-importantes. Une des plus fortes est celle dont il hérita de son ancien maître, le stoïcien Diodote, qu'il avait gardé chez lui jusqu'à sa mort[2]. Pour reconnaître cette longue affection. Diodote lui laissa toutes ses économies de philosophe et de professeur. Elles s'élevaient à 100,000 sesterces (20,000 francs.) La réunion de tous ces petits legs ne laissa pas de former une somme importante. Cicéron lui-même l'évalue à plus de 20 millions de sesterces (4 millions de francs[3].) Il ne me semble donc pas douteux que ces héritages, avec les présents qu'il a pu recevoir de la reconnais-

1. *Pro Mil.*, 18. — 2. *Ad Att.*, II, 20. — 3. *Philipp.*, II, 16.

sance de ses clients, n'aient été les sources principales de sa fortune.

Cette fortune se composait de biens de diverses sortes. Il possédait d'abord des maisons à Rome. Outre celle qu'il habitait sur le Palatin, et celle qu'il tenait de son père aux Carènes, il en avait d'autres dans l'Argilète et sur l'Aventin qui lui rapportaient 80,000 sesterces (16,000 fr.) de revenu[1]. Il possédait de nombreuses villas dans l'Italie. Nous lui en connaissons huit très-importantes[2], sans compter ces petites maisons (*diversoria*) que les grands seigneurs achetaient sur les principales routes pour avoir où se reposer quand ils allaient d'un domaine à l'autre. Il avait aussi des sommes d'argent dont on voit dans sa correspondance qu'il disposait de diverses manières. Nous ne pouvons guère évaluer avec exactitude cette partie de sa fortune; mais d'après les habitudes des riches Romains de ce temps on peut affirmer qu'elle n'était pas moins considérable que ses maisons ou ses terres. Un jour qu'il presse Atticus de lui acheter des jardins dont il a envie, il lui dit d'un air de négligence qu'il peut bien avoir 600,000 sesterces (120,000 fr.) chez lui[3]. Nous touchons

1. *Ad Att.*, XVI, 1.

2. Sa villa de Tusculum notamment lui avait coûté très-cher. Ce qui prouve qu'elle devait avoir une très-grande valeur, c'est qu'à son retour de l'exil le sénat lui alloua 500,000 sesterces (100,000 fr.) pour réparer les dommages qu'elle avait soufferts pendant son absence, et qu'il trouva qu'on était loin de lui avoir donné assez.

3. *Ad Att.*, XII, 25.

là peut-être à une des plus curieuses différences qui séparent cet état social du nôtre. Il n'y a guère aujourd'hui que les banquiers de profession chez qui aient lieu des maniements de fonds aussi considérables. Notre aristocratie a toujours affecté de dédaigner les questions de finance. Celle de Rome au contraire les connaissait bien et s'en préoccupait beaucoup. Ces grandes fortunes étaient mises au service de l'ambition politique. On n'hésitait pas à en hasarder une partie pour se faire des créatures. La bourse d'un candidat aux honneurs publics était ouverte à tous ceux qui pouvaient le servir. Il donnait aux moins riches, il prêtait aux autres, et cherchait à nouer avec eux des liens d'intérêt qui les asservissaient à sa cause. Le succès appartenait d'ordinaire à ceux qui avaient su obliger le plus de monde. Cicéron, quoique moins riche que la plupart d'entre eux, les imitait. Dans les lettres qu'il écrit à Atticus, il est presque partout question de billets et d'échéances, et l'on y voit que son argent circule de tous les côtés. Il est en relations suivies d'affaires, et, comme on dirait aujourd'hui, en compte courant avec les plus grands personnages. Tantôt il prête et tantôt il emprunte à César. On trouve, parmi ses nombreux débiteurs, des gens de toute condition et de toute fortune, depuis Pompée jusqu'à Hermogène, qui a bien l'air d'être un simple affranchi. Malheureusement, tout compte fait, ses créanciers sont bien plus nombreux encore. Malgré l'exemple et les conseils d'Atticus, il s'entendait mal à gouverner sa fortune.

Il avait sans cesse des caprices coûteux. Il lui fallait à tout prix des statues et des tableaux pour orner ses galeries et leur donner l'air des gymnases de la Grèce. Il se ruinait dans ses maisons de campagne pour les embellir. Généreux à contre-temps, on le voit prêter aux autres au moment où il est contraint d'emprunter pour lui-même. C'est toujours lorsqu'il est le plus endetté qu'il a le plus envie d'acheter quelque villa nouvelle. Il n'hésite pas alors à s'adresser à tous les banquiers de Rome; il va trouver Considius, Axius, Vectenus, Vestorius; il essayerait même d'attendrir Cæcilius, l'oncle de son ami Atticus, s'il ne le savait intraitable. Du reste il supporte gaiement sa détresse. Le sage Atticus a beau lui dire qu'il est honteux d'avoir des dettes; comme il partage cette honte avec bien des gens, elle lui semble légère, et il est le premier à en plaisanter. Il raconte un jour à un de ses amis qu'il est tellement endetté qu'il entrerait volontiers dans quelque conjuration, si l'on voulait l'y recevoir, mais que depuis qu'il a puni celle de Catilina, il n'inspire plus de confiance aux autres[1]; et quand arrive le 1er du mois, jour des échéances, il se contente de s'enfermer à Tusculum et laisse Éros ou Tiron disputer avec les créanciers.

Ces embarras et ces misères, dont sa correspondance est pleine, nous font songer presque malgré nous à certains passages de ses œuvres philosophiques qui paraissent assez surprenants, lorsqu'on

1. *Ad fam.*, v, 6.

les compare à la façon dont il vivait, et qu'on pourrait facilement tourner contre lui. Est-ce bien cet insouciant et ce prodigue, toujours prêt à dépenser sans compter, qui s'écriait un jour avec un accent de conviction dont nous sommes émus: « Dieux immortels, quand donc les hommes comprendront-ils quels trésors on trouve dans l'économie[1]! » Comment cet ardent amateur d'objets d'art, cet ami passionné de la magnificence et du luxe, a-t-il osé traiter de fous les gens qui aiment trop les statues et les tableaux, ou qui se construisent des maisons magnifiques? Le voilà condamné par lui-même, et je n'ai pas envie de l'absoudre tout à fait; mais, au moment de porter sur lui un jugement sévère, rappelons-nous en quel temps il vivait, et songeons à ses contemporains. Je ne veux pas le comparer aux plus méchants, son triomphe serait trop facile; mais entre ceux qu'on regarde comme les plus honnêtes il tient encore une des meilleures places. Il ne doit pas sa fortune à l'usure, comme Brutus et ses amis, il ne l'a point augmentée par cette avarice sordide qu'on reprochait à Caton; il n'a pas pillé les provinces, comme Appius ou Cassius; il n'a pas consenti, comme Hortensius, à prendre sa part de ces pillages. Il faut donc bien reconnaître que, malgré les reproches qu'on peut lui faire, il était dans ces questions d'argent plus délicat et plus désintéressé que les autres. En somme, ses désordres n'ont fait

1. *Parad.*, 6.

de tort qu'à lui-même[1], et s'il avait trop le goût des prodigalités ruineuses, au moins n'a-t-il pas eu recours, pour y suffire, à des profits scandaleux. Ces scrupules l'honorent d'autant plus qu'ils étaient alors plus rares, et que peu de gens ont traversé sans quelque souillure la société cupide et corrompue parmi laquelle il vivait.

II

Il ne mérite pas moins d'éloges pour avoir été honnête et rangé dans sa vie de famille. C'étaient encore là des vertus dont ses contemporains ne lui donnaient pas l'exemple.

Il est probable que sa jeunesse fut sévère[2]. Il voulait résolûment devenir un grand orateur, et on n'y arrivait pas sans peine. Nous savons par lui combien était dur alors l'apprentissage de l'éloquence. « Pour y réussir, nous dit-il, il faut renoncer à tous les plaisirs, fuir tous les amusements, dire adieu aux distractions, aux jeux, aux festins, et presque

1. Il n'est pas probable que Cicéron ait fait tort à ses créanciers comme Milon, qui ne leur donna que 4 p. 100. Au moment de quitter Rome, après la mort de César, Cicéron écrivait à Atticus que l'argent qu'on lui devait suffirait à payer les dettes qu'il avait faites; mais, comme en ce moment l'argent était rare et comme les débiteurs se faisaient prier, il lui donnait l'ordre de vendre ses biens, s'il en était besoin, et il ajoutait : « Ne consultez là-dessus que ma réputation. » (*Ad Att.*, XVI, 2.)

2. *Ad fam.*, IX, 26 : *me nihil istorum ne juvenem quidem movit unquam.*

au commerce de ses amis[1]. » C'est de ce prix qu'il paya ses succès. L'ambition dont il était dévoré le préserva des autres passions, et lui suffit. L'étude occupa et remplit sa jeunesse. Une fois ces premières années passées, le péril était moindre; l'habitude du travail qu'il avait prise et les grandes affaires dont il fut chargé pouvaient suffire à le préserver de tout entraînement dangereux. Les écrivains qui ne l'aiment pas ont vainement essayé de trouver dans sa vie la trace de quelqu'un de ces désordres qui étaient si communs autour de lui. Les plus mal intentionnés, comme Dion[2], le plaisantent au sujet d'une femme d'esprit, nommée Cærellia, qu'il appelle quelque part son intime amie[3]. Elle l'était en effet, et il paraît bien qu'elle ne manquait pas d'influence sur lui. On avait conservé et publié sa correspondance avec elle. Cette correspondance, était, à ce qu'on dit, d'un ton assez libre, et semblait d'abord donner raison aux malins; mais il faut remarquer que Cærellia était beaucoup plus âgée que lui, que, loin d'être une cause de trouble dans son ménage, on ne la voit y intervenir que pour le raccommoder avec sa femme[4], enfin que leur liaison semble avoir pris naissance dans une affection commune pour la philosophie[5] : c'est une origine calme et qui ne fait pas prévoir de suites bien fâcheuses. Cærellia était une personne instruite, dont la conversation devait

1. *Pro Cælio*, 19. — 2. *Dio Cass.*, XLVI, 18. — 3. *Ad fam.*, XIII, 72. — 4. *Ad Att.*, XIV, 19 — 5. *Ad Att.*, XIII, 21.

plaire beaucoup à Cicéron. Son âge, son éducation, qui n'était pas celle des femmes ordinaires, le mettaient à l'aise avec elle, et, comme il avait naturellement la répartie vive, qu'une fois excité par la verve de l'entretien il ne savait pas toujours gouverner et retenir son esprit, et que d'ailleurs, par patriotisme comme par goût, il ne mettait rien au-dessus de cette gaieté libre et hardie dont Plaute lui semblait le modèle, il a pu se faire qu'il lui ait écrit sans se gêner de ces plaisanteries « plus salées que celles des Attiques et vraiment romaines[1]. » Plus tard, quand cette urbanité rustique et républicaine ne fut plus à la mode, quand, sous l'influence d'une cour qui se formait, la politesse se raffina et les manières devinrent plus cérémonieuses, la liberté de ces propos choqua sans doute quelques délicats et put donner lieu à de méchants bruits. Quant à nous, de toutes les parties aujourd'hui perdues de la correspondance de Cicéron, les lettres qu'il avait écrites à Cærellia sont peut-être celles que nous regrettons le plus. Elles nous auraient mieux fait connaître que tout le reste les relations de la société et la vie du monde à ce moment.

On pense qu'il avait près de trente ans quand il se maria. C'était vers la fin de la domination de Sylla, à l'époque de ses premiers succès oratoires. Sa femme Térentia appartenait à une famille dis-

1. *Ad fam.*, IX, 15 : *Non attici, sed salsiores quam illi Atticorum, romani veteres atque urbani sales.*

tinguée et riche. Elle lui apportait en dot, selon Plutarque[1], 120,000 drachmes (111,000 francs), et nous voyons que de plus elle possédait des maisons à Rome et une forêt près de Tusculum[2]. C'était un mariage avantageux pour un jeune homme qui débutait dans la vie politique avec plus de talent que de fortune. La correspondance de Cicéron ne donne pas une très-bonne idée de Térentia. Nous nous la figurons comme une femme de ménage économe et rangée, mais aigre et désagréable. La vie était difficile avec elle. Elle s'entendait peu avec son beau-frère Quintus et encore moins avec Pomponia, sa belle-sœur, qui, du reste, ne s'entendait avec personne. Elle avait sur son mari cette influence que prend toujours une femme volontaire et obstinée sur un esprit irrésolu et indifférent. Cicéron la laissa longtemps maîtresse absolue dans son ménage; il était bien aise de se décharger sur quelqu'un de ces occupations qui ne lui convenaient pas. Elle ne fut pas sans avoir quelque action sur sa vie politique. Elle lui conseilla des mesures énergiques à l'époque du grand consulat, et plus tard elle le brouilla avec Clodius en haine de Clodia, qu'elle soupçonnait de vouloir lui plaire. Comme tous les profits lui étaient bons, elle parvint à l'engager dans quelques affaires de finance qu'Atticus lui-même, qui n'était pourtant pas scrupuleux, ne trouvait pas très-honnêtes; mais là s'arrêtait son pouvoir. Il semble

1. Plut. Cic., 8. — 2. *Ad Att.*, II, 4.

qu'elle demeura étrangère et peut-être indifférente à la gloire littéraire de son mari. Dans aucun des beaux ouvrages de Cicéron, où le nom de sa fille, de son frère et de son fils reviennent si fréquemment, il n'est question de sa femme. Térentia n'eut point d'influence sur son esprit. Il ne lui confia jamais sa pensée intime sur les choses les plus sérieuses de la vie; il ne l'associa point à ses convictions et à ses croyances. Nous en avons dans sa correspondance une preuve curieuse. Térentia était dévote, et dévote à l'excès. Elle consultait les devins, elle croyait aux prodiges. Cicéron ne se donna pas la peine de la guérir de ce travers. Il semble même quelque part faire un singulier partage d'attributions entre elle et lui; il la montre servant respectueusement les dieux, tandis que lui s'occupe à cultiver les hommes[1]. Non-seulement il ne gênait pas sa dévotion, mais il avait pour elle des complaisances qui nous surprennent. Voici ce qu'il lui écrivait au moment où il allait partir pour le camp de Pompée : « Je suis enfin délivré de ce malaise et de ces souffrances que j'éprouvais et qui vous causaient beaucoup de chagrin. Le lendemain de mon départ j'en ai reconnu la cause. J'ai rejeté, pendant la nuit, de la bile toute pure, et je me suis senti soulagé, comme si quelque dieu m'avait servi de médecin. C'est évidemment Apollon et Esculape. Je vous prie

1. *Ad fam.*, xiv, 4 : *Neque Dii, quos tu castissime coluisti, neque homines, quibus ego semper servivi*, etc.

de leur en rendre grâces avec votre piété et votre zèle ordinaires[1]. » Ce langage est étrange dans la bouche de ce sceptique qui a écrit le traité *sur la Nature des dieux*; mais Cicéron était sans doute de ces gens comme Varron et beaucoup d'autres qui, tout en faisant eux-mêmes peu d'usage des pratiques religieuses, trouvaient qu'elles ne sont pas mauvaises pour le peuple et pour les femmes.

Il nous reste tout un livre de lettres de Cicéron à Térentia; ce livre contient l'histoire de son ménage. Ce qui frappe, dès qu'on l'ouvre, c'est qu'à mesure qu'on avance, les lettres se raccourcissent; les dernières ne sont plus que de très-courts billets. Et non-seulement la longueur des lettres diminue, mais le ton n'en est plus le même, et les marques de tendresse y deviennent de plus en plus rares. On en peut tout d'abord conclure que cette affection ne fut pas de celles que le temps augmente : l'habitude de vivre ensemble, qui entre pour une si grande part dans les liaisons, affaiblit celle-là. Au lieu de se fortifier, elle s'usa en durant. Les premières lettres sont d'une passion incroyable. Il y avait pourtant près de vingt ans que Cicéron était marié ; mais il était alors bien malheureux, et il semble que le malheur rende les gens plus tendres, et que les familles éprouvent le besoin de se rapprocher davantage quand de grands coups les frappent. Cicéron venait d'être condamné à l'exil. Il s'éloignait bien tristement de

1. *Ad fam.*, XIV, 7.

Rome, où il savait qu'on brûlait sa maison, qu'on poursuivait ses amis, qu'on outrageait sa famille. Térentia s'était très-énergiquement conduite; elle avait souffert pour son mari, et souffert avec courage. En apprenant la façon dont on l'avait traitée, Cicéron lui écrivait avec désespoir : « Que je suis malheureux ! Et faut-il qu'une femme si vertueuse, si honnête, si douce, si dévouée, soit ainsi tourmentée à cause de moi[1] ! » « Persuadez-vous, lui disait-il ailleurs, que je n'ai rien de plus cher que vous. En ce moment, je crois vous voir, et je ne puis retenir mes pleurs[2] ! » Il ajoutait avec plus d'effusion encore : « O ma vie, je voudrais vous revoir et mourir dans vos bras[3] ! » La correspondance s'arrête ensuite pendant six ans. Elle reprend à l'époque où Cicéron quitta Rome pour aller gouverner la Cilicie, mais le ton en est fort changé. Dans la seule lettre qui nous reste de ce moment, les tendresses sont remplacées par les affaires. Il y est question d'un héritage qui était survenu très à propos pour la fortune de Cicéron, et des moyens d'en tirer le meilleur parti possible. A la vérité il appelle encore Térentia sa femme très-chérie et très-souhaitée, *suavissima atque optatissima*, mais ces mots n'ont plus l'air que de formules de politesse. Cependant il témoigne un grand désir de la revoir, et il lui demande de venir l'attendre le plus loin qu'elle le pourra[4].

1. *Ad fam.*, XIV, 1. — 2. *Ad fam.*, XIV, 3. — 3. *Ad fam.*, XIV, 4. — 4. *Ad fam.*, XIV, 5.

Elle alla jusqu'à Brindes, et, par un hasard favorable, elle entrait dans la ville au moment même où son mari arrivait au port ; ils se réunirent et s'embrassèrent sur le forum. C'était un moment heureux pour Cicéron. Il revenait avec le titre d'*imperator* et l'espoir du triomphe ; il retrouvait sa famille unie et joyeuse. Malheureusement la guerre civile était près d'éclater. Les partis avaient achevé de rompre pendant son absence ; ils allaient en venir aux mains, et le lendemain de son arrivée, Cicéron était contraint de faire un choix entre eux et de se déclarer.

Cette guerre ne nuisit pas seulement à sa situation politique, elle fut fatale à son bonheur privé. Quand la correspondance reprend, après Pharsale, elle devient d'une extrême sécheresse. Cicéron retourne en Italie et débarque encore à Brindes, non plus triomphant et heureux, mais vaincu et désespéré. Cette fois il ne souhaite plus de revoir sa femme, quoiqu'il n'ait jamais eu plus besoin d'être consolé. Il l'éloigne de lui, et sans y mettre beaucoup de façons. « Je ne vois pas, si vous venez, lui dit-il, à quoi vous pouvez m'être utile[1]. » Ce qui rendait cette réponse plus cruelle, c'est qu'au même moment, il faisait venir sa fille, et se consolait dans son entretien. Quant à sa femme, elle n'obtient plus de lui que des billets de quelques lignes, et il a le courage de lui avouer qu'il ne les fait pas plus longs parce qu'il n'a rien à

1. *Ad fam.*, XIV, 12.

lui dire[1]. En même temps il la renvoie, pour savoir les décisions qu'il a prises, à Lepta, à Trebatius, à Atticus, à Sicca. C'est montrer assez clairement qu'elle n'a plus sa confiance. La seule marque d'intérêt qu'il lui donne encore, c'est de lui demander de temps en temps de soigner sa santé, recommandation assez superflue, puisqu'elle vécut plus de cent ans ! La dernière lettre qu'il lui adresse est tout à fait celle qu'on écrirait à un intendant pour lui intimer un ordre. « Je compte être à Tusculum le 7 ou le 8 du mois, lui dit-il; ayez soin de tout préparer. J'aurai peut-être avec moi plusieurs personnes, et vraisemblablement nous y serons quelque temps. Que le bain soit prêt et qu'il ne manque rien des choses qui sont nécessaires à la vie et à la santé[2]. » A quelques mois de là, une séparation que ce ton fait prévoir eut lieu entre les deux époux. Cicéron répudia Térentia après plus de trente ans de mariage, et quand ils avaient des enfants et des petits-enfants.

Quels furent les motifs qui le poussèrent à cette fâcheuse extrémité ? Il est probable que nous ne les savons pas tous. L'humeur désagréable de Térentia a dû amener souvent dans le ménage de ces petites querelles qui, en revenant sans cesse, finissent par user les affections les plus solides. Vers l'époque où Cicéron fut rappelé de l'exil, quelques mois à peine après qu'il avait écrit ces lettres passionnées dont j'ai parlé, il disait à Atticus : « J'ai quelques chagrins

1. *Ad fam.*, XIV, 17. — 2. *Ad fam.*, XIV, 20.

domestiques que je ne puis pas vous écrire. » Et il ajoutait, pour être compris : « Ma fille et mon frère m'aiment toujours[1]. » Il faut croire qu'il avait bien lieu de se plaindre de sa femme pour l'omettre ainsi de la liste des personnes dont il se croyait aimé. On soupçonne aussi que Térentia a pu être jalouse de l'affection que Cicéron témoignait à sa fille. Cette affection avait des excès et des préférences qui pouvaient la blesser, et elle n'était pas femme à en souffrir sans se plaindre. Il est à croire que ces discussions ont préparé et amené de loin le divorce, mais elles ne le décidèrent pas. Le motif en fut plus prosaïque et plus vulgaire. Cicéron le justifie par les gaspillages et les détournements de sa femme, et il l'accuse plusieurs fois de l'avoir ruiné à son profit. Un des caractères les plus curieux de cette époque, c'est que les femmes y paraissent aussi occupées d'affaires, aussi avides de spéculations que les hommes. L'argent est leur premier souci. Elles font valoir leurs biens, elles placent leurs fonds, elles prêtent et elles empruntent. Nous en trouvons une parmi les créanciers de Cicéron, et deux parmi ses débiteurs. Seulement, comme elles ne pouvaient pas toujours paraître elles-mêmes dans ces entreprises de finance, elles avaient recours à quelque affranchi complaisant ou à quelque homme d'affaires suspect qui surveillait leurs intérêts et profitait de leurs bénéfices. Dans son discours pour Cæcina, Cicéron, rencon-

1. *Ad Att.*, IV, 1.

trant sur son chemin un personnage de cette espèce, dont c'était le métier de s'attacher à la fortune des femmes et souvent de faire la sienne à leurs dépens, le dépeint en ces termes : « Il n'y a pas d'homme que l'on trouve davantage dans la vie ordinaire. Il est le flatteur des dames, l'avocat des veuves, un chicaneur de profession, amoureux de querelles, grand coureur de procès, ignorant et sot parmi les hommes, habile et savant jurisconsulte avec les femmes, adroit à séduire par les apparences d'un faux zèle et d'une amitié hypocrite, empressé à rendre des services quelquefois utiles, rarement fidèles[1]. » C'était un guide merveilleux à l'usage des femmes tourmentées du désir de faire fortune; aussi Térentia en avait-elle un auprès d'elle, son affranchi Philotimus, homme d'affaires habile, mais peu scrupuleux, à qui ce métier avait réussi, puisqu'il était riche et qu'il avait lui-même des esclaves et des affranchis. Dans les premiers temps, Cicéron se servait souvent de lui, sans doute à la prière de Térentia. C'est lui qui lui fit acheter à bas prix une partie des biens de Milon, quand Milon fut exilé. L'affaire était bonne, mais peu délicate, et Cicéron, qui le sentait bien, n'en parle qu'en rougissant. A son départ pour la Cilicie, il laissa à Philotimus l'administration d'une partie de sa fortune, mais il ne tarda pas à s'en repentir. Philotimus, en intendant de grande maison, s'occupa moins des intérêts de son maître que

1. *Pro Cæcin.*, 5.

des siens. Il garda pour lui les profits qu'il avait faits sur les biens de Milon, et au retour de Cicéron il lui présenta un mémoire par lequel il était son créancier d'une somme importante. « C'est un merveilleux voleur[1] ! » disait Cicéron furieux. A ce moment, ses soupçons n'allaient pas plus loin que Philotimus ; lorsqu'il revint de Pharsale, il s'aperçut bien que Térentia était sa complice. « J'ai trouvé les affaires de ma maison, disait-il à un ami, dans un état aussi mauvais que celles de la république[2]. » La détresse dans laquelle il se voyait à Brindes le rendit méfiant. Il regarda ses comptes de plus près, ce qui ne lui était pas ordinaire, et il ne lui fut pas difficile de reconnaître que Térentia l'avait souvent trompé. En une seule fois, elle avait retenu 60,000 sesterces (12,000 francs) sur la dot de sa fille[3]. C'était un beau bénéfice ; mais elle ne négligeait pas non plus les petits profits. Son mari la surprit un jour détournant 2,000 sesterces (400 francs) sur une somme qu'il lui demandait[4]. Cette rapacité acheva d'irriter Cicéron, que d'autres motifs sans doute avaient aigri et blessé depuis longtemps. Il se résigna au divorce, mais il ne s'y résigna pas sans douleur. On ne brise pas impunément des liens que l'habitude, à défaut de l'affection, aurait dû resserrer. Il semble qu'au moment de se séparer, après tant de jours heureux passés ensemble, tant de maux

1. *Ad Att.*, VII, 1 et 3. — 2. *Ad fam.*, IV, 14. — 3. *Ad Att.*, XI, 2. — 4. *Ad Att.*, XI, 24.

supportés en commun, il doit toujours y avoir quelque souvenir qui se réveille et qui réclame. Ce qui ajoute à la tristesse de ces pénibles moments, c'est que lorsqu'on voudrait se recueillir et s'isoler dans sa douleur, les gens d'affaires arrivent; il faut défendre ses intérêts, compter et discuter avec eux. Ces débats, qui n'avaient jamais convenu à Cicéron, le faisaient alors souffrir plus qu'à l'ordinaire. Il disait à l'obligeant Atticus, en le priant de s'en charger pour lui : « Ce sont des blessures trop fraîches; je n'y saurais toucher sans les faire saigner[1]. » Et comme Térentia chicanait toujours, il voulut qu'on mît fin à la discussion en lui accordant tout ce qu'elle demandait. « J'aime mieux, écrivait-il, avoir à me plaindre d'elle que si je devais être mécontent de moi-même[2]. »

On comprend que les malins ne manquèrent pas de se divertir à propos de ce divorce. C'étaient après tout de justes représailles, et Cicéron s'était trop souvent moqué des autres pour exiger qu'on l'épargnât lui-même. Malheureusement il leur donna peu de temps après une occasion nouvelle de s'égayer à ses dépens. Malgré ses soixante-trois ans il songea à se remarier, et il alla choisir une très-jeune fille, Publilia, que son père en mourant avait confiée à sa tutelle. Un mariage de tuteur avec sa pupille est un vrai mariage de comédie, et il est assez ordinaire que le tuteur s'en trouve mal. Comment se fait-il que Ci-

1. *Ad Att.*, XII, 22. — 2. *Ad Att.*, XII, 21.

céron, avec son expérience de la vie et du monde, se soit laissé entraîner à cette imprudence? Térentia, qui avait à se venger, répétait partout qu'il s'était épris pour cette jeune fille d'un amour extravagant; mais Tiron, son secrétaire, prétend qu'il ne l'avait épousée que pour payer ses dettes avec sa fortune, et je pense qu'il faut croire Tiron, quoique ce ne soit pas l'habitude que, dans ces sortes de mariages, le plus âgé soit aussi le plus pauvre. Comme on pouvait le prévoir, le trouble ne tarda pas à se mettre dans le ménage. Publilia, qui se trouvait plus jeune que sa belle-fille, ne s'entendit pas avec elle, et il paraît qu'elle ne sut pas cacher sa joie quand elle mourut. C'était un crime impardonnable pour Cicéron; il ne voulut plus la revoir. Ce qui est étrange, c'est que cette jeune femme, loin d'accepter avec plaisir la liberté qu'on voulait lui rendre, fit de grands efforts pour rentrer dans la maison de ce vieillard qui la répudiait[1]; mais il fut inflexible. Cette fois il avait assez du mariage, et l'on raconte que, comme son ami Hirtius venait lui offrir la main de sa sœur, il la refusa, sous prétexte qu'il est malaisé de s'occuper à la fois d'une femme et de la philosophie. La réponse était sage, mais il aurait bien dû s'en aviser un peu plus tôt.

1. *Ad Att.*, XII, 32.

III

Cicéron eut deux enfants de Térentia. Sa fille Tullia était l'aînée. Il l'avait élevée à sa façon, l'initiant à ses études et lui communiquant le goût des choses de l'esprit qu'il aimait tant lui-même, et dont il semble que sa femme ne se souciait pas. « Je retrouve en elle, disait-il, mes traits, ma parole, mon âme [1]; » aussi l'aimait-il tendrement. Elle était bien jeune encore que déjà son père ne pouvait s'empêcher, dans un de ses plaidoyers, de faire une allusion à l'affection qu'il avait pour elle [2]. Cette affection, la plus profonde assurément qu'il ait éprouvée, a fait le tourment de sa vie. Il est impossible d'imaginer une destinée plus triste que celle de cette pauvre femme. Mariée à treize ans à Pison, puis à Crassipès, et séparée d'eux par la mort et le divorce, elle se remaria pour la troisième fois pendant que son père était absent et gouvernait la Cilicie. Les prétendants étaient nombreux, même parmi les jeunes gens d'illustre maison, et ce n'était pas seulement, comme on pourrait le croire, la gloire du beau-père qui les attirait. Il nous dit qu'on supposait qu'il reviendrait très-riche de son gouvernement. En épousant sa fille, ces jeunes gens pensaient faire un mariage avanta-

1. *Ad Quint.*, I, 3. — 2. *In Verr. act. sect.*, I, 44.

geux qui leur permettrait de payer leurs dettes[1]. Parmi eux se trouvaient le fils du consul Sulpicius et Tibérius Néron, qui fut le père de Tibère et de Drusus. Cicéron penchait pour ce dernier, qui était allé chercher son aveu jusqu'en Cilicie, quand sa femme et sa fille, à qui il avait laissé en partant le droit de choisir, se décidèrent sans lui pour Cornélius Dolabella. C'était un jeune homme de grande famille, un ami de Curion, de Cælius et d'Antoine, qui avait jusque-là vécu comme eux, c'est-à-dire en hasardant sa réputation et en dépensant sa fortune, du reste homme d'esprit et personnage à la mode. Ce mari n'était guère du goût d'Atticus; mais Térentia, à ce qu'il semble, s'était laissé gagner par son grand nom, et peut-être Tullia n'était-elle pas restée insensible à ses belles manières. Les débuts de ce mariage semblèrent heureux. Dolabella charmait sa belle-mère et sa femme par son obligeance et sa bonté. Cicéron lui-même, qui avait été d'abord surpris de la façon rapide dont on avait mené l'affaire, trouvait que son gendre avait beaucoup d'esprit et de politesse. « Pour le reste, ajoutait-il, il faut s'y résigner[2]. » Il voulait parler des habitudes légères et dissipées auxquelles Dolabella, malgré son mariage, ne renonçait pas. Il avait promis de se ranger, mais il tenait peu sa promesse, et quelque bonne volonté qu'eût Cicéron de fermer les yeux sur ses désordres, il finit par lui rendre la résignation bien difficile. Il continuait à vivre

1 *Ad Att.*, VII, 4. — 2. *Ibid.*, 3.

comme la jeunesse d'alors, faisant du bruit, la nuit, dans les rues, sous les fenêtres des femmes à la mode, et ses débauches semblaient scandaleuses dans une ville habituée au scandale. Il s'attacha à une femme du monde, célèbre par ses aventures galantes, Cæcilia Métella, l'épouse du consulaire Lentulus Spinther. C'est la même qui ruina plus tard le fils du grand acteur tragique Æsopus, ce fou qui, ne sachant qu'inventer pour arriver plus vite à sa perte, eut la singulière vanité, dans un dîner qu'il donnait à sa maîtresse, de faire dissoudre une perle d'un million de sesterces (200,000 francs) et de l'avaler[1]. Avec une personne comme Métella, Dolabella eut bientôt achevé de dévorer sa fortune. Il dissipa ensuite celle de sa femme, et non content de la trahir et de la ruiner, il la menaçait de la renvoyer quand elle osait se plaindre. Il semble que Tullia l'aimait beaucoup et qu'elle résista longtemps à ceux qui lui conseillaient le divorce : Cicéron accuse quelque part ce qu'il appelle la folie de sa fille[2]; mais il lui fallut enfin se décider après de nouveaux outrages, et quitter la maison de son mari pour retourner chez son père. Elle était enceinte. Une couche qui survint dans ces circonstances pénibles l'emporta à Tusculum à l'âge de trente et un ans.

Cicéron fut inconsolable de sa mort, et le chagrin de l'avoir perdue a été certainement la plus grande douleur de sa vie. Comme on connaissait son affection pour sa fille, il lui arriva de tous côtés de ces

1. Horace, *Sat*, II, 3, 239. — 2. *Ad Att.*, XI, 25.

lettres qui ne consolent ordinairement que ceux qui n'ont pas besoin d'être consolés. Les philosophes, dont il était l'honneur, essayèrent par leurs exhortations de lui faire supporter plus courageusement cette perte. César lui écrivit d'Espagne, où il achevait de vaincre les fils de Pompée. Les plus grands personnages de tous les partis, Brutus, Lucceius, Dolabella lui-même, s'associèrent à sa douleur; mais aucune de ces lettres ne dut le toucher plus vivement que celle qu'il reçut d'un de ses vieux amis, de Sulpicius, le grand jurisconsulte, qui gouvernait alors la Grèce. Nous l'avons heureusement conservée. Elle est tout à fait digne du grand esprit qui l'écrivait et de celui à qui elle était adressée. On en a souvent cité le passage suivant : « Il faut que je vous dise une réflexion qui m'a consolé, peut-être parviendra-t-elle à diminuer votre affliction. A mon retour d'Asie, comme je faisais voile d'Égine vers Mégare, je me mis à regarder le pays qui m'entourait. Mégare était devant moi, Égine derrière, le Pirée sur la droite, à gauche Corinthe. C'étaient autrefois des villes très-florissantes, ce ne sont plus que des ruines éparses sur le sol. A cette vue je me suis dit à moi même : Comment osons-nous, chétifs mortels que nous sommes, nous plaindre à la mort d'un des nôtres, nous dont la nature a fait la vie si courte, quand nous voyons d'un seul coup d'œil les cadavres gisants de tant de grandes cités[1] ! » La pensée est grande et

1. *Ad fam.*, IV, 5.

nouvelle. Cette leçon tirée des ruines, cette manière d'interpréter la nature au profit des idées morales, cette mélancolie sérieuse mêlée à la contemplation d'un beau paysage, ce sont là des sentiments que l'antiquité païenne a peu connus. Ce passage semble vraiment animé d'un souffle chrétien. On dirait qu'il a été écrit par un homme à qui les livres saints étaient familiers et « qui déjà s'était assis, avec le prophète, sur les ruines des villes désolées. » Cela est si vrai que saint Ambroise, voulant écrire une lettre de consolation, a imité celle-ci, et qu'elle s'est trouvée tout naturellement chrétienne. La réponse de Cicéron n'est guère moins belle. On y trouve la peinture la plus touchante de sa tristesse et de son isolement. Après avoir décrit la douleur qu'il a ressentie à la chute de la république, il ajoute : « Ma fille au moins me restait. J'avais où me retirer et me reposer. Le charme de son entretien me faisait oublier tous mes soucis et tous mes chagrins ; mais l'affreuse blessure que j'ai reçue en la perdant a rouvert dans mon cœur toutes celles que j'y croyais fermées. Autrefois je me réfugiais dans ma famille pour oublier les malheurs de l'État, mais aujourd'hui l'État a-t-il quelque remède à m'offrir pour me faire oublier les malheurs de ma famille ? Je suis obligé de fuir à la fois ma maison et le forum, car ma maison ne me console plus des peines que me cause la république, et la république ne peut pas remplir le vide que je trouve dans ma maison [1]. »

1. *Ad fam.*, IV, 6.

Cette triste destinée de Tullia et la douleur que sa mort causa à son père nous attirent vers elle. En la voyant tant regrettée, nous souhaiterions la mieux connaître. Malheureusement il ne reste plus une seule lettre d'elle dans la correspondance de Cicéron; quand il lui prodigue des compliments sur son esprit, nous sommes réduits à le croire sur parole, et les compliments d'un père sont toujours un peu suspects. D'après ce qu'on en sait, on n'a pas trop de peine à admettre que ce fut une femme distinguée, *lectissima femina,* c'est l'éloge que lui accordait Antoine, qui n'aimait pas sa famille [1]. On voudrait pourtant savoir comment elle avait supporté l'éducation que son père lui avait donnée. Cette éducation nous tient malgré nous en défiance, et nous ne pouvons nous empêcher de craindre que Tullia n'en ait un peu souffert. La façon même dont son père l'a pleurée nuit pour nous à son souvenir. Peut-être ne lui a-t-il pas rendu service en composant à sa mort ce traité *de la Consolation* qui était rempli de son éloge. Une jeune femme si malheureuse méritait une élégie; un traité philosophique semble lourd à sa mémoire. N'est-il pas possible que son père l'ait un peu gâtée en voulant la rendre trop savante? C'était assez l'habitude à ce moment. Hortensius avait fait de sa fille un orateur, et l'on prétend qu'elle plaida un jour une cause importante mieux qu'un bon avocat. Je soupçonne que Cicéron avait voulu faire de la sienne un

1. *Ad Att.*, x, 8

philosophe, et je crains qu'il n'y ait trop bien réussi. La philosophie présente bien des dangers pour une femme, et Mme de Sévigné n'eut pas beaucoup à se louer d'avoir mis sa fille au régime de Descartes. Cette figure pédante et sèche n'est pas propre à nous faire aimer les femmes philosophes. Il y a des connaissances et des études qui me semblent mieux appropriées à leur tour d'esprit. Quoique la Bruyère prétende qu'on ne peut rien mettre au-dessus d'une belle personne qui aurait les qualités d'un honnête homme, j'avoue qu'il m'est aussi difficile de souhaiter à une femme les qualités et les talents d'un homme que de lui en souhaiter le visage et les traits.

La philosophie réussit moins bien encore au fils de Cicéron, Marcus, qu'à sa fille. Son père se trompa complétement sur ses goûts et ses aptitudes, ce qui n'est pas très-extraordinaire, car la tendresse paternelle est souvent plus vive qu'éclairée. Marcus n'avait en lui que les instincts d'un soldat, Cicéron voulut en faire un philosophe et un orateur; il y perdit sa peine. Ces instincts, un moment comprimés, reparaissaient toujours avec plus de violence. A dix-huit ans, Marcus vivait comme tous les jeunes gens de cette époque, et l'on était forcé de lui faire des représentations sur ses dépenses. Il s'ennuyait des leçons de son maître Dionysius et de la rhétorique que son père essayait de lui apprendre. Il voulait partir pour faire la guerre d'Espagne avec César. Au lieu de l'écouter, Cicéron l'envoya à Athènes pour y achever son éducation. On lui fit une maison,

comme au fils d'un grand seigneur. On lui donna des affranchis et des esclaves, afin qu'il pût paraître avec autant d'éclat que les jeunes Bibulus, Acidinus et Messala, qui étudiaient avec lui. On lui attribua pour sa dépense annuelle à peu près 100,000 sesterces (20,000 francs), ce qui semble une pension raisonnable pour un étudiant en philosophie; mais Marcus était parti de mauvaise grâce, et le séjour d'Athènes n'eut pas pour lui les résultats que se promettait Cicéron. Loin des yeux de son père, il se livra à ses goûts sans retenue. Au lieu de suivre les cours des rhéteurs et des philosophes, il s'occupa de bons dîners et de fêtes bruyantes. Sa vie fut d'autant plus dissipée qu'à ce qu'il paraît il était encouragé dans ses désordres par son maître lui-même, le rhéteur Gorgias. Ce rhéteur était un Grec accompli, c'est-à-dire un homme prêt à tout faire pour sa fortune. En étudiant son élève, il vit qu'il gagnerait plus à flatter ses vices qu'à cultiver ses qualités, et il flatta ses vices. A cette école, Marcus, au lieu de s'attacher à Platon et à Aristote, comme son père le lui avait recommandé, prit le goût du falerne et du vin de Chio, et ce goût lui resta. La seule renommée dont il se montra fier dans la suite fut d'être le plus grand buveur de son temps; il rechercha et il obtint la gloire de vaincre le triumvir Antoine, qui jouissait en ce genre d'une grande réputation et qui en était très fier. C'était sa manière de venger son père, qu'Antoine avait fait tuer. Plus tard Auguste, qui voulait payer au fils la dette qu'il

avait contractée envers le père, en fit un consul, mais il ne parvint pas à l'arracher à ses habitudes de débauches, car le seul exploit qu'on cite de lui, c'est d'avoir jeté son verre à la tête d'Agrippa un jour qu'il était ivre [1].

On comprend quelle douleur dut ressentir Cicéron quand il apprit les premiers désordres de son fils. Je suppose qu'il hésita longtemps à y ajouter foi, car il aimait à s'abuser sur ses enfants. Aussi, lorsque Marcus, sermonné par toute la famille, eut congédié Gorgias et promis d'être plus sage, son père, qui ne demandait pas mieux que d'être trompé, s'empressa-t-il de le croire. On ne le voit plus occupé, à partir de ce moment, qu'à supplier Atticus de ne laisser manquer son fils de rien, et à étudier les lettres qu'il reçoit de lui pour essayer d'y découvrir quelques progrès. Il nous reste justement une de ces lettres de Marcus du temps où il semblait revenir à de meilleures habitudes. Elle est adressée à Tiron et pleine de protestations et de repentir. Il se déclare si humilié, si tourmenté de toutes ses erreurs, « que non-seulement son âme les déteste, mais que ses oreilles n'en peuvent plus entendre parler. » Pour achever de le convaincre de sa sincérité, il lui fait le tableau de sa vie; il est impossible d'en voir une mieux occupée. Il passe les jours et presque les nuits avec le philosophe Cratippe, qui le traite comme un fils. Il le garde à dîner pour s'en priver

1. Plin., *Hist. nat.*, xiv, 22.

le moins possible. Il est si ravi des doctes entretiens de Bruttius qu'il a voulu l'avoir tout près de lui, et qu'il lui paye le couvert et le vivre. Il déclame en latin, il déclame en grec avec les plus savants rhéteurs. Il ne fréquente plus que des hommes instruits; il ne voit que de doctes vieillards, le sage Épicrate, le vénérable Léonidas, tout l'aréopage enfin, et ce récit édifiant se termine par ces mots : « Surtout ayez grand soin de vous bien porter pour que nous puissions ensemble causer science et philosophie [1]. » La lettre est fort agréable, mais en la lisant il vient à l'esprit quelques défiances. Ces protestations sont tellement exagérées qu'on soupçonne que Marcus avait quelque intérêt secret à les faire, surtout quand on se souvient que Tiron possédait la confiance de son maître, et qu'il disposait de toutes ses libéralités. Qui sait si ces regrets et ces promesses bruyantes n'ont pas précédé et excusé quelque appel de fonds ?

Il faut dire à la décharge de Marcus qu'après avoir attristé son père par ses désordres, il a au moins consolé ses derniers moments. Quand Brutus traversa Athènes, appelant aux armes les jeunes Romains qui s'y trouvaient, Marcus sentit se ranimer en lui ses instincts de soldat. Il se souvint qu'à dix-sept ans il avait commandé avec succès un corps de cavalerie à Pharsale, et il répondit un des premiers à l'appel de Brutus. Il fut un de ses lieute-

1. *Ad fam.*, XVI, 21.

nants les plus habiles, les plus dévoués, les plus courageux, et mérita souvent ses éloges. « Je suis si content, écrivait Brutus à Cicéron, de la valeur, de l'activité et de l'énergie de Marcus, qu'il me semble se rappeler toujours de quel père il a l'honneur d'être fils [1]. » On comprend combien Cicéron devait être heureux de ce témoignage. C'est dans la joie que lui causait ce réveil de son fils qu'il écrivit et lui dédia son traité *des Devoirs*, qui est peut-être son plus bel ouvrage, et qui fut son dernier adieu à sa famille et à sa patrie.

IV.

Cette étude sur la vie intérieure de Cicéron n'est pas complète encore, et il reste quelques détails à y ajouter. On sait que le mot *familia* ne désigne pas seulement chez les Romains des personnes libres unies par la parenté, mais qu'il comprend aussi les esclaves qui leur appartenaient. Le serviteur et le maître avaient alors entre eux des rapports plus étroits qu'aujourd'hui, et leur vie se mêlait davantage. Aussi, pour achever de connaître Cicéron dans sa famille, convient-il de dire quelques mots de ses relations avec ses esclaves.

En théorie, il n'avait pas sur l'esclavage des opinions différentes de celles de son temps. Comme

1. *Brut. ad Cic.*, II, 3.

Aristote, il en acceptait l'institution et la trouvait légitime. Tout en proclamant qu'on a des devoirs à remplir envers ses esclaves, il n'hésitait pas à admettre qu'il faut les contenir par la cruauté, lorsqu'on n'a pas d'autre moyen d'en être les maîtres[1]; mais dans la pratique il les traitait avec beaucoup de douceur. Il s'attachait à eux jusqu'à les pleurer, quand il avait le malheur de les perdre. Ce n'était probablement pas l'usage, car nous voyons qu'il en demandait presque pardon à son ami Atticus. « J'ai l'âme toute troublée, lui écrivait-il; j'ai perdu un jeune homme, nommé Sosithée, qui me servait de lecteur, et j'en suis plus affligé qu'on ne devrait l'être, ce semble, de la mort d'un esclave[2]. » Je n'en vois qu'un, dans toute sa correspondance, contre lequel il ait l'air d'être très-irrité : c'est un certain Dionysius, qu'il fait chercher jusqu'au fond de l'Illyrie et qu'il veut ravoir à tout prix[3]; mais Dionysius lui avait volé des livres, et c'était un crime que Cicéron ne pardonnait pas. Ses esclaves aussi l'aimaient beaucoup. Il se loue de la fidélité qu'ils lui ont témoignée dans ses malheurs, et nous savons qu'au dernier moment ils voulaient se faire tuer pour lui, s'il ne les en avait empêchés.

Parmi eux, il en est un que nous connaissons mieux que les autres et qui a eu plus de part à son affection : c'est Tiron. Le nom qu'il porte est latin, ce qui fait soupçonner qu'il était un de ces esclaves nés dans

1. *De offic.*, II. — 2. *Ad Att.*, I, 12. — 3. *Ad fam.*, XIII, 77.

la maison du maître (*vernæ*), qu'on regardait encore plus que les autres comme de la famille, parce qu'ils ne l'avaient jamais quittée. Cicéron s'attacha de bonne heure à lui et le fit instruire avec soin. Peut-être prit-il la peine d'achever lui-même son éducation. Il s'appelle quelque part son professeur, et il aime à le chicaner sur sa façon d'écrire. Il avait pour lui une très-vive affection, et finit par ne plus pouvoir s'en passer. Son rôle était grand dans la maison de Cicéron, et ses attributions très-variées. Il y représentait l'ordre et l'économie, qui n'étaient pas des qualités ordinaires à son maître. C'était l'homme de confiance par les mains duquel passaient toutes les affaires de finance. Il se chargeait le 1er du mois de gronder les débiteurs en retard ou de faire prendre patience aux creanciers trop pressés; il révisait les comptes de l'intendant Éros, qui n'étaient pas toujours en règle; il allait voir les banquiers obligeants dont le crédit soutenait Cicéron dans les moments difficiles. Toutes les fois qu'il y avait quelque commission délicate à faire, on s'adressait à lui, comme par exemple quand il s'agissait de réclamer quelque argent de Dolabella sans trop le désobliger. Le soin qu'il donnait aux affaires les plus importantes ne l'empêchait pas d'être employe aussi aux plus petites. On l'envoie surveiller les jardins, exciter les ouvriers, visiter les bâtisses : la salle à manger même est dans ses attributions, et je vois qu'on le charge de faire les invitations d'un dîner, ce qui n'est pas toujours sans difficultés, car

il ne faut réunir ensemble que des convives qui se conviennent, « et Tertia ne veut pas venir, si Publius est invité[1]. » Mais c'est surtout comme secrétaire qu'il rendait à Cicéron les plus grands services. Il écrivait presque aussi vite que la parole, et lui seul pouvait lire l'écriture de son maître que les copistes ordinaires ne déchiffraient pas. C'était plus qu'un secrétaire pour lui, c'était un confident et même un collaborateur. Aulu-Gelle prétend qu'il l'a aidé dans la composition de ses ouvrages[2], et la correspondance ne dément pas cette opinion. Un jour que Tiron était resté malade dans quelque maison de campagne, Cicéron lui écrivait que Pompée, qui était alors en visite chez lui, lui avait demandé de lui lire quelque chose, et qu'il lui avait répondu que tout était muet dans sa maison quand Tiron n'y était pas. « Ma littérature, ajoutait-il, ou plutôt la nôtre, languit de votre absence. Revenez au plus vite ranimer nos muses[3]. » En ce moment, Tiron était encore esclave. Ce n'est qu'assez tard, vers l'an 700, qu'il fut affranchi. Tout le monde, dans l'entourage de Cicéron, applaudit à cette juste récompense de tant de fidèles services. Quintus, qui était alors en Gaule, écrivit tout exprès à son frère pour le remercier de lui avoir fait un nouvel ami. Dans la suite, Tiron acheta un petit champ, sans doute avec les libéralités de son maître, et Marcus, dans la

1. *Ad fam.*, XVI, 22. — 2. A. Gell., VII, 3. — 3. *Ad fam.*, XVI, 10.

lettre qu'il lui écrit d'Athènes, le raille agréablement des goûts nouveaux que cette acquisition va développer en lui. « Vous voilà donc propriétaire, lui dit-il ; il vous faut quitter les élégances de la ville et devenir tout à fait paysan romain. Quel plaisir j'ai à vous contempler d'ici sous votre nouvel aspect ! Il me semble que je vous vois acheter des instruments rustiques, causer avec le fermier, ou garder, au dessert, dans un pan de votre robe, des semences pour votre jardin[1] ! » Mais, propriétaire et affranchi, Tiron n'était pas moins au service de son maître que lorsqu'il était son esclave.

Sa santé était mauvaise, et on ne la ménageait guère. Tout le monde l'aimait, mais, sous ce prétexte, tout le monde aussi le faisait travailler. On s'entendait pour abuser de sa complaisance, qu'on savait inépuisable. Quintus, Atticus, Marcus, exigeaient qu'il leur donnât sans cesse des nouvelles de Rome et de Cicéron. A chaque surcroît d'occupation qui survenait à son maître, Tiron en prenait si bien sa part qu'il finissait par tomber malade. Il se fatigua tant pendant le gouvernement de Cilicie que Cicéron fut contraint à son retour de le laisser à Patras. C'était bien à regret qu'il se séparait de lui, et, pour lui témoigner la douleur qu'il avait de le quitter, il lui écrivait jusqu'à trois fois dans le même jour. Les soins qu'en toute occasion Cicéron prenait de cette santé délicate et précieuse étaient infinis : il se

1. *Ad fam.*, XVI, 21.

faisait médecin pour le guérir. Un jour qu'il l'avait laissé mal disposé à Tusculum, il lui écrivait : « Occupez-vous donc de votre santé, que vous avez négligée jusqu'ici pour me servir. Vous savez ce qu'elle demande : une bonne digestion, point de fatigue, un exercice modéré, de l'amusement, et le ventre libre. Revenez joli garçon ; je vous en aimerai mieux, vous et Tusculum[1]. » Quand le mal était plus grave, les recommandations étaient plus longues. Toute la famille se réunissait pour écrire, et Cicéron, qui tenait la plume, lui disait, au nom de sa femme et de ses enfants : « Si vous nous aimez tous, et moi particulièrement, qui vous ai élevé, vous ne songerez qu'à vous rétablir.... Je vous demande en grâce de ne pas regarder à la dépense. J'ai écrit à Curius de vous donner tout ce que vous demanderiez, de traiter généreusement le médecin pour le rendre plus soigneux. Vous m'avez rendu des services innombrables chez moi, au forum, à Rome, dans ma province, dans mes affaires publiques et privées, dans mes études et pour mes lettres ; mais vous y mettrez le comble, si, comme je l'espère, je vous revois en bonne santé[2]. » Tiron paya cette affection par un dévouement qui ne se fatigua jamais. Avec sa santé chancelante, il vécut plus de cent ans, et l'on peut dire que toute cette longue vie fut employée au service de son maître. Son zèle ne se ralentit pas lorsqu'il l'eut perdu, et il s'occupa de lui

1. *Ad fam.*, XVI, 18. — 2. *Ad fam.*, XVI, 3 et 4.

jusqu'à son dernier moment. Il écrivit son histoire, il publia ses ouvrages inédits; pour ne laisser rien perdre, il recueillit jusqu'à ses moindres notes et à ses bons mots, dont il avait fait, dit-on, une collection un peu trop longue, car son admiration ne choisissait pas. Enfin il donna de ses discours d'excellentes éditions qui étaient encore consultées du temps d'Aulu-Gelle [1]. C'étaient assurément les services dont Cicéron, qui tenait tant à sa gloire littéraire, aurait su le plus de gré à son fidèle affranchi.

Il y a une réflexion qu'on ne peut s'empêcher de faire quand on étudie les rapports de Tiron avec son maître, c'est que l'esclavage antique, vu de ce côté et dans la maison d'un homme comme Cicéron, paraît moins rebutant. Évidemment il s'était fort adouci à cette époque, et les lettres sont pour beaucoup dans ce progrès. Elles avaient répandu parmi ceux qui les aimaient une vertu nouvelle, dont le nom revient souvent dans les ouvrages philosophiques de Cicéron, l'humanité, c'est-à-dire cette culture de l'esprit qui rend les âmes plus douces. C'est par son influence que l'esclavage, sans être attaqué dans son principe, fut profondément modifié dans ses conséquences. Ce changement se fit sans bruit. On ne chercha pas à heurter de front les préjugés dominants : jusqu'à Sénèque, on n'insista pas pour établir les droits de l'esclave à être compté parmi les hommes, et on continua à l'exclure

1. A Gell., XIII, 20.

des grandes théories qu'on faisait sur la fraternité humaine; mais en réalité personne ne profita plus que lui de l'adoucissement des mœurs. On vient de voir comment Cicéron traitait les siens, et il n'était pas une exception. Atticus se conduisait comme lui, et cette humanité était devenue une sorte de point d'honneur dont on se piquait dans ce monde de gens polis et lettrés. Quelques années plus tard, Pline le Jeune, qui en était aussi, parle avec une tristesse qui nous touche des maladies et de la mort de ses esclaves. « Je n'ignore pas, dit-il, que beaucoup d'autres ne regardent ces sortes de malheurs que comme une simple perte de bien, et qu'en pensant ainsi ils se croient de grands hommes et des hommes sages. Pour moi, je ne sais s'ils sont aussi grands et aussi sages qu'ils se l'imaginent, mais je sais bien qu'ils ne sont pas des hommes[1]. » Ces sentiments étaient ceux de toute la société distinguée de cette époque. L'esclavage avait donc beaucoup perdu de ses rigueurs vers la fin de la république romaine et dans les premiers temps de l'empire. Ce progrès, qu'on rapporte ordinairement au christianisme, était plus ancien que lui, et il faut bien en accorder la gloire à la philosophie et aux lettres.

En dehors des affranchis et des esclaves, qui faisaient partie de la famille d'un riche Romain, d'autres personnes s'y rattachaient encore, quoique

1 Plin., *Epist.* VIII, 16.

d'une façon moins étroite : c'étaient les clients. Sans doute l'antique institution de la clientèle avait beaucoup perdu de son caractère grave et sacré. Le temps n'était plus où Caton disait que les clients doivent passer dans la maison avant les parents et les proches, et que le titre de patron vient immédiatement après celui de père. Ces liens s'étaient fort relâchés[1], et les obligations qu'ils imposaient étaient devenues bien moins sévères. La seule à peu près qu'on respectât encore était la nécessité pour les clients de venir saluer leur patron de grand matin. Quintus, dans la lettre si curieuse qu'il adresse à son frère à propos de sa candidature au consulat, les divise en trois classes : d'abord ceux qui se contentent de la visite du matin ; ce sont en général des amis tièdes ou des observateurs curieux qui viennent savoir des nouvelles, ou qui même visitent quelquefois tous les candidats pour se donner le plaisir de voir sur leurs figures où ils en sont de leurs espérances ; —puis ceux qui accompagnent leur patron au forum et lui font cortége, pendant qu'il fait deux ou trois tours dans la basilique, afin que tout le monde s'aperçoive que c'est un homme d'importance qui arrive ; — enfin ceux qui ne le quittent pas pendant tout le temps qu'il est hors de chez lui, et qui le ramènent à sa maison, comme ils sont allés l'y prendre. Ceux-là sont les fidèles et

1. Cependant Virgile, toujours fidèle aux anciennes traditions, place dans le Tartare le patron qui a trompé son client à côté du fils qui a frappé son père.

les dévoués, qui ne marchandent pas le temps qu'ils vous donnent, et dont le zèle à toute épreuve fait obtenir à un candidat les dignités qu'il souhaite[1].

Quand on avait le bonheur d'appartenir à une grande maison, on possédait par héritage une clientèle toute formée. Un Claudius ou un Cornélius, avant même de s'être donné la peine d'obliger personne, était sûr de trouver toujours le matin son vestibule rempli de gens que la reconnaissance attachait à sa famille, et il faisait sensation au forum par le nombre de ceux qui l'accompagnaient le jour où il venait y plaider sa première cause Cicéron n'eut pas cet avantage ; mais, quoiqu'il ne dût ses clients qu'à lui-même, ils n'en étaient pas moins très-nombreux. Dans ce temps de luttes passionnées, où les citoyens les plus calmes étaient tous les jours exposés aux accusations les plus déraisonnables, beaucoup de gens étaient forcés de recourir à son talent pour les défendre. Il le faisait volontiers, car il n'avait pas d'autre moyen pour se faire une clientèle que de rendre service à beaucoup de monde. C'est peut-être ce qui lui fit accepter tant de mauvaises causes. Comme il était arrivé presque seul au forum, sans ce cortége d'obligés qui donnait la considération publique, il lui avait fallu ne pas se montrer trop difficile pour le former et pour l'accroître. Quelque répugnance que son esprit honnête éprouvât à se charger d'un procès douteux, sa

1. *De petit. cons.*, 9.

vanité ne résistait pas au plaisir d'ajouter une personne de plus à la foule de ceux qui l'accompagnaient. Dans cette foule, il y avait, au dire de son frère, des citoyens de tout âge, de toute condition et de toute fortune. D'importants personnages s'y mêlaient sans doute à ces petites gens dont se composaient d'ordinaire ces sortes de cortéges. En parlant d'un tribun du peuple, Memmius Gemellus, celui qui fut le protecteur de Lucrèce, il l'appelle son client [1].

Ce n'est pas seulement à Rome qu'il avait des clients et des obligés ; l'on voit par sa correspondance que sa protection s'étendait beaucoup plus loin, et qu'on lui écrivait de tous les côtés pour lui demander quelques services. Les Romains étaient alors répandus dans le monde entier ; après l'avoir conquis, ils s'occupaient à l'exploiter. A la suite des légions, et presque sur leurs pas, une foule d'hommes habiles et entreprenants s'était abattue sur les provinces qu'on venait de soumettre pour y chercher fortune; ils savaient accommoder leur industrie aux ressources et aux besoins de chaque pays. En Sicile et en Gaule, ils cultivaient de vastes domaines et spéculaient sur les vins et sur les blés ; en Asie, où se trouvaient tant de villes opulentes et obérées, ils se faisaient banquiers, c'est-à-dire qu'ils leur fournissaient par leurs usures un moyen prompt et sûr de se ruiner. En général, ils songeaient à rentrer à Rome dès que leur fortune serait

1. *Ad fam.*, XIII, 19.

faite, et pour y revenir plus tôt ils cherchaient à s'enrichir plus vite. Comme ils étaient campés et non vraiment établis dans les pays vaincus, qu'ils s'y trouvaient sans affection et sans racines, ils les traitaient sans miséricorde et s'y faisaient détester. On les poursuivait souvent devant les tribunaux, et ils avaient grand besoin d'être bien défendus. Aussi cherchaient-ils à se procurer l'appui des meilleurs avocats, surtout celui de Cicéron, le plus grand orateur de son temps. Ce n'était pas trop de son talent et de son crédit pour les tirer des méchantes affaires où ils s'engageaient.

Si l'on voulait bien connaître l'un des ces grands négociants de Rome, qui, par leur caractère et leur destinée, ressemblaient quelquefois aux spéculateurs d'aujourd'hui, il faudrait lire le discours que Cicéron prononça pour défendre Rabirius Postumus. Il y raconte toute l'histoire de son client. Cette histoire est piquante, et il n'est pas sans interêt de la résumer pour savoir ce qu'étaient ces gens d'affaires de Rome qui avaient si souvent recours à son obligeante parole. Rabirius, fils d'un publicain riche et habile, était né avec l'esprit d'entreprise. Il ne s'était pas borné à un seul genre de commerce, car il était de ceux dont Cicéron dit qu'ils connaissaient tous les chemins par où l'argent peut arriver, *omnes vias pecuniæ norunt*[1]. Il faisait toutes sortes d'affaires et avec un égal bonheur ; il entreprenait

1. *Ad Quint.*, I, 1.

beaucoup lui-même et s'associait souvent aux entreprises des autres. Il prenait à ferme les impôts publics; il prêtait aux particuliers, aux provinces et aux rois. Généreux autant que riche, il faisait profiter ses amis de sa fortune. Il créait des emplois pour eux, les intéressait dans ses affaires et leur donnait une part de ses bénéfices. Aussi sa popularité était elle très grande à Rome; mais, comme il arrive, sa prospérité le perdit. Il avait prêté beaucoup d'argent au roi d'Égypte, Ptolémée Aulète, qui probablement lui payait de bons intérêts. Ce roi s'étant fait chasser par ses sujets, Rabirius fut entraîné à lui faire des avances nouvelles pour rattraper son argent compromis. Il engagea sa fortune et même celle de ses amis pour fournir à ses dépenses; il défraya les magnificences du cortége royal quand Ptolémée vint à Rome demander l'appui du sénat, et, ce qui dut lui coûter plus cher encore, il lui donna les moyens de gagner les sénateurs les plus influents. L'affaire de Ptolémée paraissait sûre. Comme on espérait beaucoup de la reconnaissance du roi, les personnages les plus importants se disputaient l'honneur ou plutôt le profit de le rétablir. Lentulus, alors proconsul de Cilicie, prétendait qu'on ne pouvait pas le lui refuser; mais en même temps Pompée, qui recevait le jeune prince dans sa maison d'Albe, le réclamait pour lui. Ces rivalités firent tout manquer. Les intérêts opposés se contrarièrent, et, pour ne pas faire de jaloux en laissant quelqu'un profiter de cette heureuse occasion, le sénat ne voulut l'ac-

corder à personne. On dit qu'alors Rabirius, qui connaissait bien les Romains, donna au roi le conseil hardi de s'adresser à l'un de ces aventuriers dont Rome était pleine, et qui ne reculaient devant rien pour de l'argent. L'ancien tribun Gabinius gouvernait la Syrie. On lui promit 10,000 talents (55 millions), s'il voulait désobéir ouvertement au décret du sénat. La somme était forte, Gabinius accepta le marché, et ses troupes ramenèrent Ptolémée dans Alexandrie.

Dès que Rabirius le sut rétabli, il s'empressa de venir le retrouver. Pour être plus sûr de rentrer dans ses fonds, il consentit à se faire son intendant général (*diæcetes*), ou, comme on dirait aujourd'hui, son ministre des finances. Il prit le manteau grec, au grand scandale des Romains sévères, et revêtit les insignes de sa charge. Il ne l'avait acceptée que dans la pensée qu'il ne serait jamais mieux payé que s'il se payait de ses mains. C'est ce qu'il essaya de faire, et il paraît qu'en levant l'argent promis à Gabinius il prenait aussi discrètement de quoi se rembourser lui-même ; mais les peuples qu'on ruinait se plaignirent, et le roi, à qui Rabirius était insupportable depuis qu'il n'avait plus besoin de lui, et qui était sans doute enchanté de trouver un moyen commode pour se débarrasser d'un créancier, le fit jeter en prison, et menaça même sa vie. Rabirius se sauva d'Égypte dès qu'il le put, heureux de n'y laisser que sa fortune. Il ne lui restait plus qu'une ressource. En même temps qu'il

administrait les finances du roi, il avait acheté pour son compte des marchandises égyptiennes, du papier, du lin, du verre, et il en avait chargé plusieurs vaisseaux qui débarquèrent avec un certain éclat à Pouzzoles. Le bruit en vint jusqu'à Rome, et, comme on était habitué aux aventures heureuses de Rabirius, la renommée prit plaisir à exagérer le nombre des vaisseaux et la valeur du chargement. On disait même tout bas que parmi ces navires il y en avait un plus petit qu'on ne montrait pas, sans doute parce qu'il était plein d'or et d'objets précieux. Malheureusement pour Rabirius il n'y avait rien de vrai dans tous ces récits. Le petit navire n'existait que dans l'imagination des nouvellistes, et les marchandises que portaient les autres s'étant mal vendues, il fut tout à fait ruiné. Sa catastrophe fit sensation à Rome, et l'on s'en occupa toute une saison. Les amis qu'il avait si généreusement obligés l'abandonnèrent; l'opinion publique, qui lui avait été jusque-là si favorable, se déchaîna contre lui. Les plus indulgents l'appelaient un sot, les plus emportés l'accusaient de feindre la misère et de soustraire à ses créanciers une partie de sa fortune. Il est certain cependant qu'il n'avait plus rien et qu'il ne vivait que des libéralités de César, un de ceux en petit nombre qui lui restèrent fidèles dans son malheur. Cicéron non plus ne l'oublia pas. Il se souvint qu'à l'époque de son exil Rabirius avait mis sa fortune à sa disposition et payé des hommes pour l'accompagner. Aussi s'empressa-t-il

de plaider pour lui quand on voulut l'envelopper dans le procès de Gabinius, et il parvint au moins à lui conserver l'honneur et la liberté.

Il manque un trait à cette peinture. Cicéron nous dit, dans son discours, que Rabirius était médiocrement savant. Il avait tant fait de choses en sa vie qu'il n'avait pas eu le temps de songer à s'instruire ; mais ce n'était pas l'ordinaire : on sait que beaucoup de ses collègues, malgré leurs occupations peu littéraires, n'en étaient pas moins des gens spirituels et lettrés. Cicéron, en recommandant à Sulpicius un négociant de Thespies, lui disait : « Il a du goût pour nos études[1]. » Il regardait Curius de Patras comme un de ceux qui avaient le mieux conservé le tour de l'ancienne plaisanterie romaine. « Hâtez-vous de revenir à Rome, lui écrivait-il, de peur que la graine de l'urbanité ne se perde[2]. » C'étaient des gens d'esprit aussi, des hommes du meilleur monde que ces chevaliers qui se réunissaient en compagnies puissantes et prenaient à ferme les impôts publics. Cicéron, qui était sorti de leurs rangs, avait des relations presque avec tous ; mais il semble qu'il était particulièrement lié avec la compagnie qui avait la ferme des pâturages de l'Asie, et il dit qu'elle s'était mise sous sa protection.

Cette protection s'étendait aussi sur des gens qui n'étaient pas Romains de naissance. Les étrangers, on le comprend, regardaient comme un grand honneur

1. *Ad fam.*, XIII, 22. — 2. *Ad fam.*, VII, 31.

et une grande sûreté pour eux d'être en rapport de quelque manière avec un personnage illustre de Rome. Ils ne pouvaient pas être ses clients, ils souhaitaient de devenir ses hôtes. En un temps où il y avait si peu d'hôtelleries convenables dans les pays qu'on traversait, il fallait bien, quand on voulait voyager, se pourvoir d'amis complaisants qui consentissent à vous recevoir. En Italie, les gens riches achetaient de petites maisons où ils passaient la nuit sur toutes les routes qu'ils avaient coutume de parcourir; mais ailleurs on voyageait d'un hôte à l'autre. C'était souvent une lourde charge que d'héberger ainsi un riche Romain. Il avait toujours avec lui un grand équipage. Cicéron nous dit qu'il avait rencontré dans le fond de l'Asie P. Vedius « avec deux chariots, une voiture, une litière, des chevaux, de nombreux esclaves, et de plus un singe sur un petit char et une quantité d'ânes sauvages [1]. » Vedius n'était qu'un Romain assez obscur. Qu'on juge de la suite que traînaient après eux un proconsul, un préteur, quand ils allaient prendre possession de leur province! Cependant, quoique leur passage épuisât la maison qui les recevait, on briguait cet honneur ruineux, parce qu'on trouvait mille avantages à s'assurer leur appui. Cicéron avait des hôtes dans toutes les grandes villes de la Grèce et de l'Asie, et c'étaient presque toujours les premiers citoyens. Des rois eux-mêmes, comme

1. *Ad Att.*, VI, 1.

Dejotarus et Ariobarzane, s'honoraient de ce titre. Des villes importantes, Volaterræ, Atella, Sparte, Paphos, réclamaient à chaque instant sa protection et la payaient par des honneurs publics. Il comptait des provinces entières, presque des nations, dans sa clientèle, et depuis l'affaire de Verrès, par exemple, il était le défenseur et le patron de la Sicile. Cet usage survécut à la république, et au temps de Tacite les orateurs en renom avaient encore parmi leurs clients des provinces et des royaumes. C'était la seule grandeur qui restât à l'éloquence.

Il me semble que ces détails achèvent de nous faire connaître ce qu'était la vie d'un personnage important de cette époque. Tant qu'on se contente d'étudier les quelques personnes qui composent ce qu'on appelle aujourd'hui sa famille, et qu'on ne le voit qu'entre sa femme et ses enfants, son existence ressemble assez à la nôtre. Les sentiments qui sont le fond de la nature humaine n'ont pas changé, et ils amènent toujours à peu près les mêmes conséquences. Les soucis qui troublaient le foyer de Cicéron, ses joies et ses malheurs ne nous sont pas inconnus; mais dès qu'on sort de ce cercle borné, quand on replace le Romain parmi la foule de ses serviteurs et de ses familiers, les différences entre cette société et la nôtre se montrent. Aujourd'hui la vie est devenue plus unie et plus simple. Nous n'avons plus ces richesses immenses, ni ces vastes relations, ni cette multitude de gens attachés à notre fortune. Ce que nous appelons un grand train de

maison aurait à peine suffi à l'un de ces commis de traitants qui allaient recueillir l'impôt public dans quelque ville de province. Un grand seigneur ou même un riche chevalier romain ne se contentait point de si peu. Quand on songe à ces nations d'esclaves qu'ils entassaient dans leurs maisons et dans leurs terres, à ces affranchis qui formaient une sorte de cour autour d'eux, à cette multitude de clients qui encombraient les rues de Rome par lesquelles ils passaient, à ces hôtes qu'ils avaient dans le monde entier, à ces villes et à ces royaumes qui imploraient leur protection, on s'explique mieux l'autorité de leur parole, la fierté de leur attitude, l'ampleur de leur éloquence, la gravité de leur maintien, le sentiment de leur importance personnelle qu'ils mettaient dans toutes leurs actions et tous leurs discours. C'est en cela surtout que la lecture des lettres de Cicéron nous rend un grand service. En nous donnant quelque idée de ces grandes existences que nous ne connaissons plus, elles nous font mieux comprendre la société de ce temps.

ATTICUS

ATTICUS.

De tous les correspondants de Cicéron, aucun n'entretint avec lui un commerce plus long et plus régulier qu'Atticus. Leurs relations durèrent, sans interruption et sans nuage, jusqu'à leur mort. A la moindre absence ils s'écrivaient, et, quand c'était possible, plus d'une fois par jour. Ces lettres tantôt courtes, pour échanger un souvenir rapide, tantôt longues et raisonnées, quand les événements étaient plus graves, folâtres ou sérieuses, selon les circonstances, qu'on écrivait en toute hâte, où l'on se trouvait, ces lettres contenaient toute la vie des deux amis. Cicéron les a heureusement caractérisées quand il a dit: « C'était une conversation entre nous deux. » Malheureusement nous n'entendons plus aujourd'hui qu'un des deux interlocuteurs, et la conversation est devenue un monologue. En publiant les lettres de son ami, Atticus se garda bien d'y joindre les siennes. Sans doute il ne voulait pas qu'on

pût lire trop à découvert dans ses sentiments, et sa prudence cherchait à dérober au public la connaissance de ses opinions secrètes et l'accès de sa vie intime; mais il a eu beau vouloir se cacher, la volumineuse correspondance que Cicéron entretint avec lui suffit pour le faire connaître, et il est facile d'y prendre une idée exacte du personnage à qui elle est adressée. Ce personnage est assurément l'un des plus curieux d'une époque importante, et il mérite qu'on se donne la peine de l'étudier avec quelque soin.

I

Atticus avait vingt ans quand commença la guerre de Marius et de Sylla. Il en vit de près les débuts et faillit en être victime; le tribun Sulpicius, l'un des principaux chefs du parti populaire, qui était son parent, fut tué, par l'ordre de Sylla, avec ses partisans et ses amis, et comme Atticus le fréquentait beaucoup, il courut alors quelques risques. Ce premier danger décida de toute sa vie. Comme il était, malgré son âge, un esprit ferme et prudent, il ne se laissa pas abattre : il réfléchit et raisonna. S'il avait eu jusque-là quelques velléités d'ambition politique et la pensée de rechercher les honneurs, il y renonça sans peine en voyant de quel prix il fallait quelquefois les payer. Il comprit qu'une république où l'on s'arrachait ainsi le pouvoir par la force était perdue, et qu'en périssant elle risquait

d'entraîner avec elle ceux qui l'auraient servie. Il résolut donc de se tenir loin des affaires, et toute sa politique consista désormais à se faire une situation sûre, en dehors des partis, à l'abri des dangers.

On demandait un jour à Sieyès : « Qu'avez-vous fait pendant la Terreur ? — Ce que j'ai fait ! répondit-il, j'ai vécu. » C'était beaucoup. Atticus a fait bien plus encore. Il a vécu, non pas seulement pendant une terreur de quelques mois, mais pendant une terreur de plusieurs années. Comme pour mettre à l'épreuve sa prudence et son habileté, il a été placé dans l'époque la plus troublée de l'histoire. Il a assisté à trois guerres civiles, il a vu Rome envahie quatre fois par des maîtres différents, et les massacres recommencer à chaque victoire nouvelle. Il a vécu, non pas humble, ignoré, se faisant oublier dans quelque ville lointaine, mais à Rome et en pleine lumière. Tout contribuait à attirer les yeux sur lui ; il était riche, ce qui était un motif suffisant d'être proscrit ; il avait une grande réputation d'homme d'esprit ; il fréquentait volontiers les puissants, et, par ses liaisons au moins, il était regardé comme un personnage. Cependant il sut échapper à tous les dangers que lui créaient sa position et sa fortune, et même il trouva moyen de grandir à chacune de ces révolutions qui semblaient devoir le perdre. Chaque changement de régime qui précipitait ses amis du pouvoir le laissait plus riche et mieux assis, si bien qu'au dernier il se trouva tout naturellement placé presque à côté du nouveau maître. Par quelle mer-

veille d'habileté, par quel prodige de savantes combinaisons parvint-il à vivre honoré, riche et puissant dans un temps où il était si difficile seulement de vivre? C'était un problème plein de difficultés; voici comment il le résolut.

En présence des premiers massacres dont il avait été témoin, Atticus s'était décidé à vivre désormais loin des affaires et des partis; mais cela n'est pas aussi facile qu'on serait tenté de le croire, et la plus ferme volonté ne suffit pas toujours pour y réussir. On a beau déclarer qu'on veut rester neutre, le monde s'obstine à vous classer d'après le nom que vous portez, les traditions de votre famille, vos liaisons personnelles et les premières manifestations de vos préférences. Atticus comprit que, pour échapper à cette sorte d'enrôlement forcé et pour dérouter tout à fait l'opinion publique, il fallait quitter Rome et la quitter pour longtemps. Il espérait, par cet exil volontaire, reprendre la pleine possession de lui-même et rompre les liens qui, malgré lui, l'attachaient encore au passé. Mais, s'il voulait se dérober aux yeux de ses concitoyens, il prétendait n'être pas oublié de tout le monde. Il comptait revenir; il ne voulait pas revenir comme un étranger qu'on ne connaît plus, et perdre tout le bénéfice de ses premières amitiés. Aussi ne choisit-il pas pour son séjour quelque propriété lointaine, dans une province ignorée, ou quelqu'une de ces villes inconnues sur lesquelles les yeux du peuple romain ne s'arrêtaient jamais. Il se retira à Athènes, c'est-à-dire dans la seule ville qui eût

conservé un grand renom et qui se soutînt encore dans l'admiration des peuples en face de Rome. Là, par quelques libéralités bien placées, il s'attira d'abord l'affection de tout le monde. Il distribua du blé aux citoyens, il prêta de l'argent sans intérêt à cette ville de beaux esprits dont les finances étaient toujours embarrassées. Il fit plus, il flatta les Athéniens par un endroit qui leur était plus sensible. Le premier de tous les Romains, il osa ouvertement déclarer le goût qu'il avait pour les lettres et les arts de la Grèce. Jusque-là c'était la mode, chez ses compatriotes, d'estimer et de cultiver les muses grecques en secret et de s'en moquer en public. Cicéron luimême, qui bravait en tant d'occasions ce sot préjugé, n'osait pas paraître savoir trop couramment le nom d'un grand sculpteur; mais Cicéron était un homme d'état à qui il convenait de montrer, au moins par moments, ce mépris superbe des autres peuples qui constituait en partie ce qu'on appelait la gravité romaine. Il fallait bien flatter cette faiblesse nationale, si l'on voulait plaire au peuple. Atticus, qui ne comptait rien lui demander, était plus libre; aussi se moqua t-il ouvertement des usages. Dès son arrivée, il se mit à parler et à écrire en grec, à fréquenter sans se cacher les ateliers des sculpteurs et des peintres, à acheter des statues et des tableaux, et à composer des ouvrages sur les beaux-arts. Les Athéniens étaient aussi charmés que surpris de voir un de leurs vainqueurs partager leur goût le plus cher et protester ainsi contre l'injuste dédain des autres. Leur re-

connaissance, qui, comme l'on sait, était toujours très-bruyante, accabla Atticus de flatteries de toute sorte. On multiplia les décrets en son honneur; on lui offrit toutes les dignités de la cité; on voulut même lui élever des statues. Atticus s'empressa de tout refuser; mais l'effet était produit, et le bruit de tant de popularité ne manquait pas d'arriver à Rome, apporté par ces jeunes gens de grande famille qui venaient terminer leur éducation en Grèce. De cette façon, le nom d'Atticus ne perdait rien à son absence; les gens de goût s'entretenaient de cet amateur éclairé des arts qui s'était fait remarquer même à Athènes, et pendant ce temps le grand nombre, en ne le voyant plus, perdait l'habitude de le ranger dans un parti politique.

C'était un pas de fait. Il en restait un plus important à faire. Atticus avait vu de bonne heure que la première condition pour être indépendant, c'est d'être riche. Cette vérité générale était encore plus évidente à cette époque que jamais. Que de gens dont la conduite pendant les guerres civiles ne peut s'expliquer que par l'état de leur fortune! Pour servir César qu'il n'aimait pas, Curion n'avait qu'un seul motif, l'exigence de ses créanciers; et Cicéron lui-même place parmi les raisons principales qui l'empêchent de se rendre au camp de Pompée, où l'appellent toutes ses sympathies, l'argent que César lui avait prêté, et qu'il ne pouvait pas lui rendre. Pour échapper aux embarras de cette sorte et conquérir sa pleine liberté, Atticus résolut d'être ri-

che, et il le devint. Il importe, je crois, de donner ici quelques détails pour faire voir comment on s'enrichissait à Rome. Son père lui avait laissé une fortune assez modique, 2 millions de sesterces (400,000 francs). Lorsqu'il quitta Rome, il vendit presque tous les biens de sa famille, pour ne rien laisser derrière lui qui pût tenter les proscripteurs, et acheta des terres en Épire, dans ce pays des grands troupeaux, où la terre rapportait tant. Il est probable qu'il ne les paya pas cher. Mithridate venait de ravager la Grèce, et comme il n'y restait plus d'argent, tout s'y vendait à vil prix. Entre des mains habiles, ce domaine prospéra vite : tous les ans, de nouvelles terres étaient achetées sur l'épargne du revenu, et Atticus finit par être un des grands propriétaires du pays. Mais est-il vraisemblable que sa fortune lui vint uniquement de la bonne administration de ses champs? Il aurait bien voulu le faire croire, pour se donner ainsi quelque ressemblance avec Caton et les vieux Romains. Malheureusement pour lui, son ami Cicéron le trahit. En lisant cette correspondance indiscrète, on ne tarde pas à reconnaître qu'Atticus avait beaucoup d'autres moyens pour s'enrichir que la vente de ses blés et de ses troupeaux. Cet habile agriculteur était en même temps un adroit négociant qui a fait heureusement tous les commerces. Il excellait à tirer profit non-seulement des folies des autres, ce qui est l'ordinaire, mais même de ses plaisirs, et son talent consistait à s'enrichir où d'autres se ruinent. On sait par exemple qu'il aimait beaucoup

les beaux livres : c'était alors, comme aujourd'hui, une manie fort coûteuse; il sut en faire une source de beaux bénéfices. Il avait réuni chez lui un grand nombre de copistes habiles qu'il formait lui-même; après les avoir fait travailler pour lui, et quand sa passion était satisfaite, il les faisait travailler pour les autres, et vendait très-cher au public les livres qu'ils copiaient. C'est ainsi qu'il fut un véritable éditeur pour Cicéron, et comme les ouvrages de son ami se vendaient beaucoup, il arriva que cette amitié, qui était pleine d'agréments pour son cœur, ne fut pas inutile à sa fortune[1]. A la rigueur, ce commerce pouvait s'avouer, et il n'était pas défendu à un ami des lettres de se faire libraire; mais Atticus s'est mêlé aussi de beaucoup d'autres opérations qui auraient dû lui répugner davantage. Comme il voyait le succès qu'obtenaient partout les combats de gladiateurs, et qu'il n'y avait plus de fête sans quelqu'une de ces grandes tueries, il songea à élever des gladiateurs dans ses domaines. Il les faisait instruire soigneusement dans l'art de mourir avec grâce, et les louait très-cher aux villes qui voulaient se divertir[2]. Il faut avouer que ce n'est pas un métier qui convienne à un savant et à un sage; mais on y gagnait beaucoup, et la sagesse d'Atticus était accommodante dès qu'il y avait un honnête profit à faire. De plus il était

1. C'est ce que j'ai essayé d'établir avec plus de détails dans un mémoire publié par la *Revue archéologique* et intitulé : *Atticus, éditeur de Cicéron.*

2. *Ad Att.*, IV, 4 et 8.

banquier à l'occasion et prêtait à gros intérêts, comme faisaient sans scrupule les plus grands seigneurs de Rome. Seulement il y mettait un peu plus de ménagements que les autres, et prenait soin de paraître le moins possible dans les affaires qu'il traitait; il avait sans doute dans l'Italie et dans la Grèce des agents fort adroits qui faisaient valoir ses fonds. Ses relations s'étendaient dans le monde entier; on lui connaît des débiteurs en Macédoine, en Épire, à Éphèse, à Délos, un peu partout. Il prêtait aux particuliers; il prêtait aussi aux villes, mais tout à fait en secret, car cette industrie était alors aussi peu estimée qu'elle était lucrative, et les gens qui s'y livraient ne passaient pas pour être honnêtes ni scrupuleux. Aussi Atticus, qui tenait autant à sa réputation qu'à sa fortune, ne voulait-il laisser savoir à personne qu'il ne négligeait pas ces sortes de profits. Il le cachait soigneusement même à son ami Cicéron, et nous l'ignorerions aujourd'hui, s'il n'avait point éprouvé quelques contre-temps dans ce commerce aventureux. Quoiqu'on y fît d'ordinaire de grands bénéfices, on pouvait courir aussi quelques dangers. Après avoir subi pendant deux siècles la domination romaine, toutes les villes alliées et municipales, surtout celles de l'Asie, étaient complétement ruinées. Elles avaient toutes moins de revenus que de dettes, et les proconsuls, unis aux fermiers de l'impôt, achevaient si bien de leur enlever leurs dernières ressources, qu'il ne restait plus rien à prendre aux créanciers, quand ils ne se pressaient pas. C'est ce

qui arriva une fois à Atticus malgré son activité. On voit que Cicéron le plaisante, dans une de ses lettres, sur le siége qu'il est allé mettre devant Sicyone[1] : ce siége était évidemment celui de quelques débiteurs récalcitrants; Atticus n'a jamais fait d'autres campagnes. Du reste, celle-là lui réussit mal. Pendant qu'il allait ainsi en guerre contre cette malheureuse ville endettée, le sénat en prit pitié, et la protégea par un décret contre ses créanciers trop exigeants, en sorte qu'Atticus, qui était parti d'Épire en conquérant, enseignes déployées, fut réduit, dit Cicéron, quand il fut arrivé sous les murailles, à arracher aux Sicyoniens quelques pauvres petits écus (*nummulorum aliquid*) à force de prières et de caresses[2]. Il faut croire cependant qu'Atticus était ordinairement plus heureux dans le placement de ses fonds, et sa prudence bien connue nous assure qu'il savait choisir des débiteurs plus solvables. Ce qui est certain, c'est que tous ces métiers qu'il faisait n'auraient pas tardé à le rendre très-riche; mais il n'eut même pas besoin de se donner tant de peine, et pendant qu'il travaillait si adroitement à faire sa fortune, elle lui arriva toute faite d'un autre côté. Il avait un oncle, Q. Cæcilius, qui passait pour le plus terrible usurier de Rome, où il y en avait tant, et qui ne consentait à prêter à ses parents les plus proches, comme une insigne faveur, qu'à 1 pour 100 par mois. C'était un homme dur, intraitable, et qui

1. *Ad Att.*, I, 13. — 2. *Ad Att.*, I, 19.

s'était rendu tellement odieux à tout le monde qu'on ne put empêcher le peuple d'outrager son cadavre le jour de ses funérailles. Atticus était le seul qui eût trouvé le moyen de vivre bien avec lui. Cæcilius l'adopta par son testament et lui laissa la plus grande partie de son héritage, 10 millions de sesterces, un peu plus de 2 millions de francs. Désormais sa fortune était faite, il était indépendant de tout le monde et maître de se conduire à son gré.

Mais n'était-il pas à craindre que, quand il serait de retour à Rome, cette résolution qu'il prenait de fuir tous les engagements n'eût un mauvais air? Pour se tenir en dehors des partis, il ne pouvait pas décemment prétexter l'indifférence ou la frayeur; il lui fallait un motif plus honnête et qu'on pût afficher: une école de philosophie le lui fournit. Les épicuriens, sacrifiant tout à la commodité de la vie, disaient qu'il était bon de fuir les emplois publics pour éviter les tracas qu'ils attirent. « Ne pas s'occuper de politique », était leur maxime favorite. Atticus fit profession d'être épicurien : dès lors son abstention avait un prétexte plausible, la fidélité aux opinions de sa secte, et si on le blâmait, le blâme retombait sur toute l'école, ce qui rend toujours la part de chacun plus légère. En réalité, Atticus était-il un épicurien véritable et complet? C'est une question que les savants discutent, et que le caractère du personnage permet facilement de résoudre. Ce serait le mal connaître que de supposer qu'en quoi que ce soit il s'attachât scrupuleuse-

ment à une école et s'engageât à en être un disciple fidèle. Il les avait toutes étudiées pour le plaisir que cette étude causait à son esprit curieux, mais il prétendait bien ne pas s'asservir à leurs systèmes. Il avait trouvé dans la morale épicurienne un principe qui lui convenait, et il s'en était emparé pour justifier sa conduite politique. Quant à Épicure lui-même et à sa doctrine, il s'en souciait fort peu, et il était prêt à l'abandonner au premier prétexte. C'est ce que montre très-agréablement Cicéron dans un passage du *Traité des Lois*. Il s'est représenté dans cet ouvrage causant avec Atticus, aux bords du Fibrène, sous les ombrages enchantés d'Arpinum. Comme il veut faire remonter jusqu'aux dieux l'origine des lois, il lui faut établir d'abord que les dieux s'occupent des hommes, ce que niaient les épicuriens. Il s'adresse alors à son ami, et lui dit : « M'accordez-vous, Pomponius, que la puissance des dieux immortels, leur raison, leur sagesse, ou, si vous aimez mieux, leur providence, régit l'univers? Si vous ne l'admettez pas, il faudra commencer par le démontrer. — Allons, répond Atticus, je l'accorde, si vous le voulez, car grâce à ces oiseaux qui chantent et au murmure de ces ruisseaux, je n'ai pas peur qu'aucun de mes condisciples m'entende[1]. » Voilà un philosophe fort accommodant, et

1. *De leg.*, I, 7. Il est encore fidèle à ce rôle d'amateur philosophique, quand il dit plus loin (I, 21) qu'Antiochus lui a fait faire quelques pas dans l'Académie, *deduxit in Academiam perpauculis passibus*. Il ne s'engageait jamais davantage.

l'école ne tirera par grand profit d'un adepte qui l'abandonne dès qu'il est sûr qu'on ne le saura pas. On retrouve bien là le caractère d'Atticus. Embrasser résolûment une opinion, c'est s'engager à la défendre, c'est s'exposer à combattre pour elle. Or les querelles philosophiques, bien qu'elles ne soient pas sanglantes, ne sont pas moins acharnées que les autres; c'est de la guerre encore, et Atticus, en toutes choses, veut la paix, au moins pour lui. Il est piquant d'examiner le rôle que Cicéron lui donne dans les dialogues philosophiques où il l'introduit. En général il ne discute pas, il provoque à discuter. Curieux et insatiable, il demande, il interroge toujours; il excite à répondre, il soulève les objections, il anime les combattants, et pendant ce temps il jouit tranquillement du combat, sans y entrer jamais. On verra tout à l'heure que c'était justement là son rôle en politique.

Atticus demeura vingt-trois ans loin de Rome, ne la visitant qu'à des intervalles très-éloignés et n'y restant d'ordinaire que peu de temps. Quand il pensa que, par sa longue absence, il s'était tout à fait dégagé des liens qui l'attachaient aux partis politiques, quand il eut conquis l'indépendance avec la fortune, quand il se fut assuré contre tous les reproches qu'on pouvait faire à sa conduite en prêtant à sa prudence l'apparence d'une conviction philosophique, il songea à retourner définitivement à Rome et à y reprendre sa vie interrompue. Il choisit pour revenir un moment où tout était calme, et, comme pour achever

de rompre avec son passé, il revint avec un surnom nouveau, sous lequel on prit désormais l'habitude de le désigner. Ce nom d'*Atticus*, qu'il rapportait d'Athènes, semblait indiquer hautement qu'il ne voulait plus vivre que dans l'étude des lettres et les jouissances des arts.

A partir de ce moment, il partagea son temps entre le séjour de Rome et celui de ses maisons de campagne. Il acheva de liquider sans bruit ses affaires de banque, dont quelques-unes étaient encore en souffrance, et s'arrangea pour dérober au public les sources de sa richesse. Il ne conserva guère plus que ses terres d'Épire et ses maisons de Rome, qui lui rapportaient beaucoup et dont il pouvait avouer les profits. Sa fortune s'accroissait toujours, grâce à la façon dont il l'administrait. Il n'avait d'ailleurs aucun des défauts qui pouvaient la compromettre : il n'aimait pas à acheter ou à bâtir, il ne possédait point de ces splendides villas aux portes de Rome ou aux bords de la mer, dont l'entretien ruinait Cicéron. Il prêtait encore quelquefois de l'argent, mais, à ce qui semble, plutôt pour obliger que pour s'enrichir. Il avait soin du reste de choisir des personnes sûres, et il se montrait sans pitié le jour de l'échéance. C'était par intérêt pour elles, disait-il, qu'il agissait ainsi, car, en tolérant leur négligence, on les encourage à se ruiner. Quant à ceux avec lesquels son argent eût couru quelques risques, même ses plus proches parents, il ne se gênait pas pour les éconduire. Cicéron, en lui racontant un

jour que leur neveu commun, le jeune Quintus, est venu le trouver et qu'il a essayé de l'émouvoir par le tableau de sa misère, ajoute : « J'ai pris alors quelque chose de votre eloquenee; je n'ai rien répondu. » Le moyen était bon, et Atticus a dû l'employer plus d'une fois à l'égard de son beau-frère et de son neveu, qui étaient toujours sans argent. Pour lui, il avait su se faire à peu de frais une grande existence. Il vivait dans sa maison du Quirinal, qui était plus spacieuse et plus commode à l'intérieur que belle d'apparence, et qu'il réparait le moins possible, parmi les objets d'art qu'il avait ehoisis en Grèce et les esclaves lettrés qu'il avait pris soin de former lui-même et que tout le monde lui enviait. Il réunissait souvent les gens d'esprit de Rome dans des repas où l'on faisait surtout, à ce qu'il semble, grande chère d'érudition. Sa munificence ne lui coûtait guère, s'il est vrai, comme le prétend Cornélius Népos, qui avait vu ses comptes, qu'il ne dépensait que 3000 as (150 francs) par mois pour sa table[1]. Cicéron, toujours indiseret, raconte qu'on y servait des légumes fort ordinaires sur des plats très-précieux[2] ; mais qu'importe ? tout le monde s'estimait heureux de faire partie de ces réunions d'élite dans lesquelles on entendait causer Atticus et lire les plus beaux ouvrages de Cicéron avant qu'ils fussent publiés, et l'on peut dire que tout ee qu'il y

1. *T. Pomp. Att.*, 13. Tous les détails qui précèdent sont tirés de cette vie d'Atticus par Cornélius Népos.
2. *Ad Att.*, VI, 1.

a eu de plus distingué dans ce siècle, qui fut si grand, a tenu à honneur de fréquenter cette maison du Quirinal.

II

De tous les bonheurs d'Atticus, celui qu'on est le plus tenté d'envier, c'est l'heureuse fortune qu'il a eue de s'attacher tant d'amis. Il y prit beaucoup de peine. Dès son arrivée à Rome, on le voit occupé à se mettre bien avec tout le monde et se servir de tous les moyens pour plaire aux gens de tous les partis. Sa naissance, sa fortune, la façon dont il l'avait acquise, le rapprochaient des chevaliers : ces riches fermiers de l'impôt public étaient ses amis naturels, et il eut bientôt parmi eux un grand crédit ; mais il n'était pas moins lié avec les patriciens, si dédaigneux d'ordinaire pour tout ce qui n'était pas de leur caste. Il avait pris, pour se les concilier, la route la plus sûre, qui était de flatter leur vanité. Il profita de ses connaissances historiques pour leur fabriquer des généalogies complaisantes dans lesquelles il se faisait le complice de beaucoup de mensonges, et appuyait de sa science leurs plus chimériques prétentions. Cet exemple nous montre déjà comme il connaissait bien le monde, et le parti qu'il en tirait quand il voulait gagner l'amitié de quelqu'un. Rien qu'à voir la nature des services qu'il rendait à chaque personne, on devine quel profond observateur ce devait être, et le talent qu'il avait

pour saisir le faible des gens et en profiter. Il avait proposé à Caton de s'occuper de ses affaires à Rome pendant son absence, et Caton s'était empressé d'accepter : un intendant de ce mérite n'était pas à dédaigner pour un homme qui tenait tant à sa fortune. Il avait séduit le vaniteux Pompée en s'occupant à choisir en Grèce de belles stat ues pour orner le théâtre qu'il faisait bâtir[1]. Comme il savait bien que César n'était pas accessible au même genre de flatteries, et qu'il fallait, pour se l'attirer, des services plus réels, il lui prêtait de l'argent[2]. C'était naturellement aux chefs de parti qu'il s'attachait de préférence; mais il ne négligeait pas non plus les autres quand ils pouvaient le servir. Il cultivait soigneusement Balbus et Théophane, les confidents de César et de Pompée; il allait même visiter quelquefois Clodius et sa sœur Clodia, ainsi que d'autres gens de réputation suspecte. N'ayant ni scrupules farouches comme Caton, ni répugnances violentes comme Cicéron, il s'accommodait de tout le monde; sa complaisance se prêtait à tout; il convenait à tous les âges comme à tous les caractères. Cornélius Népos fait remarquer avec admiration qu'étant très-jeune il charma le vieux Sylla, et qu'étant très âgé il sut plaire au jeune Brutus. Entre tous ces amis si différents d'humeur, de condition, d'opinions et d'âge, Atticus formait un lien commun. Il allait perpétuellement de l'un à l'autre, comme une sorte d'ambas-

1. *Ad Att.*, IV, 9. — 2. *Ad Att.*, VI, 1.

sadeur pacifique, cherchant à les rapprocher et à les unir, car c'était sa coutume, dit Cicéron, de former des amitiés[1]. Il dissipait les soupçons et les préjugés qui les empêchaient de se connaître; il leur inspirait le désir de se voir et de se lier, et si plus tard quelque différend s'élevait entre eux, il se faisait leur intermédiaire et amenait des explications qui renouaient tout. Son chef-d'œuvre en ce genre est d'être parvenu à réconcilier Hortensius et Cicéron, et à les faire bien vivre ensemble malgré l'ardente jalousie qui les séparait. Que de peine ne dut-il pas avoir pour calmer ces deux vanités irritables, toujours prêtes à s'emporter, et que le sort semblait prendre plaisir à exciter encore davantage en les opposant sans cesse l'une à l'autre.

Toutes ces liaisons d'Atticus n'étaient certainement pas de véritables amitiés. Il y a beaucoup de ces personnages qu'il n'a fréquentés que pour le profit qu'en pouvait tirer sa sûreté ou sa fortune; mais il y en a d'autres aussi, et en grand nombre, qui furent vraiment ses amis. Pour nous en tenir aux plus grands, Cicéron n'a aimé personne autant que lui, Brutus lui a témoigné jusqu'à la fin une confiance sans réserve, et la veille de Philippes il lui écrivait encore ses dernières confidences. Il reste trop de preuves éclatantes de ces deux illustres amitiés pour qu'on puisse les révoquer en doute, et il faut reconnaître qu'il a su inspirer une vive affection à deux

1. *Ad Att*, VII, 8. *Soles conglutinare amicitias.*

des plus nobles âmes de ce temps. On en est d'abord très-surpris. Sa réserve prudente, ce parti pris hautement avoué de se soustraire à tous les engagements pour échapper à tous les dangers devaient, à ce qu'il semble, éloigner de lui des gens de cœur qui sacrifiaient leur fortune et leur vie à leurs opinions. Par quel mérite a-t-il su pourtant se les attacher? Comment un homme si occupé de lui, si soigneux de ses intérêts, a-t-il pu jouir aussi pleinement des agréments de l'amitié, qui semblent exiger d'abord le dévouement et l'oubli de soi-même? Comment est-il parvenu à faire mentir les moralistes qui prétendent que l'égoïsme est la mort des affections véritables[1]?

C'est encore un problème parmi tant d'autres dont la vie d'Atticus est pleine, et celui-là est le plus difficile à résoudre. Vu à distance, même à travers les éloges de Cicéron, Atticus ne semble pas attrayant, et ce n'est pas lui qu'on serait tenté de choisir pour son ami. Il est pourtant certain que ceux qui ont vécu auprès de lui ne l'ont pas jugé comme nous. On l'aimait, et on se sentait tout d'abord porté à l'aimer. Cette bienveillance générale qu'il inspira, cette obstination de tout le monde à ne pas voir ou à pardonner ses défauts, ces vives amitiés qu'il a fait naître sont des témoignages auxquels il est impossible de résister, quelque

1. C'est le mot de Tacite : *pessimum veri affectus venenum sua cuique utilitas.*

surprise qu'ils nous causent. Il y avait donc dans ce personnage autre chose que ce qui nous semble y être, et il faut qu'il ait possédé une sorte d'attrait inexplicable pour nous, qui tenait uniquement à lui et qui a disparu avec lui. Voilà pourquoi il ne nous est plus possible de comprendre d'une façon complète cette séduction étrange qu'il exerçait à première vue sur tous ses contemporains. On peut cependant s'en faire quelque idée, et les écrivains qui l'ont connu, Cicéron surtout, laissent entrevoir quelques-unes de ces qualités brillantes ou solides par lesquelles il gagnait ceux qui l'approchaient. Je vais les énumérer d'après leur témoignage, et si elles ne semblent pas encore suffisantes pour justifier tout à fait le nombre et la vivacité de ses amitiés, il faudra y joindre par la pensée ce charme tout personnel, qu'il est impossible aujourd'hui de définir ou de retrouver, parce qu'il s'est évanoui tout entier avec lui.

Il avait d'abord beaucoup d'esprit, tout le monde en est d'accord, et un genre d'esprit particulièrement propre à être goûté de la société qu'il fréquentait. Ce n'était pas seulement un de ces hommes agréables et légers qui charment un moment, dans une réunion de passage, mais qui n'ont pas de ressources et de provisions pour une liaison plus longue. Il avait beaucoup d'étude et de solide savoir; non pas qu'il fût un savant véritable, ce titre n'est pas une grande recommandation dans les relations du monde : Cicéron trouvait que les gens comme

Varron, qui sont des puits de science, ne sont pas toujours amusants, et il raconte que quand il venait le voir à Tusculum, il ne déchirait pas son manteau pour le retenir [1]. Mais sans être véritablement un savant, Atticus, dans ses études, avait touché à tout, aux beaux-arts, à la poésie, à la grammaire, à la philosophie et à l'histoire Il possédait sur tous ces sujets des idées justes, quelquefois originales; il pouvait sans trop de désavantage, discuter avec les érudits, et il avait toujours à apprendre à ceux qui ne l'étaient pas quelque détail curieux qu'ils ignoraient. Pascal l'eût appelé un honnête homme; c'était en toute chose un amateur intelligent et éclairé. Or pour plusieurs raisons la science qu'acquiert un amateur est de celles qui sont le plus de mise dans le monde. D'abord, comme il n'étudie pas par principes, il s'intéresse surtout aux curiosités; il connaît de préférence les détails piquants et nouveaux, et c'est précisément ce que les gens du monde tiennent à connaître. De plus la multiciplité même des études qui le tentent l'empêche d'en pousser aucune jusqu'au bout; son caprice l'emporte toujours ailleurs avant qu'il ait achevé de rien approfondir. Il en résulte qu'il sait beaucoup de choses, et toujours dans les limites où il plaît aux gens du monde de les savoir. Enfin le propre de l'amateur est de faire tout avec passion, même ce qu'il ne fait qu'un moment. Comme c'est un goût tout personnel qui le

1. *Ad Att.*, XIII, 33.

porte à ses études et qu'il ne les continue qu'autant qu'elles l'intéressent, sa parole est plus vive quand il les expose, son ton plus libre et plus original, par conséquent plus agréable que celui des gens d'école, qui travaillent par métier. Telle est l'idée qu'il faut se faire de la science d'Atticus. Elle était trop étendue pour que l'entretien avec lui devînt jamais monotone ; elle n'était pas assez profonde pour qu'il courût le risque d'être ennuyeux; elle était vivante enfin, car lorsqu'on fait les choses avec passion, il est naturel qu'on en parle avec intérêt. Voilà ce qui donnait tant d'attrait à sa conversation, et c'est par là qu'il a charmé les esprits les plus difficiles et les moins prévenus. Il était bien jeune encore quand le vieux Sylla, qui n'avait pas de raisons pour l'aimer, le rencontra à Athènes. Il prit tant de plaisir à l'entendre lire des vers grecs et latins et causer de littérature, qu'il ne le quittait pas et voulait à toute force le ramener avec lui à Rome. Longtemps après, Auguste éprouva le même charme; il ne se lassait pas d'entendre causer Atticus, et quand il ne pouvait pas l'aller trouver, il lui écrivait tous les jours rien que pour recevoir ses réponses et continuer ainsi de quelque façon ces longs entretiens dont il était ravi.

On peut donc se figurer que la première fois qu'on rencontrait cet homme spirituel on se sentait rapproché de lui par les agréments de sa conversation. A mesure qu'on le connaissait davantage, on découvrait d'autres qualités plus solides qui retenaient



ceux que son esprit avait attirés. C'était d'abord une grande sûreté de commerce. Quoiqu'il fût lié avec des gens d'opinions très-différentes et qu'il eût par eux le secret de tous les partis, on ne lui a jamais reproché de l'avoir trahi pour personne. On ne voit pas non plus qu'il ait fourni à aucun de ses amis de prétexte sérieux pour s'éloigner de lui, et qu'aucune de ses relations se soit brisée autrement que par la mort. Ce commerce si sûr était en même temps très-facile. Personne n'a jamais été plus indulgent et plus commode. Il se gardait bien de fatiguer par ses exigences ou de rebuter par ses brusqueries. On n'avait pas à craindre dans son amitié ces orages qui troublèrent si souvent celle de Cicéron et de Brutus. C'était plutôt une de ces intimités calmes et sans secousses qui s'affermissent tous les jours par leur durée régulière. Voilà surtout ce qui devait charmer ces hommes politiques, étourdis et fatigués par cette activité bruyante où s'épuisait leur vie. Au sortir de ce tourbillon des affaires, ils étaient heureux de trouver, à quelques pas du forum, cette maison paisible du Quirinal où les bruits du dehors ne parvenaient pas, et d'aller causer un moment avec cet homme d'esprit d'une humeur si égale, qui les accueillait toujours avec le même sourire et dans l'affection duquel on se reposait si tranquillement.

Mais rien assurément n'a dû lui concilier autant d'amis que son obligeance. Elle était inépuisable, et l'on ne pouvait pas prétendre qu'elle fût intéressée,

puisque, contrairement à l'usage, il donnait beaucoup et n'exigeait rien. C'est encore là une des raisons pour lesquelles ses amitiés furent si solides, car ce sont toujours ces sortes d'échanges qu'on se croit en droit de réclamer, ces comparaisons qu'on fait malgré soi entre les bons offices qu'on rend et ceux qu'on a reçus, qui finissent par troubler les affections les plus fermes. Atticus, qui le savait bien, s'était arrangé de façon à n'avoir besoin de personne. Il était riche, il n'avait jamais de procès, il ne sollicitait pas les dignités, en sorte qu'un ami déterminé à reconnaître les services qu'il en avait reçus, n'en pouvait guère trouver l'occasion. On demeurait son obligé, et la dette allait toujours en s'agrandissant, car il ne se lassait jamais d'être utile. Nous avons un moyen facile d'apprécier l'étendue de cette obligeance, de la voir de près, et pour ainsi dire à l'œuvre : c'est de rappeler rapidement les services de tout genre qu'il a rendus à Cicéron pendant leur longue intimité. Cicéron avait grand besoin d'un ami comme Atticus. Il était de ces hommes d'esprit qui n'entendent rien à calculer ; quand on lui présentait ses livres de comptes, il eût volontiers répondu, comme son élève Pline le Jeune, qu'il était habitué à une autre littérature : *aliis sum chartis, aliis litteris initiatus*. Atticus se fit son homme d'affaires ; on sait le talent qu'il avait pour ce métier. Il affermait les biens de Cicéron très-cher, sauvait le plus qu'il pouvait sur les revenus, et payait les dettes les plus pressées. Quand il en découvrait de nouvelles,

il osait gronder son ami, qui s'empressait de lui répondre très-humblement qu'il serait plus rangé à l'avenir. Atticus, qui n'y croyait guère, se mettait alors en campagne pour combler ce déficit. Il allait trouver l'opulent Balbus ou les autres grands banquiers de Rome avec lesquels il était en relations d'affaires. Si le malheur des temps rendait le crédit difficile, il n'hésitait pas, et puisait dans sa propre bourse. Ceux qui le connaissent ne trouveront pas cette générosité sans mérite. Quand Cicéron voulait acheter quelque terre, Atticus commençait par se fâcher; mais si son ami ne se rendait pas, il allait vite la visiter et en discuter le prix. S'agissait-il d'y bâtir quelque élégante villa, Atticus prêtait son architecte, corrigeait les plans et surveillait l'ouvrage. La maison bâtie, il fallait l'orner; Atticus faisait venir des statues de la Grèce. Il excellait à les bien choisir, et Cicéron, ne tarit pas d'éloges sur les *Hermathènes* en marbre pentélique qu'il lui a procurés. Dans une villa de Cicéron, la bibliothèque, on le comprend, n'était pas oubliée; c'est encore de chez Atticus que venaient les livres Il en faisait commerce et réservait les plus beaux pour son ami. Les livres achetés, il fallait les mettre en place; aussitôt Atticus expédiait son bibliothécaire Tyrannion avec ses ouvriers, qui peignaient les rayons, collaient les feuilles de papyrus détachées, mettaient des étiquettes sur les rouleaux, et disposaient tout dans un si bel ordre que Cicéron enchanté écrivait : « Depuis que Tyrannion a arrangé

mes livres, on dirait que ma maison a pris une âme.[1] »

Mais Atticus ne s'en tenait pas à ces services pour ainsi dire tout extérieurs; il pénétrait dans la maison, il en connaissait les secrets. Cicéron n'avait rien de caché pour lui, et lui confiait sans réserve tous ses chagrins domestiques. Il lui racontait les violences de son frère et les folies de son neveu; il le consultait sur les ennuis que lui causaient sa femme et son fils. Quand Tullia est en âge d'être pourvue, c'est Atticus qui lui cherche un mari. Celui qu'il proposait était le fils d'un chevalier riche et rangé. « Revenez, disait-il sagement à Cicéron, revenez à votre ancien troupeau. » Malheureusement on ne voulut pas l'écouter. On préféra au riche financier un grand seigneur ruiné qui dévora la dot de Tullia et la força de le quitter. Quand Tullia est morte, peut-être de chagrin, Atticus va visiter chez la nourrice le petit enfant qu'elle a laissé et prend soin que rien ne lui manque. Au même moment Cicéron lui donnait beaucoup d'occupations avec ses deux divorces. Après qu'il eut renvoyé sa première femme, Térentia, c'est Atticus qu'il chargeait de la faire tester en sa faveur. C'est encore à lui qu'il donnait la commission désagréable d'éconduire la seconde, Publilia, quand elle prétendait rentrer de force au domicile de son mari, qui ne voulait plus d'elle.

1. *Ad Att.*, IV, 8.

Voilà sans doute de grands services; il en rendait d'autres plus délicats, plus appréciés encore. C'est à lui que Cicéron confiait ce qu'il avait de plus cher au monde, sa gloire littéraire. Il lui communiquait ses ouvrages dès qu'il les avait écrits, il les corrigeait d'après ses conseils, il attendait sa décision pour les publier. Aussi le traitait-il comme un ami devant lequel on se met à l'aise et l'on se découvre tout entier. Quoiqu'il tînt beaucoup à ce qu'on prît au sérieux son éloquence, quand il était sûr de n'être entendu que d'Atticus, il ne se faisait aucun scrupule de plaisanter de lui-même et de ses ouvrages. Il l'introduisait sans façon dans tous les secrets du métier, et lui montrait la recette de ses effets les plus applaudis. « Cette fois, lui disait il gaiement, j'ai employé toute la boîte à essences d'Isocrate et tous les coffrets de ses disciples[1]. » Il n'y a rien de plus curieux que la manière dont il lui raconte un jour un de ses plus grands succès de tribune. Il s'agissait de célébrer le grand consulat, sujet dans lequel, comme on sait, il était inépuisable. Ce jour-là, il avait une raison de parler avec plus d'éclat que de coutume : Pompée était présent; or Pompée avait la faiblesse d'être jaloux de la gloire de Cicéron. L'occasion était bonne de le faire enrager; Cicéron se garda bien de la négliger : « Quand mon tour fut venu de parler, écrit-il à Atticus, bon Dieu! comme je me donnai carrière! Quel plaisir je pris à me

1. *Ad Att.*, II, 1.

combler d'éloges en présence de Pompée, qui ne m'avait pas entendu vanter mon consulat! Si jamais j'appelai à mon aide périodes, enthymèmes, métaphores et toutes les autres figures de la rhétorique, ce fut bien alors. Je ne parlais plus, je criais, car il s'agissait de mes lieux communs ordinaires, la sagesse du sénat, la bonne volonté des chevaliers, l'union de toute l'Italie, les restes de la conjuration étouffés, l'abondance et la paix rétablies, etc. Vous savez la musique que je fais quand je traite ces sujets. Elle fut si belle ce jour-là que je n'ai pas besoin de vous en dire davantage; vous devez l'avoir entendue d'Athènes[1]. » Il n'est pas possible de se moquer de soi plus gaiement. Atticus payait ces confidences par la peine qu'il se donnait pour les succès des œuvres de son ami. Comme il les avait vues naître, et qu'il s'était occupé d'elles avant qu'elles ne fussent connues du public, il se regardait presque comme leur père. C'est lui qui se chargeait de les lancer dans le monde et de les faire réussir. Cicéron dit qu'il s'y entendait à merveille, et cela ne nous surprend pas. Le moyen qu'il employait le plus souvent pour en donner une bonne opinion, était d'en faire lire les plus beaux endroits par ses meilleurs lecteurs aux gens d'esprit qu'il réunissait à sa table. Cicéron, qui connaissait la frugalité ordinaire de ses repas, le prie de s'en départir un peu pour ces circonstances : « Ayez soin, lui écrit-il, de bien traiter vos convi-

1. *Ad Att.*, I, 14.

ves, car, s'ils avaient quelque humeur contre vous, c'est sur moi qu'ils la déchargeraient[1]. »

Il était naturel que Cicéron lui sût un gré infini de tous ces services; mais ce serait le mal juger que de supposer qu'il ne s'était attaché à lui que pour les profits qu'il en tirait. Il l'aimait véritablement, et toutes ses lettres sont pleines des témoignages de la plus sincère affection. Il n'était heureux qu'avec lui; il ne se lassait jamais de le fréquenter; à peine l'avait-il quitté qu'il souhaitait ardemment le revoir. « Que je meure, lui écrivait-il, si non-seulement ma maison de Tusculum, où je me trouve si bien, mais les îles Fortunées pourraient me plaire sans vous[2]! » Quelque plaisir qu'il éprouvât à être fêté, applaudi, caressé, à avoir autour de lui des complaisants et des admirateurs, du milieu de cette foule et de ce bruit, il se retournait toujours avec regret vers son ami absent. « Avec tout ce monde, lui disait-il, je me trouve beaucoup plus seul que si je n'avais que vous[3]. » Tout ce monde en effet se compose d'amis politiques qui changent avec les événements, qu'une communauté d'intérêt vous donne et qu'une rivalité d'ambition vous enlève; avec eux, Cicéron est forcé d'être réservé et discret, ce qui est un supplice pour une nature aussi ouverte. Au contraire, il peut tout dire à Atticus, et se confier à lui sans contrainte. Aussi s'empresse-t-il de réclamer sa présence au moindre ennui qui lui survient. « Je vous désire,

1. *Ad Att.*, XVI, 3. — 2. *Ad Att.*, XII, 3. — 3. *Ad Att.*, XII, 51.

lui écrit-il, j'ai besoin de vous, je vous attends. J'ai mille choses qui m'inquiètent, qui me chagrinent, et dont une seule promenade avec vous me soulagera[1]. » On n'en finirait pas, si l'on voulait réunir tous ces mots charmants dont la correspondance est remplie, et par lesquels le cœur s'exprime. Ils ne laissent aucun doute sur les sentiments de Cicéron : ils prouvent qu'il ne regardait pas seulement Atticus comme un de ces amis solides et sérieux sur l'appui desquels on peut compter, mais aussi, ce qui est plus surprenant, comme une âme délicate et tendre : « Vous prenez votre part, lui dit-il, de toutes les afflictions des autres[2]. »

Voilà qui nous éloigne beaucoup de l'idée que nous nous faisons ordinairement de lui, et pourtant il n'est guère possible de résister à des témoignages si formels. Comment pourrions-nous prétendre qu'il n'avait pour ses amis qu'une affection douteuse, quand nous voyons tous ses amis s'en contenter? Avons-nous le droit d'être plus exigeants qu'eux, et ne serait-ce pas faire injure à des gens comme Brutus et Cicéron, que de supposer qu'ils ont si longtemps été dupes, et qu'ils ne s'en sont jamais aperçus? D'un autre côté, comment expliquer que la postérité, qui ne juge que d'après les documents que lui ont fournis les amis d'Atticus, tire de ces documents mêmes une opinion tout à fait contraire à celle qu'ils avaient de lui? Évidemment c'est que

1. *Ad Att.*, I, 18. — 2. *Ad Att.*, XII, 14.

la postérité et les contemporains ne se mettent pas pour juger les gens au même point de vue. Nous avons vu qu'Atticus, qui avait pris pour règle de ne pas se mêler des affaires publiques, ne se croyait pas tenu de partager les dangers que ses amis pouvaient courir pour s'en être occupés Il leur en laissait tout à fait et les honneurs et les périls. Tendre, obligeant, dévoué pour eux pendant tout le cours ordinaire de la vie, quand survenait une grande crise politique qui les compromettait, il se mettait à l'écart, et les laissait s'exposer seuls. Or, lorsqu'on regarde les faits à distance et qu'on est séparé d'eux, comme nous le sommes, par plusieurs siècles, on n'aperçoit plus guère que les événements les plus importants, et surtout les révolutions politiques, c'est-à-dire précisément les circonstances dans lesquelles s'éclipsait l'amitié d'Atticus. De là le jugement sévère que nous portons sur elle. Mais les contemporains apprécient les choses autrement. Ces grandes crises ne sont après tout que des exceptions rares et passagères; sans doute ils en sont très frappés, mais ils le sont bien plus encore de ces mille petits incidents que la postérité n'aperçoit plus, et dont la succession compose la vie de tous les jours. C'est sur ces bons offices qui se reproduisent à chaque moment, qui s'emparent d'eux par leur multiplicité même, qu'ils jugent l'amitié d'un homme, beaucoup plus que sur un service signalé qui leur serait rendu dans quelqu'une de ces grandes et rares occasions. Voilà pourquoi

ils avaient d'Atticus une opinion si différente de la nôtre.

Ce qui reste hors de doute, et comme l'un des traits caractéristiques de ce personnage, c'est le besoin qu'il avait de se faire beaucoup d'amis, et la peine qu'il prenait pour les attirer et les retenir. On peut refuser d'admettre, si l'on veut, que ce besoin fût chez lui l'effet d'une nature généreuse et sympathique, qu'il vînt de ce que Cicéron appelle admirablement « l'élan de l'âme qui veut aimer; » mais, en supposant même qu'il ne songeât qu'à occuper et qu'à remplir sa vie, il faut reconnaître que ce n'est pas la marque d'une nature vulgaire que de la remplir de cette façon. Cet épicurien raffiné, ce maître dans l'art de bien vivre savait « que la vie n'est plus la vie, si l'on ne peut se reposer dans l'affection d'un ami[1]. » Il avait renoncé aux émotions des luttes politiques, aux triomphes de la parole, aux joies de l'ambition satisfaite; mais en revanche il prétendait jouir de tous les charmes de la vie intérieure. Plus il s'était renfermé et retranché en elle, plus il était difficile et délicat sur les plaisirs qu'elle peut donner; comme il ne s'était laissé que ceux-là, il voulait les goûter pleinement, les savourer, en vivre. Il lui fallait des amis et parmi eux les plus grands esprits, les plus nobles âmes de son temps. Son activité, qu'il n'employait pas ailleurs, il la mettait toute à se procurer les douceurs de la

1. *Cui potest esse vita vitalis, ut ait Ennius, qui non in amici mutua benevolentia conquiescat.* Cicéron, *de Amicit.*, 6.

société que Bossuet appelle le plus grand bien de la vie humaine. Ce bien, l'heureux Atticus en a joui au delà même de ses désirs, et l'amitié l'a largement payé de tout le mal qu'il s'était donné pour elle. Elle était son unique passion ; il a pu complétement la satisfaire, et après avoir embelli sa vie, c'est encore l'amitié qui a illustré son nom.

III

La vie privée est donc favorable à Atticus. Il est moins heureux quand on étudie la conduite qu'il tint dans les affaires publiques. Sur ce point, les reproches ne lui ont pas été épargnés, et il n'est pas facile de le défendre.

Nous ne lui serions pourtant pas très-défavorables, si nous jugions sa conduite tout à fait avec les idées de nos jours. L'opinion est devenue beaucoup moins sévère aujourd'hui pour ceux qui font ouvertement profession de vivre loin de la politique. Il y a tant de gens qui aspirent à gouverner leur pays, et il est devenu si difficile de faire un choix parmi cette foule, qu'on est tenté de savoir quelque gré à ceux qui n'ont pas cette ambition. Loin de les blâmer, on les appelle des modérés et des sages ; c'est une exception qu'on encourage pour débarrasser un peu cette route encombrée A Rome, on pensait tout autrement, et il n'est pas difficile de trouver les raisons de cette différence. Là, ce qu'on pourrait appeler le corps politique était en réalité fort res-

treint. En dehors des esclaves, qui ne comptaient pas, du peuple, qui se contentait de donner ou plutôt de vendre sa voix dans les élections, et dont c'était le plus grand privilége d'être amusé aux frais des candidats et nourri aux dépens du trésor public, il restait quelques familles d'ancienne race ou d'illustration plus récente qui se partageaient tous les emplois. Cette aristocratie de naissance et de fortune n'était pas très-nombreuse, et c'est à peine si elle suffisait à fournir ce qu'il fallait de magistrats de toute sorte pour gouverner le monde. On tenait donc à ce que personne ne fît défaut, et vivre dans la retraite était regardé comme une désertion. Les choses ne se passent plus de même dans notre démocratie. Comme toutes les fonctions sont ouvertes à tout le monde, et que, grâce à la diffusion des lumières, il peut naître dans tous les rangs des hommes dignes de les occuper, il n'est guère à craindre que l'absence de quelques esprits tranquilles, amis de la paix et du repos, fasse un vide sensible et regrettable dans ces rangs pressés qui se précipitent de tous les côtés à l'assaut du pouvoir. D'ailleurs, nous pensons aujourd'hui qu'en dehors de la vie publique il y a mille manières de servir son pays. Les Romains n'en connaissaient pas d'autre. Ils avaient peu d'industrie ; ils ne considéraient le commerce que comme un moyen assez peu honorable[1],

1. Liv. XXI, 63 : *Quæstus omnibus patribus indecorus visus.*

qu'un particulier emploie pour faire sa fortune, et ne voyaient pas ce que l'État peut y gagner; la littérature ne leur semblait qu'un passe-temps agréable mais futile, et ils n'en comprenaient point l'importance sociale. Il s'ensuit que chez eux un homme d'un certain rang ne pouvait trouver qu'une seule façon honnête d'employer son activité et d'être utile à son pays, c'était de remplir des fonctions politiques[1]. Faire autre chose était pour eux ne rien faire; ils donnaient le nom d'oisifs aux savants les plus laborieux, et il ne leur venait pas dans l'esprit qu'en dehors du service de l'État, il y eût rien qui valût la peine d'occuper le temps d'un citoyen. C'est ainsi que pensaient tous les vieux Romains, et ils auraient éprouvé une surprise étrange s'ils avaient vu quelqu'un s'arroger, comme le fit Atticus, le droit de ne point servir son pays dans la limite de ses forces et de ses talents. Assurément Caton, qui ne se reposa jamais, qui à quatre-vingt-dix ans quittait bravement sa villa de Tusculum pour venir accuser Servius Galba, le bourreau des Lusitaniens, aurait trouvé que rester dans sa maison du Quirinal ou dans sa terre de l'Épire, au milieu de ses livres et de ses statues, tandis que le sort de Rome se décidait sur le forum ou à Pharsale, c'était commettre le même crime que de demeurer sous sa tente un jour de bataille.

1. C'est ce que dit Scipion, dans la *République* (I, 22). *Quum mihi sit unum opus hoc a parentibus majoribusque meis relictum, procuratio atque administratio rei publicæ*, etc.

Cette abstention systématique d'Atticus n'était donc pas une idée romaine; il la tenait des Grecs. Dans ces petites républiques ingouvernables de la Grèce, où l'on ne connaissait pas le repos, et qui passaient sans trêve et sans motif de la tyrannie la plus dure à la licence la plus effrénée, on comprend que les hommes tranquilles et studieux aient fini par se lasser de toutes ces agitations stériles. Aussi cessèrent-ils de souhaiter des dignités qu'on n'obtenait qu'en flattant une multitude capricieuse, et qu'on ne gardait qu'à la condition de lui obéir. D'ailleurs ce pouvoir si difficilement acquis, si rarement conservé, quel prix pouvait-il avoir quand il fallait le partager avec les plus obscurs démagogues, et valait-il bien la peine de se donner tant de mal pour devenir le successeur ou le collègue de Cléon ? En même temps que la lassitude et le dégoût écartaient les honnêtes gens de ces luttes mesquines, la philosophie, tous les jours plus étudiée, communiquait à ses disciples une sorte d'orgueil qui les amenait au même résultat. Des hommes qui passaient leur temps à s'occuper de Dieu et du monde, et qui essayaient de saisir les lois qui régissent l'univers, ne daignaient pas descendre de ces hauteurs à gouverner des États de quelques lieues carrées. Aussi était-ce une question discutée ordinairement dans les écoles que de savoir s'il fallait ou non s'occuper des choses publiques, si le sage doit rechercher les honneurs, et laquelle vaut mieux de la vie contemplative ou de la vie d'action. Quelques philosophes don-

naient timidement la préférence à la vie active, le plus grand nombre soutenait l'opinion contraire, et, à la faveur de ces discussions, bien des gens s'étaient crus autorisés à se faire une sorte d'oisiveté élégante, dans de voluptueuses retraites, embellies par les lettres et les arts, où ils vivaient heureux, tandis que la Grèce périssait.

Atticus suivit leur exemple. Important à Rome cette habitude de la Grèce, il annonça hautement la résolution qu'il avait prise de ne point se mêler aux discussions politiques. Il commença par se tenir habilement à l'écart pendant toutes ces querelles qui ne cessèrent d'agiter Rome depuis le consulat de Cicéron jusqu'aux guerres civiles. Au moment même où ces luttes étaient les plus vives, il fréquentait tous les partis, il avait des amis de tous les côtés, et trouvait dans ces amitiés éparses un nouveau prétexte pour rester neutre. Quand César passa le Rubicon, Atticus avait plus de soixante ans, âge où cessait pour les Romains l'obligation du service militaire. C'était une raison de plus pour se tenir tranquille; il ne manqua pas de s'en servir. « J'ai pris ma retraite[1], » répondait-il à ceux qui voulaient l'enrôler. Il tint la même conduite, et avec le même succès, après la mort de César; mais alors il trompa davantage l'opinion publique. On le savait si bien l'ami de Brutus, qu'on pensait que cette fois il n'hésiterait pas à se déclarer. Cicéron lui-même, qui devait

1. Corn. Nep., *Attic.*, 7. *Usus est ætatis vacatione.*

le connaître, y comptait; mais Atticus ne se démentit pas, et il profita d'une occasion importante pour faire savoir au public qu'il ne voulait pas qu'on l'engageât malgré lui. Pendant que Brutus levait une armée en Grèce, quelques chevaliers, ses amis, avaient eu l'idée de faire une souscription parmi les plus riches de Rome pour lui donner les moyens de nourrir ses soldats. On s'adressa d'abord à Atticus dont on voulait mettre le nom en tête de la liste Atticus refusa net de souscrire. Il répondit que sa fortune était à la disposition de Brutus, s'il en avait besoin et la lui demandait comme à un ami; mais il déclara en même temps qu'il ne s'associerait pas à une manifestation politique, et son refus fit manquer la souscription. A la même époque, fidèle à son usage de caresser toutes les opinions, il accueillait bien Fulvie, la femme d'Antoine, ainsi que Volumnius, son préfet des ouvriers, et, sûr d'avoir partout des amis, il attendit sans trop de crainte le résultat de la lutte.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que cet homme si obstiné à rester neutre n'était pourtant pas un indifférent. Son biographe lui donne cet éloge, qu'il a toujours été du meilleur parti[1], et cela est vrai; seulement il s'imposait la loi de ne pas servir son parti : il se contentait de faire des vœux pour lui. Mais ces vœux, il les faisait les plus ardents du monde. Il avait, le croira-t-on ? des passions politi-

1. Nep. *Attic.*, 6.

ques qui, dans l'intimité, osaient s'exprimer avec une vivacité incroyable. Il détestait tellement César qu'il allait jusqu'à blâmer Brutus d'avoir permis qu'on l'enterrât[1]. Il eût voulu sans doute, comme le demandaient les plus furieux, qu'on jetât son corps dans le Tibre. Ainsi il ne s'interdisait pas d'avoir des préférences, et de les témoigner à ses amis les plus secrets. C'est lorsqu'il fallait agir que commençait sa réserve. Jamais il ne consentit à entrer dans la lutte; mais, s'il n'en partageait pas les dangers, il en ressentait au moins toutes les émotions. On sourit de le voir s'animer et s'échauffer, comme s'il était un combattant véritable : il prend sa part de tous les succès et de tous les revers, il félicite les énergiques, il adjure les tièdes, et même il gronde les défaillants, et se permet de donner des avis et des réprimandes à ceux qui lui semblent agir trop mollement, lui qui n'agissait pas du tout. Il fait bon entendre les reproches qu'il adresse à Cicéron, quand il le voit hésiter à aller rejoindre Pompée : il prend le ton le plus pathétique, il lui rappelle ses actions et ses paroles, il le conjure au nom de sa gloire, il lui cite ses propres écrits pour le décider[2]. Cet excès d'audace où il se laisse ainsi entraîner pour les autres a produit quelquefois des incidents assez comiques. Au moment où Pompée venait de s'enfermer dans Brindes, Atticus, ému de la plus vive douleur, voulait qu'on tentât quelque chose pour le

1. *Ad Att.*, XIV, 10. — 2. *Ad Att.*, VIII, 2.

sauver, et il allait jusqu'à demander à Cicéron de faire, avant de partir, quelque action d'éclat. « Il ne faut qu'un drapeau, lui disait-il, tout le monde viendra s'y ranger[1]. » Le bon Cicéron se sentait tout excité par ces vives exhortations de son ami, et il y avait des moments où il était tenté d'avoir de l'audace et où il ne demandait qu'une occasion pour frapper un grand coup. L'occasion s'offrit, et voici comment il raconte qu'il en profita. « Comme j'arrivais à ma maison de Pompeï, Ninnius, votre ami, vint me dire que les centurions de trois cohortes qui s'y trouvaient demandaient à me voir le lendemain, qu'ils voulaient me livrer la place. Savez-vous ce que je fis? Je partis avant le jour, afin de ne pas les voir. En effet, qu'est-ce que trois cohortes? Et quand il y en aurait eu davantage, qu'est-ce que j'en aurais fait[2]? » C'était parler en homme sage, et qui se connaît bien. Quant à Atticus, on se demande s'il était bien sincère dans l'ardeur qu'il témoignait pour sa cause, quand on le voit refuser obstinément de la servir. Ces grandes passions qui s'enferment si prudemment dans le cœur et ne se manifestent jamais au dehors sont à bon droit suspectes. Peut-être voulait-il seulement animer un peu ce rôle de spectateur qu'il s'était reservé, en prenant part jusqu'à un certain point aux émotions de la lutte. Le sage d'Épicure reste sur ses hauteurs sereines, d'où il jouit tranquillement de la vue des

1. *Ad Att.*, x, 15. — 2. *Ad Att.*, x, 16.

naufrages et du spectacle des mêlées humaines; mais il en jouit de trop loin, et l'agrément qu'il éprouve est diminué par la distance. Atticus est plus habile et entend mieux son plaisir : il descend au milieu de la mêlée même, il la voit de près et s'y associe, toujours sûr de s'en retirer à temps.

La seule difficulté qu'il éprouvait, c'est de faire accepter sa neutralité à tout le monde. Cette difficulté était d'autant plus grande pour lui que sa conduite blessait surtout ceux dont il tenait le plus à conserver l'estime. Le parti républicain, qu'il préférait, et dans lequel il comptait le plus d'amis, devait être beaucoup moins porté à la lui pardonner que celui de César. On a fait dans l'antiquité même, et plus encore de nos jours, un grand éloge de ce mot que prononça César au début de la guerre civile : « Qui n'est pas contre moi est pour moi, » et l'on a fort blâmé le mot tout contraire de Pompée : « Qui n'est pas pour moi est contre moi. » Cependant, à bien regarder les choses, cet éloge et ce blâme paraissent également peu raisonnables. Chacun des deux rivaux, quand il s'exprime ainsi, est dans son rôle, et leurs paroles étaient dictées par leurs situations. César, de quelque façon qu'on le juge, venait renverser l'ordre établi, et il devait savoir beaucoup de gré à ceux qui le laissaient faire. Que pouvait-il raisonnablement leur demander de plus ? En réalité, ceux qui ne l'empêchaient pas le servaient. Mais l'ordre légal, l'ordre établi se croit en droit d'appeler tout le monde à le défendre, et de

regarder comme des ennemis tous ceux qui ne répondent pas à son appel, car c'est un principe généralement reconnu que celui qui ne porte pas secours à la loi ouvertement attaquée devant lui se fait le complice de ceux qui la violent. Il était donc naturel que César, en arrivant à Rome, accueillît bien Atticus et tous ceux qui n'étaient pas allés à Pharsale, comme il l'était aussi qu'on fût très-irrité contre eux au camp de Pompée. Atticus ne s'émut pas beaucoup de cette colère : il laissa dire cette jeunesse légère et emportée, qui ne se consolait pas d'avoir quitté Rome, et qui menaçait de s'en venger sur ceux qui y étaient restés. Que lui faisaient ces menaces ? Il était sûr d'avoir conservé l'estime des deux hommes les plus importants et les plus respectés du parti, et il pouvait opposer leur témoignage à tous les emportements des autres. Cicéron et Brutus, malgré l'ardeur de leurs convictions, ne lui en ont jamais voulu de sa conduite, et ils ont paru approuver qu'il ne se mêlât pas des affaires publiques. « Je connais l'honnêteté et la noblesse de vos sentiments, lui disait Cicéron un jour qu'Atticus avait cru devoir se défendre; il n'y a entre nous qu'une différence, c'est que nous avons réglé notre vie autrement. Je ne sais quelle ambition m'a fait souhaiter les honneurs, tandis que des motifs qui ne sont nullement blâmables vous ont fait prendre le parti d'une honnête oisiveté[1]. » D'un autre côté, Brutus

1. *Ad Att.*, I, 17. Voyez aussi *de Offic.*, I, 21, et surtout I, 26. Ce dernier passage contient évidemment une allusion à Atticus.

lui écrivait vers la fin de sa vie : « Je me garde bien de vous blâmer, Atticus; votre âge, votre caractère, votre famille, tout vous fait aimer le repos[1]. »

Cette complaisance de la part de Brutus et de Cicéron est d'autant plus surprenante qu'ils n'ignoraient pas le mal qu'un exemple pareil pouvait faire à la cause qu'ils défendaient. Ce n'est pas seulement par l'audace de ses ennemis que la république périssait, c'était aussi par l'apathie de ses partisans. Le triste spectacle qu'elle offrait depuis cinquante ans, la vente publique des dignités, les violences scandaleuses qui avaient lieu sur le forum chaque fois qu'on discutait une loi nouvelle, les batailles qui à chaque élection ensanglantaient le champ de Mars, ces armées de gladiateurs dont il fallait s'entourer pour se défendre, tous ces désordres honteux, toutes ces basses intrigues dans lesquelles les dernières forces de Rome achevaient de s'user avaient complétement découragé les honnêtes gens. Ils s'éloignaient de la vie publique; ils n'avaient plus de goût pour le pouvoir depuis qu'on était forcé de le disputer aux gens de violence et de coup de main. Il fallait avoir l'intrépidité de Caton pour retourner au forum quand on y avait été reçu à coups de pierres, et qu'on en était sorti la toge déchirée et la tête en sang. Ainsi plus les audacieux entreprenaient, plus les timides laissaient faire, et dès l'époque du premier triumvirat et du consulat de

1. *Epist. Brut.*, I, 17.

Bibulus il fut évident que l'apathie des honnêtes gens livrerait la république aux grands ambitieux qui la convoitaient. Cicéron le voyait bien, et dans ses lettres il ne tarissait pas d'amères railleries contre ces riches indolents, amoureux de leurs viviers, et qui se consolaient de la ruine qu'on prévoyait en pensant qu'ils sauveraient au moins leurs murènes. Dans l'introduction de sa *République,* il attaque avec une admirable énergie ceux qui, découragés eux-mêmes, essayent de décourager les autres, qui soutiennent qu'on a le droit de ne pas servir son pays et de se faire une fortune en dehors de la sienne. « N'écoutons pas, dit-il en finissant, ce signal de la retraite qui retentit à nos oreilles et voudrait rappeler en arrière ceux qui se sont déjà avancés dans la carrière [1]. » Brutus connaissait, lui aussi, ce mal dont se mourait la république, et il s'est plaint plus d'une fois de la faiblesse et du découragement des Romains. « Croyez-moi, écrivait-il, nous craignons trop l'exil, la mort, la pauvreté [2]. » Et celui à qui il écrit ces belles paroles, c'est Atticus, et il ne songe pas à lui en faire l'application ! Quel charme étrange possédait donc cet homme, quel empire exerçait son amitié, pour que ces deux grands citoyens se soient ainsi démentis en sa faveur, et qu'ils lui aient si hautement pardonné ce qu'ils condamnaient chez les autres ?

Plus on y songe, et moins on imagine les raisons

1. *De Rep.*, I, 2. — 2. *Epist. Brut.*, I, 17.

qu'il pouvait leur donner pour justifier sa conduite. S'il avait été un de ces savants qui, enfermés dans leurs recherches d'histoire ou de philosophie, n'habitent jamais que le passé ou l'avenir, et ne sont véritablement pas les contemporains des gens avec lesquels ils vivent, on aurait compris à la rigueur qu'il ne participât pas à leurs luttes, puisqu'il se tenait en dehors de leurs passions; mais on sait qu'au contraire il avait le goût le plus vif pour toutes les petites agitations et les intrigues obscures de la politique de son temps. Il tenait à les connaître, il excellait à les démêler; c'était une des nourritures ordinaires qu'il donnait à son esprit curieux, et Cicéron s'adressait à lui de préférence quand il voulait les savoir. Il n'était pas davantage une de ces âmes douces et timides, faites pour la réflexion et la solitude, et qui ne se trouvent pas en elles-mêmes le ressort qui est nécessaire pour la vie active. Cet homme d'affaires, à l'esprit net et positif, eût fait au contraire un excellent homme d'état. Pour être utile à son pays, il n'aurait eu besoin que d'employer à son service un peu de cette activité, de cette intelligence qu'il avait mises à s'enrichir, et Cicéron avait raison de lui trouver le tempérament politique. Enfin il ne s'était pas même laissé la triste ressource de prétendre qu'il ne prenait aucun parti parce que tous les partis lui étaient indifférents, et que, n'ayant pas d'opinion formée, il ne savait de quel côté se ranger. Dans ses lettres, adressées à Cicéron et à Brutus, il avait dit cent fois le contraire;

il les avait cent fois charmés par l'ardeur de son zèle republicain. Pourtant il resta tranquille quand arriva l'occasion de servir ce gouvernement auquel il se disait si attaché. Au lieu de faire un seul effort pour retarder sa chute, il ne s'occupa qu'à n'être pas écrasé sous ses débris. Mais s'il n'a pas essayé de le défendre, lui a-t-il au moins rendu ce dernier hommage de paraître le regretter? A-t-il témoigné de quelque façon que, quoiqu'il n'eût pas paru dans le combat, il prenait sa part de la défaite? A-t-il su se faire, en vieillissant sous un pouvoir qu'il était forcé de subir, une de ces retraites dignes et tristes qui forcent le vainqueur même au respect? Non, et c'est assurément ce qui nous répugne le plus dans sa vie; il a mis un empressement fâcheux à s'accommoder au régime nouveau. Le lendemain du jour où il avait été proscrit lui-même, on le voit devenir l'ami des proscripteurs. Il prodigue pour eux toutes les séductions de son esprit, il fréquente assidûment leurs maisons, il est de toutes leurs fêtes. Quelque habitué qu'on soit à le voir bien accueillir tous les gouvernements qui triomphent, on ne peut se faire à l'idée que l'ami de Brutus et le confident de Cicéron soit devenu si vite le familier d'Antoine et d'Octave. Les plus disposés à l'indulgence trouveront certainement que ces illustres amitiés lui créaient des devoirs qu'il n'a pas remplis, et que c'était trahir la mémoire de ces hommes qui l'avaient honoré de leur affection que de leur donner précisément leurs bourreaux pour successeurs.

Si nous ne sommes pas disposé à nous montrer pour lui aussi complaisants que Cicéron et que Brutus, à plus forte raison ne partagerons-nous pas l'enthousiasme naïf qu'il inspire à Cornélius Népos. Cet indulgent biographe n'est frappé, dans toute la vie de son héros, que de l'heureuse chance qu'il a eue d'éviter de si grands dangers. Il n'en revient pas quand il le voit, depuis Sylla jusqu'à Auguste se soustraire à tant de guerres civiles, survivre à tant de proscriptions, et se conserver si adroitement où tant d'autres périssaient. « Si l'on comble d'éloges, dit-il, le pilote qui sauve son vaisseau des rochers et de la tempête, ne doit-on pas tenir aussi pour admirable la prudence d'un homme qui, au milieu de ces violents orages politiques, parvient à se sauver[1]? » L'admiration est de trop ici. Nous gardons la nôtre pour ces gens de cœur qui mirent leurs actions d'accord avec leurs principes, et qui surent mourir pour défendre leurs opinions. Leur mauvais succès ne leur nuit pas dans notre estime, et, quoi qu'en dise l'ami d'Atticus, il y a des navigations heureuses dont on retire moins d'honneur que de certains naufrages. Le seul éloge qu'il mérite complétement, c'est celui que son biographe lui donne avec tant de complaisance, d'avoir été le plus habile homme de ce temps; mais on sait bien qu'il y a d'autres éloges qui valent mieux que celui-là.

1. *Attic.*, 10.

CÆLIUS

CÆLIUS

LA JEUNESSE ROMAINE AU TEMPS DE CÉSAR.

Il n'y a peut-être pas, dans l'histoire que nous étudions, une figure plus curieuse que celle de Cælius. Sa vie présente pour nous un intérêt tout particulier. Ce n'était pas, comme Brutus, une brillante exception parmi ses contemporains; il est, au contraire, tout à fait de son temps; il a vécu comme on vivait autour de lui. Toute la jeunesse d'alors, les Curion, les Dolabella, lui ressemblent. Ils sont tous, comme lui, corrompus de bonne heure, peu soucieux de leur dignité, prodigues de leur bien, amis des plaisirs faciles; tous se jettent, dès qu'ils le peuvent, dans la vie publique avec une ambition inquiète, de grands besoins à contenter, peu de scrupules et point de croyances. Son histoire est donc celle de tous les autres, et l'avantage qu'on

trouve à l'étudier, c'est de connaître d'un coup toute la génération dont il faisait partie. Or, cette étude nous est facile, grâce à Cicéron. Malgré tant de différences de conduite et de principes, Cicéron a toujours éprouvé pour Cælius un attrait singulier; il aimait la conversation de cet homme d'esprit qui riait de tout, et il se trouvait avec lui plus a l'aise qu'avec des gens comme Caton ou Brutus, dont la roideur l'effrayait. Il le défendit devant les tribunaux, quand une femme qu'il avait aimée essaya de le perdre, et ce plaidoyer est assurément un des plus agréables qui nous restent de lui. Plus tard, lorsqu'il fut forcé d'aller en Cilicie, il le choisit pour son correspondant politique. Par un hasard heureux, les lettres de Cælius nous sont parvenues avec celles de Cicéron, et il n'y en a point dans tout ce recueil qui soient plus spirituelles et plus piquantes. Rassemblons tous les détails qui y sont épars; essayons de refaire, en les recueillant, l'histoire de Cælius, et par elle d'avoir une idée de ce qu'était alors la jeunesse romaine. Il n'est pas sans intérêt de la connaître, car elle a joué un rôle important, et c'est d'elle surtout que César s'est servi pour la révolution qu'il voulait accomplir.

I.

Cælius ne sortait pas d'une famille illustre. Il était fils d'un chevalier romain de Pouzzoles qui

avait fait le commerce et acquis de grands biens en Afrique. Son père, qui n'avait eu toute sa vie d'autre souci que de s'enrichir, montra, comme il arrive, plus d'ambition pour son fils que pour lui-même : il voulut qu'il devînt un homme politique, et comme il voyait qu'on n'arrivait aux dignités que par l'éloquence, il l'amena de bonne heure à Cicéron, pour qu'il en fît, s'il était possible, un grand orateur.

Ce n'était pas encore l'usage qu'on enfermât les jeunes gens dans les écoles des rhéteurs, et qu'on se contentât de les exercer à des causes imaginaires. Dès qu'ils avaient la robe virile, c'est-à-dire vers seize ans, on s'empressait de les conduire à quelque homme d'état en renom qu'ils ne quittaient plus. Admis à sa familiarité la plus intime, ils écoutaient ses entretiens avec ses amis, ses discussions avec ses adversaires ; ils le voyaient se préparer dans le silence aux grandes batailles de la parole, ils le suivaient dans les basiliques et sur le forum, ils l'entendaient plaider des procès ou parler au peuple assemblé, et quand ils étaient devenus capables de parler eux-mêmes, ils débutaient à ses côtés et sous son patronage. Tacite regrette beaucoup cette éducation virile, qui, plaçant un jeune homme dans les conditions mêmes de la vérité, au lieu de le retenir parmi les fictions de la rhétorique, lui donnait le goût d'une éloquence naturelle et vraie, qui le fortifiait en le jetant du premier coup au milieu des combats véritables, et, selon son expression, lui enseignait la guerre sur le champ de bataille,

pugnare in prælio discebant[1]. Cette éducation présentait cependant un grand danger. Elle lui apprenait trop vite des choses qu'il vaut mieux ignorer longtemps, elle le familiarisait avec les spectacles de scandale et de corruption qu'offre d'ordinaire la vie publique, elle lui faisait une maturité trop rapide et l'enflammait d'ambitions précoces. Ce jeune homme de seize ans qui vivait dans l'intimité de ces vieux hommes d'État sans scrupules, et à qui l'on découvrait sans précaution les plus basses manœuvres des partis, ne devait-il pas perdre quelque chose de la générosité et des délicatesses de son âge? N'était-il pas à craindre que ce commerce corrupteur ne finît par lui donner le goût de l'intrigue, le culte du succès, un amour effréné du pouvoir, le désir d'arriver haut et vite par tous les moyens, et, comme en général les plus mauvais sont aussi les plus courts, la tentation de les employer de préférence?

C'est ce qui arriva à Cælius. Pendant trois années entières, trois années honnêtes et laborieuses, il ne quitta pas Cicéron; mais il s'aperçut à la fin qu'un jeune homme comme lui, qui avait sa fortune politique à faire, gagnerait davantage avec ceux qui voulaient détruire le gouvernement qu'avec celui qui essayait de le conserver, et il abandonna Cicéron pour s'attacher à Catilina. Le passage était brusque; mais Cælius ne s'est jamais donné la peine de ménager

1. *De orat.*, 34.

les transitions. Dès lors, on le comprend, sa vie prit une autre tournure : il devint un séditieux et un brouillon hardi dont on redoutait la parole mordante sur le forum et les violences au champ de Mars. A l'élection d'un pontife, il frappa un sénateur. Quand il fut nommé questeur, tout le monde l'accusa d'avoir acheté les suffrages. Non content de troubler lès comices à Rome, on le voit soulever, on ne sait pourquoi, un mouvement populaire à Naples. En même temps il ne négligeait pas ses plaisirs. Les débauches de cette jeunesse bruyante, dont il faisait partie, troublaient à chaque instant la tranquillité publique. On racontait que les rues de Rome n'étaient pas sûres quand ils revenaient la nuit de leurs soupers, et qu'à l'exemple de ces jeunes étourdis que nous dépeignent Plaute et Térence, ils poursuivaient les femmes honnêtes qu'ils rencontraient sur leur passage. Toutes ces folies n'allaient pas sans de grandes dépenses, et le père de Cælius, quoiqu'il fût riche, n'était pas d'humeur à payer toujours. Sans doute en ce moment l'honnête négociant de Pouzzoles dut regretter l'ambition qu'il avait eue pour son fils, et trouver qu'il lui en coûtait cher d'avoir voulu faire de lui un homme politique. Cælius, de son côté, n'était pas d'un caractère à supporter aisément les réprimandes; il quitta la maison paternelle, et, sous pretexte de se rapprocher du forum et des affaires, il loua pour 10 000 sesterces (2000 fr.) un logement sur le Palatin, dans la maison du fameux tribun Appius Clodius.

Ce fut un événement grave dans sa vie, car c'est là qu'il connut Clodia.

Si l'on s'en tenait au témoignage de Cicéron, on aurait une détestable opinion de Clodia; mais Cicéron est un témoin trop passionné pour être tout à fait juste, et la haine furieuse qu'il portait au frère le rend très-suspect quand il parle de la sœur. D'ailleurs il se dément en partie lui-même quand il nous dit qu'elle avait conservé des relations avec de fort honnêtes gens, ce qui surprendrait beaucoup s'il était vrai qu'elle eût commis tous les crimes qu'il lui reproche. Il est bien difficile de croire que des personnages importants dans la république et soucieux de leur réputation eussent continué de la voir, s'ils avaient cru qu'elle avait empoisonné son mari et qu'elle était la maîtresse de ses frères. Cependant Cicéron ne l'avait pas inventé; c'était un bruit public qu'il répétait avec complaisance. Beaucoup de gens à Rome le croyaient, les ennemis de Clodia affectaient de le dire, et l'on en faisait des vers malins qu'on inscrivait sur toutes les murailles. La réputation de Clodia était donc très-mauvaise, et il faut bien avouer que, malgré quelques exagérations, elle la méritait en partie. Rien ne prouve qu'elle eût tué son mari, comme on l'en accusait : ces accusations d'empoisonnement étaient alors répandues et accueillies avec une incroyable légèreté, mais elle l'avait rendu fort malheureux pendant sa vie et n'avait pas paru très-attristée de sa mort. Il est douteux aussi, quoique le prétende Cicéron, qu'elle eût

ses frères pour amants, mais il est malheureusement trop certain qu'elle en avait beaucoup d'autres. La seule excuse qu'on puisse alléguer pour elle, c'est que cette façon de vivre était alors assez ordinaire. Jamais les scandales de ce genre n'avaient été plus communs parmi les grandes dames de Rome C'est qu'aussi la société romaine traversait une crise dont les causes, qui remontent loin, méritent d'être connues. Il faut en dire quelques mots pour qu'on puisse se rendre compte de la grave atteinte qu'avaient reçues les mœurs publiques.

Dans un pays où la famille était respectée comme à Rome, les femmes ne pouvaient manquer d'avoir beaucoup d'importance. Il était impossible que leur influence, qui était déjà si grande dans la maison, n'essayât pas d'en sortir, et la place honorable qu'elles tenaient dans la vie privée devait leur donner un jour la tentation d'envahir aussi la vie publique. Les vieux Romains, si jaloux de leur autorité, avaient le sentiment de ce péril, et ils n'ont rien négligé pour s'en défendre. On sait de quelle façon ils affectent de traiter les femmes : il n'est sorte de méchants propos qu'ils ne tiennent sur elles, ils les font attaquer au théâtre et se moquent d'elles jusque dans leurs discours politiques[1]; mais

1. Au temps des Gracques, le censeur Métellus s'exprimait ainsi dans un discours où il attaquait très-vivement les célibataires : « Citoyens, si l'on pouvait vivre sans femmes, nous nous passerions tous de cet embarras (*omnes ea molestia careremus*) ; mais, puisque la nature a voulu qu'il fût aussi impossible de s'en

il ne faut pas se méprendre sur le sens de ces railleries et trop plaindre celles qui en sont l'objet. On ne les attaque ainsi que parce qu'on les redoute, et toutes ces plaisanteries sont moins des insultes que des précautions. Ces rudes soldats, ces paysans grossiers ont appris, en vivant près d'elles, combien elles ont l'esprit délié et entreprenant, et par combien d'endroits elles valent mieux qu'eux; aussi se donnent-ils beaucoup de peine pour les cantonner dans leur ménage, et cela ne suffit pas encore pour les rassurer : il faut que dans le ménage même elles soient soumises et bridées. On affecte de croire et de dire que ce sont des êtres faibles et emportés (*indomita animalia*), incapables de se gouverner tout seuls, et l'on s'empresse de pourvoir à leur direction. On les tient, sous ce prétexte, dans une tutelle éternelle; elles sont toujours sous la main de leur père, de leur frère ou de leur mari; elles ne peuvent ni vendre, ni acheter, ni trafiquer, ni rien faire sans un conseil qui les assiste : en agissant ainsi, on prétend les protéger; en réalité c'est soi-même qu'on protége contre elles. Caton, leur grand ennemi, l'avoue ingénument dans un moment de franchise. « Souvenez-vous, lui fait dire Tite Live à propos de la loi *Oppia*, de tous ces règlements qu'ont faits nos

passer qu'il est désagréable de vivre avec elles, sachons sacrifier les agréments d'une vie si courte aux intérêts de la république, qui doit durer toujours. » Cette façon d'encourager les gens à se marier semblait apparemment très-efficace, puisqu'au moment où l'on se mariait moins que jamais, Auguste crut devoir faire relire devant le peuple le discours du vieux Métellus.

ancêtres pour soumettre les femmes à leurs maris. Tout enchaînées qu'elles sont, vous avez peine à les dominer. Qu'arrivera-t-il si vous leur rendez la liberté, si vous les laissez jouir des mêmes droits que vous? Croyez-vous que vous pourrez alors en être les maîtres? Le jour où elles deviendront vos égales, elles vous seront supérieures[1]. » Ce jour arriva justement vers l'époque dont nous nous occupons. Au milieu de l'affaiblissement des anciens usages, les lois contre les femmes ne furent pas plus respectées que les autres. Cicéron dit que des jurisconsultes galants leur fournirent des moyens ingénieux pour s'en affranchir sans avoir l'air de les violer[2]. En même temps on s'habituait à leur voir prendre une place plus importante dans la société et à les compter pour beaucoup dans le gouvernement de la république. Presque tous les hommes politiques d'alors sont dirigés par leurs femmes ou par leurs maîtresses. Aussi les innombrables galanteries de César devaient-elles passer aux yeux de bien des gens, comme plus tard celles d'Auguste, pour une habileté profonde : on pouvait supposer qu'il ne cherchait à plaire aux femmes que pour mener les maris.

Ainsi, par l'abolition des vieilles lois, par le changement des anciennes maximes, les femmes étaient devenues libres. Or, il est à remarquer qu'en général le premier usage qu'on fait de la liberté reconquise, c'est d'en abuser. On ne peut pas jouir d'une

1. Liv. xxxiv, 3. — 2. *Pro Muræn.*, 12.

manière calme des droits dont on a longtemps été privé, et il entre toujours dans ces premiers moments une sorte d'ivresse, qu'il est malaisé de contenir. C'est ce qui arriva à la société romaine de cette époque, et tous ces déréglements qu'on remarque alors dans la conduite des femmes s'expliquent en partie par l'attrait et l'enivrement de la liberté nouvelle. Celles qui aiment l'argent, comme Térentia, la femme de Cicéron, se hâtant de jouir du droit qu'on leur a rendu de disposer de leur fortune, s'associent pour des profits douteux avec des affranchis et des hommes d'affaires, volent leurs maris sans scrupule et se jettent dans les spéculations et les trafics, où elles apportent, avec un instinct inouï de rapacité, ce goût de petite épargne et de mesquine économie qui leur est naturel. Celles qui préfèrent le plaisir à la fortune se livrent à tous les plaisirs avec une ardeur emportée. Les moins hardies profitent de la facilité du divorce pour passer d'un amour à l'autre sous le couvert de la loi. Les autres ne prennent pas même cette peine et étalent effrontément leurs scandales.

Clodia était de celles-là; mais, parmi tous ses vices, qu'elle ne prenait aucun souci de cacher, on est bien forcé de lui reconnaître quelques qualités. Elle n'était pas cupide; sa bourse était ouverte à ses amis, et Cælius ne rougit pas d'y puiser. Elle aimait les gens d'esprit et les attirait chez elle. Un moment elle voulut persuader à Cicéron, dont elle admirait beaucoup le talent, de renoncer pour elle



à sa sotte Térentia et de l'épouser; mais Térentia, qui s'en douta, parvint à les brouiller mortellement ensemble. Un vieux scholiaste dit qu'elle dansait mieux qu'il ne convient à une honnête femme[1]. Ce n'était pas le seul art pour lequel elle eût du goût, et l'on a cru pouvoir induire d'un passage de Cicéron qu'elle faisait aussi des vers[2]. Cultiver les lettres, rechercher les gens d'esprit, aimer les plaisirs délicats et distingués, tout cela ne semble d'abord avoir rien de blâmable; au contraire, ce sont chez nous les qualités qu'une femme du monde est tenue de posséder ou de feindre. On pensait autrement à Rome, et, comme les courtisanes avaient seules alors le privilége de cette vie élégante et libre, toute femme qui recherchait leurs talents courait le risque d'être confondue avec elles et traitée par l'opinion publique avec la même rigueur; mais Clodia ne se souciait pas de l'opinion. Elle apportait dans sa conduite privée, dans ses engagements d'affection, les mêmes emportements et les mêmes ardeurs que son frère dans la vie publique. Prompte à tous les excès et ne rougissant pas de les avouer, aimant et haïssant avec fureur, incapable de se gouverner et détestant toute contrainte, elle ne démentait pas cette grande et fière famille dont elle descendait, et, jusque dans ses vices, la race se reconnaissait en elle. Dans un pays où l'on affichait le respect des vieux

1. Schol., Bob., *p. sext.*, éd. or., p. 304.
2. Schwab., *Quæst. Catull.*, p. 77.

usages, dans cette terre classique du *decorum* (le mot et la chose sont romains), Clodia se faisait un plaisir de choquer les lois reçues; elle sortait avec ses amis, elle se faisait accompagner par eux dans les jardins publics ou sur la voie Appienne, construite par son grand aïeul. Elle abordait hardiment les gens qu'elle connaissait; au lieu de baisser timidement les yeux, comme devait faire une matrone bien élevée, elle osait leur parler (Cicéron dit même qu'elle les embrassait quelquefois), et elle les invitait à ses repas. Les gens graves, posés, rigides, s'indignaient; mais les jeunes gens, à qui ces hardiesses ne déplaisent pas, étaient charmés, et ils allaient dîner chez Clodia[1].

Cælius était alors à Rome un des jeunes gens à la mode. Il avait déjà une grande réputation d'orateur; on le redoutait pour la vivacité railleuse de sa parole. Il était courageux jusqu'à la témérité, toujours prêt à se lancer dans les entreprises les plus hasardeuses. Il dépensait sans compter, et traînait derrière lui un cortége d'amis et de clients. Peu de gens dansaient aussi bien que lui[2], personne ne le surpassait dans l'art de se mettre avec goût, et l'on citait dans Rome la beauté et la largeur de la bande de pourpre qui bordait sa toge. Toutes ces qualités, les sérieuses comme les futiles, étaient faites pour séduire Clodia. Le voisinage rendit entre

1. Tous ces détails et ceux qui suivent sont pris dans le *Pro Cælio* de Cicéron.
2. Macr., *Sat.*, II, 10.

eux la connaissance plus facile, et elle devint bientôt la maîtresse de Cælius.

La vie qu'ils menèrent alors, Cicéron, malgré sa réserve, permet de la deviner. Il parle à demi-mots de ces fêtes brillantes que Clodia donnait à son amant et à la jeunesse de Rome dans ses jardins des bords du Tibre; mais c'est Baïes surtout qui fut, à ce qu'il semble, le théâtre de ces amours. Depuis quelque temps déjà, Baïes était devenu le rendez-vous ordinaire des élégants de Rome et de l'Italie. Les sources d'eaux chaudes qu'on y trouve en abondance servaient d'occasion ou de prétexte à ces réunions. Quelques malades qui s'y rendaient pour se guérir justifiaient une foule de gens bien portants qui y venaient pour s'amuser. Le monde y affluait dès le mois d'avril, et pendant toute la belle saison il s'y nouait mille intrigues légères dont le bruit venait jusqu'à Rome. Les gens graves avaient grand soin qu'on ne les vît pas dans ce tourbillon, et plus tard Clodius accusa Cicéron comme d'un crime de l'avoir seulement traversé; mais Cælius et Clodia ne tenaient pas à se cacher : aussi se livrèrent-ils sans contrainte à tous les plaisirs qu'on trouvait dans ce pays qu'Horace appelle le plus beau lieu du monde. Rome entière parla de leurs courses sur le rivage, de l'éclat et du bruit de leurs festins et de leurs promenades sur la mer, avec des barques qui portaient des chanteurs et des musiciens. Voilà tout ce que Cicéron nous raconte ou plutôt ce qu'il nous fait entrevoir, car, contre son habitude et à notre grand

dommage, il a tenu cette fois à être discret pour ne pas compromettre son ami Cælius. Nous pouvons heureusement en savoir davantage et pénétrer plus profondément dans cette société que notre curiosité voudrait mieux connaître : il ne faut pour cela que nous adresser à celui qui fut, avec Lucrèce, le plus grand poëte de ce temps, à Catulle. Catulle a vécu parmi ces personnages si dignes d'étude, et il a eu avec eux des rapports qui lui ont permis de les bien dépeindre. Tout le monde connaît cette Lesbie que ses vers ont immortalisée; mais ce qu'on sait moins, c'est que Lesbie n'était pas une de ces fictions comme en imaginent souvent les poëtes élégiaques. Ovide nous dit que ce nom cachait celui d'une dame romaine, probablement une grande dame, puisqu'il ne veut pas la nommer, et à la façon dont il en parle on voit bien que tout le monde alors la connaissait[1]. Apulée, qui vivait beaucoup plus tard, est plus indiscret, et il nous apprend que Lesbie, c'est Clodia[2]. Catulle a donc été l'amant de Clodia et le rival de Cælius : il a fréquenté, lui aussi, cette maison du Palatin et ces beaux jardins du Tibre, et ses vers achèvent de nous faire connaître cette société, dont il a été l'un des héros.

J'ai dit tout à l'heure que Clodia n'aimait pas l'argent avec l'avidité des femmes galantes de ce temps

1. Ovid., *Trist.*, II, 427. — 2. Apul., *De mag.*, 10. Un savant allemand, M. Schwab, dans un livre qu'il vient de publier sur Catulle (*Quæst. Catull.*, 1862) me semble avoir mis hors de doute la vérité de cette assertion d'Apulée.

et de tous les temps. L'histoire de Catulle le prouve bien. Ce jeune provincial de Vérone, quoiqu'il fût d'une famille honorable, n'était pas très-riche, et après qu'il eut vécu quelque temps à Rome d'une vie de dissipations et de plaisirs, il ne lui restait plus rien. Son pauvre petit domaine fut bientôt chargé d'hypothèques. « Il n'est exposé, disait-il gaiement, ni au vent impétueux du nord ni aux fureurs de l'*auster :* c'est un ouragan de dettes qui souffle sur lui de tous côtés. Oh! le vent horrible et empesté[1] ! » Au tableau qu'il fait de quelques-uns de ses amis, encore plus pauvres et plus endettés que lui, on voit bien que ce n'est pas sur eux qu'il devait compter, et que sa bourse « pleine d'araignées » n'avait pas grand secours à en attendre. Ce n'était donc pas la fortune ou la naissance que Clodia pouvait aimer dans Catulle, mais l'esprit et le talent. Ce qui le séduisit en elle, ce qu'il aima avec tant de passion, ce fut la distinction et la grâce. Ces qualités ne sont pas ordinairement celles des femmes qui vivent comme Clodia; mais chez elle, si bas qu'elle fût descendue, on retrouvait encore la patricienne. C'est Catulle qui le dit dans une épigramme où il compare Lesbie à une beauté célèbre de ce temps :

Quintia est belle pour beaucoup de gens. Moi, je la trouve grande, blanche, droite : voilà ses qualités, je les reconnais toutes. Mais que leur réunion forme la beauté, je le nie. Elle

1. *Catull. Carm.*, 26.

n'a rien de gracieux, et dans tout ce vaste corps il n'y a pas une miette d'esprit et d'agrément. C'est Lesbie qui est belle, plus belle que toutes, et elle a si bien pris la grâce pour elle qu'il n'en reste plus pour les autres[1].

Une femme comme Clodia, qui avait un goût si décidé pour les gens d'esprit. devait se plaire à fréquenter la société au milieu de laquelle vivait Catulle. On voit bien, à ce qu'il nous en raconte, qu'il n'y en avait pas à Rome qui fût plus spirituelle et plus agréable. Elle réunissait des écrivains et des hommes politiques, des poëtes et des grands seigneurs, différents de situation et de fortune, mais tous amis des lettres et du plaisir. C'était Cornificius, Quintilius Varus, Helvius Cinna, dont les vers avaient alors beaucoup de renommée, Asinius Pollion, qui n'était encore qu'un enfant de grande espérance ; c'était surtout Licinius Calvus, à la fois homme d'état et poëte, l'une des figures les plus originales de ce temps, qui, à vingt et un ans, avait attaqué Vatinius avec tant de talent et de vigueur, que Vatinius épouvanté s'était tourné vers ses juges en leur disant : « Si mon ennemi est un grand orateur, il ne s'ensuit pas que je sois coupable ! » Il faut placer dans ce même groupe Cælius, qui, par son esprit et ses goûts était bien digne d'en être, et au-dessus Cicéron, protecteur de toute cette jeunesse intelligente, fière de son génie et de sa gloire, et qui saluait en lui, selon l'expression de Catulle, le plus éloquent des fils de Romulus.

1. *Catull. Carm.*, 86.

Dans ces réunions de gens d'esprit, dont beaucoup étaient des personnages politiques, la politique n'était pas exclue : on y était très-républicain, et c'est de là que sont sorties les plus violentes épigrammes contre César. On sait de quel ton sont écrites celles de Catulle; Calvus en avait composé d'autres, que nous avons perdues, et qui étaient, dit-on, bien plus cruelles. La littérature, on le comprend, y tenait autant de place au moins que la politique. On ne manquait pas de se moquer à l'occasion des méchants écrivains, et l'on brûlait même solennellement, pour faire un exemple, les poëmes de Volusius. Quelquefois, à la fin des repas, quand le vin et le rire échauffaient les têtes, on se faisait des défis poétiques : les tablettes passaient de main en main, et chacun y écrivait les vers les plus malins qu'il pouvait trouver. Mais ce qui les occupait encore plus que tout le reste, c'était le plaisir. Tous ces poëtes et ces politiques étaient jeunes et amoureux, et quelque agrément qu'ils aient pu trouver à railler Volusius ou à déchirer César, ils préféraient chanter leurs amours. C'est de là aussi que leur est venue leur gloire. La poésie élégiaque des Latins n'a rien à opposer à ces courtes et charmantes pièces que Catulle a écrites pour Lesbie. Properce mêle trop de mythologie à ses soupirs; Ovide n'est qu'un débauché spirituel : Catulle seul a des accents qui pénètrent. C'est qu'aussi lui seul etait blessé d'un amour sincère et profond. Jusque-là, il avait mené une vie dissipée et folle, et son cœur s'était fatigué

dans des liaisons passagères; mais le jour où il a rencontré Lesbie, il a connu la passion. Quoi qu'on puisse penser de Clodia, l'amour de Catulle la relève, et il n'y a rien qui lui soit plus favorable que d'être entrevue à travers cette admirable poésie. Ces fêtes qu'elle donnait à la jeunesse de Rome, et sur lesquelles nous regrettions tout à l'heure de n'avoir pas assez de détails, les vers de Catulle les animent et semblent nous les rendre vivantes; car n'est-ce pas pour ces réunions charmantes, pour ces repas libres et somptueux, qu'il a composé ses plus beaux ouvrages ? C'est là sans doute, sous les ombrages des rives du Tibre, qu'a été chantée cette belle imitation qu'il avait faite pour Lesbie de l'ode la plus brûlante de Sapho. C'est peut-être au bord de la mer de Baïes, en face de Naples et de Caprée, sous ce ciel voluptueux, au milieu des séductions de ce pays enchanté, qu'ont été lus pour la première fois ces vers où tant de grâce se mêle à tant de passion, et qui sont si dignes de l'admirable paysage au milieu duquel je me plais à les placer :

« Vivons, aimons, ma Lesbie, et moquons-nous ensemble de tous les reproches des vieillards sévères. Le soleil meurt pour renaître; mais nous, quand notre courte lumière est une fois éteinte, c'est une nuit éternelle qu'il nous faut dormir sans réveil. Donne-moi mille baisers, puis cent, puis mille, puis cent encore, puis encore mille et cent nouveaux. Ensuite, quand nous nous serons embrassés des milliers de fois, nous embrouillerons le compte, pour ne plus le savoir et ne pas laisser aux jaloux un prétexte à nous envier en leur faisant connaître combien de baisers nous nous sommes donnés[1]. »

1. *Cat. Carm.*, 5.

C'est un moment curieux pour la société romaine que celui où l'on y rencontre ces réunions polies, dans lesquelles on cause de tout, où les rangs sont mêlés, où les écrivains ont leur place à côté des hommes politiques, où l'on ose aimer ouvertement les arts et traiter l'esprit comme une puissance. On peut dire, pour employer une expression toute moderne, que c'est la vie du monde qui commence. Chez les vieux Romains, il n'y avait rien de semblable. Ils vivaient sur le forum ou dans leurs maisons. Entre la foule et la famille ils connaissaient peu cette sorte d'intermédiaire qu'on appelle le monde, c'est-à-dire ces réunions délicates et choisies, nombreuses sans confusion, où l'on est à la fois plus libre qu'au milieu des inconnus de la place publique et cependant moins à son aise que dans l'intimité de la famille. Avant d'en venir là, il fallait attendre que Rome se fût civilisée et que la littérature y eût conquis sa place, ce qui n'arriva guère que vers le dernier siècle de la république. Et même il ne faut rien exagérer. Ce *monde* qui commence alors nous semble encore par moments bien grossier. Catulle nous apprend que dans ces agréables repas où on lisait de si belles poésies, il y avait des convives qui volaient les serviettes[1]. Les propos qu'on y tenait étaient souvent bien risqués, à en juger par certaines épigrammes du grand poëte. Clodia, qui réunissait chez elle ces hommes d'es-

1. *Cat. Carm.*, 12.

prit, avait de singuliers écarts de conduite. Les plaisirs distingués que recherche une femme du monde étaient loin de lui suffire, et elle finit par tomber dans des excès qui faisaient rougir ses anciens amis. Eux aussi, ces héros de la mode, dont on vantait partout le bon goût, qui parlaient avec tant d'agrément et faisaient des vers si tendres, ne se conduisaient guère mieux qu'elle et n'étaient pas beaucoup plus délicats. Ils eurent bien des reproches à se faire tant que dura leur liaison avec Clodia; lorsqu'elle fut finie, ils commirent la faute impardonnable de ne pas respecter le passé et de manquer aux égards qu'on doit toujours à une femme qu'on a une fois aimée. Catulle déchira d'épigrammes grossières celle qui lui avait inspiré ses plus beaux vers. Cælius, faisant allusion au prix dont on payait les plus viles courtisanes, l'appela en plein forum la femme au quart d'as (*quadrantaria*), et ce cruel surnom lui resta. On voit que cette société avait encore beaucoup de progrès à faire; mais elle les fera vite, grâce à la monarchie qui va commencer. Tout change avec Auguste. Sous un régime nouveau, ces restes de grossièreté qui sentaient la vieille république disparaissent; on se corrige si bien et l'on devient si difficile, que les délicats ne tardent pas à se moquer de Calvus et de Catulle, et que Plaute passe pour un barbare. On se polit, on se raffine, et en même temps on s'affadit. Un air de cour se répand sur la littérature galante, et le changement est si prompt qu'on ne

met pas un quart de siècle pour tomber de Catulle à Ovide.

Les amours de Clodia et de Catulle finirent fort tristement. Clodia ne se piquait pas d'être fidèle, et elle ne justifiait que trop son amant quand il lui écrivait : « Les promesses que fait une femme, il faut les confier au vent ou les écrire sur l'eau qui s'enfuit[1]. » Catulle, qui se savait trompé, s'en voulait de le souffrir. Il se raisonnait, il se grondait et ne se corrigeait pas. Malgré toute la peine qu'il prenait pour se donner du courage, l'amour était le plus fort. Après des luttes douloureuses qui déchiraient son cœur, il revenait triste et soumis aux pieds de celle qu'il ne pouvait s'empêcher parfois de mépriser, et qu'il aimait toujours. « J'aime et je hais, disait-il : vous me demandez comment cela peut se faire, je n'en sais rien; mais je sens bien qu'il en est ainsi, et mon âme en est torturée[2]. » Tant de souffrance et de résignation ne touchait guère Clodia. Elle s'enfonçait de plus en plus dans d'obscures amours, et il fallut bien que le pauvre poëte, qui n'avait plus d'espérance, s'éloignât d'elle pour jamais. La rupture de Clodia et de Cælius fut beaucoup plus tragique. C'est par un procès criminel que leur amour se dénoua. Cette fois Cælius s'était lassé le premier. Clodia qui, comme on l'a vu, prenait ordinairement les avances, n'était pas habituée à ce dénoûment. Outrée d'être

1. *Cat. Carm.*, 70.— 2. *Cat. Carm.*, 85.

abandonnée, elle s'entendit avec les ennemis de Cælius, qui n'en manquait pas, et le fit accuser de plusieurs crimes, notamment d'avoir voulu l'empoisonner. Voilà, il faut l'avouer, un bien triste lendemain aux fêtes charmantes de Baïes! Le procès dut être fort amusant, et il est à croire que le forum ce jour-là ne manqua pas de curieux. Cælius y parut accompagné de ceux qui avaient été ses protecteurs, ses amis, ses maîtres, le riche Crassus et Cicéron. Ils s'étaient partagé sa défense, et c'est Cicéron qui se chargea spécialement de ce qui regardait Clodia. Quoiqu'il déclare, en commençant son discours, « qu'il n'est point l'ennemi des femmes, et encore moins d'une femme qui est l'amie de tous les hommes, » on pense bien qu'il ne laissa pas échapper une si bonne occasion de se venger de tout le mal que lui avait fait cette famille. Ce jour-là, Clodia paya pour tous les siens. Aussi jamais Cicéron n'avait-il été plus piquant et plus vif; les juges durent beaucoup rire, et Cælius fut absous.

Dans son discours, Cicéron avait solennellement promis que son client allait changer de conduite. En effet, il était grand temps qu'il se rangeât, et sa jeunesse n'avait que trop duré. Il avait alors vingt-huit ans, et il lui fallait bien songer à devenir édile ou tribun, s'il voulait jouer ce rôle politique que son père avait ambitionné pour lui. On ne sait s'il tint rigoureusement dans la suite tous les engagements que Cicéron avait pris en son nom; peut-être

a-t-il évité désormais de se compromettre dans des scandales trop éclatants, et le mauvais succès de ses amours avec Clodia l'a-t-il guéri de ces bruyantes aventures; mais qu'il soit devenu un personnage austère, qu'il ait jamais vécu à la façon des vieux Romains, c'est ce qu'il est bien difficile de supposer. Nous voyons que quelques années plus tard, lorsqu'il était édile et qu'il était mêlé aux affaires les plus sérieuses, il trouvait le temps de savoir et de raconter toutes les histoires galantes de Rome. Voici ce qu'il écrivait à Cicéron, alors proconsul de Cilicie :

« Il ne s'est rien passé de nonveau que quelques petites aventures que, j'en suis sûr, vous serez aise d'apprendre. Paula Valeria, la sœur de Triarius, a fait divorce sans aucune raison avec son mari, le jour même qu'il devait arriver de sa province; elle va épouser Décimus Brutus. Ne vous en étiez-vous jamais douté? Depuis votre absence, il est arrivé bien des choses incroyables en ce genre. Servius Ocella n'aurait persuadé à personne qu'il était un homme à bonnes fortunes, s'il n'avait été pris deux fois sur le fait dans l'espace de trois jours. Vous me demanderez où? C'est en vérité où je ne voudrais pas [1], mais je vous laisse quelque chose à savoir des autres. Il ne me déplaît pas qu'un proconsul victorieux aille demander à tout le monde avec quelle femme un homme a été surpris [2]. »

Évidemment celui qui a écrit cette lettre charmante ne s'est jamais aussi bien converti que Ci-

1. Probablement avec quelque femme qu'aimait Cælius. Cicéron, en répondant à cette lettre, lui dit que le bruit de ses exploits est parvenu jusqu'au mont Taurus. Beaucoup supposent qu'il s'agit d'exploits amoureux.

2. *Ad fam.*, VIII, 7.

céron le faisait croire, et il me semble que le jeune étourdi qui faisait du tapage la nuit dans les rues de Rome et l'amant de Clodia se retrouvent encore dans l'homme d'esprit qui raconte avec tant d'agrément ces aventures légères. On peut donc affirmer sans témérité, quoique à partir de ce moment sa vie privée nous échappe, qu'il n'a jamais entièrement renoncé aux dissipations de sa jeunesse, et que tout magistrat, tout homme politique qu'il était, il a continué jusqu'à la fin de mêler le plaisir aux affaires.

II

Mais Cælius n'a pas été seulement un héros d'aventures galantes, et il ne s'est pas contenté de la gloire frivole de donner le ton pour l'élégance des manières à la jeunesse de Rome. Il avait des qualités plus sérieuses. Grâce aux leçons de Cicéron, il était devenu vite un grand orateur. Peu de temps après qu'il se fut échappé de cette honnête tutelle, il avait débuté avec éclat dans une cause où il luttait contre Cicéron lui-même, et cette fois le disciple battit le maître. Depuis ce succès, sa réputation n'avait fait que grandir. Il y avait au forum des orateurs que les gens de goût admiraient davantage, et dont ils jugeaient le talent plus parfait; il n'y en avait pas qu'on redoutât plus que lui, tant il était vif dans ses attaques et amer dans ses railleries. Il excellait à saisir le ridicule de ses adversaires, et à

faire sur eux en quelques mots de ces récits ironiques et cruels qu'on ne pouvait plus oublier. Nous en avons conservé un que Quintilien cite comme un modèle du genre et qui fait bien connaître le talent de ce terrible railleur. Il s'agit, dans ce morceau, de cet Antoine qui avait été le collègue de Cicéron dans son consulat, et qui, en dépit de tous les éloges que lui prodiguent les *Catilinaires*, n'était qu'un médiocre intrigant et un grossier débauché. Après avoir, selon l'usage, pillé la Macédoine qu'il gouvernait, il avait attaqué quelques peuplades voisines pour se donner des titres au triomphe. Il comptait sur un succès facile, mais comme il s'occupait plus de ses plaisirs que de la guerre, il s'était fait battre honteusement. Cælius, qui l'attaqua à son retour, racontait ou plutôt imaginait, dans son plaidoyer, une de ces orgies pendant lesquelles le général ivre-mort se laissait surprendre par l'ennemi :

« Des femmes, ses officiers ordinaires, remplissaient la salle du festin, étendues sur tous les lits, ou couchées çà et là par terre. Quand elles apprennent que l'ennemi arrive, à moitié mortes de peur, elles essayent de réveiller Antoine; elles crient son nom, elles le soulèvent par le cou. Quelques-unes murmurent des douceurs à son oreille, d'autres le traitent plus rudement et vont jusqu'à le frapper; mais lui qui reconnaît leurs voix et leurs attouchements tend les bras par habitude, saisit et veut embrasser la première qu'il rencontre. Il ne peut ni dormir, tant on crie pour l'éveiller, ni s'éveiller tant il est ivre. Enfin, sans pouvoir secouer ce demi-sommeil, il est emporté sur les bras de ses centurions et de ses maîtresses [1].

1. Quint., *Inst. or.*, IV, 2.

Quand on possède un talent si âcre et si incisif, il est naturel qu'on ait l'humeur agressive. Aussi rien ne convenait-il mieux à Cælius que les luttes personnelles. Quoique le métier d'accusateur ne fût pas très-estimé à Rome, il ne perdait aucune occasion d'accuser. Il aimait et recherchait la discussion, parce qu'il était sûr d'y réussir, et qu'il avait de ces attaques violentes auxquelles on ne pouvait pas résister. Il souhaitait d'être contredit, car la contradiction l'animait et lui donnait des forces. Sénèque raconte qu'un jour un de ses clients, homme d'humeur pacifique, et qui sans doute avait souffert de ses brusqueries, se contentait, pendant un repas, de lui donner la réplique; Cælius se fâcha de ne pouvoir se fâcher. « Osez donc me contredire, lui dit-il avec colère, afin que nous soyons deux ici[1]. » Le talent de Cælius, tel que je viens de le dépeindre, convenait merveilleusement au temps où il a vécu. C'est ce qui achève d'expliquer la réputation dont il jouissait et l'importance qu'il avait prise parmi ses contemporains. Ce discuteur emporté, ce railleur impitoyable, cet accusateur véhément n'aurait pas été tout à fait à sa place dans des temps réguliers; mais au milieu d'une révolution il devenait un auxiliaire précieux, que tous les partis se disputaient. Cælius était d'ailleurs homme d'état aussi bien qu'orateur. C'est l'éloge que Cicéron lui donne le plus souvent. « Je ne con-

1. *De ira*, III, 8.

nais personne, lui dit-il, qui soit meilleur politique que vous[1]. » Il connaissait à fond les hommes; il avait la vue nette des situations; il se décidait vite, qualité que Cicéron appréciait beaucoup chez les autres, car c'était celle qui lui manquait le plus, et quand une fois il était décidé, il se mettait à l'œuvre avec une vigueur et une violence qui lui avaient gagné les sympathies de la foule. A une époque où le pouvoir appartenait à ceux qui osaient le prendre, l'audace de Cælius semblait lui promettre un brillant avenir politique.

Cependant, il avait aussi de grands défauts, qui lui venaient quelquefois de ses qualités mêmes. Il connaissait bien les hommes, c'est sans doute un grand avantage, mais dans l'étude qu'il faisait d'eux c'étaient toujours leurs méchants côtés qui le frappaient de préférence. A force de les retourner en tous sens, son effrayante pénétration finissait par mettre à nu quelque faiblesse. Ce n'était pas seulement pour ses adversaires qu'il réservait sa sévérité. Ses meilleurs amis n'échappaient pas à cette analyse trop clairvoyante. On voit, dans sa correspondance intime, qu'il connaît tous leurs défauts et qu'il ne se gêne pas pour les dire. Dolabella, son compagnon de plaisir, est un bavard médiocre, « incapable de garder un secret, même quand son indiscrétion devrait le perdre[2]. » Curion, son associé ordinaire dans les intrigues politiques, « n'est qu'un

1. *Ad fam.*, II, 8. — 2. *Ad fam.*, VIII, 6.

brouillon sans consistance, changeant au moindre vent, et qui ne sait rien faire de raisonnable[1]. » et cependant Curion et Dolabella, au moment où il les traitait de la sorte, avaient sur lui assez de crédit pour l'entraîner avec eux dans le parti de César. Quant à César lui-même, il ne parle pas mieux de lui, quoiqu'il se dispose à embrasser sa cause. Ce fils de Vénus, comme il l'appelle, ne lui paraît « qu'un égoïste qui se moque des intérêts de la république, et ne se soucie que des siens[2], » et il ne fait pas difficulté de reconnaître que dans son camp, où il va pourtant se rendre, il n'y a que « de malhonnêtes gens, qui ont tous des sujets de crainte dans le passé et de criminelles espérances pour l'avenir[3]. » Avec une disposition d'esprit pareille et un penchant si décidé à juger sévèrement tout le monde, il était naturel que Cælius ne s'abandonnât complétement à personne, et que personne n'osât tout à fait compter sur lui. Pour servir utilement une cause, il faut s'y livrer tout entier. Or comment pourrait-on le faire, si l'on n'est pas capable de s'aveugler un peu sur elle et de n'en pas trop voir les mauvais côtés ? Ces personnages avisés et clairvoyants, uniquement occupés de la crainte d'être dupes, et qui portent toujours avec eux une vue si nette des défauts d'autrui, ne sont jamais que des amis tièdes et des alliés

1. *Ad fam.*, VIII, 4.
2. *Ad fam.*, VIII, 5. Le sens de cette phrase est changé dans Orelli.
3. *Ad fam.*, VIII, 14.

inutiles. En même temps qu'ils n'inspirent pas de confiance au parti qu'ils veulent servir, parce qu'ils font toujours leurs réserves en le servant, ils ne sont pas assez susceptibles d'enthousiasme pour former eux-mêmes un parti, et manquent toujours de ce degré de passion qui fait entreprendre de grandes choses. Aussi arrive-t-il que, comme ils ne peuvent être ni chefs ni soldats, et qu'il leur est impossible de s'attacher aux autres ou d'attacher les autres à eux, ils finissent par se trouver seuls.

Ajoutons que Cælius, qui n'avait pas d'illusion sur les personnes, ne semblait pas avoir non plus de préférence pour les opinions. Il n'avait jamais cherché la réputation d'être un homme à principes ni de mettre de l'ordre et de la suite dans sa vie politique. Là, comme dans ses affaires privées, il vivait d'expédients. L'occasion, l'intérêt, l'amitié, lui faisaient une conviction de circonstance à laquelle il ne se piquait pas d'être longtemps fidèle. Il avait passé de Cicéron à Catilina lorsque Catilina lui avait semblé le plus fort; il revint à Cicéron quand Cicéron fut victorieux. Il fut l'ami de Clodius tant qu'il resta l'amant de Clodia ; il abandonna le frère en même temps qu'il quittait la sœur, et embrassa brusquement le parti de Milon. Il a plusieurs fois passé, et sans avoir de scrupules ni d'embarras, du peuple au sénat et du sénat au peuple. Au fond, la cause qu'il servait lui importait peu, et il n'avait pas à faire beaucoup d'efforts pour s'en détacher. Au moment où il avait l'air de se donner le plus de

mal pour elle, il en parlait d'un ton qui laissait penser qu'elle lui était très-étrangère. Même dans les affaires les plus graves, et quand il s'agit du sort de la république, il ne semble pas supposer que cela le regarde en rien, et qu'il soit intéressé à son salut ou à sa perte. « C'est affaire à vous, dit-il, riches vieillards[1]. » Mais lui, que lui importe? Comme il est toujours ruiné, il n'a jamais rien à perdre. Aussi tous les régimes lui sont-ils indifférents, et la curiosité seule lui fait-elle prendre intérêt à ces luttes, dans lesquelles il joue pourtant un rôle si actif. S'il se plonge avec tant d'ardeur dans les agitations de la vie publique, c'est qu'on y voit de plus près les événements et les hommes, qu'on y peut faire des réflexions piquantes et qu'on y trouve des spectacles amusants. Lorsqu'il annonce à Cicéron, avec une perspicacité remarquable, la guerre civile qui s'approche et les malheurs qui vont arriver, il ajoute : « Si vous ne couriez pas quelques dangers, je dirais que la fortune vous prépare un grand et curieux spectacle[2]. » Mot cruel, que Cælius a durement payé dans la suite, car ce n'est pas sans péril que l'on joue à ces jeux sanglants, et l'on devient souvent victime quand on pensait n'être que spectateur.

Lorsque cette guerre, qu'il annonçait ainsi à Cicéron, fut sur le point d'éclater, Cælius venait d'être nommé édile, et sa grande préoccupation était d'avoir des panthères de Cilicie pour les jeux qu'il vou-

1. *Ad fam.*, VIII, 13. — 2. *Ad fam.*, VIII, 14.

lait donner au peuple. En ce moment, après avoir plus ou moins séjourné dans tous les partis, il faisait profession de défendre la cause du sénat, c'est-à-dire qu'en parlant des sénateurs il disait « nos amis » et qu'il affectait de les appeler les « bons citoyens ; » ce qui ne l'empêchait pas, selon son habitude, d'avoir les yeux ouverts sur les fautes que pouvaient commettre les *bons citoyens* et de railler amèrement ses *amis*, quand l'occasion s'en présentait. Cicéron le trouvait froid et indécis; il aurait voulu le voir s'engager davantage. Au moment de son départ pour la Cilicie, il ne cessait de lui vanter les grandes qualités de Pompée : « Croyez-moi, lui disait-il, livrez-vous à ce grand homme, il vous accueillera volontiers[1]. » Mais Cælius se gardait bien d'en rien faire. Il connaissait Pompée, dont il a tracé à plusieurs reprises des portraits piquants; il l'admirait peu et ne l'aimait pas. S'il s'était tenu loin de lui au temps de sa plus grande puissance, ce n'était pas, on le comprend, pour se jeter dans ses bras quand cette puissance était menacée. A mesure que la crise qu'il avait prévue approchait, il mettait plus de soin à se tenir sur la réserve et attendait les événements.

C'était du reste le moment où les plus honnêtes hésitaient. Ces irrésolutions, qui ne semblent pas avoir beaucoup surpris alors, ont été bien sévèrement traitées de nos jours. Cependant il est facile de les comprendre. Les questions ne se posent pas

1. *Ad fam.*, II, 8.

aux yeux des contemporains avec la même netteté qu'à ceux de la postérité Quand on les regarde de loin, avec un esprit détaché de toute préoccupation, que d'ailleurs on embrasse à la fois les conséquences avec les principes et qu'on peut juger les causes par les résultats, rien n'est plus aisé que de se prononcer; mais il n'en est plus ainsi quand on vit au milieu des événements, et trop près d'eux pour en saisir l'ensemble, quand on a l'esprit prévenu par les engagements antérieurs ou les préférences personnelles, et quand la décision qu'on va prendre compromet la sécurité et la fortune. Alors il n'est plus possible d'avoir le regard aussi ferme. Ce qui ajoutait en ce moment à la confusion, c'était l'état d'anarchie où se trouvaient les anciens partis de la république romaine. A dire vrai, il n'y avait plus de partis, mais des coalitions. Depuis cinquante ans, on ne luttait plus pour des questions de principes, mais seulement pour des intérêts de personnes. Les opinions n'étant plus disciplinées comme autrefois, il s'ensuivait que les esprits timides qui ont besoin de s'attacher aux traditions anciennes pour se conduire flottaient au hasard et changeaient souvent. Ces variations éclatantes de personnages honorables et respectés jetaient le trouble dans les consciences peu sûres et rendaient le droit obscur. César, qui connaissait ces indécisions et qui espérait en profiter, faisait son possible pour en augmenter les causes. Au moment même où il se préparait à détruire la constitution de son pays, il avait le talent de paraî-



tre la respecter plus que tout le monde. Un juge expert en ces matières, et qui connaît à fond les lois romaines, a déclaré après un mûr examen que César avait la légalité pour lui, et que les griefs dont il se plaignait étaient fondés[1]. Il se gardait bien alors de découvrir tous ses projets et de parler avec autant de franchise qu'il le fit plus tard, lorsqu'il fut le maître. Tantôt il se présentait comme le successeur des Gracques et le défenseur des droits populaires; tantôt il affectait de dire, pour rassurer tout le monde, que la république n'était pas intéressée dans le débat, et il réduisait la querelle à une lutte d'influence entre deux compétiteurs puissants. Pendant qu'il rassemblait ses légions dans les villes de la haute Italie, il ne parlait que de son désir de conserver la paix publique; à mesure que ses adversaires devenaient plus violents, il se faisait plus modéré, et jamais il n'avait proposé des conditions si acceptables que depuis qu'il était sûr que le sénat ne voulait pas les écouter. De l'autre côté au contraire, dans le camp où devaient se trouver les modérés et les sages, il n'y avait qu'emportement et maladresse. On traitait d'ennemis publics ceux qui témoignaient quelque répugnance pour la guerre civile; on ne parlait que de proscrire et de confisquer, et l'exemple de Sylla était dans toutes les bouches. Il arrivait donc que, par une contradiction

1. Voyez l'excellent mémoire de M. Th. Mommsen intitulé : *Die Rechtsfrage zwischen Cæsar und dem Senat*. Breslau, 1857.

étrange, c'était dans le camp où l'on faisait profession de défendre la liberté qu'on réclamait avec le plus d'insistance des mesures exceptionnelles, et tandis que l'homme qui attendait tout de la guerre et dont l'armée était prête offrait la paix, ceux qui n'avaient pas un soldat sous les armes s'empressaient de la refuser. Ainsi des deux côtés les rôles étaient changés, et chacun paraissait parler et agir contrairement à ses intérêts ou à ses principes. Est-il surprenant qu'au milieu d'obscurités pareilles, et parmi tant de raisons d'hésiter, d'honnêtes gens, comme Sulpicius et Cicéron, dévoués à leur pays, mais plus faits pour le servir en des temps de calme que dans ces crises violentes, ne se soient pas décidés du premier coup?

Cælius aussi hésitait; mais ce n'était pas tout à fait pour les mêmes raisons que Cicéron et Sulpicius. Tandis qu'eux se demandaient avec anxiété où était le droit, Cælius cherchait seulement où était la force. C'est ce qu'il avouait lui-même avec une franchise singulière. « Dans les dissensions intestines, écrivait-il à Cicéron, aussi longtemps qu'on lutte par les moyens légaux et sans avoir recours aux armes, on doit s'attacher au parti le plus honnête; mais quand on en vient à la guerre, il faut se tourner vers les plus forts et regarder le parti le plus sûr comme le meilleur[1]. » Du moment qu'il se contentait de comparer les forces des deux rivaux, son

1. *Ad fam.*, VIII, 14

choix devenait plus facile; pour se décider, il suffisait d'ouvrir les yeux. On voyait d'un côté onze légions, soutenues par des auxiliaires éprouvés et commandées par le plus grand général de la république, qui étaient échelonnées sur les frontières et prêtes à entrer en campagne au premier signal[1]; de l'autre, peu ou point de troupes exercées, mais une grande abondance de jeunes gens d'illustres familles, aussi incapables de commander que peu disposés à obéir, et beaucoup de ces grands noms qui honorent plus un parti qu'ils ne le servent; ici un régime tout militaire et la discipline d'un camp, là des querelles, des discussions, des rancunes, des rivalités d'influences, des dissentiments d'opinion, enfin toutes les habitudes et tous les inconvénients de la place publique transportés dans un camp. Ce sont les embarras ordinaires d'un parti qui prétend défendre la liberté, car il est difficile d'imposer silence à des gens qui se battent pour conserver le droit de parler, et toute autorité devient vite suspecte quand on a pris les armes pour s'opposer à un abus d'autorité. Mais c'était surtout le caractère des deux chefs qui faisait la différence des deux partis. César paraissait à tout le monde, même à ses plus grands

1. On voit, à la fin du huitième livre du *De bello gallico*, que César avait huit légions en Gaule, une dans la Gaule cisalpine et deux qu'il donna à Pompée. A la première menace de guerre, il donna l'ordre à celles qui étaient en Gaule de se rapprocher des frontières. Après la prise de Corfinium, il avait trois de ses anciennes légions avec lui.

ennemis, un prodige d'activité et de prévoyance. Quant à Pompée, on voyait bien qu'il ne commettait que des fautes, et il n'était pas plus possible alors qu'aujourd'hui d'expliquer sa conduite. La guerre ne l'avait pas surpris ; il disait à Cicéron qu'il l'avait prévue depuis longtemps[1]. C'était peu de la prévoir, il avait paru la souhaiter ; c'est sur son avis qu'on avait refusé les propositions de César, et la majorité du sénat n'avait rien fait sans le consulter. Il avait donc vu venir la crise de loin, et pendant toute cette longue guerre diplomatique qui précéda les hostilités véritables, il avait eu le temps nécessaire pour se préparer. Aussi, quoiqu'il n'en parût rien, tout le monde croyait-il qu'il était prêt. Lorsqu'il disait avec sa jactance ordinaire qu'il n'avait qu'à frapper du pied la terre pour en faire sortir des légions, on supposait qu'il voulait parler de levées secrètes, d'alliances inconnues, qui au dernier moment lui amèneraient des troupes. Il avait une assurance qui redonnait du courage aux plus épouvantés. En vérité, une sécurité si étrange au milieu d'un danger si réel, chez un homme qui avait conquis des royaumes et conduit de si grandes affaires, passe l'imagination.

D'où pouvait donc venir à Pompée cette confiance ? Manquait-il de données exactes sur les forces de son adversaire ? croyait-il véritablement, comme il le disait, que ses troupes étaient mécon-

1. *Ad Att.*, VII, 4.

tentes, ses généraux infidèles, et que personne ne le suivrait dans la guerre qu'il allait faire à son pays? ou comptait-il sur la fortune de ses premières années, sur le prestige de son nom, sur ces hasards heureux qui lui avaient donné tant de victoires? Ce qui est certain, c'est qu'au moment où les vétérans d'Alésia et de Gergovie se réunissaient à Ravenne et se rapprochaient du Rubicon, l'imprudent Pompée affichait un grand mépris pour le général et pour ses troupes, *vehementer contemnebat hunc hominem*[1]! Mais cette forfanterie ne dura guère; à la nouvelle que César marchait résolûment sur Rome, elle tomba tout d'un coup, et ce même homme que Cicéron nous montrait tout à l'heure dédaignant son rival et prédisant sa défaite, il nous le fait voir, à quelques jours de distance, épouvanté et fuyant jusqu'au fond de l'Apulie sans oser s'arrêter ou tenir ferme nulle part. Nous avons la lettre que Pompée écrivit alors aux consuls et à Domitius, qui essayait au moins de résister dans Corfinium : « Sachez, leur dit-il, que je suis dans une grande inquiétude (*scitote me esse in summa sollicitudine*[2]). » Quel contraste avec les paroles insolentes de tout à l'heure! Voilà bien le style d'un homme qui, se réveillant en sursaut d'espérances exagérées, passe brusquement d'un excès à l'autre. Il n'avait rien préparé, parce qu'il était trop assuré du succès; il n'ose rien entreprendre parce qu'il est trop certain

1. *Ad Att.*, VII, 8. — 2. *Ad Att.*, VIII, 12.

de la défaite. Il n'a plus de confiance ni d'espoir en personne; toute résistance lui paraît inutile; il ne compte même plus sur le réveil de l'esprit patriotique, et il ne lui vient point à la pensée de faire un appel suprême à la jeunesse républicaine des municipes italiens. A chaque pas que son ennemi fait en avant, il recule davantage. Brindes même, avec ses fortes murailles, ne le rassure pas; il songe à quitter l'Italie et ne se croit en sûreté que s'il parvient à mettre la mer entre César et lui.

Cælius n'avait pas attendu si tard pour se déclarer. Avant même que la lutte ne fût engagée, il lui avait été facile de voir de quel côté était la force et où serait la victoire. Il avait alors fait hardiment volte-face, et s'était mis au premier rang parmi les amis de César. Il se déclara en soutenant avec sa vigueur ordinaire la proposition de Calidius, qui demandait qu'on renvoyât Pompée dans sa province d'Espagne. Quand l'espoir d'une solution pacifique fut tout à fait perdu, il quitta Rome avec ses amis Curion et Dolabella, et vint trouver César à Ravenne. Il le suivit dans sa marche triomphale à travers l'Italie; il le vit pardonner à Domitius, qui s'était fait prendre dans Corfinium, poursuivre Pompée et l'enfermer étroitement dans Brindes. C'est dans l'enivrement de ces succès rapides qu'il écrivait à Cicéron : « Avez-vous jamais vu d'homme plus sot que votre Pompée, qui nous jette dans de si grands troubles et y tient une conduite si puérile? Au contraire, avez-vous rien lu, rien entendu

qui surpasse l'ardeur de César dans l'action et sa modération dans la victoire? Que pensez-vous donc de nos soldats qui, au plus fort de l'hiver, malgré les difficultés d'un pays sauvage et glacé, ont fini la guerre en se promenant[1]? »

Une fois qu'il se fut engagé lui-même, Cælius n'eut plus d'autre pensée que d'entraîner avec lui Cicéron. Il savait qu'il ne pouvait rien faire qui fût plus agréable à César. Tout victorieux qu'il était, César, qui ne se faisait pas d'illusion sur ceux qui le servaient, sentait bien qu'il lui manquait quelques honnêtes gens pour donner à son parti une meilleure apparence. Le grand nom de Cicéron aurait suffi pour corriger le mauvais effet que produisait son entourage. Malheureusement Cicéron était fort difficile à décider: Il passa tout le temps qui sépare le passage du Rubicon de la prise de Brindes à changer d'opinion tous les jours. Des deux côtés on tenait également à se l'attacher, et les deux chefs eux-mêmes le sollicitaient, mais d'une façon très-différente. Pompée, toujours maladroit, lui écrivait des lettres courtes, impérieuses : « Prenez au plus tôt la voie Appienne, venez me trouver à Lucérie, à Brindes, vous y serez en sûreté[2]. » Singulier langage d'un vaincu qui s'obstine à parler en maître! César était bien plus habile : « Venez, lui disait-il, venez m'aider de vos conseils, de votre nom, de votre gloire[3]! » Ces ménagements, ces

1. *Ad fam.*, VIII, 15. — 2. *Ad Att.*, VIII, 11. — 3. *Ad Att.*, IX, 6.

avances d'un général victorieux, qui sollicitait humblement quand il avait le droit de commander, ne pouvaient pas laisser Cicéron insensible. En même temps, pour être plus sûr de le gagner, César lui faisait écrire par ses amis les plus chers, Oppius, Balbus, Trébatius, surtout Cælius, qui savait si bien le moyen de le prendre. On l'attaquait à la fois par toutes ses faiblesses; on ranimait de vieilles rancunes contre Pompée; on l'attendrissait par le tableau des malheurs qui menaçaient sa famille; on enflammait sa vanité en lui montrant l'honneur de réconcilier les partis et de pacifier la république.

Tant d'assauts devaient finir par ébranler une âme aussi faible. Au dernier moment, il semblait décidé à demeurer en Italie, dans quelque maison de campagne isolée ou dans quelque ville neutre, vivant hors des affaires, ne prenant parti pour personne, mais prêchant à tout le monde la modération et la paix. Déjà il avait commencé un beau traité sur la concorde des citoyens; il voulait l'achever dans ce loisir, et, comme il avait bonne opinion de son éloquence, il espérait bien qu'elle ferait tomber les armes des mains les plus obstinées. C'était une chimère sans doute; cependant, il ne faut pas oublier que Caton, qui n'est pas suspect, regrettait que Cicéron y eût si tôt renoncé. Il le blâmait d'être venu à Pharsale, où sa présence n'était pas d'un grand secours pour les combattants, tandis qu'il pouvait, en demeurant neutre, conserver son influence sur les deux rivaux et ser-

vir entre eux d'intermédiaire. Mais un seul jour renversa tous ces beaux projets. Lorsque Pompée quitta Brindes, où il ne se croyait plus en sûreté, et s'embarqua pour la Grèce, César, qui comptait sur cette nouvelle pour retenir Cicéron, s'empressa de la lui transmettre. Ce fut précisément ce qui le fit changer d'opinion. Il n'était pas un de ces hommes, comme Cælius, qui tournent avec la fortune et se décident pour le succès. Au contraire, il se sentit rapproché de Pompée dès qu'il le vit malheureux. « Je n'ai jamais souhaité partager sa prospérité, disait-il; que je voudrais avoir partagé son malheur[1] ! » Quand il sut que l'armée républicaine était partie, et avec elle presque tous ses anciens amis politiques; quand il sentit que sur cette terre italienne il n'y avait plus de magistrats, plus de consuls, plus de sénat, il fut saisi d'une profonde douleur; il lui sembla que le vide s'était fait autour de lui, et que le soleil même, suivant son expression, avait disparu du monde. Bien des gens venaient le féliciter de sa prudence, mais lui se la reprochait comme un crime. Il accusait amèrement sa faiblesse, son âge, son amour du repos et de la paix. Il n'avait plus qu'une pensée, c'était de partir au plus vite. « Je ne puis supporter mes regrets, disait-il; mes livres, mes études, ma philosophie ne me servent de rien. Je suis comme un oiseau qui veut s'envoler, et je regarde toujours du côté de la mer[2]. »

1. *Ad Att.*, IX, 12. — 2. *Ad Att.*, IX, 10.

Dès lors, sa résolution était prise. Cælius essaya en vain de le retenir au dernier moment par une lettre touchante, où il lui montrait sa fortune perdue et l'avenir de son fils compromis. Cicéron, quoique très-ému, se contenta de répondre avec une fermeté qui ne lui était pas ordinaire : « Je suis heureux de voir que vous preniez autant de souci pour mon fils; mais si la république subsiste, il sera toujours assez riche avec le nom de son père; si elle doit périr, il subira le sort commun de tous les citoyens[1]. » Et, bientôt après, il passa la mer pour se rendre dans le camp de Pompée. Ce n'est pas qu'il comptât sur le succès : en s'associant à un parti dont il connaissait toutes les faiblesses, il savait bien qu'il allait volontairement prendre sa part d'un désastre. « Je viens, disait-il, comme Amphiaraüs, me jeter vivant dans le gouffre[2]. » C'était un sacrifice qu'il croyait devoir faire à sa patrie, et il convient de lui en tenir d'autant plus de compte qu'il le faisait sans illusion et sans espérance.

Pendant que Cicéron allait ainsi rejoindre Pompée, Cælius accompagnait César en Espagne. Tout commerce entre eux devenait dès lors impossible; aussi leur correspondance, qui avait été jusque-là très-active, s'arrête-t-elle à ce moment. Il reste cependant encore une lettre, la dernière qu'ils se soient écrite, et qui forme un contraste étrange avec

1. *Ad fam.*, II, 16. — 2. *Ad fam.*, VI, 6.

celles qui précèdent. Cælius l'adressait à Cicéron quelques mois à peine après les événements dont je viens de parler, mais dans des circonstances très-différentes. Quoiqu'elle ne nous soit parvenue que très-mutilée, et que le sens de toutes les phrases ne soit pas facile à rétablir, on y voit clairement que celui qui l'écrivait était en proie à une irritation violente. Ce partisan zélé de César, qui cherchait à convertir les autres à son opinion, est devenu subitement un ennemi furieux; cette cause, qu'il défendait tout à l'heure avec tant de chaleur, il ne l'appelle plus qu'une cause détestable, et il trouve « qu'il vaut mieux mourir que d'y rester[1]. » Que s'était-il donc passé dans l'intervalle? Par quels motifs Cælius avait-il été entraîné à ce dernier changement, et quelle en fut l'issue? Il convient de le raconter, car ce récit pourra jeter quelque jour sur la politique du dictateur, et surtout faire mieux connaître son entourage.

III

Dans son traité *de l'Amitié*, Cicéron affirme qu'un tyran ne peut pas avoir d'amis[2]. En parlant ainsi, il songeait à César, et il faut avouer que cet exemple semble lui donner raison. On ne manque pas de courtisans quand on est le maître, et César, qui les

1. *Ad fam.*, VIII, 17. — 2. *De amic.*, 15.

payait bien, en a eu plus que tout autre; mais d'amis sincères et dévoués, on ne lui en connaît guère. Peut-être en avait-il parmi ces serviteurs plus obscurs dont l'histoire n'a pas conservé le souvenir[1], mais aucun de ceux qu'il plaça au premier rang et qu'il appela à partager sa fortune ne lui demeura fidèle. Ses libéralités n'ont fait que des ingrats, sa clémence n'a désarmé personne, et il a été trahi par ceux auxquels il avait le plus prodigué de faveurs. Les seuls qu'on puisse appeler véritablement ses amis, c'étaient ses soldats, les vétérans qui restaient de la grande guerre des Gaules; c'étaient ses centurions, qu'il connaissait tous par leur nom, et qui se faisaient si bravement tuer pour lui sous ses yeux : ce Scæva, qui à Dyrrhachium eut son bouclier percé de deux cent trente flèches[2], ce Crastinus, qui lui disait le matin de Pharsale : « Ce soir, tu me remercieras mort ou vivant[3]. » Ceux-là le servirent fidèlement, il les connaissait et comptait sur eux; mais il savait bien qu'il ne pouvait pas se fier à ses généraux. Quoiqu'il les eût comblés d'argent et d'honneurs après la victoire, ils étaient tous mécontents. Quelques-uns, les plus honnêtes, se sentaient tristes en

1. Il y aurait de l'injustice à passer sous silence le nom de Matius, dont il reste une si belle lettre à propos de la mort de César (*Ad fam.*, XI, 28). Celui-là était pour César un ami véritable; mais il faut remarquer que ce n'est pas parmi ceux qu'il avait faits préteurs ou consuls et dont il paya si souvent les dettes qu'il l'avait trouvé. Matius ne remplit jamais aucune fonction politique, et sans la correspondance de Cicéron son nom ne serait pas arrivé jusqu'à nous.

2. *De bell. civ*, III, 53. — 3. *De bell. civ.*, III, 91.

songeant qu'ils avaient détruit la république et versé leur sang pour établir le pouvoir absolu. Le plus grand nombre n'avait pas ces scrupules, mais tous trouvaient qu'on avait mal payé leurs services. La générosité de César, si grande qu'elle fût, n'avait pas suffi à les satisfaire. On leur avait livré la république, ils étaient préteurs et consuls, ils gouvernaient les provinces les plus riches, et cependant ils ne cessaient de se plaindre. Tout leur servait de prétexte pour murmurer. Antoine s'était fait adjuger à vil prix la maison de Pompée; quand on vint chercher l'argent, il se mit en colère et ne paya qu'en injures. Sans doute il dut trouver ce jour-là qu'on lui manquait d'égards et appeler César un ingrat. Il n'est point rare de voir ces hommes de guerre, si braves en face de l'ennemi et admirables un jour de bataille, redevenir, dans la vie ordinaire, de vulgaires ambitieux, pleins de basses jalousies et de convoitises insatiables. Ils commençaient par murmurer et se plaindre, ils finirent presque tous par trahir. Parmi ceux qui tuèrent César se trouvaient ses meilleurs généraux peut-être, Sulpicius Galba, le vainqueur des Nantuates, Basilus, un de ses plus brillants officiers de cavalerie, Décimus Brutus et Trébonius, les héros du siége de Marseille. Quant à ceux qui n'étaient pas du complot, ils ne se conduisirent guère mieux ce jour-là. Lorsqu'on lit dans Plutarque le récit de la mort de César, on a le cœur serré de voir que personne n'ait essayé de le défendre. Les conjurés n'étaient qu'une soixantaine, et il y avait plus de huit

cents sénateurs. La plupart d'entre eux avaient servi dans son armée ; tous lui devaient l'honneur de siéger dans la curie, dont ils n'étaient pas dignes, et ces misérables, qui tenaient de lui leur fortune et leur dignité, qui mendiaient sa protection et vivaient de ses faveurs, le regardèrent tuer sans rien dire. Tout le temps que dura cette lutte horrible, tandis que, « comme une bête assaillie par des chasseurs, il se débattait entre ces épées tirées contre lui[1], » ils demeurèrent immobiles sur leurs siéges, et tout leur courage consista à s'enfuir quand Brutus, à côté du cadavre sanglant essaya de parler. Cicéron se souvenait de cette scène, dont il avait été témoin, lorsqu'il disait plus tard : « C'est le jour où tombent les oppresseurs de leur patrie qu'on voit bien qu'ils n'avaient pas d'amis[2]. »

Quand les généraux de César, qui avaient tant de motifs de lui rester fidèles, le trahissaient, pouvait-il compter davantage sur ces alliés douteux qu'il avait recrutés sur le forum, et qui, avant de le servir, avaient servi toutes les causes? Pour accomplir ses desseins, il avait besoin d'hommes politiques ; il lui en fallait le plus grand nombre possible, afin que le gouvernement nouveau ne parût pas être un régime tout militaire. Aussi n'était-il pas difficile, et les prenait-il sans choisir. C'étaient les malhonnêtes gens de tous les partis qui étaient venus à lui de préférence. Il les accueillait bien, quoiqu'il les

1. Plut., *Cæs.* — 2. *De amic.*, 15.

estimât peu, et les traînait partout à sa suite. Cicéron en avait été fort effrayé quand César vint le voir avec eux à Formies. « Dans toute l'Italie, disait-il, il n'y a pas un coquin qui ne soit avec lui[1], » et Atticus, si réservé d'ordinaire, ne pouvait s'empêcher d'appeler ce cortége une troupe infernale[2]. Quelque habitué qu'on soit à voir l'initiative de révolutions pareilles prise par des gens qui n'ont pas grand'-chose à perdre, il y a lieu cependant d'être surpris que César n'ait pas trouvé quelques alliés plus honorables. Ceux qui lui sont le plus contraires sont bien forcés de reconnaître que dans ce qu'il voulait détruire tout ne méritait pas d'être conservé. La révolution qu'il méditait avait des motifs sérieux, il était naturel qu'elle eût aussi des partisans sincères. Comment donc se fait-il que, parmi ceux qui l'aidèrent à changer un régime dont beaucoup se plaignaient, dont tout le monde avait souffert, il y en ait si peu qui semblent agir par conviction, et que presque tous au contraire ne soient que des conspirateurs à gages travaillant sans sincérité pour un homme qu'ils n'aiment pas et à une œuvre qu'ils jugent mauvaise?

Peut-être faut-il expliquer la composition du parti de César par les moyens ordinaires qu'il prenait pour le recruter. On ne voit pas que lorsqu'il voulait gagner quelqu'un à sa cause, il ait perdu son temps à lui démontrer les défauts du gouvernement ancien

1. *Ad Att.*, IX, 19. — 2. *Ad Att.*, IX, 18.

et les mérites de celui qu'il voulait mettre à sa place. Il employait des arguments plus simples et plus sûrs : il payait. C'était bien connaître les hommes de son temps, et il ne se trompait pas en pensant que, dans une société toute livrée au luxe et aux plaisirs, les croyances affaiblies ne laissaient plus de place qu'aux intérêts. Il organisa donc sans scrupule un vaste système de corruption. La Gaule lui en fournit les moyens. Il la pilla aussi vigoureusement qu'il l'avait vaincue, « s'emparant, dit Suétone, de tout ce qu'il trouvait dans les temples des dieux, et prenant les villes d'assaut, moins pour les punir que pour avoir un prétexte de les dépouiller[1]. » C'est avec cet argent qu'il se faisait des partisans. Ceux qui venaient le voir ne s'en allaient jamais les mains vides. Il ne négligeait même pas de faire des présents aux esclaves et aux affranchis qui avaient quelque influence sur leurs maîtres. Pendant qu'il était absent de Rome, l'habile Espagnol Balbus et le banquier Oppius, qui étaient ses hommes d'affaires, distribuaient des largesses en son nom : ils venaient discrètement au secours des sénateurs embarrassés ; ils se faisaient les trésoriers des jeunes gens de grande famille qui avaient épuisé les ressources paternelles. Ils prêtaient sans intérêt, mais on savait bien par quels services il faudrait un jour se libérer. C'est ainsi qu'ils achetèrent Curion, qui se fit payer très-cher : il avait plus de 60 millions de sesterces

1. Suét., *Cæs.*, 54.

de dettes (12 millions de francs). Cælius et Dolabella, qui n'étaient guère mieux dans leurs affaires, furent probablement conquis par les mêmes moyens. Jamais corruption ne s'étendit sur une plus large échelle et ne s'étala avec plus d'impudence. Presque tous les ans, pendant l'hiver, César revenait dans la Gaule cisalpine avec les trésors des Gaulois. Alors le marché était ouvert, et les grands personnages arrivaient à la file. Un jour, à Lucques, il en vint tant à la fois qu'on compta deux cents sénateurs dans l'appartement et cent vingt licteurs à la porte.

En général, la fidélité des gens qu'on achète ne dure pas beaucoup plus longtemps que l'argent qu'on leur a donné; or, en leurs mains, l'argent ne dure guère, et le jour où l'on se lasse de fournir à leurs prodigalités, il faut commencer à se méfier d'eux. Il y avait de plus ici, pour tous ces amis politiques de César, une raison particulière qui devait faire d'eux, un jour ou l'autre, des mécontents. Ils avaient grandi au milieu des orages de la république; ils s'étaient jetés de bonne heure dans cette vie active et bruyante, et ils en avaient pris le goût. Personne n'avait usé et abusé plus qu'eux de la liberté de la parole; ils lui devaient leur influence, leur pouvoir, leur renommée. Par une étrange inconséquence, ces hommes qui travaillaient de toutes leurs forces à établir un gouvernement absolu étaient ceux qui pouvaient le moins se passer des luttes de la place publique, de l'agitation des affaires, des

émotions de la tribune, c'est-à-dire de ce qui n'existe que dans les gouvernements libres. Il n'y avait personne à qui le pouvoir despotique dût paraître bientôt plus lourd qu'à ceux qui n'avaient pu supporter même le joug léger et équitable de la loi. Aussi ne tardèrent-ils pas à s'apercevoir de la faute qu'ils avaient commise. Ils comprirent qu'en aidant un maître à confisquer la liberté des autres, ils avaient livré la leur. En même temps il leur était bien facile de voir que le nouveau régime qu'ils avaient établi de leurs mains ne pouvait pas leur rendre ce que l'ancien leur aurait donné. Qu'était-ce en effet que ces dignités et ces honneurs dont on prétendait les payer, quand un seul homme possédait la réalité du pouvoir? Il y avait sans doute encore des préteurs et des consuls; mais quelle comparaison pouvait-on faire entre ces magistrats dépendants d'un homme, soumis à ses caprices, dominés par son autorité, obscurcis et comme effacés par sa gloire, et ceux de l'ancienne république? De là devaient naître inévitablement des mécomptes, des regrets, et souvent aussi des trahisons. Voilà comment ces alliés que César avait recrutés dans les divers partis politiques, après lui avoir été fort utiles, ont tous fini par lui causer de grands embarras. Aucun de ces esprits remuants et indociles, indisciplinés de nature et d'habitude, n'a consenti volontiers à subir une discipline, et ne s'est résigné de bon cœur à obéir. Dès qu'ils n'étaient plus sous les yeux du maître et contenus par sa main puissante, les anciens instincts

reprenaient chez eux le dessus ; ils redevenaient à la première occasion les séditieux d'autrefois, et dans cette ville pacifiée par le pouvoir absolu, à chaque absence de César les troubles recommençaient. C'est ainsi que Cælius, Dolabella, Antoine, ont compromis la tranquillité publique qu'ils étaient chargés de maintenir. Curion, le chef de cette jeunesse ralliée au gouvernement nouveau, mourut trop vite pour avoir eu le temps d'être mécontent ; mais à la façon légère et dégagée dont il parlait déjà de César dans ses conversations intimes, au peu d'illusion qu'il semblait avoir sur lui, on peut conjecturer qu'il aurait fait comme les autres[1].

Il est facile maintenant de comprendre quelles raisons avait Cælius de se plaindre, et comment cette ambition, que les dignités de l'ancienne république n'avaient pas contentée, finit par se trouver mal à l'aise dans le régime nouveau. On s'explique alors la lettre étrange qu'il avait écrite à Cicéron, et cette déclaration de guerre qu'il faisait à César et à son parti. Le mécontentement s'était glissé chez lui de bonne heure. Dès le début de la guerre civile, quand on le félicitait des succès des siens, il répondait tristement : « Que me fait cette gloire, qui n'arrive pas jusqu'à moi[2] ? » C'est qu'il commençait à comprendre que dans le nouveau gouvernement il n'y avait plus de place que pour un homme, et qu'à lui seul allait appartenir désormais la gloire

1. *Ad Att.*, x, 4. — 2. *Ad fam.*, VIII, 15.

comme le pouvoir. César l'emmena avec lui dans son expédition d'Espagne, sans lui donner, paraît-il, l'occasion de s'y distinguer. De retour à Rome, il fut nommé préteur, mais il n'eut pas la préture urbaine, qui était la plus honorable, et Trébonius lui fut préféré. Cette préférence, qu'il regarda comme un outrage, lui causa un violent dépit. Il résolut de s'en venger, et n'attendit qu'une occasion. Elle lui sembla venue quand il vit César partir avec toutes ses troupes pour la Thessalie à la poursuite de Pompée. Il crut qu'en l'absence du dictateur et de ses soldats, au milieu des émotions de l'Italie, dans laquelle circulaient mille bruits contradictoires sur les résultats de la lutte, il pourrait tenter un coup décisif. Le moment était bien choisi; mais, ce qui l'était mieux encore, c était la question même sur laquelle Cælius résolut d'engager le combat. Rien ne fait plus d'honneur à son habileté politique que d'avoir discerné si nettement les côtés faibles du parti victorieux, et d'avoir vu d'un coup d'œil la meilleure position qu'on pouvait prendre pour l'attaquer avec succès.

Quoique César fût maître de Rome et de l'Italie, et qu'on prévît que l'armée républicaine ne l'arrêterait pas, il lui restait encore de grandes difficultés à surmonter. Cælius le savait bien; il n'ignorait pas que dans les luttes politiques le succès est souvent une épreuve pleine de dangers. Après que l'ennemi est vaincu, on a les siens à maintenir, ce qui donne quelquefois plus de peine. Il faut résister à

des convoitises qu'on a tolérées jusque-là, ou même qu'on a paru encourager, quand le moment de les satisfaire semblait éloigné; il faut surtout se défendre contre les espérances exagérées que la victoire fait naître chez ceux qui l'ont remportée, et qu'elle ne pourra pas réaliser. D'ordinaire, tant qu'on n'est pas le plus fort et qu'on veut se faire des partisans, on n'épargne pas les promesses; mais, le jour qu'on arrive au pouvoir, il est bien difficile de tenir tous les engagements qu'on a pris, et ces beaux programmes d'opposition qu'on a acceptés et répandus deviennent alors de grands embarras. César était le chef reconnu du parti démocratique; c'est de là que lui venait sa force. On se souvient qu'il avait dit, en entrant en Italie, qu'il venait rendre la liberté à la république asservie par une poignée d'aristocrates. Or, le parti démocratique, dont il se proclamait ainsi le mandataire, avait son programme tout préparé. Ce n'était plus tout à fait celui des Gracques. Après un siècle de luttes souvent sanglantes, les haines s'étaient envenimées, et les folles résistances de l'aristocratie avaient rendu le peuple plus exigeant. Chacun des chefs qui, depuis Caius Gracchus, s'étaient proposés à le conduire, afin de l'entraîner plus sûrement à sa suite, avait formulé pour lui quelque demande nouvelle. Clodius avait prétendu établir le droit illimité d'association et gouverner la république par les sociétés secrètes. Catilina promettait la confiscation et le pillage; aussi son souvenir était-il resté très-popu-

laire. Cicéron parle des repas funèbres qu'on célébrait en son honneur et des fleurs dont on couvrait son tombeau[1]. César, qui se présentait pour leur succéder, ne pouvait pas tout à fait répudier leur héritage; il fallait bien qu'il promît qu'il achèverait leur œuvre et satisferait aux vœux de la démocratie. En ce moment, elle ne paraissait pas se soucier beaucoup de réformes politiques; ce qu'elle voulait, c'était une révolution sociale. Être nourri sans rien faire, aux frais de l'État, au moyen de distributions gratuites très-fréquemment répétées; s'approprier les meilleures terres des alliés en envoyant des colonies dans les villes italiennes les plus riches; arriver à une sorte de partage des biens, sous prétexte de reprendre à l'aristocratie le domaine public qu'elle s'était approprié, tel était l'idéal ordinaire des plébéiens; mais, ce qu'ils demandaient avec le plus d'insistance, ce qui était devenu le mot d'ordre de tout ce parti, c'était l'abolition des dettes, ou, comme on disait, la destruction des registres des créanciers (*tabulæ novæ*), c'est-à-dire la violation autorisée de la foi publique, et la banqueroute générale décrétée par la loi. Ce programme, si violent qu'il fût, César avait paru l'accepter en se proclamant le chef de la démocratie. Tant que la lutte fut douteuse, il s'était bien gardé de faire des réserves, de peur d'affaiblir son parti par des divisions. Aussi croyait-on que, dès

1. *Pro Flacco*, 38.

qu'il serait victorieux, il se mettrait à l'œuvre pour le réaliser.

Mais César n'était pas seulement venu pour détruire un gouvernement, il voulait en fonder un autre, et il n'ignorait pas que sur la spoliation et la banqueroute on ne peut rien établir de solide. Après s'être servi sans remords du programme de la démocratie pour renverser la république, il comprit qu'un rôle nouveau commençait pour lui. Le jour où il fut maître de Rome, son instinct d'homme d'état et son intérêt de souverain en firent un conservateur. En même temps qu'il tendait la main aux hommes modérés des partis anciens, il n'avait pas de scrupule à rentrer souvent dans les traditions de l'ancien régime.

Il est certain que l'œuvre de César, à la prendre dans son ensemble, est loin d'être celle d'un révolutionnaire. Beaucoup de ses lois ont été louées par Cicéron après les ides de mars; c'est assez dire qu'elles n'étaient pas conformes aux vœux et aux espérances de la démocratie. Il envoya quatre-vingt mille citoyens pauvres dans des colonies, mais au delà de la mer, en Afrique et en Grèce. Il ne pouvait pas songer à abolir tout à fait les libéralités que l'État faisait au peuple de Rome, mais il les restreignit. Au lieu de trois cent vingt mille citoyens qui y prenaient part sous la république, il n'en admit plus que cent cinquante mille; il ordonna que ce nombre ne serait pas dépassé, et que tous les ans le préteur remplacerait ceux de ces

privilégiés de la misère qui seraient morts dans l'année. Loin de rien changer au régime prohibitif qui était en vigueur sous la république, il établit des droits d'entrée sur les marchandises étrangères. Il publia une loi somptuaire, beaucoup plus sévère que les précédentes, qui réglait en détail la façon dont il fallait s'habiller et se nourrir, et la fit exécuter avec une rigueur tyrannique. Les marchés étaient gardés militairement, de peur qu'on y vendît rien de ce que la loi défendait d'acheter, et on autorisait les soldats à pénétrer dans les maisons et à saisir jusque sur les tables les comestibles prohibés. Ces mesures, qui gênaient le commerce et l'industrie, et qui par conséquent nuisaient aux intérêts du peuple, César les avait empruntées aux traditions des gouvernements aristocratiques. Elles ne pouvaient donc pas être populaires; mais, ce qui l'était encore moins, c'étaient les restrictions qu'il apporta au droit de réunion. Ce droit, auquel la démocratie tenait plus qu'à tout autre, avait été respecté jusqu'aux derniers temps de la république, et le tribun Clodius s'en était habilement servi pour épouvanter le sénat et faire régner la terreur sur le forum. Sous prétexte d'honorer les dieux lares de chaque carrefour, il s'était formé des associations de quartier (*collegia compitalicia*) qui contenaient des citoyens pauvres et des esclaves. Religieuses d'abord, ces sociétés étaient bientôt devenues politiques. A l'époque de Clodius, elles formaient une sorte d'armée régulière de la démocratie, et jouaient

le même rôle dans les émeutes de Rome que chez nous les sections en 93. A côté de ces associations permanentes, et sur le même modèle, il s'en formait de temporaires toutes les fois qu'avait lieu quelque grande élection. On enrôlait les gens par quartier, on les divisait en décuries et en centuries, on leur choisissait des chefs qui les menaient voter militairement, et, comme en général ce n'était pas pour rien que le peuple donnait son suffrage, on désignait par avance un personnage important, nommé *sequester*, entre les mains duquel on déposait la somme que promettait le candidat, et des distributeurs (*divisores*) chargés, après le vote, de la répartir entre chaque tribu. Voilà comment s'exerçait à Rome le suffrage universel à la fin de la république, et de quelle façon cette race, naturellement amie de la discipline, était parvenue à discipliner le désordre. César, qui s'était souvent servi de ces associations secrètes, qui avait dirigé par elles les élections et dominé les délibérations du forum, ne voulut plus les souffrir quand il n'en eut plus besoin. Il pensa qu'un gouvernement régulier ne subsisterait pas longtemps, s'il laissait fonctionner auprès de lui ce gouvernement occulte. Il ne recula donc pas devant des mesures sévères pour se débarrasser de ce désordre organisé. Au grand scandale de ses amis, il supprima d'un seul coup toutes les sociétés politiques, ne laissant exister que les plus anciennes, qui n'offraient pas de dangers.

C'étaient là des mesures vigoureuses et qui de-

vaient blesser bien des gens; aussi n'osa-t-il les prendre que plus tard, après Munda et Thapsus, quand son autorité n'était plus contestée par personne, et qu'il se sentait assez fort pour résister à la démocratie, son ancienne alliée. Lorsqu'il partit pour Pharsale, il avait encore beaucoup de ménagements à garder; la prudence lui commandait de ne pas mécontenter ses amis, quand il lui restait tant d'ennemis. D'ailleurs, il y avait certaines questions qu'on ne pouvait pas remettre, tant la démocratie les avait prises à cœur et exigeait une solution immédiate. Telle était surtout l'abolition des dettes. César s'en occupa dès son retour d'Espagne; mais ici encore, malgré les difficultés de sa situation, il ne fut pas aussi radical qu'on le supposait. Placé entre ses instincts de conservateur et les exigences de son parti, il s'arrêta à un terme moyen : au lieu d'abolir complétement les dettes, il se contenta de les réduire. Il ordonna d'abord que toutes les sommes payées jusque-là pour les intérêts seraient déduites du capital; ensuite, pour rendre plus facile le paiement de la somme ainsi diminuée, il régla que les propriétés des débiteurs seraient estimées par des arbitres, qu'on en fixerait non pas la valeur actuelle, mais celle qu'elles avaient avant la guerre civile, et que les créanciers seraient obligés de les prendre à ce taux. Suétone dit que, de cette façon, la créance était diminuée de plus du quart. Assurément, ces mesures nous paraissent encore très-révolution-

naires. Nous ne comprenons pas ces interventions du pouvoir, pour spolier sans motif des particuliers d'une partie de leur fortune, et rien ne nous semble plus injuste que de voir la loi elle-même déchirer des contrats qui sont placés sous sa sauvegarde; mais alors l'impression ne fut pas la même. Les créanciers, qui craignaient qu'on ne leur laissât rien, s'estimaient très-heureux de ne pas tout perdre, et les débiteurs, qui avaient compté être tout à fait libérés, se plaignaient amèrement qu'on voulût leur faire payer quelque chose. De là des mécomptes et des murmures. « En ce moment, écrivait Cælius, à l'exception de quelques usuriers, tout le monde ici est pompéien[1]. »

Pour un ennemi caché comme Cælius, l'occasion d'éclater était bonne. Il s'empressa de la saisir et de profiter de cette désaffection dont il était témoin. Sa tactique était hardie. Prendre pour lui ce rôle de démocrate avancé, ou, comme on dirait aujourd'hui, de socialiste, dont César ne voulait pas, former de tous ces mécontents un parti plus radical et s'en déclarer le chef, tel fut le plan qu'il imagina. Pendant que les arbitres nommés pour évaluer les biens des débiteurs s'acquittaient de leur mieux de leurs fonctions délicates et que le préteur de la ville, Trébonius, jugeait les contestations qui s'élevaient à propos de leur arbitrage, Cælius fit placer sa chaise curule à côté du tribunal de Trébonius, et s'érigeant de sa

1. *Ad fam.*, VIII, 17.

propre autorité en juge des arrêts de son collègue et de son supérieur, il déclara qu'il appuierait les réclamations de ceux qui auraient à s'en plaindre; mais, soit que Trébonius contentât tout le monde, soit plutôt qu'on eût peur de César, personne n'osa se présenter. Ce premier échec ne découragea pas Cælius : il pensa au contraire que plus la situation devenait difficile, plus il fallait payer d'audace, et, malgré l'opposition du consul Servilius et de tous les autres magistrats, il publia deux lois fort hardies, l'une qui faisait remise à tous les locataires d'un an de loyer, l'autre qui abolissait entièrement toutes les dettes. Cette fois le peuple sembla disposé à venir en aide à celui qui prenait si résolûment son parti : des troubles eurent lieu; le sang coula, comme autrefois sur le forum; Trébonius, attaqué par une multitude furieuse, fut renversé de son tribunal et ne se sauva que par miracle. Cælius triomphait et croyait sans doute qu'une révolution nouvelle allait commencer; mais, par une singulière coïncidence, il allait se trouver victime de la même erreur qui plus tard perdit Brutus. Dans des causes tout à fait opposées, ces deux hommes si différents se trompaient de la même façon : tous les deux avaient trop compté sur le peuple de Rome. L'un lui rendait la liberté et le croyait capable de la désirer et de la défendre, l'autre l'appelait aux armes en lui promettant de lui faire part de la fortune des riches; mais le peuple n'écouta ni l'un ni l'autre, car il n'était pas plus susceptible de mauvaises passions que de

nobles instincts. Son rôle était fini, il en avait le sentiment : le jour où il avait abdiqué entre les mains du pouvoir absolu, il avait semblé perdre entièrement la mémoire du passé. Dès lors on le voit renoncer à toute initiative politique, et rien n'est plus capable de l'arracher à son apathie. Ces droits souhaités avec tant d'ardeur et conquis avec tant de peine, ces convoitises entretenues avec tant de soin par les chefs populaires, le tribunat et les lois agraires, tout lui devient indifférent. C'est déjà ce peuple de l'empire si admirablement peint par Tacite, le plus misérable de tous les peuples, complaisant à tous les succès, cruel pour tous les revers, qui accueille tous ceux qui triomphent avec les mêmes applaudissements, et dont le seul rôle dans toutes les révolutions consiste à former, quand la lutte est finie, le cortége du vainqueur.

Un peuple pareil ne pouvait être un appui sérieux pour personne, et Cælius avait tort de compter sur lui. Si, par un reste d'habitude, il avait un jour paru sensible à ces grandes promesses qui l'avaient ému tant de fois, alors qu'il était libre, cette émotion ne fut que passagère, et il suffit de quelques cavaliers qui traversaient Rome par hasard pour le faire rentrer dans l'ordre. Le consul Servilius fut armé par le sénat de la fameuse formule qui suspendait tous les pouvoirs légaux et concentrait l'autorité dans une seule main. Aidé de ces troupes de passage, il défendit à Cælius d'exercer les fonctions de sa charge, et, comme Cælius résistait, il fit briser sa chaise cu-

rule[1] et l'arracha de la tribune, d'où il ne voulait pas descendre. Cette fois le peuple resta tranquille, et pas une voix ne répondit à celle qui essayait de réveiller dans ces âmes éteintes les anciennes passions. Cælius rentra chez lui la rage dans le cœur. Après un déshonneur aussi public, il ne pouvait plus rester dans Rome. Aussi s'empressa-t-il de la quitter, disant à tout le monde qu'il allait s'expliquer avec César; mais il avait bien d'autres projets. Puisque Rome l'abandonnait, Cælius allait essayer de soulever l'Italie et de renouveler la guerre sociale. C'était une entreprise audacieuse, et cependant, avec l'aide d'un homme intrépide dont il s'était ménagé l'appui, il ne désespérait pas d'y réussir. Il y avait alors en Italie un ancien conspirateur, Milon, qui s'était fait redouter par ses violences pendant cette anarchie qui suivit le consulat de Cicéron. Condamné plus tard pour assassinat, il s'était réfugié à Marseille. César, en rappelant tous les bannis, avait excepté celui-là, dont il redoutait l'audace incorrigible; mais, sur l'invitation de Cælius, il était revenu en cachette et attendait les événements. Cælius alla le trouver, et tous deux écrivirent des lettres pressantes aux municipes italiens pour leur faire de grandes

1. Un détail curieux, conservé par Quintilien, nous apprend qu'au milieu de ces graves affaires, dans lesquelles il jouait sa vie, Cælius conservait la légèreté de son caractère et son humeur railleuse. Après que sa chaise curule eut été brisée, il en fit construire une autre tout en lanières de cuir et l'apporta au consul. Tous les spectateurs éclatèrent de rire. On racontait que Servilius avait, dans sa jeunesse, reçu les étrivières.



promesses et les exciter à prendre les armes. Les municipes restèrent tranquilles. Cælius et Milon furent bien forcés alors de se servir de la dernière ressource qui leur restait. Abandonnés par les citoyens libres de Rome et de l'Italie, ils s'adressèrent aux populations serviles, ouvrant les prisons d'esclaves et appelant à eux les pâtres de l'Apulie et les gladiateurs des jeux publics. Quand ils eurent, par ces moyens, rassemblé quelques partisans, ils se séparèrent pour tenter isolément la fortune, mais aucun des deux ne réussit. Milon, qui avait osé attaquer une ville importante défendue par un préteur avec une légion, fut tué d'un coup de pierre Cælius, après avoir essayé vainement de faire déclarer pour lui Naples et la Campanie, fut contraint de rétrograder jusqu'à Thurium. Là, il rencontra des cavaliers espagnols et gaulois qu'on envoyait de Rome, et comme il s'avançait pour leur parler et leur promettait de l'argent s'ils voulaient le suivre, ils le tuèrent.

Ainsi périt à trente-quatre ans cet intrépide jeune homme qui avait espéré balancer la fortune de César. Jamais plus vastes desseins n'eurent une fin aussi misérable. Après avoir montré une incroyable audace et formé des projets de plus en plus hardis à mesure que les premiers échouaient, après avoir en quelques mois essayé successivement de soulever le peuple de Rome, l'Italie, les esclaves, il mourut obscurément de la main de quelques barbares qu'il voulait porter à trahir leur devoir, et sa mort, sur-

venue au moment où tous les yeux étaient fixés sur Pharsale, passa presque inaperçue. Qui oserait dire pourtant que cette fin, si triste qu'elle soit, n'était pas méritée ? N'était-il pas juste, après tout, qu'un homme qui avait toujours vécu d'aventures pérît comme un aventurier ? Ce n'était pas un politique achevé, quoi que prétende Cicéron ; il lui a manqué, pour l'être, d'avoir une croyance et de se dévouer à la servir. L'instabilité de ses sentiments, les inconséquences de sa conduite, cette sorte de scepticisme qu'il affectait pour toutes les opinions, n'ont pas moins nui à son talent qu'à son caractère. S'il avait su mettre plus d'unité dans sa vie, s'il s'était attaché de bonne heure à quelque parti honnête, ses qualités, trouvant un emploi digne d'elles, auraient atteint leur perfection. Il aurait pu succomber sans doute, mais mourir à Pharsale ou à Philippes est encore un honneur dont la postérité tient compte. Au contraire, comme il a changé d'opinions autant de fois que d'intérêts ou de caprices, comme il a tour à tour servi les partis les plus opposés sans croire à la justice d'aucun, il n'a jamais été qu'un orateur incomplet et qu'un politique de hasard, et il est mort sur un grand chemin comme un malfaiteur vulgaire. Cependant, malgré ses fautes, l'histoire a quelque peine à le maltraiter. Les écrivains anciens ne parlent jamais de lui qu'avec une secrète complaisance. L'eclat qui entoura sa jeunesse, les agréments de son esprit, l'élégance qu'il sut conserver jusque dans les plus tristes désordres, une sorte de

franchise hardie qui l'empêchait de chercher des prétextes honorables pour des choses qui ne l'étaient pas, cette vue nette des situations dans la vie politique, cette connaissance des hommes, cette fécondité de ressources, cette vigueur de résolution, cette intrépidité à tout oser et à jouer sans cesse sa tête, tant de brillantes qualités mêlées à de si grands défauts ont désarmé les juges les plus rigoureux. Le sage Quintilien lui-même, si peu fait pour comprendre cette nature emportée, n'a pas osé cependant être sévère pour lui. Après avoir loué les grâces de son esprit et son éloquence mordante, il se contente d'ajouter pour toute morale : « C'était un homme qui méritait de se conduire mieux et de vivre plus longtemps, *dignus vir cui mens melior et vita longior contigisset*[1] ! »

Au moment où mourut Cælius, cette jeunesse élégante dont il était le modèle, et que les vers de Catulle et les lettres de Cicéron nous ont permis de connaître, avait déjà disparu en partie. Il ne restait presque aucun de ces jeunes gens qui brillaient aux fêtes de Baïes et qu'on applaudissait au forum. Catulle était mort le premier, au moment où son talent, mûri par l'âge, devenait plus sérieux et plus élevé. Son ami Calvus allait le suivre de près, emporté à trente-cinq ans, sans doute par les fatigues de la vie publique. Curion avait été tué par les soldats de Pompée, comme Cælius le fut par ceux

1. *Inst. orat.*, x, 1.

de César. Dolabella survivait, mais pour peu de temps, et il allait périr aussi d'une façon tragique. C'était une génération révolutionnaire que la révolution moissonnait, car il est vrai de dire, selon le mot célèbre, que dans tous les temps comme dans tous les pays elle dévore ses enfants.

CÉSAR ET CICÉRON

CÉSAR ET CICÉRON

I

CICÉRON ET LE CAMP DE CÉSAR DANS LES GAULES.

Cicéron ne se trompait pas lorsqu'il disait un jour à César : « Après nous, il y aura de grands débats sur votre compte, comme il y en a eu parmi nous-mêmes[1]. » Il est certain que c'est le personnage de l'histoire sur lequel on discute encore avec le plus d'acharnement. Aucun n'a excité plus de sympathies ni soulevé plus de colères, et il faut reconnaître qu'il semble y avoir en lui de quoi justifier les unes et les autres. On ne peut ni l'admirer ni le blâmer sans quelques réserves, et il attire toujours de quelque côté ceux qu'il repousse d'un autre. Les gens même qui le détestent le plus et qui ne peuvent pas lui pardonner la révolution politique

1. *Pro Marcello*, 9.

qu'il a accomplie, lorsqu'ils viennent à songer à ses victoires ou quand ils lisent ses écrits, se sentent saisis pour lui d'une complaisance secrète.

Plus ce personnage est complexe et discuté, plus il importe, pour se faire de lui une idée juste, d'interroger ceux qui ont pu le connaître. Quoique Cicéron ait été presque toute sa vie séparé de César par des dissentiments graves, deux fois il eut l'occasion d'entretenir avec lui des relations intimes : pendant la guerre des Gaules, il fut son allié politique et son correspondant assidu; après Pharsale, il redevint son ami et se fit l'intermédiaire entre le vainqueur et ceux qu'il avait condamnés à l'exil. Cherchons ce qu'il nous dit de lui à ces deux moments de sa vie où il l'a vu de plus près, et recueillons dans sa correspondance, qui nous fait si bien connaître les hommes importants de cette époque, les renseignements qu'elle contient sur celui qui fut le plus grand de tous.

I

Il faut d'abord que je rappelle par quels événements Cicéron fut amené à déserter le parti aristocratique, auquel il s'était attaché depuis son consulat, pour servir la fortune des triumvirs, et comment l'ami courageux d'Hortensius et de Caton devint le complaisant de Pompée et de César. Ce n'est pas une belle époque de sa vie, et ses admirateurs

les plus résolus la dissimulent le plus qu'ils le peuvent. Cependant il y a quelque intérêt, peut-être même quelque profit, à s'y arrêter un moment.

Quand Cicéron revint de l'exil auquel Clodius l'avait fait condamner après son consulat, son retour fut un véritable triomphe. Brindes, où il débarqua, célébra son arrivée par des fêtes publiques. Tous les citoyens des municipes qui bordaient la voie Appienne l'attendaient sur la route, et il arrivait de toutes les fermes voisines des pères de famille avec leurs femmes et leurs enfants pour le voir passer. A Rome, il fut reçu par une multitude immense entassée sur les places publiques ou rangée sur les degrés des temples. « Il semblait, disait-il, que toute la ville se fût arrachée de ses fondements pour venir saluer son libérateur[1]. » Chez son frère, où il allait habiter, il trouva les plus grands personnages du sénat qui l'attendaient, et en même temps des adresses de félicitations de toutes les sociétés populaires de la ville. Il est probable que parmi ceux qui les avaient signées il s'en trouvait qui, l'année précédente, avaient voté avec le même empressement la loi qui l'exilait, et que beaucoup battaient des mains à son retour qui avaient applaudi à son départ; mais les peuples ont parfois de ces entraînements étranges et généreux. Il leur arrive de se dégager par un élan imprévu des rancunes, des méfiances, des petitesses de l'esprit de parti, et, au moment où les

1. *In Pis.*, 22.

passions semblent le plus ardentes et les divisions le plus vives, de s'unir tout à coup pour rendre hommage à un grand talent ou à un grand caractère qui, on ne sait comment, les a vaincus. D'ordinaire, ces mouvements de reconnaissance et d'admiration s'arrêtent vite; mais n'eussent-ils duré qu'un jour, ils sont un honneur immortel pour celui qui en a été l'objet, et l'éclat qu'ils laissent suffit à éclairer toute une vie. Aussi, faut-il pardonner à Cicéron d'avoir parlé si souvent et avec tant d'effusion de ce beau jour. Un peu d'orgueil était ici légitime et naturel. Comment une âme aussi tendre aux applaudissements populaires aurait-elle résisté à l'ivresse d'un retour triomphal? « Je ne crois pas seulement revenir de l'exil, disait-il; il me semble que je monte au ciel[1]. »

Mais il ne tarda pas à redescendre sur la terre. Quoi qu'il eût pu croire au premier moment, il reconnut bientôt que cette ville qui l'accueillait avec tant de fêtes n'était pourtant pas changée, et qu'il la retrouvait dans l'état où il l'avait quittée. L'anarchie y régnait depuis trois ans, mais une anarchie telle, que malgré tous les exemples que nous ont donnés nos révolutions, nous avons peine à nous la figurer. Depuis que les triumvirs, pour s'emparer de la république, avaient déchaîné la démagogie, elle était tout à fait maîtresse. Un hardi tribun, transfuge de l'aristocratie, et qui portait le plus

1. *Pro Dom.*, 28.

beau nom de Rome, Clodius, s'était chargé de la conduire, et, autant que c'était possible, de la discipliner. Il avait déployé dans cette œuvre difficile beaucoup de talents et d'audace, et y avait assez bien réussi pour mériter de devenir la terreur des honnêtes gens. Quand nous parlons de la démagogie romaine, il ne faut pas oublier qu'elle était bien plus effrayante que la nôtre, et qu'elle se recrutait d'éléments plus redoutables. Quelque juste effroi que nous cause la populace qui, aux jours d'émeute, sort tout à coup des bas-fonds de nos villes manufacturières, souvenons-nous qu'à Rome ces couches inférieures descendaient bien plus bas encore. Au-dessous des étrangers sans aveu et des ouvriers sans pain, instrument ordinaire des révolutions, il y avait toute cette foule d'affranchis démoralisés par la servitude, et à qui la liberté n'avait donné qu'un moyen de plus de mal faire; il y avait ces gladiateurs dressés à combattre la bête ou l'homme, et qui se jouaient avec la mort des autres et avec la leur; il y avait surtout ces esclaves fugitifs, les pires de tous, qui, après avoir volé ou assassiné chez eux et vécu de pillage pendant la route, venaient de toute l'Italie se réfugier et se perdre dans l'obscurité des quartiers populaires de Rome, multitude immonde et terrible de gens sans famille, sans patrie, qui, placés par l'opinion générale hors de la loi et de la société, n'avaient rien à respecter comme ils n'avaient rien à perdre. C'est parmi eux que Clodius recrutait ses bandes. Les enrôlements se faisaient au grand jour,

dans un des endroits les plus fréquentés de Rome, près des *degrés Auréliens*. On organisait ensuite les nouveaux soldats en décuries et en centuries, sous des chefs énergiques. Ils se réunissaient par quartiers dans des sociétés secrètes, où ils allaient prendre le mot d'ordre, et avaient leur centre et leur arsenal au temple de Castor. Le jour venu, et quand on avait besoin d'une manifestation populaire, les tribuns ordonnaient de fermer les boutiques; alors, les artisans rejetés sur la voie publique et toute l'armée des sociétés secrètes s'acheminaient ensemble vers le forum. Là, ils rencontraient, non pas les honnêtes gens, qui, se sentant inférieurs, restaient chez eux, mais des gladiateurs et des pâtres que le sénat, pour se défendre, faisait venir des contrées sauvages du Picenum ou de la Gaule, et la bataille commençait. « Figurez-vous Londres, dit M. Mommsen, avec la population esclave de la Nouvelle-Orléans, la police de Constantinople, l'industrie de Rome moderne, et songez à l'état politique de Paris en 1848 : vous aurez quelque idée de Rome républicaine à ses derniers moments. »

Il n'y avait plus de loi qu'on respectât, plus de citoyen, plus de magistrat qui fût à l'abri de la violence. Un jour on brisait les faisceaux d'un consul, le lendemain on laissait pour mort un tribun. Le sénat lui-même, entraîné par l'exemple, avait fini par perdre cette qualité qu'un Romain perdait la dernière, la gravité. Dans cette assemblée de rois, comme avait dit un Grec, on se disputait avec une

brutalité révoltante. Cicéron ne surprenait personne lorsqu'il donnait à ses adversaires les noms de *pourceau*, d'*ordure* et de *chair pourrie*. Quelquefois les discussions devenaient si vives que le bruit en arrivait jusqu'à cette foule émue qui remplissait les portiques voisins de la curie. Elle y prenait part alors, et avec tant de violence que les sénateurs épouvantés s'empressaient de fuir[1]. Au forum, on le comprend, c'était bien pis encore. Cicéron rapporte que, quand on était fatigué de s'insulter, on se crachait au visage[2]. Il fallait prendre d'assaut la tribune lorsqu'on voulait parler au peuple, et on risquait sa vie pour essayer de s'y maintenir. Les tribuns avaient trouvé une nouvelle manière d'obtenir l'unanimité des suffrages pour les lois qu'ils proposaient: c'était de faire battre et de chasser tous ceux qui s'avisaient de n'être pas de leur opinion. Mais nulle part les luttes n'étaient plus ardentes qu'au champ de Mars les jours d'élection. On en était réduit à regretter l'époque où l'on trafiquait publiquement de la voix des électeurs[3]. En ce moment, on ne se donnait même plus la peine d'acheter les dignités publiques : on trouvait plus commode de les prendre de force. Chaque parti se rendait avant le jour au champ de Mars. Des rencontres avaient lieu dans les chemins qui y conduisaient. On se pressait d'y arriver avant ses adversaires, ou, s'ils

1. *Ad Quint.*, II, 1. — 2. *Ad Quint.*, II, 3.
3. Appien (*Bell. civ.*, II, 19.) prétend qu'on alla jusqu'à offrir 800 talents (4 400 000 fr.) du consulat.

y étaient déjà établis, on les attaquait pour les déloger : naturellement les dignités appartenaient à ceux qui restaient maîtres de la place. Au milieu de toutes ces bandes armées, il n'y avait de sécurité pour personne. On était réduit à se fortifier dans sa maison de peur d'y être surpris. On ne pouvait plus sortir qu'avec un cortége de gladiateurs et d'esclaves. Pour aller d'un quartier à l'autre, on prenait autant de précautions que si l'on avait eu à traverser une contrée déserte, et l'on se rencontrait au détour d'une rue avec la même frayeur qu'on aurait eue au coin d'un bois. Au milieu de Rome, il y avait des batailles véritables et des siéges en règle. C'était une manœuvre ordinaire que de mettre le feu à la maison de ses ennemis, au risque d'incendier tout un quartier, et vers la fin il ne se passait pas d'élection ou d'assemblée populaire sans que le sang ne coulât. « Le Tibre, dit Cicéron en parlant d'un de ces combats, fut rempli des corps des citoyens, les égouts publics en furent comblés, et l'on fut forcé d'étancher avec des éponges le sang qui ruisselait du forum[1]. »

Voilà dans quelles obscures convulsions périssait la république romaine et quels désordres honteux usaient ses dernières forces. Cicéron connaissait bien cette anarchie sanglante et les dangers qu'il allait y courir. Aussi avait-il pris, avant de rentrer à Rome, la résolution d'être prudent pour ne plus s'exposer

1. *Pro Sext.*, 35.

à en sortir. Ce n'était pas une de ces âmes que le malheur rend plus fortes, et qui trouvent une sorte de plaisir à lutter avec la mauvaise fortune. L'exil l'avait découragé. Pendant les longs ennuis de son séjour en Thessalie, il avait fait un triste retour sur le passé. Il s'était reproché comme des crimes ses velléités de courage et d'indépendance, l'audace qu'il avait eue de combattre les puissants, et la faute qu'il avait commise de se lier trop étroitement au parti qu'il jugeait le meilleur, mais qui était évidemment le plus faible. Il revenait bien décidé à s'engager le moins qu'il pourrait avec personne, à désarmer ses ennemis par ses complaisances et à ménager tout le monde. C'est la conduite qu'il tint à son arrivée, et ses premiers discours sont des chefs-d'œuvre de politique. Il est visible qu'il penche encore vers l'aristocratie, qui avait pris une part très-active à son retour, et il a pour la louer de beaux accents de patriotisme et de reconnaissance; mais déjà il commence à caresser César, et il appelle Pompée « le plus vertueux, le plus sage, le plus grand des hommes de son siècle et de tous les siècles[1]. » En même temps, il nous dit lui-même qu'il se gardait bien de paraître au sénat quand on devait y traiter des questions irritantes, et qu'il avait grand soin de se sauver du forum dès que la discussion y devenait trop vive. « Plus de remèdes énergiques, répondait-il à ceux qui essayaient de le

1. *Ad pop. pro red.*, 7.

pousser à quelque action d'éclat; je veux me traiter par le régime[1]. »

Cependant il s'aperçut bientôt que cette adroite réserve ne suffisait pas à écarter de lui tout danger. Tandis qu'il faisait rebâtir sa maison du Palatin, qui avait été détruite après son départ, les bandes de Clodius se jetèrent sur les ouvriers, les dispersèrent, et, enhardis par ce succès, mirent le feu à celle de son frère Quintus, qui était voisine. Quelques jours plus tard, comme il se promenait sur la voie Sacrée, il entendit tout à coup un grand bruit, et vit en se retournant des bâtons levés et des épées nues. C'étaient les mêmes gens qui venaient l'assaillir. Il eut grand'peine à se sauver dans le vestibule d'une maison amie pendant que ses esclaves se battaient bravement devant la porte pour lui donner le temps de s'échapper. Caton n'aurait pas été ému de ces violences; Cicéron dut en être très-effrayé : elles lui firent surtout comprendre que son système de ménagements habiles n'assurait pas suffisamment sa sécurité. Il était probable en effet qu'aucun parti ne s'exposerait pour le défendre tant qu'il n'aurait à lui donner que des compliments, et comme il ne pouvait pas rester seul et sans secours au milieu de toutes ces factions armées, il fallait bien que, pour trouver l'appui dont il avait besoin, il consentît à s'engager davantage avec l'une d'elles.

Mais laquelle devait-il choisir? C'était une ques-

1. *Ad Att.*, IV, 3. *Ego diæta curari incipio, chirurgiæ tædet.*

tion grave, qui allait mettre son intérêt aux prises avec ses sympathies. Toutes ses préférences étaient évidemment pour l'aristocratie. Il s'était étroitement attaché à elle vers l'époque de son consulat, et depuis ce temps il faisait profession de la servir : c'était pour elle qu'il venait de braver la colère du peuple et de s'exposer à l'exil. Mais cet exil même lui avait appris combien le parti le plus honnête était aussi le moins sûr. Au dernier moment, le sénat n'avait pas trouvé de moyen plus efficace pour le sauver que de faire des décrets inutiles, de prendre des vêtements de deuil et d'aller se jeter en corps aux pieds des consuls. Cicéron jugeait que ce n'était pas assez. En se voyant si mal défendu, il avait soupçonné que des gens qui ne prenaient pas plus résolûment ses intérêts n'étaient pas fâchés de sa disgrâce; et peut-être ne se trompait-il pas. L'aristocratie romaine, quoi qu'il eût fait pour elle, ne pouvait pas oublier qu'il était un homme nouveau. Les Appius, les Cornélius, les Manlius, regardaient toujours avec quelque déplaisir ce petit bourgeois d'Arpinum que les suffrages populaires avaient fait leur égal. Encore aurait-on pu lui pardonner sa fortune, s'il l'avait supportée lui-même avec plus de modestie; mais on connaît sa vanité : elle n'était que ridicule, l'aristocratie, qu'elle blessait, la trouvait criminelle. Elle ne pouvait pas souffrir la fierté légitime avec laquelle il rappelait sans cesse qu'il n'était qu'un parvenu. Elle trouvait étrange qu'attaqué par des insolences, il osât répondre par des

19

railleries; et récemment encore elle s'était montrée scandalisée qu'il se fût oublié lui-même au point d'acheter la villa de Catulus à Tusculum et d'aller loger au Palatin dans la maison de Crassus. Cicéron, avec sa finesse ordinaire, démêlait très-bien tous ces sentiments de l'aristocratie, et même il les exagérait. Depuis qu'il était revenu de l'exil, il avait encore contre elle d'autres griefs. Elle s'était donné beaucoup de peine pour le faire rappeler; mais elle n'avait pas prévu l'éclat de son retour, et il ne semble pas qu'elle en ait été contente. « Ceux qui m'ont coupé les ailes, dit Cicéron, sont fâchés de voir qu'elles repoussent[1]. » Depuis ce moment, ses bons amis du sénat ne voulurent plus rien faire pour lui. Il avait trouvé sa fortune très-compromise, sa maison du Palatin brûlée, ses villas de Tusculum et de Formies pillées et détruites, et l'on se décidait avec peine à l'indemniser de ces pertes. Ce qui l'irritait encore davantage, c'est qu'il voyait bien qu'on ne partageait pas sa colère contre Clodius. A ses emportements furieux, on se montrait froid, on restait muet. Quelques-uns même, les plus habiles, affectaient de ne parler qu'avec estime de ce tribun factieux, et ne rougissaient pas de lui tendre la main en public. D'où pouvaient venir leurs ménagements pour un homme qui les avait si peu ménagés? C'est qu'ils espéraient s'en servir, et qu'ils nourrissaient en secret la pensée d'appeler la démagogie au secours

1. *Ad Att.*, IV, 2.

de l'aristocratie en péril. Cette alliance, quoique moins ordinaire que celle de la démagogie avec le despotisme, n'était pas cependant impossible, et les bandes de Clodius, si l'on parvenait à se l'attacher, auraient permis au sénat de tenir les triumvirs en respect. Cicéron, qui s'apercevait de cette politique, craignait d'en être la victime; il regrettait alors amèrement les services qu'il avait essayé de rendre au sénat, et qui lui avaient coûté si cher. En se rappelant les dangers auxquels il s'était exposé pour le défendre, les luttes opiniâtres et malheureuses qu'il avait soutenues pendant quatre ans, la ruine de sa fortune politique et les désastres de sa fortune privée, il disait avec tristesse : « Je le vois bien maintenant, je n'étais qu'un sot (*scio me asinum germanum fuisse*)[1]. »

Il ne lui restait donc qu'à se tourner vers les triumvirs. C'est le conseil que lui donnaient le sage Atticus son ami et son frère Quintus, que l'incendie de sa maison avait contre son habitude rendu prudent; c'est le parti qu'il était lui-même tenté de prendre toutes les fois qu'il venait de courir quelque danger nouveau. Cependant il éprouvait quelque peine à se décider. Les triumvirs avaient été jusque-là ses ennemis les plus cruels. Sans parler de Crassus, dans lequel il détestait un complice de Catilina, il savait bien que c'était César qui avait lâché Clodius contre lui, et il ne pouvait pas oublier que Pompée,

1. *Ad Att.*, IV, 5.

qui avait juré de le défendre, l'avait lâchement abandonné à la vengeance de ses deux amis; mais il n'avait pas le choix des alliances, et puisqu'il n'osait plus se fier au parti aristocratique, il était bien forcé de se mettre sous la protection des autres. Il lui fallut donc se résigner. Il autorisa son frère à s'engager pour lui auprès de César et de Pompée, et se mit en mesure de servir leur ambition. Son premier acte, après son retour, avait été de demander pour Pompée un de ces pouvoirs extraordinaires dont il était si avide : il lui avait fait confier pour six ans le soin de pourvoir à la subsistance de Rome, et à cette occasion on l'avait revêtu d'une autorité presque sans limites. Peu de temps après, quoique le trésor public fût épuisé, il fit accorder une somme d'argent à César pour payer ses légions et la permission d'avoir dix lieutenants sous ses ordres. Lorsque l'aristocratie, qui comprenait dans quel dessein il faisait la conquête des Gaules, voulut l'empêcher de la poursuivre, ce fut encore Cicéron qui demanda et qui obtint qu'on lui laisserait achever son œuvre. C'est ainsi que l'ancien ennemi des triumvirs devint leur défenseur ordinaire devant le sénat. L'appui qu'il consentit à leur donner ne leur fut pas inutile. Son grand nom et sa parole éloquente attiraient à lui les modérés de tous les partis, ceux dont l'opinion était chancelante et les convictions indécises, ceux surtout qui, fatigués d'une liberté trop orageuse, cherchaient partout une main ferme qui leur donnât le repos; et tous ceux-là, joints aux amis personnels

de César et de Pompée, aux créatures que le riche Crassus s'était faites en les payant et aux ambitieux de toute sorte qui pressentaient l'avénement du régime monarchique et voulaient être les premiers à le saluer, formaient dans le sénat une sorte de majorité dont Cicéron était l'orateur et le chef, et qui rendait aux triumvirs l'important service de donner une sanction légale à ce pouvoir qu'ils avaient conquis par la violence et qu'ils exerçaient par l'illégalité.

Cicéron avait enfin obtenu le repos. Ses ennemis le craignaient, Clodius n'osait plus se risquer à l'attaquer, on l'enviait d'être entré si avant dans la familiarité des nouveaux maîtres, et cependant cette conduite habile, qui lui valait les remercîments des triumvirs et les félicitations d'Atticus, ne laissait pas quelquefois de lui peser. Il avait beau se dire que « sa vie avait repris son éclat, » il n'en éprouvait pas moins des remords de servir des gens dont il connaissait l'ambition et qu'il savait redoutables à la liberté de son pays. Au milieu des efforts qu'il faisait pour les satisfaire, il avait des réveils subits de patriotisme qui le faisaient rougir. Sa correspondance intime porte à chaque instant la trace des alternatives par lesquelles il passait. Un jour il écrivait à Atticus d'un ton léger et résolu : « Laissons là l'honneur, la justice et les belles maximes !... Puisque ceux qui ne peuvent rien ne veulent pas m'aimer, essayons de nous faire aimer de ceux qui

peuvent tout[1]. » Mais la honte le prenait le lendemain, et il ne pouvait s'empêcher de dire à son ami : « Est-il rien de plus triste que notre vie, la mienne surtout ? Si je parle d'après mes convictions, je passe pour fou ; si j'écoute mes intérêts, on m'accuse d'être esclave ; si je me tais, on dit que j'ai peur[2]. » Même dans ses discours publics, malgré la réserve qu'il s'impose, on sent percer ses déplaisirs secrets. Il me semble qu'on les découvre surtout dans ce ton incroyable d'amertume et de violence qui lui est alors familier. Jamais, peut-être, il n'a prononcé d'invectives plus passionnées. Or ces excès d'emportement contre les autres viennent souvent d'une âme qui n'est pas contente de soi. Ce qui rendait à ce moment son éloquence si amère, c'était ce sentiment de malaise intérieur qu'on éprouve quand on est dans une mauvaise voie et qu'on n'a pas le courage d'en sortir. Il ne pardonnait pas à ses anciens amis leurs railleries et aux nouveaux leurs exigences, il se reprochait secrètement ses lâches concessions, il en voulait aux autres et à lui-même, et Vatinius ou Pison payait pour tout le monde. Dans cette situation d'esprit, il ne pouvait être un ami sûr pour personne. Il lui arrivait de se retourner brusquement contre ses nouveaux alliés, et de leur porter des coups d'autant plus désagréables qu'ils étaient moins attendus. Quelquefois il se donnait le plaisir d'attaquer leurs meilleurs

1. *Ad Att.*, IV, 5. — 2. *Ad Att.*, IV, 6.

amis pour montrer aux autres et se prouver à lui-même qu'il n'avait pas entièrement perdu sa liberté. On avait été fort surpris de l'entendre, dans un discours où il défendait les intérêts de César, vanter avec excès Bibulus, que Cesar détestait. Un jour même il parut tout à fait prêt à revenir vers ceux qu'avant de les abandonner il appelait les honnêtes gens. L'occasion lui semblait bonne pour rompre d'une façon solennelle avec son nouveau parti. L'amitié des triumvirs s'était fort refroidie. Pompée n'était pas content des succès de cette guerre des Gaules, qui menaçait de faire oublier ses anciennes victoires. Cicéron, qui l'entendait parler sans ménagements de son rival, jugea qu'il pouvait sans danger donner quelque satisfaction à sa conscience irritée, et voulut par un coup d'éclat mériter le pardon de ses anciens amis. Profitant de quelque embarras qu'on suscitait à l'exécution de la loi agraire de César, il annonça pompeusement qu'aux ides de mai il parlerait sur la vente des terres de Campanie, qui par cette loi étaient distribuees au peuple. L'effet de sa déclaration fut très-grand. Les alliés des triumvirs étaient aussi scandalisés que surpris, et le parti aristocratique s'empressa d'accueillir avec des transports de joie l'éloquent transfuge qui lui revenait; mais en quelques jours tout se tourna contre lui. Au moment même où il se décidait à ce coup d'éclat, l'alliance qu'on croyait rompue entre les triumvirs se renouait à Lucques, et au milieu d'une cour de flatteurs ils se partageaient encore une fois le

monde. Cicéron allait donc se trouver de nouveau seul et sans appui en présence d'un ennemi irrité et tout puissant qui menaçait de le livrer encore à la vengeance de Clodius. Atticus grondait; Quintus, qui s'était engagé pour son frère, se plaignait rudement qu'on le fît manquer de parole; Pompée, quoiqu'il eût secrètement encouragé la défection, affectait de s'en fâcher plus que personne. Le malheureux Cicéron, attaqué de tous les côtés et tremblant d'avoir soulevé tant de colères, s'empressa de se soumettre et promit tout ce qu'on voulut. C'est ainsi que cette tentative d'indépendance ne fit que rendre son esclavage plus lourd.

A partir de ce moment, il semble avoir plus résolûment accepté sa situation nouvelle, par le sentiment qu'il avait qu'il ne pouvait pas la changer. Il se résigna à combler d'éloges de plus en plus hyperboliques le vaniteux Pompée, qui n'en avait jamais assez. Il consentit à devenir, avec Oppius et Balbus, l'homme d'affaires de César et à surveiller les monuments qu'il faisait construire. Il alla plus loin, et voulut bien, à la prière de ses puissants protecteurs, tendre la main à des gens qu'il regardait comme ses plus grands ennemis. Pour un homme qui avait les haines si violentes, ce n'était pas un petit sacrifice; mais du moment qu'il entrait si résolûment dans leur parti, il fallait bien qu'il acceptât leurs amitiés comme il défendait leurs desseins. On commença par le réconcilier avec Crassus. Ce fut une grande affaire, et qui ne s'acheva pas

en un jour, car lorsqu'on croyait leur vieille inimitié apaisée, elle se ranima tout d'un coup dans une discussion du sénat, et Cicéron maltraita son nouvel allié avec une violence qui le surprit lui-même. « Je croyais ma haine épuisée, disait il naïvement, et je ne pensais pas qu'il m'en restât dans le cœur[1]. » On lui demanda ensuite de prendre la défense de Vatinius; il y consentit d'assez bonne grâce, quoiqu'il eût prononcé contre lui l'année précédente une invective furieuse. Les avocats à Rome étaient assez accoutumés à ces brusques revirements, et Cicéron en avait donné déjà plus d'un exemple. Lorsque Gabinius revint d'Égypte, après avoir rétabli le roi Ptolémée contre l'ordre formel du sénat, Cicéron, qui ne pouvait pas le souffrir, trouvant l'occasion bonne pour le perdre, se préparait à l'attaquer; mais Pompée vint le prier instamment de le défendre. Il n'osa pas résister, changea de rôle, et se résigna à parler pour un homme qu'il détestait, dans une cause qu'il jugeait mauvaise. Il eut au moins la consolation de perdre son procès, et quoique en toute occasion il tînt beaucoup au succès, il est probable que cet échec ne lui causa pas de peine.

Mais il comprenait bien que tant de complaisance et de soumission, et tous ces démentis éclatants qu'il était forcé de se donner à lui-même, finiraient par soulever contre lui l'opinion publique. Aussi

1. *Ad fam.*, I, 9.

s'avisa-t-il d'écrire vers cette époque à son ami Lentulus, l'un des chefs de l'aristocratie, une lettre importante, qu'il destinait probablement à être répandue, et où il expliquait sa conduite[1]. Dans cette lettre, après avoir raconté les faits à sa façon et assez maltraité ceux dont il abandonnait le parti, ce qui est un moyen commode et généralement employé pour prévenir leurs plaintes et les rendre responsables du mal qu'on va leur faire, il se hasarde à présenter, avec une étrange franchise, une sorte d'apologie de la versatilité politique. Les raisons qu'il donne pour la justifier ne sont pas toujours très-bonnes; mais il faut croire qu'on n'en peut pas trouver de meilleures, puisqu'on n'a pas cessé de s'en servir. Sous prétexte que Platon a dit quelque part « qu'il ne faut pas faire plus violence à sa patrie qu'à son père, » Cicéron pose en principe qu'un homme politique ne doit pas s'obstiner à vouloir ce que ses concitoyens ne veulent plus, ni perdre sa peine à tenter des oppositions inutiles. Les circonstances changent, il faut changer avec elles, et s'accommoder au vent qui souffle pour ne pas se briser sur l'écueil. Est-ce là, d'ailleurs, véritablement changer ? Ne peut on pas vouloir au fond la même chose et servir son pays sous des drapeaux différents ? On n'est pas inconstant pour défendre, selon les circonstances, des opinions qui semblent contradictoires, si par des routes opposées on marche au

1. *Ad fam.*, I, 9.

même but, et ne sait-on pas « qu'il faut souvent changer la direction des voiles, quand on veut arriver au port? » Ce ne sont là que de ces maximes générales qu'un politique inventif imagine pour couvrir ses faiblesses, et il n'y a pas à les discuter. La meilleure manière de défendre Cicéron, c'est de rappeler en quel temps il a vécu, et comme il était peu fait pour ce temps. Ce littérateur élégant, cet artiste ingénieux, cet ami des arts tranquilles, avait été placé, par un caprice du sort, dans une des époques les plus violentes et les plus troublées de l'histoire. Que pouvait faire, parmi ces luttes sanglantes où la force était maîtresse, un homme de loisir et d'étude, qui n'avait d'autre arme que sa parole et qui rêvait toujours les plaisirs de la toge et les lauriers pacifiques de l'éloquence? Il fallait une âme plus virile que la sienne pour tenir tête à ces assauts. Les événements, plus forts que lui, confondaient à chaque instant ses desseins et se jouaient de sa volonté hésitante. A son entrée dans la vie politique, il avait pris pour devise le repos et l'honneur, *otium cum dignitate;* mais ce ne sont pas deux choses qu'il soit facile d'unir ensemble en des temps de révolution, et presque toujours on perd l'une des deux quand on veut trop conserver l'autre. Les caractères résolus, qui le savent bien, font tout d'abord leur choix entre elles, et, selon qu'on est Caton ou Atticus, on se décide dès le premier jour pour le repos ou pour l'honneur. Les indécis, comme Cicéron, passent de l'un à l'autre, selon les circonstances, et les compro-

mettent à la fois tous les deux. Nous sommes arrivés, dans l'histoire de sa vie, à l'un de ces moments pénibles où il sacrifie l'honneur au repos; ne lui soyons pas trop sévères, et souvenons-nous que plus tard il a sacrifié non-seulement son repos, mais même sa vie, pour sauver son honneur.

II

Un des résultats de la nouvelle politique de Cicéron fut de lui donner l'occasion de bien connaître César. Ce n'est pas qu'ils eussent été jusque-là étrangers l'un à l'autre. Le goût qu'ils avaient tous deux pour les lettres, la communauté de leurs études, les avaient réunis dans leur jeunesse, et de ces premiers rapports, qui ne s'oublient jamais, il leur était resté un fonds de sympathie et de bienveillance mutuelles. Mais, comme dans la suite ils s'étaient attachés à des partis contraires, les événements n'avaient pas tardé à les séparer. Au forum, au sénat, ils avaient pris l'habitude d'être toujours d'un avis opposé, et naturellement leur amitié avait souffert de la vivacité de leurs discussions. Cependant Cicéron nous dit que, même quand ils étaient le plus animés l'un contre l'autre, César n'avait jamais pu le haïr[1].

La politique les avait désunis, la politique les

1. *In Pis.*, 32.

rapprocha. Quand Cicéron se fut tourné vers le parti des triumvirs, leurs relations intimes recommencèrent; mais cette fois leur situation était différente, et leur liaison ne pouvait plus avoir le même caractère. L'ancien condisciple de Cicéron était devenu pour lui un protecteur. Ce n'était plus un attrait mutuel ou des études communes, c'était l'intérêt et la nécessité qui les unissaient ensemble, et leurs liens nouveaux étaient formés par une sorte d'accord réciproque dans lequel l'un des deux livrait son talent et un peu de son honneur afin que l'autre lui garantît le repos. Ce ne sont pas là, il faut l'avouer, des circonstances bien favorables pour faire naître une amitié sincère. Cependant, lorsqu'on lit la correspondance intime de Cicéron, où il parle à cœur ouvert, on ne peut douter qu'il n'ait trouvé beaucoup de charmes dans ces rapports avec César qui lui semblaient d'abord devoir être si difficiles. C'est probablement qu'il les comparait à ceux qu'il lui fallait, à la même époque, entretenir avec Pompée. César au moins était toujours affable et poli. Quoiqu'il eût les plus graves affaires sur les bras, il trouvait le temps de songer à ses amis et de plaisanter avec eux. Tout victorieux qu'il était, il souffrait qu'on lui écrivît « familièrement et sans bassesse [1]. » Il répondait lui-même des lettres aimables, « pleines de politesse, de prévenance et d'agrément [2], » qui ravissaient Cicéron. Pompée au contraire semblait prendre plai-

1. *Ad Quint.*, II, 12. — 2. *Ad Quint.*, II, 15.

sir à le blesser par ses grands airs. Ce vaniteux solennel, qu'avaient gâté les adorations des peuples de l'Orient, et qui ne pouvait s'empêcher de prendre des allures de triomphateur rien que pour aller de sa maison d'Albe à Rome, affectait un ton impérieux et hautain qui lui aliénait tout le monde. Ce qui déplaisait encore plus que son insolence, c'était sa dissimulation. Il avait une sorte de répugnance à communiquer ses projets aux autres; il les cachait même à ses amis les plus dévoués, qui avaient intérêt à les connaître pour les soutenir. Cicéron s'est plaint plus d'une fois qu'on ne pouvait jamais savoir ce qu'il voulait; il lui est même arrivé de se tromper complétement sur ses intentions véritables et de le fâcher en croyant le servir. Cette dissimulation obstinée passait sans doute, aux yeux du plus grand nombre, pour une profonde politique; mais les habiles n'avaient pas de peine à en démêler le motif. S'il ne disait son opinion à personne, c'est que le plus souvent il n'avait pas d'opinion, et comme il arrive assez ordinairement, le silence ne servait chez lui qu'à couvrir le vide. Il marchait à l'aventure, sans principes fixes, ni système arrêté, et ne portait jamais les yeux au delà des circonstances présentes. Les événements l'ont toujours surpris, et il a bien montré qu'il n'était pas plus capable de les diriger que de les prévoir. Son ambition elle-même, qui était sa passion dominante, n'avait pas des vues précises et des prétentions décidées. Quelques dignités qu'on lui offrît pour la satisfaire, on voyait bien

qu'elle souhaitait toujours autre chose; on le voyait sans qu'il le dît, car il cherchait assez gauchement à le cacher. C'était sa tactique ordinaire de faire le dégoûté, et il voulait qu'on le forçât à accepter ce qu'il souhaitait le plus obtenir. On comprend que cette comédie trop répétée ne trompait plus personne. En somme, comme il a successivement attaqué et défendu tous les partis, et qu'après avoir paru souvent désirer une autorité presque royale, il n'a pas essayé de détruire la république quand il en avait le pouvoir, il nous est impossible de savoir aujourd'hui quels projets il avait conçus, ou même s'il avait conçu quelque projet.

Il n'en est pas ainsi de César. Celui-là se rendait compte au moins de son ambition, et il savait nettement ce qu'il voulait faire Ses projets étaient arrêtés avant même qu'il ne fût entré dans la vie publique[1]; il avait formé dans sa jeunesse le dessein de se faire le maître. Le spectacle des révolutions auxquelles il assistait lui en avait fait naître la pensée, le sentiment qu'il avait de sa valeur et de la médiocrité de ses ennemis lui donna la force de l'entreprendre, et une sorte de croyance superstitieuse en sa destinée, assez ordinaire chez les gens qui tentent ces grandes aventures, l'assurait d'avance du succès. Aussi marchait-il résolûment vers son

1. C'est du moins l'opinion de tous les historiens de l'antiquité. On lit dans un fragment de lettre de Cicéron à Q. Axius, cité par Suétone (*Cæs.*, 9) : *Cæsar in consulatu confirmavit regnum, de quo ædilis cogitarat.*

but, sans témoigner pour l'atteindre une ardeur precipitée mais sans le perdre jamais de vue. Bien savoir ce qu'on veut n'est pas une qualité commune, surtout à ces époques troublées où le bien et le mal se mêlent, et pourtant le triomphe n'appartient qu'à ceux qui la possèdent. Ce qui fit surtout la supériorité de César, c'est qu'au milieu de ces politiques irrésolus qui n'avaient que des projets incertains, des convictions hésitantes et des velléités d'ambition, il avait seul une ambition réfléchie et un dessein arrêté. On ne l'abordait pas sans subir l'ascendant de cette volonté puissante et tranquille, qui avait la pleine vue de ses projets, la conscience de ses forces et la certitude de la victoire. Cicéron le subit comme les autres malgré ses préventions. En présence de tant de suite et de fermeté, il ne put s'empêcher de faire des comparaisons fâcheuses avec le trouble et l'inconsistance de son ancien ami. « Je suis de votre avis sur Pompée, écrivait-il à demi-mot à son frère, ou plutôt vous êtes du mien, car voilà longtemps que je ne cesse de chanter César[1]. » C'est qu'en effet il suffisait d'approcher un véritable homme de génie pour reconnaître tout ce qu'il y avait de vide dans cette apparence de grand homme que des succès faciles et un air de majesté bouffie avait imposé si longtemps à l'admiration des sots.

Il ne faudrait pas croire cependant que César fût un de ces opiniâtres qui s'obstinent contre les évé-

1. *Ad Quint.*, II, 13.

nements et ne consentent jamais à rien changer aux plans qu'ils ont une fois conçus. Personne au contraire ne savait mieux que lui se plier aux nécessités. Son but restait le même, mais il n'hésitait pas, quand il le fallait, à prendre les moyens les plus différents pour l'atteindre. Précisément à l'époque qui nous occupe, une de ces modifications importantes eut lieu dans sa politique. M. Mommsen a fort bien établi que ce qui distingue César des hommes qu'on lui compare d'ordinaire, Alexandre et Napoléon, c'est qu'à l'origine il était plus un homme d'État qu'un général. Il n'est pas sorti des camps comme eux, et il n'avait fait encore que les traverser lorsque, par occasion et presque malgré lui, il est devenu un conquérant. Toute sa jeunesse s'est écoulée à Rome dans les agitations de la vie politique, et il n'est parti pour la Gaule qu'à l'âge où Alexandre était mort et Napoléon vaincu. Évidemment il avait conçu le dessein de se faire le maître sans employer les armes; il comptait détruire la république par une révolution intérieure et lente, et en conservant autant que possible, dans une œuvre aussi illégale, les dehors de la légalité. Il voyait que le parti populaire avait plus de goût pour les réformes sociales que pour les libertés politiques, et il pensait avec raison qu'une monarchie démocratique ne lui répugnerait pas. En multipliant les troubles, en se faisant le complice secret de Catilina et de Clodius, il fatiguait les républicains timides d'une liberté trop remuante et les préparait à la sacrifier volontiers au

repos. Il espérait de cette façon que la république, ébranlée par ces assauts journaliers qui épuisaient et lassaient ses défenseurs les plus intrépides, finirait par tomber un jour sans violence et sans bruit. Mais, à notre grande surprise, au moment où ce dessein si habilement concerté semblait près de réussir, nous voyons que César y renonce tout d'un coup. Après ce consulat où il avait gouverné tout seul, réduisant son collègue à l'inaction et le sénat au silence, il s'éloigne de Rome pour dix ans et va tenter la conquête d'un pays inconnu. Quel motif le décidait à ce changement inattendu? On aimerait à croire qu'il éprouvait quelque dégoût pour cette vie de basses intrigues qu'il menait à Rome, et qu'il voulait se retremper dans des travaux plus dignes de lui; mais il est bien plus probable qu'après avoir reconnu que la république tomberait d'elle-même, il comprit qu'il fallait une armée et un renom militaire pour avoir raison de Pompée. Ce fut donc sans entraînement, sans passion, de propos délibéré et par calcul, qu'il se décida à partir pour la Gaule. Quand il prit cette résolution importante et qui a tant servi à sa grandeur, il avait quarante-quatre ans[1]. Pascal trouve que c'était commencer bien tard, et qu'il était trop vieux pour s'amuser à conquérir le monde. C'est au contraire, à ce qu'il semble, un des efforts les plus admirables de cette énergique

1. Ou seulement 42, si l'on place sa naissance en 654. Voir, sur ce point, une note intéressante dans la *Vie de César*, liv. II, chap. Ier.

volonté qu'à l'âge où les habitudes sont irrémédiablement prises, et où l'on est entré sans retour dans la voie qu'on doit suivre jusqu'à la fin, il ait brusquement commencé une vie nouvelle, et que, quittant tout d'un coup ce métier d'agitateur populaire qu'il avait fait vingt-cinq ans, il se soit mis à gouverner des provinces et à diriger des armées. A la vérité ce spectacle est plus surprenant pour nous qu'il ne l'était alors. Ce n'est guère l'habitude aujourd'hui qu'on s'improvise administrateur ou général à cinquante ans, et ces choses nous semblent demander une vocation spéciale et un long apprentissage; l'histoire nous prouve qu'il en était autrement à Rome. Ne venait-on pas de voir le voluptueux Lucullus, qui allait commander l'armée d'Asie, se faire enseigner l'art de la guerre pendant le voyage et vaincre Mithridate à son arrivée? Quant à l'administration, un riche Romain l'apprenait chez lui. Ces vastes domaines, ces légions d'esclaves qu'il possédait, ce maniement d'une immense fortune qui souvent dépassait celle de plusieurs royaumes de nos jours, le familiarisaient par avance avec l'art de gouverner. C'est ainsi que César, qui n'avait encore pu s'exercer au gouvernement des provinces et au commandement des armées que pendant l'année de sa préture en Espagne, n'eut pas besoin de plus d'études pour vaincre les Helvètes et organiser les pays vaincus, et qu'il se trouva être du premier coup un admirable général et un administrateur de génie.

C'est à cette époque que recommencèrent ses liaisons intimes avec Cicéron, et elles durèrent autant que la guerre des Gaules. Cicéron avait souvent l'occasion de lui écrire pour lui recommander des gens qui voulaient servir sous ses ordres. C'était l'ambition de la jeunesse à ce moment de partir pour le camp de César. Outre le désir de prendre part à de grandes choses sous un tel général, on avait aussi l'espoir secret de s'enrichir dans ces contrées lointaines. On sait de quel charme se pare ordinairement l'inconnu, et comme il est facile de lui prêter tous les agréments qu'on souhaite. La Gaule était pour les imaginations de ce temps ce que fut l'Amérique au seizième siècle. On supposa que dans ces pays qui n'avaient été visités par personne on trouverait des trésors amoncelés, et tous ceux qui avaient leur fortune à faire se hâtaient d'aller trouver César pour avoir leur part du butin. Cet empressement ne lui déplaisait pas ; il témoignait du prestige qu'exerçaient ses conquêtes et servait à ses desseins. Aussi invitait-il volontiers les gens à venir avec lui. Il écrivait gaiement à Cicéron, qui lui avait demandé un grade pour un Romain inconnu : « Vous m'avez recommandé M. Offius; si vous voulez, je le ferai roi de la Gaule, à moins qu'il n'aime mieux être lieutenant de Lepta. Envoyez-moi qui vous voudrez, afin que je l'enrichisse[1]. » Justement Cicéron avait auprès de lui à

1. *Ad fam.*, VII, 5.

ce moment deux personnes qu'il aimait beaucoup et qui avaient grand besoin d'être enrichies, le jurisconsulte Trébatius Testa et son frère Quintus. L'occasion était bonne ; il en profita pour les envoyer tous les deux à César.

Trébatius était un jeune homme de beaucoup de talent et d'une grande ardeur pour l'étude, qui s'était attaché à Cicéron et ne le quittait pas. Il avait abandonné de bonne heure, pour venir à Rome, sa pauvre petite ville d'Ulubres, située au milieu des Marais-Pontins, Ulubres la déserte, *vacuæ Ulubræ*, dont on appelait les habitants les grenouilles d'Ulubres. Il avait appris le droit, et comme il y était devenu très-fort, il rendait sans doute beaucoup de services à Cicéron, qui n'a jamais bien su la jurisprudence, et qui trouvait plus commode de s'en moquer que de l'apprendre. Malheureusement, les consultations étant gratuites, les jurisconsultes ne faisaient pas fortune à Rome. Aussi Trébatius était-il très-pauvre, malgré sa science. Cicéron, qui l'aimait sans égoïsme, consentit à se priver de l'agrément et de l'utilité qu'il trouvait dans son commerce, et il l'envoya à César avec une de ces lettres charmantes de recommandation qu'il savait si bien écrire et dans lesquelles il déployait tant de grâce et d'esprit. « Ce n'est pas, lui disait-il, le commandement d'une légion ou un gouvernement que je vous demande pour lui. Je ne détermine rien. Accordez-lui votre amitié, et si vous voulez ensuite faire quelque chose pour sa fortune et pour sa gloire, je ne m'y opposerai pas. Enfin je

vous l'abandonne tout entier; je vous le livre de la main à la main, comme on dit, et j'espère qu'il se trouvera bien entre ces mains fidèles et victorieuses[1]. » César remercia Cicéron du cadeau qu'il lui faisait et qui ne pouvait manquer de lui être très-précieux, « car, faisait-il spirituellement remarquer, parmi cette multitude d'hommes qui m'entoure, il n'y en a pas un qui sût présenter une requête[2]. »

Trébatius n'était parti de Rome qu'à contre-cœur; Cicéron dit qu'il fallut le mettre à la porte[3]. Le premier aspect de la Gaule, qui ressemblait si peu à la France d'aujourd'hui, n'était pas fait pour l'égayer. Il traversa des contrées sauvages, des peuples mal soumis et menaçants, et au milieu de cette barbarie qui lui serrait le cœur, il songeait toujours aux plaisirs de cette ville élégante qu'il venait de quitter. Les lettres qu'il écrivait étaient si désolées que Cicéron, oubliant qu'il avait éprouvé les mêmes regrets pendant son exil, lui reprochait doucement ce qu'il appelait ses sottises. Quand il fut arrivé au camp, sa mauvaise humeur redoubla. Trébatius n'était pas guerrier, et il est probable que les Nerviens et les Atrébates lui faisaient grand'peur. Il arriva juste au moment où César allait partir pour l'expédition de Bretagne, et refusa, on ne sait sous quel prétexte, de l'accompagner : peut-être allégua-t-il, comme Dumnorix, qu'il craignait la mer; mais,

1. *Ad fam.*, VII, 5. — 2. *Ad Quint.*, II, 15.
3. *Ad fam.*, VII, 6 : *nisi te extrusissemus.*

même en restant en Gaule, on ne manquait pas de dangers et d'ennuis. L'hiver, on n'avait pas ses aises dans les quartiers ; on souffrait du froid et de la pluie sous ce ciel rigoureux. L'été, il fallait entrer en campagne, et les frayeurs recommençaient. Trébatius se plaignait toujours. Ce qui ajoutait à son mécontentement, c'est qu'il n'avait pas trouvé tout de suite les avantages qu'il s'était promis. Il n'était pas parti volontiers, et voulait revenir le plus vite possible. Cicéron dit qu'il avait regardé la lettre de recommandation qu'il lui avait donnée pour César comme une lettre de change payable au porteur[1]. Il s'imaginait qu'il n'avait qu'à se présenter pour toucher l'argent et partir. Ce n'était pas seulement de l'argent qu'il était venu chercher en Gaule ; il croyait y trouver de la considération et de l'importance. Il voulait approcher César et s'en faire apprécier. « Vous aimeriez mieux encore, lui écrit Cicéron, être consulté que couvert d'or[2]. » Or César était si occupé qu'on ne l'abordait qu'avec peine, et il ne fit pas d'abord grande attention à ce savant jurisconsulte qui lui arrivait de Rome. Il se contenta de lui faire offrir le titre et les avantages d'un tribun militaire, sans les fonctions, bien entendu. Trébatius ne jugeait pas que ce fût un prix suffisant pour la longueur du voyage et les dangers du séjour, et il songeait à revenir. Cicéron eut beaucoup de mal à l'empêcher de faire un coup de tête. Je ne crois pas qu'il y ait

1. *Ad fam.*, VII, 17. — 2. *Ad fam.*, VII, 13.

dans sa correspondance rien de plus agréable et de plus piquant que les lettres qu'il écrit à Trébatius pour l'engager à rester. Avec ce jeune homme obscur, pour lequel il avait une si vive affection, Cicéron se mettait à l'aise. Il osait rire librement, ce qui ne lui arrivait pas avec tout le monde, et il riait d'autant plus volontiers qu'il le savait triste et qu'il désirait le consoler. Il me semble que cette peine qu'il se donne pour égayer un ami malheureux rend ses plaisanteries presque touchantes, et que le cœur ici prête un charme de plus à l'esprit. Il lui arrive de se moquer doucement de lui pour le faire sourire, et de le plaisanter de choses dont il savait que le bon Trébatius souffrait volontiers d'être raillé. Par exemple, il lui demande un jour de lui envoyer tous les détails de la campagne. « En fait de récits de bataille, lui dit-il, je me fie surtout aux plus peureux[1]; » probablement parce que, s'étant tenus loin du combat, ils en ont mieux pu voir l'ensemble. Une autre fois, après avoir témoigné quelque frayeur de le voir exposé à tant de périls, il ajoute : « Heureusement je connais votre prudence; vous êtes beaucoup plus hardi à présenter des assignations qu'à harceler l'ennemi, et je me souviens que, quoique vous soyez bon nageur, vous n'avez pas voulu passer en Bretagne de peur de prendre un bain dans l'Océan[2]. » Pour calmer ses impatiences, il lui fait peur des mauvais plaisants. N'est-il pas à craindre,

1. *Ad fam.*, VII, 18. — 2. *Ad fam.*, VII, 10.

s'il revient, que Labérius ne le fasse entrer dans quelqu'un de ses mimes? Ce serait une assez plaisante figure de comédie que celle d'un jurisconsulte effrayé qui voyage à la suite d'une armée et exerce son art parmi les barbares; mais, pour imposer silence aux mauvais plaisants, il n'a qu'à faire fortune. Qu'il revienne plus tard, il reviendra plus riche: Balbus l'a promis. Or Balbus est un banquier; il ne parle pas au sens des stoïciens, qui prétendent qu'on est toujours assez riche quand on peut jouir du spectacle du ciel et de la terre; il parle en Romain et veut dire qu'il reviendra bien garni d'écus, *more romano, bene nummatum*. Trébatius resta, et il fit bien. César ne tarda pas à le remarquer et se plut dans son amitié. Il s'habitua lui-même à la vie des camps, et finit par devenir un peu moins peureux qu'il ne l'était à son arrivée. Il est probable qu'il revint riche, comme Balbus l'avait prédit, car si l'on ne trouvait pas en Gaule tous les trésors qu'on allait y chercher, la libéralité de César était une mine inépuisable qui enrichissait tous ses amis. Dans la suite, Trébatius traversa des temps difficiles en conservant la réputation d'être un honnête homme; c'est une justice que lui rendent tous les partis, quoiqu'ils n'aient guère l'habitude de rendre justice. Il eut la chance heureuse et rare d'échapper à tous les périls des guerres civiles, et il vivait encore au temps d'Horace, qui lui adressa une de ses plus agréables satires. On y voit que c'était alors un vieillard aimable et indulgent qui riait volontiers

et se plaisait avec la jeunesse. Il l'entretenait sans doute de cette grande époque dont il était un des derniers survivants, de la guerre des Gaules, à laquelle il avait assisté, de César et de ses capitaines, qu'il avait connus. Par un privilége de son âge, il pouvait parler de Lucrèce à Virgile, de Cicéron à Tite-Live, de Catulle à Properce, et formait une sorte de transition et de lien vivant entre les deux plus illustres époques de la littérature latine.

L'autre personnage que Cicéron envoyait à César était son frère Quintus. Comme il tient une très-grande place dans sa vie et qu'il a joué un rôle assez important dans la guerre des Gaules, il convient, je crois, de dire quelques mots de lui. Il ressemblait très-peu à son frère. Quoiqu'il eût suivi les mêmes leçons et ecouté les mêmes maîtres, il ne s'était jamais senti aucun goût pour l'éloquence, et avait toujours refusé de parler en public. « C'est bien assez, disait-il, d'un orateur dans une famille, et même dans une cité[1]. » Il était d'un caractère difficile et changeant et entrait sans motif dans des colères insensées. Avec toutes les apparences d'une grande énergie, il se décourageait vite, et quoiqu'il affectât de paraître toujours le maître, tout son entourage le menait. Ces défauts, dont Cicéron gémissait tout bas, quoiqu'il essaye de les excuser, empêchèrent Quintus de réussir dans sa vie publique et troublèrent sa vie privée.

1. *De orat.*, II, 3.

On l'avait marié de bonne heure à Pomponia, la sœur d'Atticus. Ce mariage, que les deux amis avaient imaginé pour resserrer leur liaison, faillit la rompre Les époux se trouvaient avoir des caractères beaucoup trop assortis : ils étaient violents et emportés tous les deux et ne purent jamais s'entendre. Ce qui acheva de troubler le ménage, ce fut l'empire sans bornes que prit un esclave, Statius, sur l'esprit de son maître. A ce propos, il nous serait facile de montrer, avec les lettres de Cicéron, quelle domination exerçait souvent l'esclave dans les familles anciennes : elle était plus grande encore qu'on ne le suppose. Aujourd'hui que le serviteur est libre, il semblerait naturel qu'il eût pris dans nos maisons une place plus importante. C'est le contraire qui est arrivé, et il a perdu en influence tout ce qu'il gagnait en dignité. En devenant indépendant, il a fait compter son maître avec lui. Ils vivent ensemble liés par un contrat temporaire qui, imposant des obligations réciproques, paraît gênant des deux côtés. Comme ce traité fragile peut se rompre d'un moment à l'autre, et que ces alliés d'un jour sont exposés à devenir le lendemain des indifférents ou des ennemis, il n'y a plus d'abandon ni de confiance entre eux, et tout le temps que le hasard les rassemble, ils le passent à se défendre et à s'observer. Il en était bien autrement dans l'antiquité, quand florissait l'esclavage. Ce n'était pas alors pour un moment, c'était pour toute la vie qu'on était réunis; aussi s'arrangeait-on pour se

connaître et s'accommoder l'un à l'autre. Gagner la faveur du maître était tout l'avenir de l'esclave, et il se donnait de la peine pour y arriver. Comme il n'avait pas de position à défendre ni de dignité à conserver, il se livrait à lui tout entier. Il flattait et servait sans scrupule ses passions les plus mauvaises, et finissait par lui devenir nécessaire. Une fois assis dans son intimité par ces complaisances de tous les moments, par ces services intérieurs et secrets qu'on ne craignait pas de lui demander, et qu'il ne se refusait jamais à rendre, il dominait la famille, en sorte qu'il est vrai de dire, quelque étrange que cela paraisse au premier abord, que jamais le serviteur n'a été plus près d'être le maître qu'à l'époque où il était esclave. C'est ce qui était arrivé à Statius. Par la connaissance qu'il avait des défauts de Quintus, il s'était si bien insinué dans sa confiance que toute la maison pliait sous lui. Pomponia seule résistait, et les contrariétés qu'elle éprouva dans son ménage à cette occasion la rendirent plus insupportable encore. Elle harcelait sans cesse son mari de mots désobligeants; elle refusait de paraître aux dîners qu'il donnait sous prétexte qu'elle n'était plus qu'une étrangère chez elle, ou si elle consentait à y venir, c'était pour rendre les convives témoins des scènes les plus fâcheuses. C'est sans doute un jour qu'elle avait été plus revêche et plus acariâtre encore qu'à l'ordinaire que Quintus composa ces deux épigrammes, seul échantillon qui nous reste de son talent poétique :

« Confiez votre navire aux vents, mais ne livrez pas votre âme à une femme. Il y a moins de sûreté dans la parole d'une femme que dans les caprices des flots. »

« Il n'y a point de femme qui soit bonne ; ou s'il s'en trouve quelqu'une par hasard, je ne sais par quel destin une chose mauvaise a pu devenir bonne un moment. »

Ces deux épigrammes sont assez peu galantes, mais il faut les pardonner au mari malheureux de l'aigre Pomponia.

La vie politique de Quintus ne fut pas plus brillante que sa vie privée n'était heureuse. Les positions qu'il occupa, il les dut au grand nom de son frère plus qu'à son mérite, et il ne fit rien pour s'en rendre digne. Après qu'il eut été édile et préteur, il fut nommé gouverneur de l'Asie. C'était une épreuve difficile, pour un caractère comme le sien, que d'être revêtu d'une autorité sans limites. Le pouvoir absolu lui troubla la tête; ses violences, que rien ne contenait, n'eurent plus de bornes ; comme un despote de l'Orient, il ne parlait plus que de faire brûler et pendre. Il voulait surtout mériter la gloire d'être un grand justicier. Comme il avait eu l'occasion de faire coudre dans un sac et de jeter à l'eau deux parricides dans le bas de sa province, en visitant l'autre partie, il souhaitait lui donner le même spectacle, afin qu'il n'y eût point de jaloux. Il cherchait donc à se saisir d'un certain Zeuxis, personnage important, qui avait été accusé d'avoir tué sa mère et que les tribunaux avaient absous. A l'arrivée du gouverneur, Zeuxis, qui pressentait ses

dispositions, s'était sauvé, et Quintus, désolé d'avoir perdu son parricide, lui écrivait les lettres les plus tendres pour l'engager à revenir. D'ordinaire cependant il était moins dissimulé et parlait plus ouvertement. Il mandait à l'un de ses lieutenants de prendre et de brûler vifs un certain Licinius et son fils, qui avaient malversé. Il écrivait à un chevalier romain nommé Catienus « qu'il espérait bien le faire étouffer un jour dans la fumée, aux applaudissements de la province[1]. » A la vérité, quand on lui reprochait d'avoir écrit ces lettres furieuses, il répondait que c'étaient de simples plaisanteries et qu'il avait voulu rire un moment. Étrange façon de plaisanter, qui dénote une nature barbare ! Et Quintus n'en était pas moins un esprit éclairé, il avait lu Platon et Xénophon, il parlait le grec à merveille, il faisait même des tragédies à ses heures de loisir. Il avait donc toute l'apparence d'un homme poli et civilisé, mais ce n'était qu'une apparence. Chez les Romains les mieux élevés, la civilisation n'est souvent qu'à la surface, et sous ces dehors élégants on retrouve l'âme rude et sauvage de cette race impitoyable de soldats.

Quintus revint de sa province avec une assez mauvaise réputation ; mais ce qui est plus surprenant, c'est qu'il n'en revint pas riche. Il avait apparemment moins malversé que ses collègues, et il ne sut pas en rapporter assez d'argent pour réparer

1. *Ad Quint.*, I, 2.

les brèches qu'il avait faites à sa fortune : elle était fort compromise par ses prodigalités, car il aimait, comme son frère, à acheter et à bâtir; il avait le goût des livres rares, et probablement aussi il ne savait rien refuser à ses esclaves favoris. L'exil de Cicéron acheva de mettre le désordre dans ses affaires, et, au retour de son frère, Quintus était tout à fait ruiné. Cela ne l'empêchait pas, au moment de sa plus grande misère, de faire relever sa maison de Rome, d'acheter une maison de campagne à Arpinum et une autre dans les faubourgs, de construire dans sa villa d'Arcé des bains, des portiques, des viviers et une si belle route qu'on la prenait pour un ouvrage de l'État. Il est vrai que la misère d'un Romain de ce temps serait la fortune de beaucoup de nos grands seigneurs. Cependant il arriva un jour où Quintus fut tout à fait entre les mains des créanciers et où il ne trouva plus de crédit. C'est alors qu'il s'avisa de la dernière ressource qui restait aux débiteurs embarrassés : il alla trouver César.

Ce n'était donc pas seulement l'amour de la gloire qui attirait Quintus en Gaule; il y allait, comme tant d'autres, pour s'enrichir. Jusque-là les résultats n'avaient pas tout à fait répondu aux espérances, et l'on n'avait pas trouvé chez des peuples comme les Belges et les Germains tous les trésors qu'on allait y chercher; mais on ne se décourageait pas encore : plutôt que de renoncer à cette brillante chimère qu'on s'était faite, on reculait toujours, après chaque mécompte, ce lieu enchanté où l'on devait trouver la

richesse. Comme on allait en ce moment attaquer la Bretagne, c'est en Bretagne qu'on le plaçait. Tout le monde comptait y faire fortune, et César lui-même, à ce que dit Suétone, espérait en rapporter beaucoup de perles[1]. Ces espérances furent encore une fois trompées : il n'y avait en Bretagne ni perles ni mines d'or. On se donna beaucoup de mal pour prendre quelques esclaves qui n'avaient pas grande valeur, car il ne fallait pas songer à en faire des littérateurs et des musiciens. Pour toute fortune, ce peuple ne possédait que de lourds chariots du haut desquels il combattait avec courage. Aussi Cicéron écrivait-il plaisamment à Trébatius, qui lui mandait cette déconvenue de l'armée : « Puisque vous ne trouvez là-bas ni or, ni argent, mon avis est que vous enleviez quelqu'un de ces chariots bretons, et que vous nous arriviez à Rome sans débrider[2]. » Quintus était assez de cette opinion. Quoiqu'il eût été bien accueilli de César, qui l'avait nommé son lieutenant, quand il vit que la fortune n'arrivait pas aussi vite qu'il l'avait espéré, il perdit courage, et, comme Trébatius, il eut un moment la pensée de revenir; mais Cicéron, qui cette fois ne plaisantait plus, l'en empêcha.

Il lui rendit un très-grand service, car c'est précisément pendant l'hiver qui suivit la guerre de Bretagne que Quintus eut l'occasion d'accomplir l'action héroïque qui recommande son nom à l'estime

1. *Cæs.*, 47. — 2. *Ad fam.*, VII, 7.

des gens de guerre. Quoiqu'il lût Sophocle avec passion et qu'il eût fait des tragédies, ce n'était au fond qu'un soldat. En présence de l'ennemi, il se retrouva lui-même et déploya une énergie qu'on ne lui soupçonnait pas. Au milieu de populations révoltées, dans des retranchements élevés à la hâte et en une nuit, il sut, avec une seule légion, défendre le camp dont César lui avait confié la garde et tenir tête à des ennemis innombrables qui venaient de détruire une armée romaine. Il répondit par un ferme langage à leurs bravades insolentes. Bien qu'il fût malade, il déploya une incroyable activité, et il fallut une sédition de ses soldats pour le forcer à se ménager. Je n'ai pas à revenir sur les détails de cette affaire que César a si bien racontée dans ses *Commentaires*, et qui est une des plus glorieuses de la guerre des Gaules. Ce beau fait d'armes relève Quintus ; il efface les petitesses de son caractère et l'aide à soutenir avec un peu plus d'honneur le rôle ingrat et difficile de frère cadet d'un grand homme.

III

Cicéron avait bien prévu que, quoique César en écrivant ses *Commentaires* n'annonçât d'autre prétention que de préparer des matériaux pour l'histoire, la perfection de cet ouvrage empêcherait les gens sensés de le recommencer. Aussi Plutarque et Dion se sont-ils bien gardés de le refaire ; il leur a suffi

de l'abréger et aujourd'hui nous ne connaissons plus la guerre des Gaules que par le récit de celui qui en a été le héros. Quelque parfait que soit ce récit, ou plutôt à cause de sa perfection même, nous avons beaucoup de peine à nous en contenter. C'est le propre de ces beaux ouvrages, qui sembleraient devoir épuiser la curiosité publique, de la rendre au contraire plus vive. En nous interessant davantage aux faits qu'ils racontent, ils excitent en nous le désir de les mieux connaître, et l'un des signes les plus certains du succès qu'ils obtiennent, c'est de ne pas suffire aux lecteurs et de leur faire souhaiter d'en savoir plus qu'il ne disent. Ce besoin d'avoir des détails nouveaux sur un des événements les plus importants de l'histoire est ce qui rend si précieuses pour nous les lettres que Cicéron écrit à Trébatius et à son frère. Quoiqu'elles soient plus rares et plus courtes que nous ne le voudrions, elles ont le mérite d'ajouter quelques lumières à celles que César donne sur ses campagnes. Comme elles sont plus familières qu'un récit composé pour le public, elles nous introduisent davantage dans la vie privée du vainqueur des Gaules; elles nous font pénétrer sous sa tente, à ces heures de loisir et de repos, dont il n'a pas songé à nous parler lui-même. C'est assurément un spectacle curieux, c'est le complément naturel des *Commentaires*, et nous n'avons rien de mieux à faire, pour bien connaître César et son entourage, que de recueillir avec soin les détails épars qu'elles contiennent.

Je me figure que l'armée de César ne ressemblait pas à ces vieilles armées romaines qu'on nous dépeint graves et sobres, tremblant toujours sous la verge des licteurs et soumises en tout temps à une discipline inflexible. Elle était sans doute sévèremens tenue au moment du danger, et ne s'en plaignit jamais. Aucune autre n'a supporté plus de fatigues et exécuté de plus grands ouvrages; mais quand le péril était passé, la discipline se détendait. César permettait à ses soldats le repos et quelquefois le plaisir. Il les laissait se couvrir d'armes brillantes et même se parer avec recherche. « Qu'importe qu'ils se parfument? disait-il. Ils sauront bien se battre[1]. » Et en effet ces soldats, que les pompéiens appelaient des efféminés, sont les mêmes qui, mourant de faim à Dyrrhachium, déclaraient qu'ils mangeraient l'écorce des arbres plutôt que de laisser échapper Pompée. Ils étaient recrutés en grande partie parmi ces Gaulois cisalpins auxquels la civilisation romaine n'avait pas ôté les qualités qu'ils tenaient de leur origine, race aimable et brillante qui aimait la guerre et la faisait gaiement. Les chefs ressemblaient beaucoup aux soldats; ils étaient vifs et ardents, pleins de ressources dans les moments critiques, et se fiant plus à l'inspiration qu'à la routine. Il est à remarquer qu'aucun d'eux n'avait acquis sa réputation dans des guerres antérieures. César semble avoir voulu que leur gloire militaire ne datât que de lui.

1. Suet., *Cæs.*, 67.

Quelques-uns, et parmi eux le plus grand peut-être, Labiénus, étaient ses amis politiques, d'anciens conspirateurs comme lui, qui d'agitateurs populaires étaient devenus, à son exemple et sans plus d'étude, d'excellents généraux. D'autres au contraire, comme Fabius Maximus et Servius Galba, portaient des noms illustres ; c'étaient des partisans qu'il se faisait par avance dans l'aristocratie ou des otages qu'il prenait sur elle. Les plus nombreux, Crassus, Plancus, Volcatius Tullus, Décimus Brutus, et plus tard Pollion, étaient des jeunes gens qu'il traitait avec une préférence marquée, et auxquels il se fiait volontiers pour les entreprises hasardeuses. Il aimait la jeunesse par une sorte de goût naturel, et aussi par politique : comme elle n'était encore engagée dans aucun parti et qu'elle n'avait pas eu le temps de s'attacher à la république en la servant, il espérait qu'elle aurait moins de peine à se façonner au régime nouveau qu'il voulait établir.

Ces lieutenants dont le nombre variait, ne formaient pas seuls le cortége ordinaire d'un proconsul. Il faut y joindre cette foule de jeunes Romains, enfants d'illustres maisons, désignés d'avance aux honneurs par leur naissance, qui venaient faire sous lui l'apprentissage de la guerre. On les appelait ses camarades de tente, *contubernales*. Soldats comme les autres et payant de leur personne les jours de bataille, ils redevenaient après le combat les amis, les compagnons du chef, qu'ils suivaient dans toutes ses expéditions, comme les clients accompagnaient

leur patron dans la ville. Ils assistaient à ses entretiens, ils étaient de toutes ses récréations et de tous ses plaisirs, ils s'asseyaient à sa table, ils l'entouraient quand il siégeait sur son tribunal, ils formaient enfin ce qu'on appelait la cohorte, nous dirions presque la cour, du préteur (*prætoria cohors*). C'était, disait-on, Scipion l'Africain qui avait imaginé ce moyen de relever l'apparence du pouvoir suprême aux yeux des peuples soumis, et après lui les gouverneurs avaient eu grand soin de conserver tout cet appareil qui ajoutait à leur prestige. Ce n'était pas tout, et à côté de ces homme de guerre il y avait place pour des gens d'aptitudes et de conditions très-diverses. Des financiers habiles, des secrétaires intelligents, et même de savants jurisconsultes pouvaient être nécessaires pour l'administration de ces vastes pays que gouvernait un proconsul. C'est ainsi que Trébatius lui-même, le pacifique Trébatius, n'était pas déplacé à la suite d'une armée, et qu'il avait l'occasion d'exercer son art jusque chez les Nerviens et les Belges. Si l'on ajoute à ces gens, à qui des fonctions plus relevées donnaient une certaine importance, une foule d'officiers inférieurs ou de serviteurs subalternes, comme les licteurs, les huissiers, les scribes, les interprètes, les appariteurs, les médecins, les valets de chambre, et même les aruspices, on aura quelque idée de ce cortége vraiment royal qu'un proconsul traînait toujours après lui.

Celui de César devait être plus somptueux encore que les autres. Les dix légions qu'il commandait,

l'étendue des pays qu'il avait à conquérir et à gouverner, expliquent ce grand nombre d'officiers et de personnages de toute sorte dont il s'entourait. D'ailleurs il aimait naturellement la magnificence. Il accueillait volontiers tous ceux qui venaient le voir et trouvait toujours quelque fonction à leur donner pour les retenir. Jusque dans ces contrées sauvages, il se plaisait à les frapper par son accueil. Suétone raconte qu'il faisait porter partout avec lui des parquets de marquetterie ou de mosaïque, et qu'il avait toujours deux tables servies où les riches Romains qui le visitaient et les provinciaux de distinction prenaient place[1]. Ses lieutenants l'imitaient, et Pinarius écrivait à Cicéron qu'il était ravi des dîners que lui donnait son frère[2]. Ce n'est pas que César tînt beaucoup pour lui à ces repas somptueux et à ces riches demeures. On sait qu'il était sobre, qu'à l'occasion il était capable de bien dormir en plein air et de manger de l'huile rance sans sourciller; mais il avait du goût pour la représentation et le luxe. Quoique la république durât encore, c'était déjà presque un roi; jusque dans ses camps de Bretagne et de Germanie, il avait des empressés et des courtisans. On ne l'abordait qu'avec peine; Trébatius en fit l'épreuve, et nous savons qu'il fut longtemps avant de pouvoir arriver jusqu'à lui. Sans doute César n'accueillait pas les gens avec cette majesté roide et solennelle qui rebutait dans Pompée; mais, quelque

1. Suet. *Cæs.*, 46 et 48. — 2. *Ad Quint.*, III, 1.

gracieux qu'il voulût être, il y avait toujours quelque chose en lui qui inspirait le respect, et on sentait que cette aisance de manières qu'il affectait avec tout le monde venait d'une supériorité sûre d'elle-même. Ce défenseur de la démocratie n'en était pas moins un aristocrate qui n'oubliait jamais sa naissance et parlait volontiers de ses aïeux. Ne l'avait on pas entendu, au début de sa vie politique, lorsqu'il attaquait avec le plus de vivacité les institutions de Sylla et qu'il essayait de faire rendre aux tribuns leur ancien pouvoir, prononcer pour sa tante une oraison funèbre toute pleine de mensonges généalogiques, et dans laquelle il racontait avec complaisance que sa famille descendait à la fois des rois et des dieux? Au reste il suivait en cela les traditions des Gracques, ses illustres prédécesseurs. Eux aussi défendaient avec ardeur les intérêts populaires, mais ils rappelaient l'aristocratie dont ils étaient sortis par l'élégance hautaine de leurs manières. On sait qu'ils avaient une cour de clients à leur lever, et que les premiers ils imaginèrent de faire entre eux des distinctions qui ressemblent aux grandes et aux petites entrées de Louis XIV.

Ce qui était remarquable surtout dans cet entourage de César, c'est l'amour qu'on y avait pour les lettres. Certes on n'était plus au temps où les généraux romains faisaient brûler des chefs-d'œuvre ou se glorifiaient d'être ignorants. Depuis Mummius et Marius, les lettres avaient fini par pénétrer dans les camps, qui, comme on sait, ne sont pas leur de-

meure ordinaire. Cependant je ne crois pas qu'on ait jamais vu réunis dans aucune armée autant de littérateurs éclairés, autant de gens d'esprit et d'hommes du monde que dans celle-là. Presque tous les lieutenants de César étaient des amis particuliers de Cicéron, et ils se plaisaient à entretenir des rapports assidus avec celui qu'on regardait comme le patron officiel de la littérature à Rome. Crassus et Plancus avaient appris l'éloquence en plaidant à ses côtés, et dans ce qui nous reste des lettres de Plancus on reconnaît à une certaine abondance oratoire qu'il avait bien profité de ses leçons. Trébonius, le vainqueur de Marseille, faisait profession de goûter beaucoup ses bons mots, et il en publia même un recueil. Cicéron, à qui cette admiration ne déplaisait pas, trouvait cependant que son éditeur avait mis trop du sien dans les préambules, sous prétexte de préparer l'effet des plaisanteries et de les mieux faire comprendre. « Le rire est épuisé, disait-il, quand on arrive à moi. » Hirtius était un historien distingué, qui se chargea plus tard d'achever les *Commentaires* de son chef. Matius, un ami dévoué de César, et qui se montra digne de cette amitié en y restant fidèle, traduisait l'*Iliade* en vers latins. Quintus était poëte aussi, mais poëte tragique. Pendant l'hiver où il eut à combattre les Nerviens, il fut saisi d'une telle ardeur de poésie qu'il composa quatre pièces en seize jours : c'était mener la tragédie un peu militairement. Il avait envoyé celle qu'il jugeait la meilleure, l'*Érigone,* à son frère;

mais elle se perdit en chemin. « Depuis que César commande en Gaule, disait Cicéron, il n'y a que l'*Érigone* qui n'ait pu faire la route en sûreté[1] ! » Il est surprenant sans doute de rencontrer à la fois tant de généraux hommes de lettres; mais ce qui l'est encore davantage, c'est que tous ces chevaliers romains qui suivaient l'armée et dont César faisait des intendants et des fournisseurs, des collecteurs de vivres et des fermiers d'impôts, semblent avoir plus aimé la littérature que ne le comportent d'ordinaire leurs habitudes et leurs fonctions. Nous voyons l'un de ceux qu'il employait à des services de ce genre, Lepta, remercier Cicéron de l'envoi d'un traité de rhétorique en homme capable d'apprécier ce cadeau. L'Espagnol Balbus, ce banquier intelligent, cet administrateur habile qui sut mettre un si bel ordre dans les finances de Rome, et, ce qui était plus méritoire encore, dans celles de César, aimait la philosophie avec plus de passion qu'on n'en attendrait d'un banquier. Il s'empressait de faire copier les ouvrages de Cicéron avant qu'ils ne fussent connus du public, et quoiqu'il fût par caractère le plus discret des hommes, il allait jusqu'à commettre des indiscrétions pour être le premier à les lire.

Mais parmi tous ces gens lettrés c'était encore César qui avait le goût le plus décidé pour les lettres : elles convenaient à sa nature élégante; elles

1. *Ad Quint.*, III, 9.

lui semblaient sans doute l'exercice et le délassement le plus agréable d'un esprit distingué. Je n'oserais pourtant pas dire qu'il eut pour elles un amour tout à fait désintéressé, quand je vois que cet amour servait si merveilleusement sa politique. Il lui fallait par tous les moyens enlever l'opinion publique; or il n'y a rien qui la frappe plus que la supériorité de l'intelligence unie à celle de la force. Ses principaux ouvrages ont été composés dans cette pensée, et l'on peut dire à ce point de vue que ses écrits étaient encore des actions. Ce n'était pas seulement pour charmer quelques littérateurs oisifs que, dans les derniers temps de son séjour en Gaule, il écrivit ses *Commentaires* avec cette rapidité qui étonnait ses amis. Il voulait empêcher les Romains d'oublier ses victoires; il voulait, par cette admirable façon de les raconter, renouveler et, s'il se pouvait, accroître encore l'effet qu'elles avaient produit. Quand il composait ses deux livres sur *l'Analogie*, il comptait bien qu'on serait frappé de voir un général d'armée qui, selon l'expression de Fronton, « s'occupait de la formation des mots pendant que les traits fendaient l'air et cherchait les lois du langage au bruit des clairons et des trompettes. » Il savait tout le profit que sa gloire pouvait tirer de ces contrastes, et combien la surprise et l'admiration seraient grandes à Rome quand on verrait venir de si loin un traité de grammaire en même temps que l'annonce de quelque nouvelle conquête. C'est aussi la même pensée qui lui faisait

souhaiter si vivement l'amitié de Cicéron. Si sa nature délicate et distinguée trouvait un grand plaisir à entretenir quelque commerce avec un homme de tant d'esprit, il n'ignorait pas non plus quelle puissance cet homme avait sur l'opinion et combien les éloges devenaient retentissants quand ils passaient par cette bouche éloquente. Nous avons perdu les lettres qu'il lui écrivait; mais comme Cicéron en était ravi et qu'il n'était pas facile à contenter, il faut croire qu'elles étaient remplies de flatteries et de caresses. Les réponses de Cicéron étaient pleines aussi des protestations les plus vives. Il déclarait à cette époque que César venait dans son affection immédiatement après ses enfants et presque sur la même ligne; il déplorait amèrement toutes les préventions qui l'avaient jusque-là éloigné de lui, et se promettait bien de lui faire oublier qu'il était un des derniers venus dans son amitié. « J'imiterai, disait-il, les voyageurs qui se sont levés plus tard qu'ils ne voulaient : ils redoublent de vitesse et se hâtent si bien qu'ils arrivent au terme avant ceux qui ont marché une partie de la nuit[1]. » Ils faisaient ensemble comme un assaut de coquetteries; ils s'accablaient de compliments et se provoquaient l'un l'autre par des ouvrages en vers et en prose. En lisant les premiers récits de l'expédition de Bretagne, Cicéron s'écriait dans un transport d'enthousiasme : « Quels prodigieux événements! quel pays!

1. *Ad Quint.*, II, 15.

quels peuples ! quelles batailles et surtout quel général ! » Aussitôt il écrivait à son frère : « Donnez-moi la Bretagne à peindre, fournissez-moi les couleurs, je tiendrai le pinceau[1]. » Et il avait sérieusement commencé sur cette conquête un poëme épique que ses occupations l'empêchaient de mener aussi vite qu'il l'aurait voulu. César, de son côté, dédiait à Cicéron son traité de *l'Analogie*, et à ce propos il lui disait dans un magnifique langage : « Vous avez découvert toutes les richesses de l'éloquence et vous vous en êtes servi le premier. A ce titre, vous avez bien mérité du nom romain et vous honorez la patrie. Vous avez obtenu la plus belle de toutes les gloires et un triomphe préférable à ceux des plus grands généraux, car il vaut mieux étendre les limites de l'esprit que de reculer les bornes de l'empire[2]. » C'était là, pour un écrivain, la plus délicate des flatteries, venant d'un victorieux comme César.

Tels étaient les rapports que Cicéron entretenait avec César et ses officiers pendant la guerre des Gaules. Sa correspondance, qui nous en conserve le souvenir en nous faisant mieux connaître les goûts et les préférences de tous ces gens d'esprit, nous les fait paraître plus vivants et nous rapproche d'eux. C'est assurément un des plus grands services qu'elle puisse nous rendre. Il semble, quand on vient de

1. *Ad Quint.*, II, 16.
2. Cic., *Brut.*, 72, et Pline, *Hist. nat.*, VII, 30.

la lire, qu'on se figure ce que devaient être leurs réunions, et l'on croit en quelque façon assister à leurs entretiens. Il n'est pas téméraire de supposer que Rome les occupait beaucoup. Du fond de la Gaule, ils avaient les yeux sur elle, et c'est pour y faire un peu de bruit qu'ils prenaient tant de peine. En parcourant tant de pays inconnus, du Rhône jusqu'à l'Océan, tous ces jeunes gens espéraient bien qu'on parlerait d'eux dans ces festins et ces cercles où les gens du monde discutaient les affaires publiques. César aussi, quand il passait le Rhin sur son pont de bois, comptait frapper l'imagination de tous ces oisifs qui se réunissaient sur le forum, au pied de la tribune, pour savoir les nouvelles. Après le débarquement de ses troupes en Bretagne, nous le voyons s'empresser d'écrire à ses amis et surtout à Cicéron[1]; ce n'est pas qu'il eût beaucoup de loisirs en ce moment, mais il regardait sans doute comme un honneur de dater sa lettre d'un pays où aucun Romain n'avait encore posé le pied. Si l'on tenait beaucoup à envoyer à Rome de glorieuses nouvelles, on était fort content aussi d'en recevoir. Toutes les lettres qui en arrivaient étaient lues avec avidité; elles semblaient apporter jusqu'en Germanie et en Bretagne comme un air de cette vie mondaine dont

1. César écrivit deux fois à Cicéron de Bretagne. La première lettre mit vingt-six jours pour arriver à Rome, et la seconde vingt-huit. C'était aller vite pour ce temps, et l'on voit que César avait dû bien organiser son service de courriers. On sait du reste que le séjour de César en Bretagne fut très-court.

ceux qui l'ont aimée ne peuvent jamais perdre le souvenir et le regret. Il ne suffisait pas à César de lire les *journaux du peuple romain*, qui contenaient les principaux événements politiques sèchement résumés et un procès-verbal succinct des assemblées du peuple. Ses messagers traversaient sans cesse la Gaule, lui apportant des correspondances exactes et pleines des plus minutieux détails. « On lui raconte tout, disait Cicéron, les petites choses comme les grandes[1]. » Ces nouvelles, impatiemment attendues, commentées avec complaisance, devaient faire l'objet ordinaire de ses entretiens avec ses amis. Je suppose qu'à cette table somptueuse dont j'ai parlé, après qu'on avait discuté de littérature et de grammaire, entendu les vers de Matius ou de Quintus, c'était de Rome surtout qu'il était question, et que cette jeunesse élégante qui en regrettait les plaisirs ne se lassait pas d'en parler. Certes, si l'on avait alors entendu tous ces jeunes gens causer entre eux des derniers événements de la ville, des désordres politiques, ou, ce qui les intéressait davantage, des scandales privés, rapporter les derniers bruits qui avaient couru et citer les bons mots les plus récents qu'on avait grand soin de leur transmettre, on aurait eu beaucoup de peine à se croire au cœur du pays des Belges, près du Rhin ou de l'Océan et à la veille d'une bataille ; j'imagine qu'on se serait figuré plutôt qu'on assistait à une réunion de gens d'esprit

1. *Ad Quint.*, III, 1.

dans quelque aristocratique maison du Palatin ou du riche quartier des Carènes.

Les lettres de Cicéron nous rendent encore un autre service. Elles nous font comprendre quel effet prodigieux les victoires de César produisaient à Rome. Elles excitaient autant de surprise que d'admiration, car elles étaient des découvertes en même temps que des conquêtes. Que savait-on avant lui de ces pays lointains? Quelques fables ridicules que les marchands rapportaient à leur retour pour se donner de l'importance. C'est seulement avec César qu'ils furent connus. Le premier il osa attaquer et il vainquit ces Germains qu'on dépeignait comme des géants dont le regard faisait peur; le premier, il s'aventura jusqu'en Bretagne, où l'on disait que la nuit durait trois mois entiers, et toutes ces chimères qu'on racontait donnaient à ses victoires comme une teinte de merveilleux. Cependant tout le monde ne cédait pas volontiers à ce prestige. Les plus clairvoyants du parti aristocratique, qui sentaient confusément que c'était le sort de la république qui se décidait sur les bords du Rhin, voulaient qu'on rappelât César et qu'on nommât à sa place un autre général, qui n'achèverait peut-être pas la conquête des Gaules, mais qui ne serait pas tenté de faire celle de son pays. Caton, qui poussait tout à l'extrême, lorsqu'on demanda au sénat de voter des actions de grâces aux dieux pour la défaite d'Arioviste, osa proposer au contraire qu'on livrât le vainqueur aux Germains; mais ces réclamations ne changeaient pas l'opinion

publique. Elle se déclarait pour celui qui venait de conquérir si vite tant de pays inconnus. Les chevaliers, qui étaient devenus les financiers et les négociants de Rome, se félicitaient de voir des contrées immenses ouvertes à leur activité. César, qui voulait se les attacher, les appelait sur ses pas, et son premier soin avait été de leur ouvrir une route à travers les Alpes. Le peuple, qui aime la gloire militaire et qui cède franchement à l'enthousiasme, ne se lassait pas d'admirer celui qui reculait pour les Romains les limites du monde. A la nouvelle de chaque victoire, Rome célébrait des fêtes et rendait grâces aux dieux. Après la défaite des Belges, le sénat, vaincu par l'opinion, ne put s'empêcher de voter quinze jours de *supplications*, ce qui n'avait été fait pour personne. On en décréta vingt quand on apprit le succès de l'expédition de Germanie, et vingt encore après la prise d'Alésia. C'était Cicéron qui d'ordinaire demandait ces honneurs pour César et il se faisait l'organe de l'admiration publique quand il disait dans son beau langage : « C'est la première fois qu'on ose attaquer les Gaulois; jusqu'à présent, on s'était contenté de les repousser. Les autres généraux du peuple romain regardaient comme suffisant pour leur gloire de les empêcher d'entrer chez nous; César est allé les chercher chez eux. Ces contrées dont aucune histoire n'avait jamais parlé, dont tout le monde ignorait le nom, notre général, nos légions, nos armes les ont parcourues. Nous ne possédions qu'un sentier dans la Gaule; aujourd'hui

les limites de ces peuples sont devenues les frontières de notre empire. Ce n'est pas sans un bienfait signalé de la Providence que la nature avait donné les Alpes pour rempart à l'Italie. Si l'entrée en eût été ouverte à cette multitude de barbares, jamais Rome n'eût été le centre et le siége de l'empire du monde. Qu'elles s'abaissent maintenant, ces montagnes insurmontables! Depuis les Alpes jusqu'à l'Océan, il n'y a plus rien à redouter pour l'Italie[1]. »

Ces magnifiques éloges, qu'on a tant reprochés à Cicéron, se comprennent cependant, et, quoi que puissent dire les politiques, il est facile d'expliquer cet entraînement que tant de gens honnêtes et sensés éprouvaient alors pour César. Ce qui justifiait l'admiration sans réserve que causaient ses conquêtes, c'était moins encore leur grandeur que leur nécessité. Elles pouvaient être menaçantes pour l'avenir; elles étaient en ce moment indispensables. Elles compromirent plus tard la liberté de Rome, mais elles assuraient alors son existence[2]. Ce que des préventions et des craintes bien légitimes du reste, dérobaient à l'aristocratie soupçonneuse, l'instinct patriotique du peuple le lui faisait deviner. Il comprenait confusément tous les dangers qui pouvaient venir bientôt de la Gaule, si l'on ne s'empressait de la soumettre. Ce n'était pas, à vrai dire, les Gaulois qui étaient à craindre, — la décadence avait déjà

1. *De prov. cons.*, 13 et 14.
2 C'est ce qu'établit parfaitement M. Mommsen dans son *Histoire romaine*.

commencé pour eux, et ils ne songeaient plus à faire de conquêtes, — c'étaient les Germains. Dion a grand tort de prétendre que César semait les guerres à plaisir dans l'intérêt de sa gloire. Quelque profit qu'il en ait tiré, on peut dire qu'il les a subies plus qu'il ne les a provoquées. Ce n'est pas Rome alors qui alla chercher les Germains, mais plutôt les Germains qui venaient hardiment vers elle. Au moment où César fut nommé proconsul, Arioviste occupait une partie du pays des Séquanes et voulait s'emparer du reste. Ses compatriotes, attirés par la fertilité de ces beaux pays, passaient tous les jours le Rhin pour le rejoindre, et il en était venu vingt-cinq mille d'un coup. Que serait-il arrivé de l'Italie si, pendant que Rome perdait ses forces dans des luttes intérieures, les Suèves et les Sicambres s'étaient établis sur le Rhône et les Alpes? L'invasion, conjurée par Marius un siècle auparavant, recommençait; elle pouvait amener la ruine de Rome, comme elle fit quatre siècles plus tard, si César ne l'avait arrêtée. C'est sa gloire d'avoir rejeté les Germains au delà du Rhin, comme ce fut l'honneur de l'empire de les y maintenir durant plus de trois cents ans.

Mais ce n'était pas le seul effet ni même le plus grand des victoires de César. En conquérant la Gaule, il l'a rendue entièrement et pour jamais romaine. Cette rapidité merveilleuse avec laquelle Rome s'assimile alors les Gaulois ne se comprend que lorsqu'on sait en quel état elle les avait trouvés. Ils n'étaient pas tout à fait des barbares, comme les

Germains; il est à remarquer que leur vainqueur, qui les connaissait bien, ne leur donne pas ce nom dans ses *Commentaires*. Ils avaient de grandes villes, un système régulier d'impôts, un ensemble de croyances religieuses, une aristocratie ambitieuse et puissante, et une sorte d'éducation nationale dirigée par les prêtres. Cette culture, encore imparfaite, si elle n'avait pas entièrement éclairé les esprits, les avait au moins éveillés. Ils étaient ouverts et curieux, assez intelligents pour reconnaître ce qui leur manquait, assez libres de préjugés pour renoncer à leurs usages quand ils en trouvaient de meilleurs. Dès le commencement de la guerre, ils réussirent à imiter la tactique romaine, à construire des machines de siége et à les manœuvrer avec une habileté à laquelle César rend justice. Ils étaient donc encore rudes et grossiers, si l'on veut, mais déjà tout prêts pour une civilisation supérieure dont ils avaient le désir et l'instinct. Voilà ce qui explique qu'ils l'aient si facilement accueillie. Ils avaient combattu dix ans contre la domination de l'étranger; ils ne résistèrent pas un jour à adopter sa langue et ses usages. On peut dire que la Gaule ressemblait à ces terres fendues par un soleil brûlant et qui boivent avec tant d'avidité les premières gouttes de la pluie; elle s'est si profondément imprégnée de la civilisation romaine, dont elle avait soif sans la connaître, qu'après tant de siècles et malgré tant de révolutions elle n'en a pas encore perdu l'empreinte, et que c'est la seule chose qui ait per-

sisté jusqu'à présent dans ce pays où tout change. César n'ajoutait donc pas seulement quelques territoires nouveaux aux possessions de Rome; le présent qu'il lui faisait était plus beau et plus utile: il lui donnait tout un peuple intelligent, qui fut presque aussitôt civilisé que conquis, et qui, en se faisant romain de cœur aussi bien que de langage, en confondant ses intérêts avec ceux de sa nouvelle patrie, en s'enrôlant dans ses légions pour la défendre, en se jetant avec une ardeur et un talent remarquables dans l'étude des arts et des lettres pour l'illustrer, devait donner longtemps une nouvelle jeunesse et un retour de vigueur à cet empire fatigué.

Pendant que ces grandes choses s'accomplissaient en Gaule, Rome continuait à être le théâtre des plus honteux désordres. Il n'y avait plus de gouvernement; c'est à peine si on parvenait à élire des magistrats, et il fallait se battre chaque fois que le peuple se rassemblait sur le forum ou au champ de Mars. Ces troubles, dont rougissaient les honnêtes gens, ajoutaient encore à l'effet que produisaient les victoires de César. Quel contraste entre les combats livrés contre Arioviste ou Vercingétorix et ces batailles de gladiateurs qui ensanglantaient les rues de Rome! Et combien la prise d'Agendicum ou d'Alésia paraissait glorieuse à des gens qui n'étaient occupés que du siége de la maison de Milon par Clodius, ou de l'assassinat de Clodius par Milon! Tous les hommes d'état qui étaient restés à Rome, Pompée comme Cicéron, avaient perdu quel-

que chose de leur dignité en se mêlant à ces intrigues. César, qui s'en était retiré à temps, était le seul qui eût grandi au milieu de l'abaissement général. Aussi tous ceux dont l'âme était blessée de ces tristes spectacles et qui avaient quelque souci de l'honneur romain tenaient-ils les yeux fixés sur lui et sur son armée. Comme il arriva à certains moments de notre révolution, la gloire militaire consolait les honnêtes gens des hontes et des misères de l'intérieur. En même temps l'excès du mal faisait qu'on en cherchait partout un remède efficace. L'idée commençait à se répandre que, pour avoir enfin le repos, il fallait créer un pouvoir fort et durable. Après l'exil de Cicéron, les aruspices avaient prédit que la monarchie allait recommencer[1], et il n'était pas besoin d'être devin pour le prévoir. Quelques années plus tard, le mal ayant encore augmenté, le parti républicain lui-même, malgré ses répugnances, fut forcé d'avoir recours au remède énergique d'une dictature temporaire. Pompée fut nommé seul consul, mais Pompée avait montré plus d'une fois qu'il n'avait ni la vigueur ni la résolution nécessaires pour vaincre à tout jamais l'anarchie. Il fallait chercher ailleurs un bras plus ferme et une volonté plus décidée, et les yeux se tournaient naturellement vers le vainqueur des Gaules. Sa gloire le désignait à ce rôle; les espérances des uns et les craintes des autres l'appe-

1. *De Arusp. resp.*, 25.

laient d'avance à le remplir; les esprits s'accoutumaient tous les jours à l'idée qu'il serait l'héritier de la république, et la révolution qui lui livra Rome était plus qu'à moitié faite quand il passa le Rubicon.

II

LE VAINQUEUR ET LES VAINCUS APRES PHARSALE.

La guerre civile interrompit les rapports que Cicéron avait entretenus avec César pendant la guerre des Gaules. Il hésita longtemps à s'y engager, et c'est après de longues indécisions que les remords de sa conscience, la crainte de l'opinion, et surtout l'exemple de ses amis le décidèrent enfin à partir pour le camp de Pompée. « Comme le bœuf suit le troupeau, disait-il, je vais retrouver les honnêtes gens[1]; » mais il n'y allait qu'à contre-cœur et sans espérance. Après Pharsale, il ne crut pas qu'il fût possible de continuer la lutte : il le dit ouvertement dans un conseil des chefs républicains qui fut tenu à Dyrrhachium, et il s'empressa de retourner à Brindes pour se mettre à la disposition du vainqueur.

Que de regrets ne dut-il pas éprouver alors, si sa pensée se reporta à quelques années en arrière et

1. *Ad Att.*, VII, 7.

s'il se ressouvint de son retour triomphant de l'exil! Dans cette même ville, où on l'avait reçu avec tant de fêtes, il était contraint de débarquer furtivement, de cacher ses licteurs, d'éviter la foule et de ne sortir que de nuit. Il y passa onze mois, les plus tristes de sa vie, dans l'isolement et l'anxiété. Son cœur était déchiré de tous les côtés, et ses affaires domestiques ne lui causaient pas moins de chagrin que les événements publics. Son absence avait achevé de déranger sa fortune. Au moment où elle était le plus embarrassée, il avait eu l'imprudence de prêter ce qu'il avait d'argent à Pompée : le poignard du roi d'Égypte avait emporté à la fois la créance et le débiteur. Pendant qu'il essayait de se procurer quelques ressources en vendant ses meubles et sa vaisselle, il découvrit que sa femme s'entendait avec ses affranchis pour le dépouiller de ce qui lui restait; il apprit que son frère et son neveu, qui s'étaient rendus auprès de César, cherchaient à se justifier à ses dépens, et travaillaient à le perdre afin de se sauver; il revit Tullia, sa fille chérie, mais il la revit triste et malade, pleurant à la fois les infortunes de son père et les infidélités de son mari. A ces malheurs trop réels se joignent en même temps pour lui des malheurs imaginaires qui ne le font guère moins souffrir; il est tourmenté surtout par ses irrésolutions habituelles. A peine a-t-il mis le pied en Italie qu'il se repent déjà d'y être venu. Suivant son usage, son imagination inquiète met toujours les choses au pire, et il est ingénieux à

trouver dans tout ce qui lui arrive quelque raison d'être mécontent. Il se désole lorsque Antoine veut le forcer à quitter l'Italie; quand on lui permet d'y rester, il se désole encore, parce que cette exception qu'on fait en sa faveur peut nuire à sa réputation. Si César néglige de lui écrire, il prend l'alarme; s'il reçoit une lettre de lui, quelque bienveillante qu'elle soit, il en pèse si bien tous les termes qu'il finit par y découvrir quelque motif de s'effrayer; l'amnistie, même la plus large et la plus complète, ne le rassure pas tout à fait. « Quand on pardonne si facilement, dit-il, c'est qu'on diffère sa vengeance[1]. »

Enfin, après un séjour de près d'une année dans cette ville bruyante et empestée, il lui fut permis de quitter Brindes. Il revint dans ses belles maisons de campagne qu'il aimait tant et où il avait été si heureux; il retrouva ses livres, il reprit ses études interrompues, il put goûter de nouveau ces biens précieux dont on jouit sans y songer quand on les possède, et qu'on ne commence à apprécier que lorsqu'on les a un moment perdus, la sécurité et le repos. Rien n'égala jamais pour lui le charme de ces premiers jours passés tranquillement à Tusculum après tant d'orages, et de ce retour aux calmes plaisirs de l'esprit, pour lesquels il sentait bien alors qu'il était véritablement fait. « Sachez, écrivait-il à son ami Varron, que depuis mon retour je me suis

1. *Ad Att.*, XI, 20, je lis : *cognitionem* au lieu de *notionem* qui ne me semble pas avoir de sens.

réconcilié avec mes vieux amis, je veux dire avec mes livres. A la vérité, si je les fuyais, ce n'est pas que je fusse irrité contre eux, mais je ne pouvais les voir sans quelque confusion. Il me semblait qu'en m'engageant dans des affaires si agitées, avec des alliés douteux, je n'avais pas suivi assez fidèlement leurs préceptes. Ils me pardonnent, ils me rappellent à leur compagnie ; ils me disent que vous avez été plus sage que moi de ne point les quitter. A présent que je suis rentré en grâce avec eux, j'espère bien qu'il me sera plus facile de supporter les maux qui nous accablent et ceux dont nous sommes menacés[1]. »

Sa conduite était désormais toute tracée. Il devait au grand parti qu'il avait servi et défendu de se tenir en dehors du gouvernement nouveau. Il lui fallait chercher dans la philosophie et les lettres un emploi utile de son activité, et se créer une retraite honorable loin des affaires publiques, dont il ne pouvait plus s'occuper avec honneur. Il l'avait bien compris lorsqu'il disait : « Conservons au moins une demi-liberté en sachant nous cacher et nous taire[2]. » Se taire et se cacher, c'était bien le programme qui lui convenait le mieux, comme à tous ceux qui s'étaient soumis après Pharsale. On va voir comment il y fut fidèle.

1. *Ad fam.*, IX, 1. — 2. *Ad Att.*, XVI, 31.

I

Il est bien difficile de se déshabituer tout d'un coup de la politique. Le maniement des affaires et l'exercice du pouvoir, même quand ils ne contentent pas tout à fait une âme, la désenchantent du reste, et la vie paraît vide à celui qui ne les a plus pour la remplir. C'est ce qui arriva à Cicéron. Il était certainement très-sincère lorsqu'en quittant Brindes il s'engageait « à se cacher tout entier dans les lettres; » mais il avait promis plus qu'il ne pouvait tenir. Il se fatigua vite du repos, et les plaisirs de l'étude finirent par lui sembler un peu trop calmes; il prêta l'oreille avec plus de curiosité aux bruits du dehors, et, afin de les mieux entendre, il quitta Tusculum pour revenir à Rome. Là, il reprit insensiblement ses anciennes habitudes; il retourna au sénat; sa maison s'ouvrit de nouveau à tous ceux qui aimaient les lettres et les cultivaient; il se remit à fréquenter les amis qu'il avait dans le parti de César, et par leur intermédiaire il renoua ses relations avec César lui-même.

Ils se réconcilièrent facilement, malgré tous les motifs qu'ils avaient de s'en vouloir. Le goût des plaisirs de l'esprit qui les réunissait était plus fort chez eux que toutes les antipathies politiques. La première irritation passée, ils revinrent l'un vers l'autre avec cette aisance que donnent l'usage et la

pratique du monde, oubliant ou paraissant oublier tous les dissentiments qui les avaient séparés. Cependant ces relations étaient devenues pour Cicéron plus délicates que jamais. Ce n'était plus seulement un protecteur qu'il retrouvait dans son ancien condisciple, c'était un maître. Il n'y avait plus, comme autrefois, entre eux de traité ou d'accord qui créât des obligations réciproques ; il y avait un vainqueur à qui les droits de la guerre permettaient tout et un vaincu qui tenait la vie de sa clémence. Ce qui ajoutait à la difficulté de la situation, c'est que plus le vainqueur avait le droit de se montrer exigeant, plus l'opinion publique commandait au vaincu d'être réservé. On pouvait supposer, à l'époque de la guerre des Gaules, que Cicéron défendait les projets de César par amitié ou par conviction ; mais depuis qu'en se prononçant avec tant d'éclat pendant la guerre civile il avait montré qu'il désapprouvait sa cause, les complaisances qu'il pouvait avoir pour lui n'étaient plus que de basses flatteries et une manière honteuse de mériter son pardon. Déjà son brusque retour de Pharsale avait été fort blâmé. « On ne me pardonne pas de vivre[1], » disait-il. On lui pardonnait moins encore ses relations familières avec les amis de César. Les honnêtes gens murmuraient de le voir visiter si assidûment la maison de Balbus, aller dîner chez le voluptueux Eutrapélus en compagnie de Pansa ou d'Antoine et

1. *Ad fam.*, IX, 5.

à côté de la comédienne Cythéris, prendre part aux fêtes somptueuses que donnait Dolabella avec l'argent des vaincus; de tous côtés, la malveillance avait les yeux ouverts sur ses faiblesses. Il lui fallait donc satisfaire à la fois tous les partis, ménager les vainqueurs et les vaincus dans l'intérêt de sa réputation ou de sa sûreté, vivre à côté du maître sans trop lui complaire, mais sans jamais le fâcher, et accommoder ensemble dans ces rapports périlleux ce qu'il devait à son honneur et ce qui était nécessaire à son repos. C'était une situation délicate, dont un homme ordinaire aurait eu peut-être quelque peine à se tirer, mais qui n'était pas au-dessus de la dextérité de Cicéron. Il avait pour en sortir à son avantage, une qualité merveilleuse qui l'empêchait de paraître trop humble et trop bas, même quand il était contraint de flatter. Mme de Sévigné a dit quelque part : « L'esprit est une dignité. » Ce mot est vrai dans tous les sens; il n'y a rien qui aide davantage à traverser sans bassesse des temps difficiles. Quand un homme conserve son esprit devant un maître absolu, quand il ose plaisanter et sourire au milieu du silence et de l'effroi des autres, il témoigne par là que la grandeur de celui auquel il parle ne l'intimide pas, et qu'il se sent assez fort pour la soutenir. C'est encore une façon de le braver que de rester maître de soi en sa présence, et il me semble qu'un despote exigeant et ombrageux doit être presque aussi mécontent de ceux qui se permettent d'avoir de l'esprit devant lui

que de ceux qu'il peut soupçonner d'avoir du cœur. Il y a donc au-dessous, mais à côté du courage de l'âme, qui inspire des résolutions énergiques, celui de l'esprit, qu'il ne faut pas dédaigner, car il est souvent le seul qui soit possible. Après la défaite des gens de cœur, les gens d'esprit ont leur tour, et ils rendent encore quelques services quand les autres n'ont plus le pouvoir de rien faire. Comme ils sont déliés et souples, qu'ils savent relever vivement la tête après que la nécessité les a forcés de la plier, ils se soutiennent avec quelque honneur dans la ruine de leur parti. Leur raillerie, si discrète qu'elle soit, est une sorte de protestation contre le silence imposé à tout le monde, et elle empêche au moins qu'après avoir perdu la liberté d'agir on ne perde encore tout à fait celle de parler. L'esprit n'est donc pas une chose aussi futile qu'on affecte de le dire; il a sa grandeur aussi, et il peut se faire qu'après une grande catastrophe, quand tout est muet, abattu, découragé, il maintienne seul la dignité humaine en grand danger de périr.

Tel fut à peu près le rôle de Cicéron à cette époque, et il faut reconnaître que ce rôle ne manquait pas d'importance. Dans cette grande ville, soumise et muette, lui seul osait parler. Il avait commencé à le faire de bonne heure, et il était encore à Brindes, ignorant si on lui ferait grâce, qu'il effrayait déjà Atticus par la liberté de ses propos. L'impunité le rendit naturellement plus audacieux, et après qu'il fut de retour à Rome il ne prit presque plus d'autre

précaution que de rendre ses railleries le plus agréables et le plus spirituelles qu'il le pouvait. César aimait l'esprit, même quand il s'exerçait à ses dépens. Au lieu de se fâcher des bons mots de Cicéron, il en faisait collection, et au plus fort de la guerre d'Espagne il donnait l'ordre à ses correspondants de les lui envoyer : Cicéron, qui le savait, parlait sans se gêner. Cette liberté, qui était alors si rare, attirait sur lui tous les yeux. Jamais il n'avait été plus entouré. Les amis de César le fréquentaient volontiers pour se donner, à l'exemple de leur chef, un air de libéralité et de tolérance. Comme il était, depuis la mort de Pompée et de Caton, le survivant le plus illustre du parti républicain, les partisans que conservait encore la république s'empressaient autour de lui. On venait donc le voir de tous les côtés, et tous les partis se rencontraient le matin dans son vestibule. « Je reçois en même temps, disait-il, la visite de beaucoup d'honnêtes gens qui sont tristes et celle de nos joyeux vainqueurs[1]. »

Cet empressement avait sans doute de quoi le flatter, et rien ne devait lui faire plus de plaisir que d'avoir repris son importance. Remarquons cependant qu'en redevenant un grand personnage dont on recherchait l'amitié, dont on fréquentait la maison, il manquait déjà à la première partie du programme qu'il s'était tracé ; la part qu'il prit, vers la même époque, au retour des exilés ne tarda pas à

1. *Ad Att.*, IX, 20.

lui faire oublier l'autre. Il avait renoncé à se cacher pour répondre aux avances de César; nous allons voir comment il renonça à se taire pour le remercier de sa clémence.

On a bien raison d'admirer la clémence de César, et les éloges qu'on en fait sont mérités. Au milieu des guerres sans pitié de l'ancien monde, c'est la première fois qu'on voit luire un rayon d'humanité. Aucun doute n'était encore entré dans l'âme d'un vainqueur sur l'étendue de ses droits; il les croyait sans limites et les exerçait sans scrupule. Qui songeait, avant César, à proclamer et à pratiquer le respect du vaincu? Il fut le premier qui annonça que sa vengeance ne survivrait pas à sa victoire et qu'il ne frapperait pas un ennemi désarmé. Ce qui ajoute à l'admiration que sa conduite inspire, c'est qu'il donna ce bel exemple de modération et de douceur dans une époque de violence, entre les proscriptions de Sylla et celles d'Octave; c'est qu'il fit grâce à ses ennemis au moment même où ses ennemis massacraient ses soldats prisonniers et brûlaient vivants ses matelots avec leurs navires. Cependant il ne faut rien exagérer, et l'histoire ne doit pas être un panégyrique. Sans prétendre diminuer la gloire de César, il est permis de se demander quel motif il avait de pardonner aux vaincus, il est juste de chercher de quelle façon et dans quelles limites s'exerça sa clémence.

Curion, un de ses meilleurs amis, disait un jour à Cicéron, dans une conversation intime, que César

était cruel par tempérament, et qu'il n'avait épargné ses ennemis que pour conserver l'affection du peuple[1]; mais le sceptique Curion était fort disposé, comme Cælius, à voir toujours les gens par leurs mauvais côtés : il a certainement calomnié son chef. La vérité est que César était clément à la fois par nature et par système, *pro natura et pro instituto*[2]; c'est le continuateur de ses *Commentaires* qui le dit, et celui-là le connaissait bien. Or, si le cœur ne change pas, la politique peut changer avec les circonstances. Quand on est bon uniquement par nature, on l'est toujours; mais lorsqu'à cet instinct naturel qui porte à la clémence se joint la réflexion qui calcule le bon effet qu'elle produira et le profit qu'on en doit tirer, il peut arriver qu'on devienne moins clément dès qu'on a moins d'intérêt à l'être. Celui qui, par système, se faisait doux et humain pour attirer les gens à lui se résignera, par système aussi, à être cruel, s'il éprouve le besoin de les intimider. C'est ce qui est arrivé à César, et quand on étudie sa vie de près, on trouve que sa clémence a souffert plus d'une éclipse. Je ne crois pas qu'il ait commis aucunes cruautés sans motif et pour le plaisir de les commettre, comme faisaient tant de ses contemporains; mais il ne se les refusait pas non plus lorsqu'il y trouvait quelque avantage. Pendant qu'il était préteur en Espagne, il lui est arrivé de prendre d'assaut des villes qui demandaient à se rendre

1. *Ad Att.*, x, 4. — 2. *Bell. afric.*, 88.

pour avoir un prétexte de les piller. En Gaule, il n'a jamais hésité à effrayer ses ennemis par des vengeances terribles; nous le voyons faire trancher la tête à tout le sénat des Vénètes, vendre à la fois comme esclaves les quarante mille habitants de Genabum, couper le poing à tous ceux qui dans Uxellodunum avaient pris les armes contre lui. Et l'héroïque chef des Arvernes, ce Vercingétorix qui fut un adversaire si digne de lui, ne l'a-t-il pas tenu cinq ans entiers en prison, pour donner ensuite froidement l'ordre de l'égorger le jour de son triomphe? Même à l'époque des guerres civiles, et quand il combattait ses concitoyens, il se fatigua de pardonner. Lorsqu'il vit que son système de clémence ne désarmait pas ses ennemis, il y renonça, et leur obstination, qui le surprit, finit par le rendre cruel. A mesure que la lutte se prolonge, elle prend des deux côtés des couleurs plus sombres. Entre les républicains exaspérés par leurs défaites et le vainqueur furieux de leur résistance, la guerre devient sans merci. Après Thapsus, César donne l'exemple des supplices, et son armée, s'inspirant de sa colère, égorge les vaincus sous ses yeux. Il avait déclaré, en partant pour sa dernière expédition d'Espagne, que sa clémence était à bout, et que tous ceux qui ne poseraient pas les armes seraient mis à mort. Aussi la bataille de Munda fut-elle terrible. Dion raconte que les deux armées s'attaquèrent avec une rage silencieuse, et qu'au lieu des chants guerriers qui retentissent d'ordinaire, on n'entendait par mo-

ments que ces mots : « Frappe et tue. » Le combat fini, le massacre commença. Le fils aîné de Pompée, qui était parvenu à s'enfuir, fut traqué dans les forêts pendant plusieurs jours, et tué sans miséricorde, comme les chefs vendéens dans nos guerres du Bocage.

Le plus beau moment de la clémence de César, c'est Pharsale. Il avait annoncé d'avance, lorsqu'il entra en Italie, qu'on ne verrait pas recommencer les proscriptions. « Je ne veux pas imiter Sylla, disait-il dans une lettre célèbre, et qui fut sans doute fort répandue. Inaugurons une nouvelle façon de vaincre, et cherchons notre sûreté dans la clémence et la douceur[1]. » Il ne démentit pas d'abord ces belles paroles. Après la victoire, il donna l'ordre à ses soldats d'épargner leurs concitoyens, et sur le champ de bataille même il tendit la main à Brutus et à beaucoup d'autres. On a tort de penser toutefois qu'il y ait eu à ce moment une amnistie générale[2]. Au contraire, un édit d'Antoine, qui gouvernait Rome en l'absence de César, défendit sévèrement à tous les pompéiens de revenir en Italie sans en avoir obtenu la permission. Cicéron et Lælius, qui n'étaient pas à craindre, furent seuls exceptés. Beaucoup d'autres rentrèrent ensuite, mais on ne les rappela qu'individuellement et par des décrets spéciaux. C'était le moyen pour César de tirer un

1. *Ad Att*, IX, 7.
2. L'amnistie générale, dont parle Suétone, n'eut lieu que beaucoup plus tard.

meilleur parti de sa clémence. D'ordinaire ces grâces qu'on accordait ainsi en détail n'étaient pas gratuites, et on les faisait presque toujours payer aux exilés d'une partie de leur fortune. Rarement aussi elles étaient complètes du premier coup ; on leur permettait de revenir en Sicile, puis en Italie, avant de leur ouvrir tout à fait les portes de Rome. Ces degrés habilement ménagés, en multipliant le nombre des faveurs accordées par César, ne laissaient pas s'assoupir l'admiration publique. Chaque fois le chœur des flatteurs recommençait ses louanges, et l'on ne cessait pas de célébrer la générosité du vainqueur.

Il y avait donc, après Pharsale, un certain nombre d'exilés en Grèce et dans l'Asie qui attendaient avec impatience qu'on leur donnât la permission de revenir chez eux, et qui ne l'obtinrent pas tous. Les lettres de Cicéron nous rendent le service de nous en faire connaître quelques-uns. Ce sont des gens de toute condition et de toute fortune, des négociants et des fermiers de l'impôt aussi bien que des grands seigneurs. A côté d'un Marcellus, d'un Torquatus, d'un Domitius, il y a des personnages entièrement inconnus, comme Trebianus et Toranius, ce qui prouve que la vengeance de César ne s'arrêtait pas aux chefs du parti. On y rencontre aussi trois écrivains, et, ce qui est digne de remarque, c'est que ce sont peut-être les plus mal traités. L'un d'eux, T. Ampius, était un fougueux républicain qui ne montra pas dans l'exil autant de fermeté qu'on

aurait cru. Il s'occupait à écrire une histoire des hommes illustres, et il paraît qu'il ne profitait pas assez pour son compte des beaux exemples qu'il y trouvait. Nous connaissons mieux les deux autres, qui ne se ressemblent guère : c'était l'Étrusque Cæcina, un négociant bel esprit, et le savant Nigidius Figulus. Nigidius, qu'on mettait à côté de Varron pour l'étendue de ses connaissances, et qui était, comme lui, à la fois philosophe, grammairien, astronome, physicien, rhéteur et jurisconsulte, avait surtout frappé ses contemporains par la profondeur de ses recherches théologiques. Comme on le voyait s'occuper beaucoup des doctrines des Chaldéens et des Orphiques, il passait pour un grand magicien. On croyait qu'il prédisait l'avenir, et on le soupçonnait de ressusciter les morts. Tant d'occupations d'un genre si différent ne l'empêchaient pas de s'intéresser aux affaires de son pays. On ne pensait pas alors qu'un savant fût dispensé d'être un citoyen. Il brigua et obtint des dignités publiques; il fut préteur en des temps difficiles et se fit remarquer par son énergie. Quand César entra en Italie, Nigidius, fidèle à la maxime de son maître Pythagore, qui ordonne au sage de porter secours à la loi menacée, s'empressa de quitter ses livres, et il était au premier rang des combattants de Pharsale. Cæcina avait paru d'abord aussi ferme que Nigidius, et il s'était fait remarquer comme lui par son ardeur républicaine. Non content de prendre les armes contre César, il l'avait encore insulté dans un pamphlet, au commencement

de la guerre; mais il était aussi faible que violent, il ne put pas supporter l'exil. Cet homme léger et mondain avait besoin des plaisirs de Rome, et il se désolait d'en être privé. Pour obtenir sa grâce, il imagina d'écrire un nouvel ouvrage destiné à contredire l'ancien et à en effacer le mauvais effet. Il l'avait appelé ses *Plaintes*, et ce titre indique assez quel en était le caractère. Il y prodiguait sans mesure les éloges à César, et cependant il craignait toujours de n'en avoir pas dit assez. « Je frémis de tous mes membres, disait-il a Cicéron, quand je me demande s'il en sera content[1]. » Tant d'humiliations et de bassesse finirent par toucher le vainqueur, et tandis qu'il laissait impitoyablement mourir en exil l'énergique Nigidius, qui ne savait pas flatter, il permettait à Cæcina de se rapprocher de l'Italie et de s'établir en Sicile.

Cicéron s'était fait le consolateur de tous ces exilés, et il employait son crédit à rendre leur condition meilleure. Il les servit tous avec le même dévouement, quoiqu'il y en eût parmi eux dont il avait à se plaindre; mais il ne se souvenait plus de leurs torts dès qu'il les voyait malheureux. Il mettait une habileté touchante, en leur écrivant, à accommoder son langage à leur situation ou à leurs sentiments, se souciant peu d'être d'accord avec lui-même, pourvu qu'il pût les consoler et leur être utile. Après avoir dit à ceux qui se lamentaient d'être éloignés de Rome qu'ils avaient tort de vouloir y revenir, et

1 *Ad fam.*, VII. 7.

qu'il vaut mieux entendre seulement parler des malheurs de la république que de les voir de ses yeux, il écrivait tout le contraire à ceux qui supportaient trop courageusement l'exil, et qui ne voulaient pas, au grand désespoir de leur famille, demander leur rappel. Quand il rencontrait un empressement trop servile a prévenir et à provoquer les bontés de César, il n'hésitait pas à le blâmer, et, avec des ménagements infinis, il rappelait au respect de lui-même le malheureux qui l'oubliait. S'il voyait au contraire qu'on fût disposé à commettre quelque héroïque imprudence et à tenter, sans profit pour personne, un coup d'éclat dangereux, il s'empressait de retenir cet élan de courage inutile et prêchait la prudence et la résignation. Pendant ce temps il n'épargnait pas ses peines. Il allait trouver les amis du maître, ou, s'il en était besoin, il essayait de voir le maître lui-même, quoiqu'il fût bien difficile d'aborder un homme sur lequel retombaient les affaires du monde entier. Il priait, il promettait, il fatiguait de ses supplications et presque toujours il finissait par réussir, car César tenait à l'engager de plus en plus dans son parti par les faveurs qu'il lui accordait. Une fois la grâce obtenue, il voulait être le premier à l'annoncer à l'exilé, qui l'attendait impatiemment ; il le félicitait avec effusion et joignait à ses compliments quelques leçons de modération et de silence qu'il donnait volontiers aux autres, mais qu'il ne pratiquait pas toujours lui-même.

Parmi ces exilés, il n'y avait pas de personnage

plus important que l'ancien consul Marcellus; il n'y en avait pas non plus que César eût autant de raison de haïr. Par une sorte de bravade cruelle, Marcellus avait fait battre de verges un habitant de Côme, pour montrer quel cas il faisait de la loi de César qui accordait à cette ville le droit de cité. Après Pharsale, il s'était retiré à Mitylène et ne songeait pas à en revenir, quand ses parents et Cicéron se mirent en tête d'obtenir sa grâce. Pendant qu'ils faisaient les premières démarches, ils rencontrèrent un obstacle sur lequel ils n'avaient point compté : ils pensaient qu'ils n'auraient à supplier que César, et il leur fallut commencer par fléchir Marcellus. C'était un homme énergique que le mauvais succès de sa cause n'avait pas abattu, un véritable philosophe, qui s'était fort bien accommodé de l'exil, un républicain obstiné, qui ne voulait pas retourner à Rome pour la voir esclave. Il fallut toute une longue négociation avant qu'il consentît à permettre qu'on implorât pour lui le vainqueur; encore ne le permit-il que de fort mauvaise grâce. Lorsqu'on lit les lettres que Cicéron lui écrit à cette occasion, on admire beaucoup son habileté, mais on a quelque peine à comprendre les motifs de son insistance. On se demande avec surprise pourquoi il prend au retour de Marcellus beaucoup plus d'intérêt que Marcellus n'en prenait lui-même. Ils n'avaient jamais été très-liés ensemble ; Cicéron ne se gênait pas pour le blâmer de son obstination, et l'on sait que ces caractères roides et entiers ne lui convenaient pas.

Il faut donc qu'il ait eu pour souhaiter si vivement que Marcellus revînt à Rome quelque motif plus fort que l'affection qu'il avait pour lui. Ce motif, qu'il ne dit pas et qu'on devine, c'est la peur que lui faisait l'opinion publique. Il savait bien qu'on lui reprochait de n'avoir pas assez fait pour sa cause, et lui-même s'accusait par moments de l'avoir abandonnée trop vite. Lorsque du milieu de Rome, où il passait si joyeusement son temps dans ces somptueux dîners que lui donnaient Hirtius et Dolabella, et où il allait, disait-il, pour égayer un peu sa servitude, il venait à songer à ces braves gens qui se faisaient tuer en Afrique et en Espagne, ou qui vivaient en exil dans quelque ville triste et ignorée de la Grèce, il s'en voulait de n'être pas avec eux, et la pensée de leurs souffrances troublait souvent ses plaisirs. Voilà pourquoi il travaillait avec tant d'ardeur à leur retour. Il lui importait de diminuer le nombre de ceux dont les misères formaient un contraste fâcheux avec le bonheur dont il jouissait, ou qui, par leur fière attitude, paraissaient condamner sa soumission. Toutes les fois qu'un proscrit revenait à Rome, il semblait à Cicéron qu'il se délivrait lui-même d'un remords et qu'il échappait aux reproches des malveillants. Aussi, quand il eut obtenu, contre son attente, la grâce de Marcellus, sa joie ne connut-elle pas de bornes. Elle alla jusqu'à lui faire oublier la résolution qu'il avait prise de se taire, et à laquelle il avait été fidèle pendant deux ans. Il prit la parole dans le

sénat pour remercier César, et prononça le célèbre discours qui nous est resté[1].

La réputation de ce discours a eu des fortunes très-diverses. On l'a longtemps admiré sans réserve, et au siècle dernier, le bon Rollin le regardait comme le modèle et le dernier terme de l'éloquence; mais cet enthousiasme a beaucoup diminué depuis qu'on est devenu moins sensible à l'art de louer délicatement les princes, et qu'on fait plus de cas d'une parole franche et libre que des flatteries les plus ingénieuses. Il est certain qu'on souhaiterait parfois dans ce discours un peu plus de dignité. On est surtout choqué de la façon dont les souvenirs délicats de la guerre civile y sont rappelés. Il fallait n'en rien dire ou en parler plus fièrement. Devait-on par exemple dissimuler les motifs que les républicains avaient de prendre les armes et réduire toute la lutte à un conflit d'ambition entre deux grands personnages? Était-ce bien le moment, après la défaite de Pompée, d'immoler Pompée à César, et d'affirmer avec cette assurance qu'il aurait moins bien usé de la victoire? Pour ne point juger trop sévèrement ces concessions que Cicéron se croit obligé de faire au parti victorieux, nous avons besoin de nous rappeler en quelles circonstances fut pro-

1. Il va sans dire que je crois à l'authenticité de ce discours : elle a été contestée pour des raisons qui me semblent futiles. Je répondrai plus loin à celles qui sont tirées du caractère même du discours, en montrant qu'il est moins bas et moins servile qu'on ne le prétend.

noncé ce discours. C'était la première fois qu'il parlait en public depuis Pharsale. Dans ce sénat épuré par César et qu'il avait rempli de ses créatures, on n'avait pas encore entendu une voix libre. Les amis et les admirateurs du maître avaient seuls la parole, et quelque excès que nous trouvions dans les éloges que Cicéron lui donne, on peut être assuré que toutes ces flatteries durent sembler tièdes au prix de celles qu'on entendait tous les jours. Ajoutons que, comme personne n'avait encore osé faire l'essai de la tolérance de César, on n'en connaissait pas exactement les limites. Or il est naturel que celui qui ne sait pas au juste où commence la témérité redoute toujours un peu d'être téméraire. Lorsqu'on ignore la mesure de la liberté permise, la crainte de la dépasser peut empêcher quelquefois de l'atteindre. D'ailleurs cet orateur qui parlait pour un exilé était lui-même un des vaincus. Il connaissait toute l'étendue des droits que conférait alors la victoire, et il n'essaie pas de la dissimuler. « Nous avons été défaits, dit-il à César, vous pouviez légitimement nous faire tous mourir[1]. » Aujourd'hui les choses sont bien changées. L'humanité a diminué ces droits impitoyables, et le vaincu, qui le sait, ne s'abandonne pas aussi facilement lui-même : du moment qu'il ne court plus les mêmes dangers, il lui est facile d'avoir plus de courage ; mais quand il se trouvait en présence d'un maître qui avait sur

1. *Pro Marc.*, 4.

lui un pouvoir absolu, quand il savait qu'il ne tenait la liberté et la vie que d'un bienfait toujours révocable, sa parole ne pouvait plus avoir la même assurance, et il ne serait pas juste d'appeler timidité la réserve qu'imposait une situation si périlleuse. Il reste enfin une dernière manière plus simple et probablement plus vraie que les autres d'expliquer ces éloges un peu trop intempérants qu'on a reprochés à Cicéron, c'est de reconnaître qu'ils étaient sincères. Plus les droits du vainqueur étaient grands, plus il était beau d'y renoncer, et le mérite augmentait encore quand on y renonçait en faveur d'un homme qu'on avait des motifs légitimes de haïr. Aussi l'émotion fut-elle très-grande parmi les sénateurs quand ils virent César pardonner à son ennemi personnel, et Cicéron la partagea. Ce qui prouve que toutes ces effusions de joie et de reconnaissance dont son discours est rempli ne sont pas seulement des mensonges oratoires, c'est qu'on les retrouve dans une lettre qu'il adresse à Sulpicius et qui n'était pas écrite pour le public. « Ce jour m'a paru si beau, lui dit-il en lui racontant cette mémorable séance du sénat, que j'ai cru voir la république renaître[1]. » C'est aller bien loin, et rien ne ressemble moins au réveil de la république que cet acte arbitraire d'un maître faisant grâce à des gens qui n'étaient coupables que d'avoir bien servi leur pays. Cette violente hyperbole n'en est pas

1. *Ad fam.*, IV, 4.

moins la preuve de l'émotion profonde et sincère que causait alors à Cicéron la clémence de César. On sait combien cette vive nature était ouverte aux impressions du moment. Il se laisse ordinairement saisir avec tant de force par l'admiration ou la haine qu'il est rare qu'il garde la mesure en les exprimant. C'est de là que sont venus, dans le discours pour Marcellus, quelques éloges hyperboliques et quelques excès de compliments dont il est aisé de se rendre compte, quoiqu'on aimât mieux ne pas les y rencontrer.

Une fois ces réserves faites, il ne reste plus qu'à admirer. Le discours de Cicéron ne contient pas seulement des flatteries, comme on le prétend, et ceux qui le lisent avec soin et sans prévention y trouvent autre chose. Après avoir remercié César de sa clémence, il se permet de lui dire quelques vérités et de lui donner quelques conseils. Cette seconde partie, qui se cache un peu aujourd'hui sous les splendeurs de l'autre, est bien plus curieuse, quoique moins éclatante, et elle a dû produire en son temps plus d'effet. Bien qu'il ait refait son ouvrage avant de le publier, comme c'était son habitude, il a dû y conserver le mouvement de l'improvisation. S'il n'a pas trouvé du premier coup ces belles périodes, les plus sonores et les plus pompeuses de la langue latine, il est probable au moins qu'il n'a pas changé grand'chose à l'ordre des idées et à la suite du discours. On sent qu'il s'anime et s'échauffe peu à peu, et qu'à mesure qu'il avance il ose davantage.

Le succès de sa belle parole, dont on était privé depuis si longtemps, les applaudissements de ses amis, l'admiration et la surprise des sénateurs nouveaux qui ne l'avaient pas encore entendu, cette sorte d'ivresse qu'on éprouve soi-même à parler quand on s'aperçoit qu'on vous écoute, enfin le lieu même où il parle, ces murailles du sénat, auxquelles il fait allusion dans son discours, et qui gardaient le souvenir de tant de voix éloquentes et libres, tout lui redonne du cœur. Il oublie les précautions timides du début, et l'audace lui revient avec le succès. N'est-ce pas attaquer indirectement le pouvoir absolu que de dire : « Je souffre de voir que le destin de la république, qui doit être immortelle, dépende tout entier de la vie d'un homme qui doit mourir[1]? » Et que penser de cette autre parole, plus vive encore, presque cruelle : « Vous avez beaucoup fait pour enlever l'admiration des hommes ; vous n'avez pas fait assez pour mériter leurs éloges[2]? » Que faut-il donc que César fasse pour que l'avenir puisse le louer autant qu'il l'admirera? Il faut qu'il change ce qui existe : « La république ne peut pas rester comme elle est. » Il ne s'explique pas, mais on devine ce qu'il veut. C'est la liberté qu'il souhaite, non pas cette liberté entière dont on avait joui jusqu'à Pharsale, mais une liberté réglée et modérée, compatible avec un pouvoir fort et victorieux, la seule que Rome pût alors supporter. Il est clair

1. *Pro Marc.*, 7. — 2. *Pro Marc.*, 8.

qu'en ce moment Cicéron ne croyait pas qu'il fût impossible d'arriver à une transaction entre César et la liberté. Un homme qui renonçait avec tant d'éclat à l'un des droits les moins contestés de la victoire ne pouvait-il pas être tenté de renoncer plus tard aux autres ? Et quand on le voyait si clément et si généreux envers les particuliers, était-il défendu de croire qu'il pourrait bien faire un jour cette libéralité à sa patrie ? Quelque faible que fût cette espérance, comme alors il n'y en avait pas d'autre, un honnête homme et un bon citoyen ne devaient pas la laisser perdre, et c'était leur devoir d'encourager César par tous les moyens à la réaliser. Ils n'étaient donc pas coupables de le louer avec effusion de ce qu'il avait fait pour le pousser à faire plus encore, et il me semble que les éloges dont l'accable Cicéron, quand on songe au dessein qu'il avait en les lui donnant, perdent un peu cet air d'esclavage qu'on leur a reproché.

César écouta les compliments avec plaisir et les conseils sans colère. Il était trop heureux que Cicéron renonçât enfin à se taire pour songer à se fâcher de ce qu'il avait dit. Il lui importait que cet homme d'État sur lequel on avait les yeux rentrât de quelque façon dans la vie publique. Cette grande voix qui s'obstinait à rester muette semblait protester contre le gouvernement nouveau. En n'essayant même pas de le contredire, elle laissait croire qu'on n'avait pas la liberté de le faire et faisait paraître l'esclavage plus lourd. On était donc si content d'entendre en-

core la parole de Cicéron qu'on le laissait parler comme il voulait. Il s'en aperçut vite, et il en profita. A partir de ce moment, quand il parle en public, on sent qu'il est plus à son aise. Son ton se raffermit, et il s'embarrasse moins de compliments et d'éloges. C'est qu'avec le discours pour Marcellus il avait fait l'essai des libertés qu'il pouvait prendre. Le terrain une fois sondé, il était plus maître de ses pas et marchait avec assurance.

Telle fut la situation de Cicéron pendant la dictature de César; on voit bien qu'elle n'était pas aussi humble qu'on l'a prétendu, et que, dans un temps de despotisme, il a su rendre quelques services à la liberté. Ces services ont été généralement méconnus; je n'en suis pas surpris. Il en est un peu des hommes comme des œuvres d'art : quand on les voit à distance, on n'est frappé que des situations franches et des attitudes bien dessinées; les détails et les nuances échappent. On comprend bien ceux qui se livrent entièrement au vainqueur, comme Curion ou Antoine, ou ceux qui lui résistent sans repos, comme Labiénus et Caton. Quant à ces esprits ingénieux et flexibles qui fuient toute extrémité, qui vivent adroitement entre la soumission et la révolte, qui tournent les difficultés plus qu'ils ne les forcent, qui ne se refusent pas à payer de quelques flatteries le droit de dire quelques vérités, on est toujours tenté de leur être sévère. Comme on ne peut pas bien démêler leur attitude dans ce lointain d'où on les regarde, leurs moindres complaisances paraissent des lâche-

tés, et il semble qu'ils se prosternent quand ils ne font que saluer. Ce n'est qu'en se rapprochant d'eux, c'est-à-dire en étudiant les faits de plus près, qu'on arrive à leur rendre justice. Je crois que cette étude minutieuse n'est pas défavorable à Cicéron, et qu'il ne se trompait pas lorsqu'il disait plus tard en parlant de cette époque de sa vie, que son esclavage n'avait pas été sans quelque honneur; *quievi cum aliqua dignitate*[1].

II

En rendant compte des rapports de Cicéron et de César après Pharsale, j'ai volontairement omis de parler de la lutte courtoise qu'ils se livrèrent à propos de Caton. C'est un incident si curieux qu'il m'a semblé mériter la peine d'être étudié à part, et, pour mieux comprendre les sentiments que chacun des deux apporta à cette lutte, peut-être n'est-il pas inutile de commencer par bien connaître le personnage qui fut l'objet du débat.

On se fait généralement une idée assez juste de Caton, et ceux qui l'attaquent comme ceux qui l'admirent sont à peu près d'accord sur les traits principaux de son caractère. Ce n'était pas une de ces natures fuyantes et multiples, comme Cicéron, qu'il

1. *Philipp.*, III, 11.

est si difficile de saisir. Au contraire personne ne fut jamais plus absolu, plus uniforme que lui, et il n'y a pas de figure dans l'histoire dont les qualités et les défauts soient aussi nettement marqués. Le seul danger pour ceux qui l'étudient, c'est d'être tentés d'exagérer encore ce relief vigoureux. Avec un peu de bonne volonté, il est facile de faire de cet opiniâtre un têtu, de cet homme franc et sincère un rustre et un brutal, c'est-à dire d'avoir la charge et non le portrait de Caton. Pour éviter de tomber dans cet excès, il convient, avant de parler de lui, de relire une petite lettre qu'il adressait à Cicéron, proconsul en Cilicie[1]. Ce billet est tout ce qui nous reste de Caton, et je serais surpris qu'il n'étonnât pas beaucoup ceux qui se sont fait de lui une idée préconçue. Il n'y a là ni rudesse ni brutalité, mais au contraire beaucoup de finesse et d'esprit. L'occasion était très-délicate : il s'agissait de refuser à Cicéron une faveur qu'il souhaitait beaucoup obtenir. Il avait eu sur ses vieux jours la velléité d'être un victorieux, et il demandait au sénat de voter des actions de grâces aux dieux pour le succès de la campagne qu'il venait de faire. En général le sénat se montra complaisant à ce caprice, Caton presque seul résista; mais il ne voulait pas non plus se brouiller avec Cicéron, et la lettre qu'il lui écrivit pour justifier son refus est un chef-d'œuvre d'habileté. Il lui prouve qu'en s'opposant à sa demande il

1. *Ad fam.*, xv, 5.

entend mieux que lui les intérêts de sa gloire. S'il ne veut pas remercier les dieux des succès que Cicéron a obtenus, c'est qu'il croit que Cicéron ne les doit qu'à lui-même. Ne vaut-il pas mieux qu'on en reporte sur lui tout l'honneur que si on l'attribuait au hasard ou à la protection du ciel? Voilà certainement une façon fort aimable de refuser, et qui ne laissait pas même à Cicéron, tout mécontent qu'il était, le droit de se mettre en colère. Caton était donc un homme d'esprit à ses heures, quoiqu'au premier abord on ait quelque peine à le supposer. Son caractère s'était assoupli dans l'étude assidue qu'il avait faite des lettres grecques; il vivait au milieu d'un monde élégant, et, sans le vouloir, il en avait pris quelque chose. C'est ce que nous fait soupçonner cette lettre spirituelle, et il faut nous souvenir d'elle et avoir soin de la relire toutes les fois que nous serons tentés de nous le figurer comme un paysan malappris.

Il faut avouer cependant que d'ordinaire il était roide et obstiné, dur pour lui-même et sévère aux autres. C'était la pente de son humeur; il y ajouta par sa volonté. La nature n'est pas seule coupable de ces caractères entiers et absolus qu'on rencontre, et uue certaine recherche d'originalité piquante, un peu de complaisance qu'on a pour soi-même font bien souvent qu'on aide la nature et qu'on l'accuse avec plus de vigueur. Caton était entraîné à ce défaut par le nom même qu'il portait. L'exemple de son illustre aïeul était toujours devant ses yeux, et

son unique étude fut de lui ressembler sans tenir compte de la différence des temps et des hommes. En imitant, on exagère. Il y a toujours un peu d'effort et d'excès dans les vertus qu'on essaye de reproduire. On ne prend que les endroits les plus saillans de son modèle, et l'on néglige les autres, qui les tempèrent. C'est ce qui arriva à Caton, et Cicéron le blâme justement de n'avoir imité que les côtés rudes et durs de son grand-père. « Si vous laissiez prendre, lui dit-il, à l'austérité de votre sagesse quelques teintes de ses mœurs gaies et faciles, vos qualités en seraient plus agréables[1]. » Il est certain qu'il y avait chez le vieux Caton une pointe de verve piquante, de gaieté rustique, de bonhomie railleuse que son petit-fils ne connaissait pas. Il ne prit de lui que la rudesse et l'obstination, qu'il poussa à l'extrême.

De tous les excès, le plus dangereux peut-être est l'excès du bien ; c'est au moins celui dont il est le plus difficile de se corriger, car le coupable s'applaudit lui-même, et personne n'ose le reprendre. Ce fut le défaut de Caton en toute chose de ne pas connaître de mesure. A force de vouloir être ferme dans son opinion, il se rendait inflexible aux conseils de ses amis et aux leçons de l'expérience. La pratique de la vie, cette maîtresse impérieuse, pour parler comme Bossuet, n'avait pas de prise sur lui. Son énergie allait jusqu'à l'obstination, et son hon-

1. *Pro Muræna*, 31.

nêteté avait quelquefois le tort d'être trop scrupuleuse. Ce furent ces délicatesses exagérées qui l'empêchèrent de réussir quand il brigua les fonctions publiques. Le peuple était fort exigeant pour ceux qui lui demandaient ses suffrages. Pendant tout le reste de l'année, il se laissait mener et malmener; mais le jour des élections il savait qu'il était le maître, et se plaisait à le montrer. On ne parvenait pas à le gagner, si l'on ne flattait tous ses caprices. Cicéron s'est souvent moqué de ces malheureux et obligeants candidats (*natio officiosissima candidatorum*) qui vont le matin frapper à toutes les portes, qui passent leur temps en visites et en compliments, qui se font un devoir d'accompagner tous les généraux quand ils rentrent dans Rome ou qu'ils en sortent, qui forment le cortége de tous les orateurs influents, et qui sont forcés d'avoir des égards et des respects infinis pour tout le monde. Parmi les gens du peuple, desquels en définitive dépendait l'élection, les plus honnêtes voulaient être flattés, les autres exigeaient qu'on les achetât. Caton n'était pas homme à faire plus l'un que l'autre. Il ne voulait ni flatter ni mentir; encore moins consentait-il à payer. Quand on le pressait d'offrir ces repas et ces présents que depuis longtemps les candidats n'osaient plus refuser, il répondait brusquement : « Est-ce un trafic de plaisir que vous faites avec une jeunesse débauchée, ou le gouvernement du monde que vous demandez au peuple romain? » Et il ne cessait de répéter cette maxime « qu'il ne

faut solliciter que par son mérite[1]. » Dure parole! disait Cicéron, et qu'on n'était pas accoutumé à entendre dans un temps où toutes les dignités étaient à vendre. Elle déplut au peuple, qui profitait de cette vénalité, et Caton, qui s'obstinait à ne solliciter que par son mérite, fut presque toujours vaincu par ceux qui sollicitaient avec leur argent.]

Les caractères de ce genre, honnêtes et absolus, se rencontrent, à des degrés différents, dans la vie privée comme dans la vie publique. A ce titre, ils sont du domaine de la comédie aussi bien que de l'histoire. Si je ne craignais de manquer à la gravité du personnage que j'étudie, je dirais que cette fière réponse que je viens de citer me fait involontairement songer à l'une des plus belle créations de notre théâtre. C'est un Caton aussi que Molière a voulu peindre dans *le Misanthrope*. A la vérité, il s'agit seulement de la fortune d'un particulier et non pas du gouvernement du monde, et il n'est plus question que d'un procès civil; mais à ce propos le Caton de la comédie parle tout à fait comme l'autre. Il ne veut pas non plus se plier aux usages qu'il n'approuve pas. Même au risque de perdre son procès, il ne visitera pas ses juges, et quand on lui dit:

Et qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

il répond aussi fièrement que Caton :

Qui je veux? La raison, mon bon droit, l'équité.

1. *Pro Mur.*, 35.

Quoi qu'on fasse, ces personnages inspirent toujours un grand respect. Le cœur manque lorsqu'on veut les blâmer, et cependant il faut avoir le courage de le faire. Ce n'est pas avec ces exagérations et ces partis pris de rigueur que la probité, l'honneur, la liberté, toutes les nobles causes enfin, veulent être défendues. Elles ont assez de désavantages par elles-mêmes dans la lutte qu'elles livrent à la corruption et à la licence, sans qu'on les fasse plus déplaisantes encore par une roideur et une sévérité inutiles. Exagérer les scrupules, c'est désarmer la vertu. C'est bien assez qu'elle soit forcée d'être grave; pourquoi vouloir la rendre rebutante? Sans rien sacrifier des principes, il est des points sur lesquels elle doit savoir céder aux hommes pour les dominer. Ce qui prouve que ces gens qui se piquent de ne céder jamais ont tort, c'est qu'ils ne sont pas aussi intraitables qu'ils le supposent, et que, malgré leur résistance, ils finissent toujours par faire quelques concessions. Cet austère, ce rigoureux Alceste, il est du monde après tout, et du meilleur. Il vit à la cour, et on le reconnaît bien, je ne dis pas seulement à ses manières et à sa tournure, quoique je me figure l'*homme aux rubans verts* mis avec goût et élégance, mais à ces atténuations qu'il emploie, à ces faux-fuyants de politesse qui sont des mensonges aussi, et qu'il ne souffrirait pas chez Philinte. Avant d'éclater contre le grand seigneur au sonnet, il prend des formules adroites où la vérité ne se laisse qu'entrevoir :

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?
— Je ne dis pas cela.

Ce *je ne dis pas cela*, qu'il répète si souvent, qu'est-ce autre chose, à le juger avec la rigueur du misanthrope, qu'une condescendance et une faiblesse coupables? Rousseau le reproche durement à Alceste, et je ne crois pas qu'Alceste, s'il reste fidèle à ses principes, trouve rien à répondre à Rousseau. Il ne serait pas difficile non plus de montrer dans Caton des démentis de ce genre. Ce rigoureux ennemi de la brigue, qui d'abord ne voulait rien faire pour le succès de ses candidatures, il finit par solliciter : il allait sur le champ de Mars, comme tout le monde, serrer la main des citoyens et demander leur voix. « Eh quoi! lui disait ironiquement Cicéron, que ces contradictions mettaient en bonne humeur, est-ce à vous de venir me demander mon suffrage? N'est-ce pas moi plutôt qui dois remercier un homme de votre mérite qui veut bien braver les fatigues et les périls pour moi[1]? » Il faisait plus, ce sévère ennemi du mensonge : il avait un de ces esclaves, appelés *nomenclateurs*, qui savaient le nom et la profession de tous les citoyens de Rome, et il s'en servait, comme les autres, pour faire croire aux pauvres électeurs qu'il les connaissait. « N'est-ce pas abuser et tromper le public? » disait Cicéron, et Cicéron n'avait pas tort. Ce qu'il y a de plus triste, c'est que ces concessions, qui compromettent

1. *Pro Mur.*, 36.

la dignité et l'unité d'un caractère, ne servent de rien : on les fait généralement de mauvaise grâce et trop tard; elles n'effacent pas le souvenir des rudesses passées et ne gagnent plus personne. Malgré ses sollicitations tardives et l'aide de son nomenclateur, Caton n'arriva point au consulat, et Cicéron le blâme sévèrement des maladresses qui le firent échouer. Il pouvait sans doute se passer d'être consul; mais la république avait besoin qu'il le fût, et aux yeux de beaucoup de bons citoyens c'était presque l'abandonner et la trahir que de favoriser, par des raffinements de scrupules et des exagérations d'honnêteté, le triomphe des plus méchants.

Encore comprend-on ces exagérations et ces excès chez un homme qui a l'intention de *fuir l'approche des humains*, comme Alceste; mais ils ne sont plus pardonnables quand on veut vivre avec eux, et encore moins quand on aspire à les gouverner. Le gouvernement des hommes est quelque chose de délicat et de difficile qui demande qu'on ne commence pas par rebuter ceux qu'on se propose de conduire. On doit assurément avoir l'intention de les rendre meilleurs, mais il faut commencer par les prendre comme ils sont. C'est la première loi de la politique de ne vouloir que ce qui est possible. Caton méconnut souvent cette loi. Il ne savait pas se plier à ces ménagements sans lesquels on ne gouverne pas les peuples; il n'avait pas assez de souplesse dans le caractère ni ce degré d'intrigue honnête qui fait réussir dans les choses qu'on entreprend; il man-

quait de ce liant qui rapproche les ambitions opposées, qui calme les jalousies rivales, qui groupe des gens divisés d'humeurs, d'opinions, d'intérêts, autour d'un homme. Il ne pouvait être qu'une protestation éclatante contre les mœurs de son temps ; il n'était pas un chef de parti. Osons le dire, malgré le respect que nous éprouvons pour lui, son âme était obstinée, parce que son esprit était étroit. Il ne voyait pas d'abord les points sur lesquels on doit se relâcher et ceux qu'il faut défendre jusqu'à la fin. Disciple des stoïciens, qui disaient que toutes les fautes sont égales, c'est-à-dire, suivant la plaisanterie de Cicéron, qu'il y a autant de mal à tuer un poulet sans nécessité qu'à étrangler son père, il avait appliqué cette étrange et dure théorie à la politique. Enfermé dans la légalité stricte, il en défendait les moindres vétilles avec un acharnement fâcheux. Son admiration pour le passé ne savait pas choisir. Il imitait les anciens costumes comme il suivait les vieilles maximes, et il affectait de ne pas porter de tunique sous sa toge, parce que Camille n'en avait pas. Son manque d'étendue dans l'esprit, son zèle étroit et obstiné, furent plus d'une fois nuisibles à la république. Plutarque lui reproche d'avoir jeté Pompée dans les bras de César en lui refusant quelques satisfactions de vanité sans importance. Cicéron le blâme d'avoir mécontenté les chevaliers, qu'il avait eu tant de peine à rapprocher du sénat. Sans doute les chevaliers faisaient des demandes déraisonnables, mais il devait tout leur accorder plutôt

que de les laisser apporter à César l'appui de leurs immenses richesses. C'est à cette occasion que Cicéron disait de lui : « Il se croit dans la république de Platon et non dans la boue de Romulus[1], » et ce mot est resté comme celui qui caractérise le mieux cette politique maladroite qui, en exigeant trop des hommes, finit par n'en rien obtenir.

Le rôle naturel de Caton, c'était la résistance. Il ne s'entendait pas à discipliner et à conduire un parti; il était admirable quand il s'agissait de tenir tête à un adversaire. Il employait pour le vaincre une tactique qui lui a souvent réussi : quand il voyait qu'on allait prendre une décision qui lui semblait funeste, et qu'il fallait à tout prix empêcher le peuple de voter, il prenait la parole et ne la quittait plus. Plutarque dit qu'il pouvait parler tout un jour sans se fatiguer. Les murmures, les cris, les menaces, rien ne lui faisait peur. Quelquefois un licteur l'arrachait de la tribune; mais dès qu'il était libre, il y remontait. Un jour, le tribun Trébonius fut tellement impatienté de cette résistance qu'il le fit conduire en prison : Caton, sans se troubler, continua sa harangue en marchant, et la foule le suivit pour l'entendre. Il est à remarquer qu'il n'était pas véritablement impopulaire : le peuple, qui aime le courage, finissait par être dompté par ce sang-froid opiniâtre et cette invincible énergie. Il lui est arrivé de se déclarer quelquefois pour lui, contrai-

1. *Ad Att.*, II, 1.

rement à son intérêt et à ses préférences, et César, tout-puissant sur la populace, redoutait cependant les boutades de Caton.

Il n'en est pas moins vrai que, comme je l'ai déjà dit, Caton ne pouvait pas être un chef de parti, et ce qui est plus triste, c'est que le parti pour lequel il combattait n'avait pas de chef. C'était une réunion de gens d'esprit et de grands personnages, dont aucun n'avait les qualités nécessaires pour dominer les autres. Sans parler de Pompée, qui n'était qu'un allié douteux dont on se méfiait, parmi les autres, Scipion rebutait tout le monde par sa hauteur et ses cruautés; Appius Claudius n'était qu'un augure convaincu qui croyait aux poulets sacrés; Marcellus manquait de souplesse et d'aménité, et il reconnaît lui-même que presque personne ne l'aimait; Servius Sulpicius avait toutes les faiblesses d'un jurisconsulte pointilleux; enfin Cicéron et Caton péchaient par les excès opposés, et il aurait fallu les unir tous les deux ou les modifier l'un par l'autre pour avoir un politique complet. Il n'y avait donc que des individualités brillantes, et point de chef, dans le parti républicain avant Pharsale, et même on peut dire que, comme ces amours-propres jaloux et ces vanités rivales s'étaient mal fondus ensemble, c'est à peine s'il y avait un parti.

La guerre civile, qui fut un écueil pour tant d'autres, qui mit à nu tant de petitesses et de lâchetés, fut au contraire ce qui révéla toute la bonté et toute la grandeur de Caton. Il se fit alors une sorte de

crise dans son caractère. De même que dans certaines maladies l'approche des derniers moments donne plus d'élévation et de lucidité à l'esprit, de même il semble qu'à la menace de cette grande catastrophe qui allait engloutir les institutions libres de Rome, l'âme honnête de Caton se soit encore épurée, et que son intelligence ait puisé dans le sentiment des dangers publics une vue plus juste de la situation. Tandis que la peur rend les autres exagérés, il se corrige de ses exagérations ordinaires ; en songeant aux périls que court la république, il devient tout d'un coup sage et modéré. Lui qui était toujours prêt à tenter des résistances inutiles, il conseille de céder à César, il veut qu'on lui accorde ce qu'il demande, il se résigne à toutes les concessions pour éviter la guerre civile. Quand elle éclate, il la subit avec tristesse, et il essaye par tous les moyens d'en diminuer les horreurs. Toutes les fois qu'on le consulte, il est du côté de la modération et de la douceur. Au milieu de ces jeunes gens, héros des sociétés polies de Rome, parmi ces beaux esprits lettrés et élégants, c'est le rude Caton qui défend la cause de l'humanité. Il fait décider, malgré les emportements des pompéiens fougueux, qu'aucune ville ne sera pillée, qu'aucun citoyen ne sera tué en dehors du champ de bataille. Il semble que l'approche des calamités qu'il prévoit ait attendri ce cœur énergique. Le soir du combat de Dyrrhachium, tandis que tout le monde se réjouissait dans le camp de Pompée, Caton seul, en voyant les cadavres étendus de tant

de Romains, Caton pleura : nobles larmes, dignes de celles que versa Scipion sur la ruine de Carthage, et dont l'antiquité a si souvent rappelé le souvenir! Sous la tente, à Pharsale, il blâmait sévèrement ceux qui ne parlaient que de massacrer et de proscrire et qui se partageaient d'avance les maisons et les terres des vaincus. Il est vrai qu'après la défaite, lorsque la plupart de ces exagérés étaient aux genoux de César, Caton allait lui chercher partout des ennemis et ranimer la guerre civile aux extrémités du monde. Autant il voulait qu'on cédât avant la bataille, autant il était décidé à ne pas se soumettre quand il n'y avait plus d'espoir d'être libre. On connaît son héroïque résistance en Afrique, non-seulement contre César, mais contre les furieux du parti républicain, toujours prêts à commettre quelque excès. On sait comment après Thapsus, quand il vit que tout était perdu, il ne voulut pas accepter le pardon du vainqueur et se tua à Utique.

Cette mort eut un immense retentissement dans tout le monde romain. Elle fit rougir ceux qui commençaient à s'accoutumer à l'esclavage ; elle rendit une sorte d'élan aux républicains découragés et ranima l'opposition. De son vivant, Caton n'avait pas toujours rendu de bons services à son parti, il lui fut très-utile après sa mort. La cause proscrite avait désormais son idéal et son martyr. Ce qui lui restait de partisans se réunit et s'abrita sous ce grand nom. A Rome surtout, dans cette grande ville inquiète et remuante, où tant de gens courbaient

la tête sans se résigner, sa glorification devint le thème ordinaire des mécontents. « On se battit autour du corps de Caton, dit M. Mommsen, comme à Troie on s'était battu autour du cadavre de Patrocle. » Fabius Gallus, Brutus, Cicéron, et beaucoup d'autres sans doute que nous ne connaissons pas, écrivirent son éloge. Cicéron commença le sien à la demande de Brutus. Il fut d'abord rebuté par la difficulté du sujet : « c'est un ouvrage d'Archimède, disait-il[1]; » mais en avançant il prit goût à son travail, et il l'acheva avec une sorte d'enthousiasme. Ce livre n'est pas arrivé jusqu'à nous; nous savons seulement que Cicéron y faisait une apologie complète et sans réserve de Caton : « il l'élève jusqu'aux cieux[2], » dit Tacite. Ils avaient été cependant plus d'une fois en désaccord, et il en parle sans beaucoup de ménagements dans plusieurs endroits de sa correspondance; mais, comme il arrive, la mort raccommoda tout. D'ailleurs Cicéron qui se reprochait de n'avoir pas assez fait pour son parti, était heureux de trouver une occasion de lui payer sa dette. Son livre, que recommandaient à la fois le nom de l'auteur et celui du héros, eut un si grand succès que César en fut inquiet et mécontent. Il se garda bien cependant de laisser voir sa mauvaise humeur; au contraire il s'empressa d'écrire une lettre flatteuse à Cicéron pour le féliciter du talent qu'il avait déployé dans son ouvrage. « En le lisant,

1. *Ad Att.*, XII, 4. — 2. *Ann.*, IV, 34.

lui disait-il, je sens que je deviens plus éloquent[1]. » Au lieu d'employer aucune mesure de rigueur, comme on pouvait le craindre, il pensa que la plume seule, suivant l'expression de Tacite, devait venger les attaques que la plume avait faites. Par son ordre, son lieutenant et son ami Hirtius adressa à Cicéron une longue lettre, qui fut publiée, et dans laquelle il discutait son livre. Plus tard, comme cette réponse ne fut pas jugée suffisante, César lui-même entra dans la lice, et, au milieu des soucis que lui causait la guerre d'Espagne, il composa l'*Anti-Caton*.

On a justement loué cette modération de César : elle n'est pas commune chez les gens qui possèdent une autorité sans limites, et les Romains disaient avec raison qu'il est rare qu'on se contente d'*écrire* quand on peut *proscrire*. Ce qui ajoute au mérite de sa conduite généreuse, c'est qu'il détestait Caton. Il en parle toujours avec amertume dans ses *Commentaires*, et quoiqu'il ait coutume de rendre justice à ses ennemis, il ne manque pas une occasion de le décrier. N'a-t-il pas osé prétendre qu'en prenant les armes contre lui, Caton cédait à des rancunes personnelles et au désir de venger ses échecs électoraux[2], quand il savait bien que personne ne s'est plus généreusement oublié lui-même pour ne songer qu'à son pays ! C'est qu'il y avait entre eux plus que des dissentiments politiques, il y avait des antipa-

1. *Ad Att.*, XIII, 46. — 2. Cæs., *Bell. civ.*, I, 4.

thies de caractère. Les défauts de Caton devaient être particulièrement désagréables à César, et ses vertus étaient de celles que non-seulement César ne chercha pas à acquérir, mais qu'il ne pouvait pas comprendre. Comment aurait-il été sensible à ce respect étroit de la légalité, à cet asservissement aux vieilles coutumes, lui qui trouvait un plaisir piquant à se moquer des anciens usages? Comment un prodigue, qui avait pris l'habitude de répandre sans compter l'argent de l'État et le sien, pouvait-il rendre justice à ces scrupules rigoureux que Caton se faisait dans le maniement des deniers publics, aux soins qu'il apportait à ses affaires privées, à cette ambition, étrange pour ce temps, de n'avoir pas plus de dettes que de biens? C'étaient là, je le répète, des qualités que César ne pouvait pas comprendre. Il était donc sincère et convaincu quand il les attaquait. Homme d'esprit et de plaisir, indifférent aux principes, sceptique sur les opinions, habitué à vivre au milieu d'un monde léger et poli, il était difficile que Caton lui semblât autre chose qu'un fanatique et qu'un brutal. Comme il n'y avait rien qu'il mît au-dessus de la distinction des sentiments et de la politesse des manières, un vice élégant lui convenait mieux qu'une vertu sauvage. Caton au contraire, quoiqu'il ne fût pas resté étranger à la culture des lettres et à l'esprit du monde, n'en était pas moins demeuré au fond un vieux Romain. Malgré leurs efforts, le monde et les lettres n'avaient pas pu déraciner tout à fait cette brusquerie ou, si

l'on veut, cette brutalité de formes qu'il tenait de son tempérament et de sa race, et l'on en retrouve quelque chose jusque dans ses plus belles actions. Pour n'en citer qu'un exemple, Plutarque, dans l'admirable récit qu'il a fait de ses derniers moments, raconte que, comme un esclave refusait, par affection pour Caton, de lui donner son épée, il lui asséna un furieux coup de poing dont sa main fut ensanglantée. Aux yeux d'un délicat comme César, ce coup de poing révélait une nature vulgaire, et je crains bien qu'il ne l'ait empêché de comprendre la beauté de cette mort. Le même contraste ou plutôt les mêmes antipathies se retrouvent dans toute leur conduite privée. Tandis que César avait pour maxime qu'il faut tout pardonner à ses amis, et qu'il poussait la complaisance jusqu'à fermer les yeux sur leurs trahisons, Caton était trop difficile et trop regardant pour les siens. Il n'hésita point à se brouiller, à Chypre, avec Munatius, le compagnon de toute sa vie, en lui témoignant une méfiance blessante. Dans son ménage, il était sans doute un modèle d'honneur et de fidélité; cependant il ne sut pas toujours conserver pour sa femme le respect et les égards qu'elle méritait. On sait comment il la céda sans façon à Hortensius, qui la lui demandait, pour la reprendre ensuite sans scrupule après la mort d'Hortensius. Que la conduite de César avec la sienne fut différente, quoiqu'il eût à se plaindre d'elle! Un homme avait été surpris la nuit dans sa maison, les tribunaux instruisaient l'affaire, il pouvait venger son outrage,

il aima mieux l'oublier. Appelé comme témoin devant les juges, il déclara qu'il ne savait rien, sauvant ainsi son rival pour conserver la réputation de sa femme. Il ne la répudia que plus tard, quand le bruit de l'aventure se fut dissipé. C'était agir en homme du monde et qui sait vivre. Ici encore, entre Caton et lui, c'est le moins scrupuleux et au fond le moins honorable des deux, c'est le mari volage et libertin qui, par une certaine délicatesse naturelle, met l'avantage de son côté.

Ces contrastes de conduite, ces oppositions de caractère, me semblent expliquer mieux encore que tous les différends politiques la façon dont César traitait Caton dans son ouvrage. Les fragments qui en restent et le témoignage de Plutarque prouvent qu'il l'attaquait avec une extrême violence, et qu'il essayait de le rendre à la fois ridicule et odieux. Il eut beau faire, sa peine fut perdue. On continua, malgré lui, de lire et d'admirer le livre de Cicéron. Il avait encore tant de vogue au temps d'Auguste que l'empereur, qu'importunaient ces gloires républicaines, crut devoir en composer une réfutation nouvelle ; mais il ne fut pas plus heureux que son oncle, et la réputation de Caton survécut aux outrages d'Auguste comme à ceux de César. Elle grandit encore sous ses successeurs. A l'époque de Néron, quand le despotisme était le plus lourd, Thraséas écrivit de nouveau son histoire, Sénèque le cite à chaque page de ses livres, et jusqu'à la fin il fut l'orgueil et le modèle des honnêtes gens qui, dans

l'abaissement général des caractères, conservaient quelque sentiment d'honneur et de dignité. Ils étudiaient encore plus sa mort que sa vie, car on avait surtout besoin alors d'apprendre à mourir, et quand cette triste nécessité se présentait, c'était son exemple qu'on se mettait devant les yeux et son nom qu'on avait à la bouche. C'est assurément une grande gloire que d'avoir soutenu et consolé tant de nobles cœurs dans ces cruelles épreuves, et je crois bien que Caton n'en aurait pas souhaité d'autre.

III

La conséquence à tirer de la conduite de César après Pharsale et de ses rapports avec Cicéron, c'est qu'à ce moment il voulait se rapprocher du parti républicain. Il lui était difficile de faire autrement. Tant qu'il s'était agi de renverser la république, il avait accepté l'appui de tout le monde, et les plus méchants étaient venus à lui de préférence. « Quand un homme était perdu de dettes et manquait de tout, dit Cicéron, s'il était prouvé de plus qu'il fût un scélérat capable de tout oser, César en faisait son ami[1]; » mais tous ces gens sans scrupules et sans principes, excellents pour renverser un pouvoir établi, ne valent rien pour établir un pouvoir nouveau. Il était impossible que le gouvernement de

1. *Philipp.*, II, 32.

César inspirât quelque confiance tant qu'on ne verrait pas auprès du maître, et à côté de ces gens de coup de main qu'on avait appris à craindre, quelques personnages honorables qu'on eût l'habitude de respecter. Or les personnages de ce genre se trouvaient surtout parmi les vaincus. Il faut ajouter que ce n'était pas la pensée de César qu'un parti seul profitât de sa victoire. Il avait une autre ambition que de travailler, comme Marius ou Sylla, au triomphe d'une faction : il voulait fonder un gouvernement nouveau, et il appelait des hommes d'opinion différente à l'aider dans son entreprise. On a prétendu qu'il avait cherché à réconcilier les partis, et on lui en a fait de grands compliments. L'éloge n'est pas tout à fait juste : il ne les réconciliait pas, il les annihilait. Dans le régime monarchique qu'il voulait établir[1], les anciens partis de la république n'avaient pas de place. Il s'était adroitement servi des discussions du peuple et du sénat pour les dominer tous les deux ; le premier résultat de sa victoire fut de les mettre à l'écart l'un et l'autre, et l'on peut dire

1. Comme l'œuvre de César a été interrompue par sa mort, il n'est pas facile de dire quels étaient ses projets. Les uns veulent qu'il n'ait souhaité qu'une sorte de dictature à vie ; le plus grand nombre suppose qu'il pensait à établir définitivement un régime monarchique. La question est trop grave pour être abordée incidemment et vidée en quelques mots. Je dirai seulement que peut-être il ne pensait d'abord qu'à la dictature ; mais à mesure qu'il devenait plus puissant, il semble que l'idée de fonder une monarchie prenait plus de consistance dans son esprit. Toutefois on peut inférer d'un passage de Plutarque (*Brut.*, 7) qu'il n'était pas encore fixé, quand il mourut, sur la question de l'hérédité.

qu'après Pharsale, à l'exception de César lui-même, il n'y avait plus que des vaincus. C'est ce qui explique qu'une fois victorieux il se soit servi indifféremment des partisans du sénat comme des démocrates. Cette égalité qu'il mettait entre eux était naturelle, puisqu'ils étaient tous devenus également et sans distinction ses sujets. Il savait bien seulement qu'en acceptant les services d'anciens républicains il n'aurait pas des instruments toujours dociles, qu'il serait forcé de leur accorder une certaine indépendance d'action et de parole, de conserver, au moins pour les dehors, quelque apparence de république; mais cela même ne lui faisait pas trop de peine. Il n'avait pas pour la liberté ces répugnances invincibles des princes qui, étant nés sur un trône absolu, n'en connaissent le nom que pour la redouter et la maudire. Il avait vécu vingt-cinq ans avec elle, il en avait pris l'habitude, il en connaissait l'importance. Aussi ne chercha-t-il pas à la détruire entièrement. Il ne fit pas taire, comme il le pouvait, les voix éloquentes qui regrettaient le passé; il n'imposa même pas silence à cette opposition taquine qui essayait de répondre par des railleries à ses victoires. Il laissa critiquer quelques actes de son administration et souffrit qu'on lui donnât des conseils. Ce grand esprit savait bien qu'on énerve un pays quand on rend les citoyens indifférents à leurs affaires et qu'on leur fait perdre le goût de s'en occuper. Il ne croyait pas que sur l'obéissance inerte et silencieuse on pût rien établir de solide, et·

dans le gouvernement qu'il fondait il tenait à conserver quelque vie publique. C'est Cicéron qui nous l'apprend dans un passage curieux de sa correspondance. « Nous jouissons ici d'un calme profond, écrit-il à un de ses amis; j'aimerais mieux pourtant un peu d'agitation honnête et salutaire; » et il ajoute: « Je vois que César est de mon avis[1]. »

Toutes ces raisons le déterminèrent à faire un pas de plus dans cette voie de générosité et de clémence où il était entré depuis Pharsale. Il avait pardonné à la plupart de ceux qui avaient porté les armes contre lui; il en appela plusieurs à partager son pouvoir. Au moment même où il rappelait la plupart des exilés, il nomma Cassius son lieutenant; il donna à Brutus le gouvernement de la Gaule cisalpine et à Sulpicius celui de la Grèce. Nous parlerons plus loin des deux premiers; il importe, pour mieux apprécier la politique de César, de faire rapidement connaître le troisième, et de chercher comment il s'était rendu digne des bienfaits du vainqueur et de quelle façon il en profita.

Servius Sulpicius appartenait à une famille importante de Rome, et c'était le jurisconsulte le plus célèbre de son temps. Cicéron lui donne ce grand éloge qu'il fit entrer le premier la philosophie dans le droit, c'est-à-dire qu'il relia entre elles toutes ces règles minutieuses et toutes ces formules précises dont se composait cette science par des vues d'en-

1. *Ad fam.*, XII, 17.

semble et des principes généraux[1]. Aussi n'hésite-t-il pas à le mettre bien au-dessus de ses devanciers, et surtout de cette grande famille des Scævola dans laquelle il semble que la jurisprudence romaine se fût jusque-là incarnée. Il y avait cependant entre eux et Sulpicius une différence qu'il importe de remarquer : les Scævola ont donné à Rome des jurisconsultes, des augures, des pontifes, c'est-à-dire qu'ils ont excellé dans les arts qui sont amis du calme et de la paix; mais c'étaient aussi des citoyens très-actifs, des politiques résolus, de vaillants soldats qui défendaient courageusement leur pays contre les factieux et contre l'étranger. Ils se montrèrent, dans leur vie occupée, capables de toutes les affaires et à la hauteur de toutes les situations. Scævola l'augure, quand Cicéron l'a connu, était encore, malgré son âge, un vieillard vigoureux, qui se levait au petit jour pour répondre à ses clients de la campagne. Il arrivait le premier à la curie, et il avait toujours sur lui quelque livre qu'il lisait pour ne pas rester désœuvré en attendant ses collègues; mais le jour où Saturninus menaça le repos public, ce savant qui aimait tant l'étude, ce vieillard infirme qui se soutenait à peine et ne pouvait se servir que d'un bras, arma ce bras d'un javelot et marcha en tête du peuple à l'assaut du Capitole[2]. Scævola le pontife n'était pas seulement un habile jurisconsulte, c'était aussi un administrateur intègre dont l'Asie

1. *Brut.*, 51, — 2. *Pro Rabir.*, 7.

n'oublia jamais le souvenir. Quand les publicains attaquèrent son questeur Rutilius Rufus, coupable d'avoir voulu les empêcher de ruiner la province, il le défendit avec une éloquence admirable et une vigueur qu'aucune menace ne put ébranler. Il refusa de quitter Rome au moment des premières proscriptions, et d'abandonner ses clients et ses affaires, quoiqu'il sût le sort qui l'attendait. Blessé aux funérailles de Marius, il fut achevé quelques jours plus tard, près du temple de Vesta[1]. Du reste, ces hommes-là n'étaient pas une exception à Rome. Dans les beaux temps de la république, le citoyen complet devait être à la fois agriculteur, soldat, administrateur, financier, avocat et même jurisconsulte Il n'y avait pas de spécialités alors, et d'un vieux Romain nous serions forcés de faire aujourd'hui quatre ou cinq personnages différents; mais à l'époque où nous sommes parvenus, ce faisceau d'aptitudes diverses qu'on exigeait d'un seul homme se brise : chacun se cantonne dans une science spéciale, et l'on commence à distinguer les hommes d'étude des hommes d'action. Était-ce que les caractères perdaient de leur trempe énergique, ou faut-il croire seulement que depuis qu'on connaissait et qu'on pratiquait les chefs-d'œuvre de la Grèce, chaque science étant devenue plus compliquée, le fardeau de toutes réunies ne fût plus possible à porter? Quoi qu'il en soit, si Sulpicius était au-dessus des Scævola comme juris-

1. *Pro Rosc. am.*, 12.

consulte, il était loin d'avoir leur fermeté comme citoyen. Préteur ou consul, ce ne fut jamais qu'un homme d'étude et de cabinet. Dans les circonstances qui demandent de la résolution, toutes les fois qu'il faut se décider et agir, il est mal à son aise. On sent que cet esprit honnête et doux n'était pas fait pour être le premier magistrat d'une république en révolution. La manie qu'il avait de jouer toujours son rôle de conciliateur et d'arbitre dans cette époque de violence finissait par prêter à rire. Cicéron lui-même, quoiqu'il fût son ami, se moque un peu de lui, quand il nous montre ce grand pacificateur partant avec son petit secrétaire, après avoir repassé toutes ses rubriques de juriste, pour s'entremettre entre les partis, au moment où les partis ne demandent qu'à se détruire.

César avait toujours pensé que Sulpicius n'était pas d'un caractère à lui opposer une grande résistance, et il avait travaillé de bonne heure à se l'attacher. Il commença par se faire un allié dans sa maison, et un allié puissant. On disait beaucoup dans Rome que le bon Sulpicius se laissait mener par sa femme Postumia : Cicéron, qui aime à redire les méchants bruits, nous le laisse plusieurs fois entendre. Or Postumia n'avait pas la réputation d'être sans reproches, et Suétone place son nom dans la liste de celles qui furent aimées de César. Elle se trouve là en très-nombreuse compagnie; mais ce volage, qui passait si vite d'une maîtresse à l'autre, avait ce privilége singulier, que toutes les

femmes qu'il délaissait n'en restaient pas moins ses amies dévouées. Elles lui pardonnaient ses infidélités, elles continuaient à s'associer à tous ses succès, elles mettaient au service de sa politique ces prodigieuses ressources de finesse et d'obstination qu'une femme qui aime est seule capable de trouver. C'est sans doute Postumia qui décida Sulpicius à travailler pour César pendant tout le temps qu'il fut consul, et à s'opposer aux emportements de son collègue Marcellus, qui voulait qu'on nommât un autre gouverneur des Gaules. Cependant, malgré toutes ses faiblesses, Sulpicius n'en était pas moins un républicain sincère, et quand la guerre eut éclaté, il se déclara contre César et quitta l'Italie. Après la défaite, il se soumit comme les autres, et il avait repris ses occupations ordinaires quand César l'alla chercher dans sa retraite pour lui donner la Grèce à gouverner.

Il était certainement impossible de trouver un gouvernement qui lui convînt mieux. Le séjour d'Athènes, de tout temps agréable aux riches Romains, devait l'être plus encore en ce moment, où cette ville servait d'asile à tant d'illustres exilés. En même temps que Sulpicius avait le plaisir d'entendre les rhéteurs et les philosophes les plus célèbres du monde, il pouvait causer de Rome et de la république avec de grands personnages comme Marcellus et Torquatus, et satisfaire ainsi tous ses goûts à la fois. Il n'y avait rien qui dût plaire davantage à ce savant et à ce lettré, dont le hasard avait fait un

homme d'état, que l'exercice d'un pouvoir étendu, mais sans péril, mêlé aux jouissances les plus délicates de l'esprit, dans un des pays les plus beaux et les plus grands du monde. César l'avait donc servi à souhait en l'envoyant par devoir dans cette ville où les Romains allaient ordinairement par plaisir. Nous ne voyons pas cependant que Sulpicius ait été sensible à ces avantages. A peine arrivé en Grèce, il est mécontent d'y être venu, et il lui tarde d'en sortir. Évidemment ce n'était pas le pays qui lui déplaisait, il ne se serait pas trouvé mieux ailleurs; mais il regrettait la république. Après l'avoir si timidement défendue, il ne pouvait se consoler de sa chute, et il se reprochait de servir celui qui l'avait renversée. Ces sentiments éclatent dans une lettre qu'il écrit de Grèce à Cicéron. « La fortune, lui dit-il, nous a enlevé les biens qui devaient nous être les plus précieux, nous avons perdu l'honneur, la dignité, la patrie.... Au temps où nous vivons, ceux-là sont les plus heureux, qui sont morts[1]. »

Quand un homme timide et modéré comme Sulpicius osait parler ainsi, que ne devaient pas dire et penser les autres ! On le devine lorsqu'on voit de quelle sorte Cicéron écrit à la plupart d'entre eux. Quoiqu'il s'adresse à des fonctionnaires du gouvernement nouveau, il ne prend pas la peine de dissimuler ses opinions; il exprime librement ses re-

1. *Ad fam.*, IV, 5.

grets, parce qu'il sait bien qu'on les partage. Il parle à Servilius Isauricus, proconsul d'Asie, comme à un homme que le pouvoir absolu d'un seul ne satisfait pas et qui souhaite qu'on y mette quelques limites[1]. Il dit à Cornificius, gouverneur d'Afrique, que les affaires vont mal à Rome, et qu'il s'y passe bien des choses dont il serait blessé[2]. « Je sais ce que vous pensez de la fortune des honnêtes gens et des malheurs de la république, » écrit-il à Furfanius, proconsul de Sicile, en lui recommandant un exilé[3]. Ces personnages pourtant avaient accepté de César des fonctions importantes : ils partageaient son pouvoir, ils passaient pour ses amis ; mais tous les bienfaits qu'ils avaient reçus de lui ne les avaient pas entièrement attachés à sa cause. Ils faisaient leurs réserves en le servant, et ne se livraient qu'à moitié. D'où pouvaient venir ces résistances que rencontrait le gouvernement nouveau parmi des gens qui avaient accepté d'abord d'en faire partie? Elles tenaient à divers motifs qu'il est facile de signaler. Le premier, le plus important peut-être, c'est que ce gouvernement, même en les comblant d'honneurs, ne pouvait pas leur rendre ce que l'ancienne république leur aurait donné. Avec l'établissement de la monarchie, une révolution importante s'accomplit dans toutes les charges publiques : les magistrats devinrent des fonctionnaires. Autrefois

1. *Ad fam.*, XIII, 68. — 2. *Ad fam.*, XII, 18. — 3. *Ad fam.*, VI, 9

les élus du suffrage populaire avaient le droit d'agir comme ils voulaient dans la sphère de leurs fonctions. Une initiative féconde animait à tous les degrés cette hiérarchie de dignités républicaines. Depuis l'édile jusqu'au consul, tous étaient souverains chez eux. Ils ne pouvaient plus l'être sous un gouvernement absolu. Au lieu d'administrer pour leur compte, ils n'etaient plus, pour ainsi dire, que des canaux par lesquels la volonté d'un seul homme circulait jusqu'aux extrémités du monde. Assurément la sécurité publique gagna beaucoup à voir disparaître ces conflits de pouvoirs qui la troublaient sans cesse, et ce fut un grand bienfait pour les provinces qu'on enlevât la toute-puissance à leurs avides gouverneurs. Néanmoins, si les administrés profitaient de ces réformes, il était naturel que les administrateurs en fussent très-mécontents. Du moment qu'ils n'étaient plus chargés que d'appliquer les ordres d'un autre, l'importance de leurs fonctions diminuait, et cette autorité souveraine, absolue, qu'ils sentaient toujours sur leur tête, finissait par peser aux plus résignés. Si les ambitieux se plaignaient de l'amoindrissement de leur pouvoir, les honnêtes gens ne s'accoutumaient pas aussi facilement qu'ils le croyaient à la perte de la liberté. A mesure qu'on s'éloignait davantage de Pharsale, leurs regrets devenaient plus vifs. Ils commençaient à revenir de la surprise de la défaite, ils se remettaient peu à peu de l'épouvante qu'elle leur avait causée. Dans les premiers moments qui suivent ces grandes catastro-

phes où l'on a pensé périr, on se livre tout entier au plaisir de vivre, mais ce plaisir est un de ceux auxquels on s'habitue le plus vite, et il est si naturel de l'éprouver qu'on finit bientôt par ne plus le ressentir. Tous ces gens effrayés qui, le lendemain de Pharsale, ne souhaitaient que le repos, quand on le leur eut donné, souhaitèrent autre chose. Tant qu'on n'était pas certain de vivre, on ne s'inquiétait pas de savoir si on vivrait libre; une fois la vie assurée, le désir de la liberté revint dans tous les cœurs, et ceux qui servaient César l'éprouvèrent comme les autres. César, on le sait, avait donné à ce désir quelques satisfactions, mais elles ne suffirent pas longtemps. Il est aussi difficile de s'arrêter sur la pente de la liberté que sur celle de l'arbitraire. Une faveur qu'on accorde en fait souhaiter une autre, et l'on songe moins à jouir de ce qu'on a obtenu qu'à regretter ce qui manque. C'est ainsi que Cicéron, qui avait accueilli avec des transports de joie la clémence de César et qui saluait le retour de Marcellus comme une sorte de restauration de la république, changea bientôt de sentiment et de langage. A mesure qu'on avance dans sa correspondance, il devient plus aigre et plus frondeur. Lui qui avait si sévèrement condamné ceux qui « après avoir désarmé leurs bras ne desarmaient pas leur cœur[1], » il avait le cœur rempli des plus amers ressentiments. Il disait à tout propos que tout était

1. *Pro Marc.*, 10.

perdu, qu'il rougissait d'être esclave, qu'il avait honte de vivre. Il attaquait de ses railleries impitoyables les mesures les plus utiles et les actes les plus justes. Il se moquait de la réforme du calendrier, et il affectait de paraître scandalisé de l'agrandissement de Rome. Il alla plus loin encore. Le jour où le sénat fit placer la statue de César à côté de celles des anciens rois, il ne put s'empêcher de faire une allusion cruelle à la façon dont le premier de ces rois avait péri. « Je suis bien aise, dit-il, de voir César si près de Romulus[1] ! » Et cependant il y avait un an à peine que, dans le discours pour Marcellus, il le conjurait, au nom de la patrie, de veiller sur ses jours, et qu'il lui disait avec effusion : « Votre sûreté fait la nôtre ! »

César n'avait donc autour de lui que des mécontents. Les républicains modérés, sur lesquels il comptait pour l'aider dans son œuvre, ne pouvaient pas se résigner à la perte de la république. Les exilés qu'il avait rappelés à Rome, plus humiliés que reconnaissants de sa clémence, n'abjuraient pas leurs ressentiments. Ses propres généraux, qu'il comblait de richesses et d'honneurs, sans pouvoir assouvir leur cupidité, accusaient son ingratitude ou même complotaient sa mort. Le peuple enfin, dont il était l'idole, et qui lui avait si complaisamment accordé toutes ses demandes, le peuple lui-même commençait à s'éloigner de lui ; il n'accueil-

1. *Ad Att.*, XII, 45.

lait plus ses victoires avec les mêmes applaudissements qu'autrefois, et il semblait avoir peur de l'avoir fait trop grand. Quand on porta sa statue à côté de celles des rois, la foule, qui la vit passer, resta muette, et nous savons que la nouvelle de ce silence inaccoutumé, répandue par les courriers des rois et des peuples alliés dans tous les pays du monde, fit croire partout qu'une révolution était proche[1]. Dans les provinces de l'Orient, où se cachaient les derniers soldats de Pompée, le feu des guerres civiles, plus assoupi qu'éteint, se ranimait à tout moment, et ces alertes perpétuelles, sans amener de dangers sérieux, empêchaient la paix publique de s'affermir. A Rome, on lisait avec fureur les beaux ouvrages où Cicéron célébrait les gloires de la république; on s'arrachait les pamphlets anonymes, qui n'avaient jamais été plus violents ni plus nombreux. Comme il arrive à la veille des grandes crises, tout le monde était mécontent du présent, inquiet de l'avenir et préparé à l'imprévu. On sait de quelle façon tragique se dénoua cette situation tendue. Le coup de poignard de Brutus n'était pas tout à fait, comme on l'a dit, un accident et un hasard; ce fut le malaise général des esprits qui amena et qui explique un si terrible dénoûment. Les conjurés n'étaient guère plus de soixante, mais ils avaient Rome entière pour complice[2]. Toutes ces inquiétudes et ces rancunes, ces

1. *Pro Dejot.*, 12.
2. « Tous les honnêtes gens, dit Cicéron (*Phil.*, II, 12), autant qu'ils l'ont pu, ont tué César. Les moyens ont manqué aux uns,

regrets amers du passé, ces désappointements d'ambition, ces convoitises trompées, ces haines ouvertes ou secrètes, ces passions mauvaises ou généreuses, dont les cœurs étaient pleins, armèrent leurs bras, et les ides de mars ne furent que l'explosion sanglante de tant de colères amassées.

Ainsi les événements trompèrent tous les projets de César. Il ne trouva pas sa sûreté dans sa clémence, comme il le pensait; il échoua dans cette œuvre de conciliation qu'il avait tentée aux applaudissements du monde; il ne parvint pas à désarmer les partis. Cette gloire était réservée à un homme qui n'avait ni l'étendue de son génie ni la générosité de son caractère, à l'habile et cruel Octave. Ce n'est pas la seule fois que l'histoire nous donne le triste spectacle de voir les personnages ordinaires réussir où les plus grands avaient échoué; mais dans les entreprises de ce genre le succès dépend surtout des circonstances, et il faut reconnaître qu'elles favorisèrent singulièrement Auguste. Tacite nous apprend la cause principale de son heureuse fortune, lorsqu'il dit, en parlant de l'établissement de l'empire : « Il n'y avait presque plus personne alors qui eût vu la république [1]. » Au contraire les gens sur lesquels César prétendait régner l'avaient tous connue. Beaucoup la maudissaient, quand elle troublait par ses agitations et ses orages le repos de

la résolution aux autres, l'occasion à plusieurs; la volonté n'a manqué à personne. »

1. *Ann.*, I, 3.

leur vie; presque tous la regrettèrent dès qu'ils l'eurent perdue. Il y a dans l'usage et l'exercice de la liberté, malgré les périls auxquels elle expose, un charme et un attrait souverains qui ne peuvent pas s'oublier lorsqu'on les a connus. C'est contre ce souvenir obstiné que vint se briser le génie de César. Mais après la bataille d'Actium les gens qui avaient assisté aux grandes scènes de la liberté et qui avaient vu la république n'existaient plus. Une guerre civile de vingt ans, la plus meurtrière de toutes celles qui ont jamais dépeuplé le monde, les avait presque tous dévorés. La génération nouvelle ne remontait pas plus loin que César. Les premiers bruits qu'elle avait entendus étaient les acclamations qui saluaient le vainqueur de Pharsale, dc Thapsus et de Munda; le premier spectacle qui avait frappé ses yeux était celui des proscriptions. Elle avait grandi parmi les pillages et les massacres. Pendant vingt ans, elle avait tremblé tous les jours pour ses biens ou pour sa vie. Elle avait soif de sécurité; elle était prête à tout sacrifier au repos. Rien ne l'attirait vers le passé, comme les contemporains de César. Au contraire tous les souvenirs qu'elle en avait gardés ne faisaient que l'attacher davantage au régime sous lequel elle vivait, et quand par hasard elle tournait les yeux en arrière, elle y trouvait beaucoup de sujets d'épouvante sans aucun sujet de regret. C'est seulement à ces conditions que le pouvoir absolu devait être le tranquille héritier de la république.

BRUTUS

BRUTUS.

SES RELATIONS AVEC CICÉRON.

Sans les lettres de Cicéron, nous ne connaîtrions pas Brutus. Comme on n'a jamais parlé de lui de sang-froid, et que les partis politiques se sont habitués à placer sous son nom leurs haines ou leurs espérances, les traits véritables de sa physionomie se sont effacés de bonne heure. Au milieu des débats passionnés que son nom seul soulève, tandis que les uns, comme Lucain, le mettent presque dans le ciel, et que les autres, comme Dante, le placent résolûment dans l'enfer, il n'a pas tardé à devenir une sorte de personnage légendaire. La lecture de Cicéron nous ramène à la réalité. Grâce à lui, cette figure saisissante, mais confuse, que l'admiration ou la terreur avait grandie outre mesure, se précise et prend des proportions humaines. Si elle perd de

sa grandeur à être vue de si près, au moins y gagne-t-elle de devenir vraie et vivante.

La liaison de Cicéron et de Brutus dura dix ans. Le recueil des lettres qu'ils s'écrivirent dans cet intervalle devait être volumineux, puisqu'un grammairien en cite le neuvième livre. Elles sont toutes perdues, à l'exception de vingt-cinq, qui ont été écrites après la mort de César [1]. Malgré la perte des autres, Brutus tient encore une si grande place dans les ouvrages qui nous restent de Cicéron, surtout dans sa correspondance, qu'on y trouve tous les éléments nécessaires pour le bien connaître. Je vais les réunir, et refaire non pas le récit de la vie entière de Brutus, ce qui m'obligerait à insister sur des événements trop connus, mais seulement l'histoire de ses relations avec Cicéron.

I

Atticus, l'ami de tout le monde, les rapprocha. C'était vers l'an 700, peu de temps après que Cicéron fut revenu de l'exil, et au milieu des troubles que

1. L'authenticité de ces lettres a été souvent contestée depuis le siècle dernier. Tout récemment encore la question a été débattue en Allemagne avec beaucoup de vivacité, et un critique distingué, F. Hermann de Gœttingue, a publié des mémoires très-remarquables, et auxquels il me semble difficile de répondre, pour établir qu'elles sont bien de Brutus et de Cicéron. J'ai résumé ses principaux arguments dans les *Recherches sur la manière dont furent recueillies les lettres de Cicéron*, ch. v.

suscitait Clodius, un de ces agitateurs vulgaires comme Catilina, par lesquels César épuisait les forces de l'aristocratie romaine, pour en avoir un jour plus facilement raison. La situation que Cicéron et Brutus occupaient alors dans la république était fort différente. Cicéron avait rempli les fonctions les plus élevées, et y avait rendu d'illustres services. Son talent et sa probité en faisaient un auxiliaire précieux pour le parti aristocratique, auquel il s'était attaché; il n'était pas sans influence auprès du peuple, que charmait sa parole; les provinces l'aimaient pour l'avoir vu défendre plus d'une fois leurs intérêts contre d'avides gouverneurs, et tout récemment encore l'Italie lui avait prouvé son affection en le portant en triomphe de Brindes à Rome. Brutus n'avait que trente et un ans; une grande partie de sa vie s'était passée loin de Rome, à Athènes, où l'on savait qu'il s'était livré avec ardeur à l'étude de la philosophie grecque, à Chypre et en Orient, où il avait suivi Caton. Il n'avait encore rempli aucune de ces fonctions qui donnaient une importance politique, et il lui fallait attendre plus de dix ans avant de songer au consulat. Pourtant Brutus était déjà un personnage. Dans ses premières relations avec Cicéron, malgré la distance que mettaient entre eux l'âge et les dignités, c'est Cicéron qui fait les avances, qui ménage Brutus, et qui le prévient. On dirait que ce jeune homme eût fait naître de lui une singulière attente, et qu'on pressentît confusément qu'il était destiné à de grandes choses. Pendant que Cicéron

était en Cilicie, Atticus, le pressant de faire droit à quelques demandes de Brutus, lui disait : « Quand vous ne rapporteriez de cette province que son amitié, ce serait beaucoup [1]. » Et Cicéron écrivait de lui à la même époque : « Il est déjà le premier de la jeunesse, il sera bientôt, je l'espère, le premier de la cité [2]. »

Tout en effet semblait promettre à Brutus un grand avenir. Descendant d'une des plus illustres maisons de Rome, neveu de Caton, beau-frère de Cassius et de Lépide, il venait d'épouser une des filles d'Appius Claudius; une autre était déjà mariée au fils aîné de Pompée. Par ces alliances, il tenait de tous côtés aux familles les plus influentes; mais son caractère et ses mœurs le distinguaient plus encore que sa naissance. Sa jeunesse avait été austère : il avait étudié la philosophie, non pas en curieux, comme un des exercices les plus utiles de l'esprit, mais en sage qui veut s'appliquer les leçons qu'elle donne. Il était revenu d'Athènes avec un grand renom de sagesse, que confirma sa vie honnête et réglée. L'admiration qu'excitait sa vertu redoublait quand on venait à songer dans quel milieu elle avait pris naissance, et à quels détestables exemples elle avait résisté. Sa mère Servilie avait été une des plus violentes passions de César, peut-être son premier amour. Elle eut toujours sur lui un grand empire, et en profita pour s'enrichir après Pharsale, en se faisant adjuger

1. *Ad Att.*, VI, 1. — 2. *Ad fam.*, III, 11.

les biens des vaincus. Quand elle eut vieilli, et qu'elle sentit le puissant dictateur lui échapper, pour continuer à le dominer encore, elle favorisa, dit-on, ses amours avec une de ses filles, la femme de Cassius. Celle qui avait épousé Lépide n'avait pas un meilleur renom, et Cicéron raconte à propos d'elle une plaisante histoire. Un jeune fat romain, C. Védius, traversant la Cilicie en grand équipage, avait jugé commode de laisser une partie de ses effets chez un de ses hôtes. Malheureusement cet hôte mourut; les scellés furent mis sur les bagages du voyageur comme sur le reste, et on y trouva tout d'abord les portraits de cinq grandes dames, parmi lesquels celui de la sœur de Brutus. « Il faut avouer, dit Cicéron, qui ne perdait pas l'occasion d'un bon mot, que le frère et le mari méritent bien leur nom. Le frère est bien sot (*brutus*), qui ne s'aperçoit de rien, et le mari bien complaisant (*lepidus*), qui supporte tout sans se plaindre[1]. » Voilà ce qu'était la famille de Brutus. Quant à ses amis, il n'est pas besoin d'en parler. On sait comment vivait alors la jeunesse riche de Rome, et ce qu'étaient les Cælius, les Curion et les Dolabella. Parmi tous ces excès, l'honnêteté rigide de Brutus, son application aux affaires, ce dédain des plaisirs, ce goût de l'étude qu'attestait sa physionomie pâle et sérieuse, ressortaient davantage par le contraste. Aussi tous les yeux étaient-ils fixés sur ce grave jeune homme, qui res-

1. *Ad Att.*, VI, 1.

semblait si peu aux autres. En l'abordant, on ne pouvait se défendre d'un sentiment qui semblait mal convenir à son âge : il inspirait le respect. Ceux même qui étaient ses aînés et ses supérieurs, Cicéron et César malgré leur gloire, Antoine, qui lui ressemblait si peu, ses adversaires, ses ennemis, ne pouvaient en sa présence échapper à cette impression. Ce qui est plus surprenant, c'est qu'elle lui a survécu. On l'a éprouvée devant sa mémoire comme devant sa personne ; vivant et mort, il a commandé le respect. Les historiens officiels de l'empire, Dion, qui a tant maltraité Cicéron, Velléius, le flatteur de Tibère, ont tous respecté Brutus. Il semble que les rancunes politiques, le désir de flatter, les violences des partis, se soient sentis désarmés devant cette austère figure.

En le respectant, on l'aimait. Ce sont des sentiments qui ne marchent pas toujours ensemble. Aristote défend qu'on emploie dans le drame des héros parfaits de tout point, de peur qu'ils n'intéressent pas le public. Il en est un peu dans la vie comme au théâtre ; une sorte d'effroi instinctif nous éloigne des personnages irréprochables, et, comme c'est d'ordinaire par nos faiblesses communes que nous nous rapprochons, on ne se sent guère attiré vers ce qui n'a pas de faiblesses, et l'on se contente de respecter la perfection à distance. Cependant il n'en était pas ainsi pour Brutus, et Cicéron a pu dire de lui avec vérité dans un des ouvrages qu'il lui adresse : « Qui fut jamais plus respecté que vous et

plus chéri[1]? » C'est qu'en effet cet homme sans faiblesses, était faible pour ceux qu'il aimait. Sa mère et ses sœurs avaient sur lui beaucoup d'influence et lui ont fait commettre plus d'une faute. Il avait beaucoup d'amis, dont Cicéron lui reprochait de trop écouter les conseils : c'étaient d'honnêtes gens qui n'entendaient rien aux affaires ; mais Brutus leur était si tendrement attaché qu'il ne savait pas se défendre d'eux. Sa dernière douleur à Philippes fut d'apprendre la mort de Flavius, son préfet des ouvriers, et celle de Labéon, son lieutenant ; il s'oublia lui-même pour pleurer sur eux. Sa dernière parole avant de mourir fut de se féliciter de ce qu'aucun de ses amis ne l'avait trahi : cette fidélité, qui était si rare alors, a consolé ses derniers moments. Ses légions aussi, quoiqu'elles fussent composées en partie d'anciens soldats de César, et qu'il les tînt sévèrement, punissant les pillards et les maraudeurs, ses légions l'aimaient, et lui restèrent fidèles. Enfin le peuple de Rome lui-même, qui en général était ennemi de la cause qu'il défendait, lui a témoigné plus d'une fois sa sympathie. Quand Octave fit proclamer ennemis publics les assassins de César, en entendant prononcer le nom de Brutus à la tribune, tout le monde baissa tristement la tête, et du milieu de ce sénat épouvanté, qui pressentait les proscriptions, une voix libre osa déclarer que jamais elle ne condamnerait Brutus.

1. *Orat*, 10.

Cicéron subit le charme comme les autres, mais ce ne fut pas sans résister. Son amitié avec Brutus a été pleine de troubles et d'orages, et, malgré la communauté de leurs opinions, il s'est élevé plus d'une fois entre eux des discussions violentes. Leurs dissentiments s'expliquent par la diversité de leurs caractères. Jamais deux amis ne se ressemblèrent moins. Il n'y avait pas d'homme qui semblât plus fait pour la société que Cicéron ; il y apportait toutes les qualités qui sont nécessaires pour y réussir, une grande flexibilité d'opinion, beaucoup de tolérance pour les autres, assez de facilité pour lui-même, le talent de manœuvrer avec aisance entre tous les partis, et une certaine indulgence naturelle qui lui faisait tout comprendre et presque tout accepter. Quoiqu'il ait fait de bien mauvais vers, il avait un tempérament de poëte, une étrange mobilité d'impressions, une sensibilité irritable, un esprit souple, étendu, rapide, qui concevait promptement, mais abandonnait vite ses idées, et d'un bond passait d'un extrême à l'autre. Il n'a pas pris une seule résolution grave dont il ne se soit repenti le lendemain. Toutes les fois qu'il embrassait un parti, il n'était vif et décidé qu'au début, et allait toujours en s'attiédissant. Brutus au contraire n'avait pas un esprit rapide ; d'ordinaire il hésitait au début d'une entreprise et ne se decidait pas du premier coup. Sérieux et lent, il s'avançait en toutes choses par degrés ; mais une fois qu'il etait résolu, il s'enfermait dans son idée sans que rien pût l'en distraire : il s'isolait et se

concentrait en elle, il s'animait, il s'enflammait pour elle par la réflexion, et finissait par n'écouter plus que cette logique inflexible qui le poussait à la réaliser. Il était de ces esprits dont Saint-Simon dit qu'ils ont une suite enragée. Son obstination faisait sa force, et César l'avait bien compris quand il disait de lui : « Tout ce qu'il veut, il le veut bien [1]. »

Deux amis qui se ressemblaient si peu devaient naturellement se heurter dans toutes les occasions. Leurs premiers différends furent littéraires. C'était l'habitude alors au barreau de partager une cause importante entre plusieurs orateurs ; chacun prenait la partie qui convenait le mieux à son talent. Cicéron, contraint de paraître souvent devant les juges, y venait avec ses amis et ses disciples, et leur

1. *Ad Att.*, XIV, 1. — On a pu voir au musée Campana une statue très-curieuse de Brutus. L'artiste qui l'a faite n'a point cherché à idéaliser son modèle, et il semble n'avoir aspiré qu'à une réalité vulgaire ; mais on y reconnaît bien Brutus. A ce front bas, à ces os de la face accusés avec tant de lourdeur, on devine un esprit étroit et une âme entêtée. La figure a un air fiévreux et malade ; elle est à la fois jeune et vieille, comme il arrive à ceux qui n'ont pas eu de jeunesse. On y sent surtout une tristesse étrange, celle d'un homme accablé sous le poids d'une destinée grande et fatale. Dans le beau buste de Brutus conservé au musée du Capitole, la figure est plus pleine et plus belle. La douceur et la tristesse sont restées ; l'air maladif a disparu. Les traits y ressemblent tout à fait à ceux qu'on trouve sur la fameuse médaille qui fut frappée pendant les dernières années de Brutus et qui porte à son revers un bonnet phrygien entre deux poignards, avec cette légende menaçante : *Idus martiæ*. Michel-Ange avait commencé un buste de Brutus dont on peut voir l'admirable ébauche aux Offices de Florence. Ce n'était pas une étude de fantaisie, et l'on voit qu'il s'était servi des portraits antiques en les idéalisant.

distribuait une part de sa tâche, afin de pouvoir y suffire. Souvent il se contentait de garder pour lui la péroraison, où son éloquence abondante et passionnée se mettait à l'aise et leur abandonnait le reste. C'est ainsi qu'au début de leur amitié Brutus plaida à ses côtés et sous sa direction. Cependant Brutus n'était pas de son école : admirateur fanatique de Démosthène, dont il avait fait placer la statue parmi celles de ses aïeux, nourri de l'étude des Attiques, il cherchait à reproduire leur sobriété élégante et leur fermeté nerveuse. Tacite dit que ses efforts n'étaient pas toujours heureux : à force de fuir les ornements et le pathétique, il était terne et froid ; en recherchant trop la précision et la force, il devenait sec et tendu. C'étaient des défauts antipathiques à Cicéron, qui, voyant d'ailleurs dans cette éloquence, qui fit école, une critique de la sienne, essaya par tous les moyens de convertir Brutus ; mais il n'y réussit pas, et sur ce point ils ne parvinrent jamais à s'entendre. Après la mort de César, et quand il s'agissait de bien autre chose que de débats littéraires, Brutus envoya à son ami le discours qu'il venait de prononcer au Capitole, et le pria de le corriger. Cicéron se garda bien d'en rien faire : il connaissait trop par expérience l'amour-propre des écrivains pour courir le risque de blesser Brutus en essayant de mieux faire que lui. Le discours du reste lui semblait fort beau, et il écrivait à Atticus qu'on ne pouvait rien voir de plus élégant ni de mieux écrit. « Pourtant, ajoutait-il, si j'avais

eu à le faire, j'y aurais mis plus de passion[1]. » Assurément Brutus ne manquait pas de passion, mais c'était comme un feu secret et contenu qui ne se communiquait qu'aux plus proches, et il répugnait à employer ces grands mouvements et ce pathétique enflammé sans lesquels on n'entraîne pas la foule.

Il n'était donc pas pour Cicéron un disciple fidèle, on peut ajouter qu'il n'était pas non plus un ami commode. Il manquait de souplesse dans ses rapports, et son ton était toujours rude et brusque. Au commencement de leurs relations, Cicéron, accoutumé à être ménagé des plus grands personnages, trouvait les lettres de ce jeune homme aigres et hautaines, et il en était blessé. Ce n'était pas le seul reproche qu'il eût à lui faire. On connaît la vanité irritable, soupçonneuse, exigente du grand consulaire ; on sait à quel point il aimait la louange : il se l'accordait libéralement à lui-même, il l'attendait des autres, et s'ils tardaient à la lui donner, il n'avait pas honte de la réclamer. Ses amis étaient généralement complaisants pour cette naïve faiblesse, et n'attendaient pas pour le louer d'y être invités par lui. Brutus seul résistait ; il se piquait de franchise et disait sans ménagement ce qu'il avait sur le cœur. Aussi Cicéron s'est-il plaint souvent qu'il lui marchandât les éloges ; un jour même il se fâcha sérieusement contre lui. Il s'agissait du grand consulat

1. *Ad Att.*, XV, 1, B.

et de la délibération à la suite de laquelle Lentulus et les complices de Catilina furent exécutés. C'était l'action la plus ferme de la vie de Cicéron, et il avait le droit d'en être fier, puisqu'il l'avait payée de l'exil. Brutus, dans le récit qu'il faisait de cette journée, diminuait au profit de Caton, son oncle, la part que Cicéron y avait prise. Il le louait seulement d'avoir puni la conjuration sans dire qu'il l'avait découverte, et se contentait de l'appeler un *excellent consul*. « Le maigre éloge ! disait Cicéron en colère ; on le croirait d'un ennemi[1]. » Mais ce n'étaient là que de petits différends d'amour-propre qui pouvaient facilement se guérir; voici un dissentiment plus grave et qui mérite qu'on s'y arrête, car il donne fort à penser sur la société romaine de cette époque.

En 702, c'est-à-dire peu de temps après qu'eut commencé sa liaison avec Brutus, Cicéron partit comme proconsul pour la Cilicie. Il n'avait pas recherché cette fonction, car il savait quelles difficultés il allait y trouver. Il partait décidé à accomplir son devoir, et il ne pouvait l'accomplir sans se mettre à la fois sur les bras les patriciens, ses protecteurs, et les chevaliers, ses protégés et ses clients. En effet, patriciens et chevaliers, d'ordinaire ennemis, s'entendaient avec une rare concorde pour piller les provinces. Les chevaliers, fermiers de l'impôt public, n'avaient qu'une pensée : ils voulaient faire

1. *Ad Att.*, XII, 21.

fortune en cinq ans, durée ordinaire de leur bail. Aussi réclamaient-ils sans pitié l'impôt du dixième sur les productions du sol, l'impôt du vingtième sur les marchandises, dans les ports le droit d'entrée, le droit de pâturage dans l'intérieur des terres, enfin tous les tributs que Rome avait imposés aux peuples soumis. Leur avidité ne respectait rien ; Tite-Live a dit sur eux ce mot terrible : « Partout où pénètre un publicain, il n'y a plus de justice ni de liberté pour personne[1]. » Il était bien difficile aux malheureuses villes d'assouvir ces financiers intraitables ; presque partout les caisses municipales, mal administrées par des magistrats inhabiles ou pillées par des magistrats malhonnêtes, étaient vides. Cependant il fallait trouver de l'argent à tout prix. Or à qui pouvait-on en demander, sinon aux banquiers de Rome, devenus depuis un siècle les banquiers du monde entier ? C'est donc à eux qu'on s'adressait. Quelques-uns étaient assez riches pour tirer de leur fortune particulière de quoi prêter aux villes ou aux souverains étrangers, comme ce Rabirius Postumus, pour lequel Cicéron a plaidé, et qui fournit au roi d'Égypte l'argent nécessaire pour reconquérir son royaume. D'autres, pour moins s'exposer, formaient des associations financières dans lesquelles les plus illustres Romains apportaient leurs fonds. C'est ainsi que Pompée était intéressé pour une somme importante dans une de ces sociétés

1. Liv. XLV, 18.

en commandite qu'avait fondée Cluvius de Pouzzoles. Tous ces prêteurs, que ce fussent des particuliers ou des compagnies, des chevaliers ou des patriciens, étaient très-peu scrupuleux et n'avançaient leur argent qu'à des taux énormes, généralement à 4 ou 5 pour 100 par mois. La difficulté pour eux consistait à se faire payer. Comme il n'y a que les gens tout à fait ruinés qui acceptent ces dures conditions, l'argent qu'on prête à de si gros intérêts est toujours compromis. Quand l'échéance arrivait la pauvre ville était moins en état de payer que jamais : elle faisait mille chicanes, parlait de se plaindre au sénat et commençait par invoquer le proconsul. Malheureusement pour elle, le proconsul était le plus souvent un complice de ses ennemis qui prenait sa part dans leurs bénéfices. Les créanciers, qui s'étaient assuré son concours en le payant bien, n'avaient alors qu'à envoyer dans la province quelque affranchi ou quelque homme d'affaires qui les représentait; le proconsul mettant la puissance publique au service des intérêts particuliers, donnait à ce mandataire un titre de lieutenant, quelques soldats, des pleins pouvoirs, et si l'on n'arrivait pas vite à quelque arrangement satisfaisant, la ville insolvable subissait les horreurs d'un siége en pleine paix et d'un pillage officiel. Le proconsul qui refusait de se prêter à ces abus et qui prétendait, suivant l'expression de Cicéron, empêcher les provinces de mourir, soulevait naturellement les colères de tous ceux qui vivaient de la mort des provinces. Les che-

valiers, les grands seigneurs, qui n'étaient plus remboursés, devenaient ses ennemis mortels. Il lui restait, à la vérité, la reconnaissance des provinces, mais c'était bien peu de chose. On avait remarqué que dans ces pays de l'Orient, « façonnés par une longue servitude à une dégoûtante flatterie[1], » les gouverneurs qui recevaient le plus d'hommages et auxquels on élevait le plus de statues étaient précisément ceux qui avaient le plus volé, parce qu'on les redoutait davantage. Le prédécesseur de Cicéron avait tout à fait ruiné la Cilicie : aussi songeait-on à lui bâtir un temple. Voilà quelques-unes des difficultés auxquelles s'exposait un gouverneur honnête, quand il s'en rencontrait. Cicéron s'en tira avec honneur : il y a eu rarement dans la république romaine de province aussi bien administrée que la sienne ; mais il n'en rapporta que quelque reconnaissance, peu d'argent, beaucoup d'ennemis et il faillit s'y brouiller avec Brutus.

Brutus, qui le croirait? avait la main dans ces trafics. Il avait prêté de l'argent à Ariobarzane, roi d'Arménie, un de ces petits princes que Rome laissait vivre par charité, et à la ville de Salamine dans l'île de Chypre. Au moment du départ de Cicéron, Atticus, qui lui-même, comme on sait, ne dédaignait pas ces sortes de profits, lui recommanda très-vivement ces deux affaires; mais Brutus avait mal placé ses fonds, et il ne fut pas possible à Cicéron

1. Cic. *ad. Quint.*, I, 1.

de le faire rembourser. Ariobarzane avait beaucoup de créanciers et n'en payait aucun. « Je ne connais rien, disait Cicéron, de plus pauvre que ce roi, de plus misérable que ce royaume[1]. » On n'en put rien tirer. Quant à l'affaire de Salamine, elle fut tout d'abord plus grave. Brutus n'avait pas osé avouer dans le principe qu'il y fût directement intéressé, tant l'usure était énorme et les précédents scandaleux. Un certain Scaptius, ami de Brutus, avait prêté aux habitants de Salamine une forte somme à 4 pour 100 par mois. Comme ils ne pouvaient pas la rendre, il avait, selon l'usage, obtenu d'Appius, le prédécesseur de Cicéron, une compagnie de cavalerie, avec laquelle il avait tenu le sénat de Salamine si étroitement assiégé que cinq sénateurs étaient morts de faim. En apprenant cette conduite, Cicéron fut révolté et se hâta de rappeler ces soldats dont on avait fait un si mauvais usage. Il ne croyait encore nuire qu'à un protégé de Brutus; mais à mesure que l'affaire prenait une plus mauvaise tournure, Brutus se découvrait davantage, afin que Cicéron mît plus de complaisance à l'arranger. Quand il vit qu'il n'y avait plus d'espoir d'être payé qu'avec de grandes réductions, il se fâcha tout à fait et se décida à faire connaître que Scaptius n'était qu'un prête-nom et qu'il était lui-même le véritable créancier des Salaminiens.

L'étonnement qu'éprouva Cicéron, quand il l'ap-

1. *Ad Att.*, VI, 1.

prit, sera partagé par tout le monde, tant l'action de Brutus semble en désaccord avec toute sa conduite. Certes son désintéressement et sa probité ne peuvent pas être mis en doute. Quelques années auparavant, Caton venait de leur rendre un éclatant hommage, lorsque, ne sachant à qui se fier, car les hommes d'honneur étaient rares, même autour de lui, il l'avait chargé de recueillir et de porter à Rome le trésor du roi de Chypre. Soyons donc assurés que, si Brutus s'est conduit comme il l'a fait avec les Salaminiens, c'est qu'il a cru pouvoir le faire. Il a suivi l'exemple des autres, il a cédé à un préjugé qui était général autour de lui. Pour les Romains de cette époque, les provinces étaient encore des pays conquis. Il y avait trop peu de temps qu'on les avait soumises pour que le souvenir de leur défaite se fût effacé. On supposait qu'elles ne l'avaient pas oublié, ce qui entraînait à se méfier d'elles; en tout cas, on s'en souvenait, et l'on se croyait toujours armé contre elles de ce terrible droit de la guerre contre lequel personne n'a réclamé dans l'antiquité. Les biens du vaincu appartenant tous au vainqueur, loin de s'accuser de leur prendre ce qu'on leur enlevait, on croyait leur donner ce qu'on ne prenait pas, et peut-être au fond du cœur s'estimait-on généreux de leur laisser quelque chose. Les provinces étaient donc regardées comme les domaines et les propriétés du peuple romain (*prædia, agri fructuarii populi Romani*), et on les traitait en conséquence. Quand on consentait à les ménager, ce

n'était pas par pitié ou par affection pour elles, mais par prudence, et pour imiter les bons propriétaires qui se gardent bien d'épuiser leur champ en lui demandant trop à la fois. C'est là le sens des lois qui furent faites sous la république pour protéger les provinces; l'humanité y avait moins de part que l'intérêt bien entendu, qui, en s'imposant quelque retenue dans le présent, ménage l'avenir. Évidemment Brutus acceptait pleinement cette façon d'envisager les droits du vainqueur et la condition des vaincus. Nous touchons là a une des plus grandes faiblesses de cette âme honnête, mais étroite. Nourrie dans les opinions égoïstes de l'aristocratie romaine, elle n'avait pas assez d'étendue ni d'élévation pour en découvrir l'iniquité, elle y cédait sans résistance jusqu'au jour où sa douceur et son humanité naturelles reprenaient le dessus sur les souvenirs de son éducation et les traditions de son parti. La façon dont il s'est conduit dans les provinces qu'il a gouvernées montre que sa vie ne fut qu'un combat entre l'honnêteté de sa nature et ces préjugés impérieux. Après avoir ruiné les Salaminiens par ses usures, il gouverna la Gaule cisalpine avec un désintéressement qui lui fit honneur, et tandis qu'il s'était fait détester dans l'île de Chypre, on conserva à Milan, jusque sous Auguste, le souvenir de son administration bienfaisante. Le même contraste se retrouve dans sa dernière campagne; il pleura de douleur en voyant les habitants de Xante s'obstiner à détruire leur ville, et la veille de Philippes il promit à ses

soldats le pillage de Thessalonique et de Lacédémone. C'est la seule faute grave que Plutarque trouve à reprendre dans toute sa vie; elle était le réveil d'un préjugé obstiné auquel il ne put jamais se soustraire malgré la droiture de son âme, et qui prouve l'empire qu'exerça sur lui jusqu'à la fin cette société dans laquelle la naissance l'avait placé.

Cependant ce préjugé n'était pas alors subi par tout le monde. Cicéron, qui, étant un homme nouveau, pouvait plus facilement se défendre de la tyrannie des traditions, avait toujours témoigné plus d'humanité pour les provinces et blâmé les profits scandaleux qu'on en tirait. Dans sa lettre à son frère[1], il proclamait hautement ce principe, tout à fait nouveau, qu'il ne fallait pas les gouverner dans l'intérêt exclusif du peuple romain, mais aussi dans leur intérêt à elles, et de façon à leur donner le plus de bonheur et de bien-être qu'on pouvait. C'est ce qu'il essayait de faire en Cilicie : aussi fut-il très blessé de la conduite de Brutus. Il refusa nettement de s'y associer, quoique Atticus, dont la conscience était plus commode, l'en priât avec chaleur. « Je suis fâché, lui répondit il, de ne pouvoir plaire à Brutus, et plus encore de le trouver si différent de l'idée que je me faisais de lui[2]. » — « S'il me condamne, disait-il ailleurs, je ne veux pas avoir de pareils amis. Au moins suis-je assuré que son oncle Caton ne me condamnera pas[3]. »

1. *Ad Quint.*, I, 1. — 2. *Ad Att.*, VI, 1. — *Ad Att.*, V, 21.

Ces paroles étaient amères, et leur amitié aurait sans doute beaucoup souffert de ces discussions, si les graves événements qui survinrent alors ne les avaient de nouveau rapprochés. Cicéron était à peine de retour en Italie que la guerre civile, prévue depuis longtemps, éclata. Les dissentiments particuliers devaient s'effacer devant ce grand conflit. D'ailleurs Cicéron et Brutus se trouvaient réunis alors par une communauté de sentiments singulière. Tous deux s'étaient rendus au camp de Pompée, mais tous deux l'avaient fait sans entraînement ni passion, comme un sacrifice qu'exigeait le devoir. Brutus aimait César, qui lui témoignait dans toutes les occasions une affection paternelle, et de plus il détestait Pompée. Outre que cette vanité solennelle n'était pas faite pour lui plaire, il ne lui pardonnait pas la mort de son père, tué pendant les guerres civiles de Sylla. Cependant il oublia, dans ce danger public, ses préférences et ses haines, et se rendit en Thessalie, où se trouvaient déjà les consuls et le sénat. Dans le camp de Pompée, nous savons qu'il se fit remarquer par son zèle[1]; pourtant il s'y passait bien des choses qui devaient le blesser, et sans doute il trouvait que trop de rancunes, trop d'ambitions personnelles s'y mêlaient à la cause de la liberté, qu'il voulait seule défendre. C'est ce qui déplaisait aussi à son ami Cicéron et à Cassius son beau-frère, et ces deux derniers, indignés du langage de

1. *Ad Att.*, XI, 4.

tous ces furieux qui entouraient Pompée, résolurent de ne pas poursuivre la guerre à outrance, ainsi que les autres le voulaient. « Je me souviens encore, écrivait plus tard Cicéron à Cassius, de ces entretiens familiers dans lesquels, après de longues délibérations, nous prîmes le parti d'attacher au succès d'une seule bataille, sinon la justice de la cause, au moins notre décision [1]. » On ne sait si Brutus assistait à ces entretiens de ses deux amis ; ce qui est certain, c'est qu'ils se conduisirent tous les trois de la même façon. Cicéron, le lendemain de Pharsale, refusa le commandement des restes de l'armée républicaine ; Cassius s'empressa de livrer à César la flotte qu'il commandait ; quant à Brutus, il fit son devoir en homme de cœur pendant le combat ; mais, la bataille finie, il jugea qu'il avait assez fait et vint s'offrir au vainqueur, qui l'accueillit avec joie, le prit à part, le fit parler, et parvint à en tirer quelques lumières sur la retraite de Pompée. Après cet entretien, Brutus était tout gagné ; non-seulement il n'alla pas rejoindre les républicains qui combattaient en Afrique, mais il suivit César dans la conquête de l'Égypte et de l'Asie.

1. *Ad fam.*, xv, 15.

II.

Brutus avait trente-sept ans à la bataille de Pharsale. C'était, pour les Romains, l'âge de l'activité politique. D'ordinaire on venait alors d'être questeur ou édile; on entrevoyait devant soi la préture et le consulat, et l'on se faisait, en luttant vaillamment sur le forum ou dans la curie, des titres pour y arriver. Ce qu'imaginait de plus beau tout jeune homme à son entrée dans les affaires, c'était d'obtenir ces grands honneurs à l'âge où le permettaient les lois, la préture à quarante ans, le consulat à quarante-trois, et il n'y avait rien de plus honorable que de pouvoir dire : « J'ai été préteur ou consul dès que j'ai eu le droit de l'être (*meo anno*). » Si par bonheur, pendant qu'on l'était, le sort favorisait de quelque guerre importante qui donnât l'occasion de tuer cinq mille ennemis, on obtenait le triomphe, et il ne restait plus rien à souhaiter.

Il n'est pas douteux que Brutus n'eût conçu cette espérance comme les autres, et il est certain que sa naissance et ses talents lui auraient permis de la réaliser; Pharsale renversa tous ces projets. Les honneurs ne lui étaient pas interdits, car il était l'ami de celui qui les distribuait; mais ces honneurs n'étaient plus que de vains titres depuis qu'un homme avait pris pour lui tout le réel du pouvoir. Cet homme prétendait bien être le seul maître et

il n'admettait personne à partager avec lui l'autorité. « Il n'écoute pas même les siens, disait Cicéron, et ne prend conseil que de lui[1]. » Pour les autres, la vie politique n'existait plus. Il arriva donc même à ceux qu'occupait le gouvernement nouveau de se sentir désœuvrés, surtout après les violentes agitations des années précédentes. Le dieu, suivant l'expression de Virgile, faisait des loisirs à tout le monde. Brutus employa ces loisirs à revenir aux études de sa jeunesse qu'il avait plutôt interrompues que délaissées. Y revenir, c'était se rapprocher plus étroitement encore de Cicéron.

Ce n'est pas qu'il l'eût oublié; pendant qu'il suivait César en Asie, il avait appris que son ami, retiré à Brindes, y souffrait à la fois des menaces des césariens, qui ne lui pardonnaient pas d'être parti pour Pharsale, et des rancunes des pompéiens, qui lui reprochaient d'en être trop vite revenu. Entre toutes ces colères, Cicéron, qui, comme on sait, n'avait pas beaucoup d'énergie, était fort abattu. Brutus lui écrivit pour le raffermir. « Vous avez fait des actions, lui disait-il, qui parleront de vous malgré votre silence, qui vivront après votre mort, et qui, par le salut de l'État, si l'État est sauvé, par sa perte, s'il ne l'est pas, déposeront à jamais en faveur de votre conduite politique[2]. » Cicéron dit qu'en lisant cette lettre il lui sembla sortir d'une longue maladie et rouvrir les yeux à la lumière. Quand Brutus fut

1. *Ad fam.*, IV, 9. — 2. Cic. *Brut.*, 96.

de retour à Rome, leurs relations se multiplièrent. En se connaissant mieux, ils s'apprécièrent davantage. Cicéron, dont l'imagination était si vive, le cœur si jeune malgré ses soixante ans, s'éprit tout à fait de Brutus. Ce commerce assidu avec un esprit si curieux, une âme si droite, ranima et rajeunit son talent. Dans les beaux ouvrages qu'il publie alors et qui se succèdent coup sur coup, son ami tient toujours une grande place. On voit que son cœur est plein de lui, il en parle le plus qu'il peut, il ne se lasse pas de le louer, il veut avant tout lui plaire; on dirait qu'il ne se soucie plus que des éloges et de l'amitié de Brutus.

C'est surtout l'étude de la philosophie qui les réunit. Tous deux l'aimaient et la cultivaient depuis leur jeunesse, tous deux semblèrent l'aimer davantage et la cultiver avec plus d'ardeur quand le gouvernement d'un seul les eut éloignés des affaires publiques. Cicéron, qui ne pouvait se faire au repos, tourna toute son activité vers elle. « La Grèce vieillit, disait-il à ses amis et à ses élèves, allons lui arracher sa gloire philosophique[1]; » et il se mit le premier à l'œuvre. Il tâtonna d'abord quelque temps et ne trouva pas du premier coup la philosophie qui convenait à ses compatriotes. Un moment il fut tenté de les diriger vers ces questions de métaphysique subtile qui répugnaient au bon sens pratique des Romains. Il traduisit le *Timée*, c'est-à-dire, ce

1. Tusc., II, 2.

qu'il y a de plus obscur dans la philosophie de Platon ; mais il s'aperçut vite qu'il se trompait, et il s'empressa de quitter cette route où il aurait marché tout seul. Dans les *Tusculanes*, il revint aux questions de morale appliquée et n'en sortit plus. Les caractères divers des passions, la nature propre de la vertu, la hiérarchie des devoirs, tous ces problèmes qu'un honnête homme se pose pendant sa vie, surtout celui devant lequel il recule souvent, mais qui revient toujours avec une obstination terrible, et trouble à certains moments les âmes les plus matérielles et les plus terrestres, l'avenir après la mort, voilà ce qu'il étudie sans tour de force dialectique, sans préjugé d'école, sans parti-pris de système, et avec moins de souci d'inventer des idées nouvelles que de prendre un peu partout des principes pratiques et sensés. Tel est le caractère de la philosophie romaine, dont il faut bien se garder de médire, car son rôle a été grand dans le monde, et c'est par elle que la sagesse des Grecs, rendue plus solide à la fois et plus transparente, est arrivée jusqu'aux peuples de l'Occident. Cette philosophie date de Pharsale, comme l'empire, et elle doit beaucoup à la victoire de César, qui, en supprimant la vie politique, força les esprits curieux à chercher d'autres aliments à leur activité. Accueillie d'abord avec enthousiasme par toutes les âmes souffrantes et désœuvrées, elle devint de plus en plus populaire à mesure que l'autorité des empereurs se faisait plus lourde. A cette domination absolue que le pouvoir exerçait

sur les actions extérieures, on était heureux d'opposer la pleine possession de soi que donne la philosophie; s'étudier, s'enfermer en soi-même, c'était échapper par un côté à la tyrannie du maître, et, en cherchant à se bien connaître, on semblait agrandir le terrain où sa puissance n'avait pas d'accès. Les empereurs le comprirent bien ; ils furent les mortels ennemis d'une science qui se permettait de limiter leur autorité. Avec l'histoire, qui rappelait des souvenirs fâcheux, elle leur fut bientôt suspecte; c'étaient, dit Tacite, deux noms déplaisants aux princes, *ingrata principibus nomina.*

Je n'ai pas à faire voir pourquoi tous les ouvrages de philosophie composés à la fin de la république ou sous l'empire ont une importance beaucoup plus grande que les livres que nous écrivons aujourd'hui sur les mêmes sujets : on l'a trop bien dit déjà pour que j'aie à y revenir[1]. Il est certain qu'en ce temps où la religion se bornait au culte, où ses livres ne contenaient que des recueils de formules et le détail minutieux des pratiques, et où elle ne se piquait d'apprendre à ses adeptes que la science de sacrifier selon les rites, la philosophie seule pouvait donner à toutes les âmes honnêtes et troublées, flottant sans direction et avides d'en trouver une, l'enseignement dont elles avaient besoin. Il faut donc ne pas oublier, quand on lit un livre de morale de cette épo-

1. Voyez sur cette question l'ouvrage si intéressant de M. Martha, *les Moralistes sous l'Empire romain.*



que, qu'il n'était pas seulement écrit pour les lettrés oisifs que charment les beaux discours, mais pour ceux que Lucrèce représente cherchant au hasard le chemin de la vie; il faut se dire qu'on a pratiqué ces préceptes, que ces théories sont devenues des règles de conduite, et que, pour ainsi parler, toute cette morale a vécu. Qu'on prenne par exemple la première *Tusculane :* Cicéron veut y prouver que la mort n'est pas un mal. Quel lieu-commun en apparence, et qu'il nous est difficile de ne pas regarder tous ces beaux développements comme un exercice oratoire et une amplification d'école! Il n'en est rien cependant, et la génération pour laquelle ils étaient écrits y trouvait autre chose. Elle les lisait à la veille des proscriptions pour retremper ses forces, et sortait de cette lecture plus ferme, plus résolue, mieux préparée à soutenir les grands malheurs qu'on prévoyait. Atticus lui-même, l'égoïste Atticus, si éloigné de risquer sa vie pour personne, y prenait une énergie inconnue. « Vous me dites, lui écrit Cicéron, que mes *Tusculanes* vous donnent du cœur : tant mieux. Il n'y a pas de ressource plus prompte et plus sûre contre les événements que celle que j'indique[1]. » Cette ressource, c'était la mort. Aussi que de gens en ont profité! Jamais on n'a vu un plus incroyable mépris de la vie, jamais la mort n'a moins fait de peur. Depuis Caton, le suicide devient une contagion, une frénésie. Les vaincus, Juba,

1. *Ad Att.*, xv, 2.

Pétréius, Scipion, ne connaissent pas d'autre manière de se sauver du vainqueur. Latérensis se tue de regret, quand il voit son ami Lépide trahir la république; Scapula, qui ne peut plus résister dans Cordoue, fait construire un bûcher et se brûle vivant; lorsque Décimus Brutus, fugitif, hésite à choisir ce remède héroïque, Blasius, son ami, se tue devant lui, pour lui donner l'exemple. A Philippes, c'est un véritable délire. Ceux mêmes qui pouvaient se sauver ne cherchent pas à survivre à leur défaite. Quintilius Varus se revêt des ornements de sa dignité et se fait tuer par un esclave; Labéon creuse lui-même sa fosse et se tue sur le bord; le jeune Caton, de peur d'être épargné, jette son casque et crie son nom; Cassius est impatient et se tue trop tôt; Brutus clôt la liste par un suicide étonnant de calme et de dignité. Quel étrange et effrayant commentaire des *Tusculanes*, et comme cette vérité générale, ainsi pratiquée par tant de gens de cœur, cesse d'être un lieu-commun!

C'est avec le même esprit qu'il faut étudier les trop courts fragments qui restent des ouvrages philosophiques de Brutus. Toutes les pensées générales qu'on y trouve ne paraîtront plus insignifiantes et vagues quand on songera que celui qui les a formulées a prétendu aussi les mettre en pratique dans sa vie. Le plus célèbre de tous ces écrits de Brutus, le traité de *la Vertu*, était adressé à Cicéron et digne de tous les deux. C'était un bel ouvrage qui plaisait surtout parce qu'on sentait que l'écrivain était bien



convaincu de tout ce qu'il disait[1]. Il nous en reste un passage important conservé par Sénèque. Dans ce passage, Brutus raconte qu'il vient de voir à Mitylène M. Marcellus, celui auquel César pardonna plus tard à la prière de Cicéron. Il l'a trouvé tout occupé d'études sérieuses, oubliant sans peine Rome et ses plaisirs, et goûtant dans ce silence et ce repos un bonheur qu'il n'avait jamais connu. « Quand il fallut le quitter, dit-il, et que je vis que je m'en allais sans lui, il me sembla que c'était moi qui partais pour l'exil, et non pas Marcellus qui y restait[2]. » De cet exemple il conclut qu'il ne faut pas se plaindre d'être exilé, puisqu'on peut emporter avec soi toute sa vertu. La morale du livre était que pour vivre heureux on n'a besoin que de soi. C'est encore un lieu-commun, si l'on veut; mais, en essayant de conformer sa vie entière à cette maxime, Brutus en avait fait une vérité vivante. Ce n'était pas une thèse de philosophie qu'il développait, mais une règle de conduite qu'il proposait aux autres et qu'il avait prise pour lui. Il s'était accoutumé de bonne heure à se renfermer en lui-même et à y placer ses plaisirs et ses peines. De là vint cette liberté d'esprit qu'il gardait dans les affaires les plus graves, ce dédain des choses extérieures que tous les contemporains ont remarqué, et la facilité qu'il avait à s'en détacher. La veille de Pharsale, tandis que tout le monde était inquiet et soucieux, il lisait tranquillement

1. Quint., x, 1. — 2. Sen. *Cons. ad Helv.*, 9.

Polybe et prenait des notes en attendant le moment du combat. Après les ides de mars, au milieu des émotions et des frayeurs de ses amis, lui seul conservait une sérénité éternelle qui impatientait un peu Cicéron. Chassé de Rome, menacé par les vétérans de César, il se consolait de tout en disant : « Il n'y a rien de mieux que de s'enfermer dans le souvenir de ses bonnes actions et de ne pas s'occuper des événements ni des hommes[1]. » Cette facilité à s'abstraire des choses extérieures et à vivre en soi-même est certainement une qualité précieuse pour un homme de réflexion et d'étude : c'est l'idéal que se propose un philosophe; mais n'est-elle pas un danger, une faute chez un homme d'action et un politique? Convient-il de se détacher de l'opinion des autres quand le succès des choses qu'on entreprend dépend de l'opinion? Sous prétexte d'écouter sa conscience et de la suivre résolûment, doit-on ne tenir aucun compte des circonstances et s'engager au hasard dans des aventures sans résultat? Enfin, en voulant se tenir en dehors de la foule, et se préserver absolument de ses passions, ne risque-t-on pas de perdre le lien qui attache à elle et de devenir incapable de la conduire? Appien, dans le récit qu'il fait de la dernière campagne de l'armée républicaine, raconte que Brutus était toujours maître de lui, et qu'il se tenait presque en dehors des graves affaires qui se débattaient. Il aimait à causer et à lire;

1. *Epist. Brut.*, I, 16.

il visitait en curieux les lieux qu'on traversait et faisait parler les gens du pays : c'était un philosophe au milieu des camps. Cassius au contraire, uniquement occupé de la guerre, ne se laissant jamais détourner ailleurs, et pour ainsi dire tendu tout entier vers ce but, ressemblait à un gladiateur qui combat[1]. Je soupçonne que Brutus devait un peu dédaigner cette fiévreuse activité toute renfermée dans des soins vulgaires, et que ce rôle de gladiateur le faisait sourire. Il avait tort : c'est au gladiateur qu'appartient le succès dans les choses humaines, et l'on n'y réussit qu'en y mettant son âme tout entière. Quant à ces spéculatifs renfermés en eux-mêmes, qui veulent se tenir en dehors et au-dessus des passions du jour, ils étonnent la foule et ne l'entraînent pas ; ils peuvent être des sages, ils font de mauvais chefs de parti.

Du reste il est bien possible que Brutus, livré à lui-même, n'aurait pas eu la pensée de devenir un chef de parti. Il n'était pas hostile au pouvoir nouveau, et César n'avait négligé aucune occasion de se l'attacher en lui accordant la grâce des pompéiens les plus compromis. De retour à Rome, il lui confia le gouvernement d'une des plus belles provinces de l'empire, la Gaule cisalpine. Vers le même temps, on apprit la défaite de l'armée républicaine à Thapsus et la mort de Caton. Brutus en fut sans doute fort attristé. Il écrivit lui-même et fit composer par Cicé-

1. App., *De bell. civ.*, IV, 133.

ron l'éloge de son oncle; mais on sait par Plutarque qu'il le blâmait de s'être soustrait à la clémence de César. Quand Marcellus, qui venait d'obtenir son pardon, fut assassiné près d'Athènes, quelques personnes affectèrent de croire et de dire que César pouvait bien être complice de ce crime. Brutus s'empressa d'écrire, avec une chaleur qui surprit Cicéron, pour le disculper. Il était donc alors tout à fait sous le charme de César. Ajoutons qu'il avait pris dans le camp de Pompée l'horreur des guerres civiles. Elles lui avaient enlevé quelques-uns de ses amis les plus chers, par exemple Torquatus et Triarius, deux jeunes gens de grand avenir dont il regretta amèrement la perte. En songeant aux désordres qu'elles avaient causés, aux victimes qu'elles avaient faites, il disait sans doute avec le philosophe Favonius, son ami : « Il vaut encore mieux souffrir un pouvoir arbitraire que de ranimer des guerres impies [1]. » Comment donc s'est-il laissé entraîner à les recommencer ? Par quelle conspiration savante ses amis sont-ils parvenus à vaincre ses répugnances, à l'armer contre un homme qu'il aimait, à l'engager dans une entreprise qui devait bouleverser le monde? C'est ce qui mérite d'être raconté, et les lettres de Cicéron permettent de l'entrevoir.

1. Plut., *Brut.*, 12.

III.

Depuis Pharsale, les mécontents ne manquaient pas. Cette grande aristocratie, qui avait si longtemps gouverné le monde, ne pouvait pas se tenir pour battue après une seule defaite. Il était d'autant plus naturel qu'elle voulût tenter un dernier effort qu'elle sentait bien que la première fois elle n'avait pas combattu dans de bonnes conditions, et qu'en liant sa cause à celle de Pompée, elle s'était placée sur un mauvais terrain. Pompée n'inspirait guère plus de confiance à la liberté que César. On savait qu'il avait du goût pour les pouvoirs extraordinaires, et qu'il aimait à concentrer dans ses mains toute l'autorité publique. Au commencement de la guerre civile, il avait repoussé avec tant de hauteur les propositions les plus justes et mis tant d'ardeur à précipiter la crise, qu'il semblait plutôt vouloir se débarrasser d'un rival qui le gênait que venir au secours de la république menacée. Cicéron, son ami, nous dit que lorsqu'on voyait dans son camp l'insolence de son entourage et son obstination à ne vouloir prendre l'avis de personne, on soupçonnait que celui qui avant la bataille accueillait si mal les conseils serait un maître après la victoire. Voilà pourquoi tant d'honnêtes gens, et Cicéron le premier, avaient hésité si longtemps à se déclarer pour lui; voilà surtout pourquoi des hommes intrépides,

comme Brutus, s'étaient tant pressés de poser les armes après la première défaite. Il faut ajouter que, si l'on n'était pas parfaitement rassuré sur les intentions de Pompée, il était possible aussi de se méprendre sur les projets de César. Il voulait le pouvoir, personne ne l'ignorait ; mais quelle sorte de pouvoir ? Était-ce seulement une de ces dictatures temporaires, nécessaires dans les États libres après une époque d'anarchie, qui suspendent la liberté, mais ne l'anéantissent pas ? S'agissait-il de recommencer Marius et Sylla, auxquels la république avait survécu ? A la rigueur, on pouvait le croire, et rien n'empêche de supposer que plusieurs des officiers de César, ceux surtout qui, détrompés plus tard, conspirèrent contre lui, ne l'aient alors pensé.

Mais après Pharsale il n'y avait plus moyen de conserver cette illusion. Ce n'était pas une autorité d'exception que César demandait, c'était un gouvernement nouveau qu'il prétendait fonder. Ne lui avait-on pas entendu dire que la république était un mot vide de sens et que Sylla n'était qu'un sot d'avoir abdiqué la dictature ? Ses mesures pour régler à son profit l'exercice du suffrage populaire, la désignation qu'il avait faite d'avance des consuls et des préteurs pour plusieurs années de suite, le trésor public et l'administration des revenus de l'État livrés à ses affranchis et à ses esclaves, toutes les dignités réunies sur sa tête, la censure sous le nom de préfecture des mœurs, la dictature perpétuelle qui ne l'empêche pas de se faire nommer consul tous

les ans, tout enfin dans ses lois et dans sa conduite indiquait une sorte de prise de possession définitive du pouvoir. Loin de prendre aucun de ces ménagements qu'employa plus tard Auguste pour dissimuler l'étendue de son autorité, il semblait l'étaler avec complaisance, et sans se soucier des ennemis que sa franchise pouvait lui faire. Au contraire par une sorte de scepticisme ironique et d'impertinence hardie qui sentait son grand seigneur, il aimait à choquer les partisans fanatiques des anciens usages. Il souriait de voir pontifes et augures effarés quand il osait nier les dieux en plein sénat, et c'était son amusement de déconcerter ces vieillards formalistes, gardiens superstitieux des anciennes pratiques. De plus, comme il était homme de plaisir avant tout, il n'aimait pas seulement le pouvoir pour l'exercer, mais pour en jouir; il ne se contentait pas du solide de l'autorité souveraine, il en voulait aussi les dehors, l'éclat qui l'entoure, les hommages qu'elle exige, la pompe qui la relève, et même le nom qui la désigne. Ce titre de roi qu'il souhaitait avec ardeur, il n'ignorait pas à quel point il effrayait les Romains: mais sa hardiesse se faisait un plaisir de braver de vieux préjugés, en même temps que sa franchise trouvait sans doute plus loyal de donner au pouvoir qu'il exerçait son nom véritable. Cette conduite de César eut pour résultat de dissiper toutes les obscurités. Grâce à elle, il n'y avait plus d'illusion ni de malentendu possibles. La question se trouvait posée, non pas entre deux ambitions ri-

vales, comme au temps de Pharsale, mais entre deux gouvernements contraires. Les opinions, comme il arrive, se précisèrent l'une par l'autre, et la prétention, qu'avouait hautement César, de fonder une monarchie amena la création d'un grand parti républicain.

Comment, dans ce parti, les plus hardis, les plus violents eurent-ils l'idée de s'unir et de s'organiser? De quelle manière arriva-t-on, de confidence en confidence, à former un complot contre la vie du dictateur? C'est ce qu'il est impossible de bien savoir. Il semble seulement que la première idée du complot ait été conçue à la fois dans deux camps tout à fait opposés, parmi les vaincus de Pharsale, et, ce qui est plus surprenant, parmi les généraux mêmes de César. Ces deux conspirations étaient probablement distinctes à l'origine, et chacune agissait pour son compte : tandis que Cassius avait songé à tuer César sur les bords du Cydnus, Trébonius avait été sur le point de l'assassiner à Narbonne. Elles finirent plus tard, on ne sait comment, par se rejoindre.

Tout parti commence par se chercher un chef. Si l'on avait voulu continuer les traditions de la guerre précédente, ce chef était tout trouvé : il restait un fils de Pompée, Sextus, échappé par miracle de Pharsale et de Munda, et qui avait survécu à tous les siens. Vaincu, mais non découragé, il errait dans les montagnes ou le long des rivages, tour à tour partisan habile, pirate audacieux, et les pom-

péiens obstinés se réunissaient autour de lui, mais on ne voulait plus être pompéien. On souhaitait avoir pour chef quelqu'un qui ne fût pas seulement un nom, mais un principe, qui représentât la république et la liberté sans arrière-pensée personnelle. Il fallait que, par sa vie, ses mœurs, son caractère, il fût en opposition complète avec le gouvernement qu'on allait attaquer. On le voulait honnête parce que le pouvoir était corrompu, désintéressé pour protester contre ces convoitises insatiables qui entouraient César, déjà illustre, afin que les éléments divers dont se composait le parti fléchissent sous lui, jeune pourtant, car on avait besoin d'un coup de main. Or il n'y avait qu'un seul homme qui réunît toutes ces qualités : c'était Brutus. Aussi tout le monde avait-il les yeux sur lui. La voix publique le désignait comme le chef du parti républicain alors même qu'il était encore l'ami de César. Quand les premiers conjurés allaient de tous côtés cherchant des complices, on leur faisait toujours la même réponse : « Nous en serons, si Brutus nous conduit. » César lui-même, malgré sa confiance et son amitié, semblait quelquefois pressentir d'où lui viendrait le danger. Un jour qu'on lui faisait peur du mécontentement et des menaces d'Antoine et de Dolabella : « Non, répondit-il, ce ne sont pas ces débauchés qui sont à craindre ; ce sont les maigres et les pâles. » Il voulait surtout désigner Brutus.

A cette pression de l'opinion publique, qui disposait de Brutus, et l'engageait sans son aveu, il

fallait bien ajouter des excitations plus précises pour le décider; elles lui vinrent de tous les côtés. Je n'ai pas besoin de rappeler ces billets qu'il trouvait sur son tribunal, ces inscriptions qu'on plaçait au bas de la statue de son aïeul[1], et toutes ces manœuvres habiles que Plutarque a si bien racontées. Mais personne n'a mieux servi les desseins de ceux qui voulaient faire de Brutus un conspirateur que Cicéron, qui pourtant ne les connaissait pas. Ses lettres nous montrent dans quelle disposition d'esprit il était alors. Le dépit, la colère, le regret de la liberté perdue y éclatent avec une singulière vivacité. « J'ai honte d'être esclave[2], » écrit-il un jour à Cassius sans se douter qu'à ce moment même Cassius cherchait dans l'ombre les moyens de ne plus l'être. Il était impossible que ces sentiments ne se fissent pas jour dans les livres qu'il publiait alors. Nous les y retrouvons aujourd'hui que nous les lisons de sang-froid; à plus forte raison les devait-on voir quand ces livres étaient commentés par la haine et lus avec des yeux que la passion rendait pénétrants. Que d'épigrammes y étaient saisies qui nous échappent ! Que de mots piquants et amers, inaperçus aujourd'hui, étaient alors applau-

1. Ceux qui employaient ces manœuvres savaient bien qu'ils prenaient Brutus par son endroit le plus sensible. Sa descendance de celui qui chassa les rois était très-contestée. Plus on la regardait comme douteuse, plus il tenait à l'établir. Lui dire : « Non, tu n'es pas Brutus, » c'était le mettre en demeure ou en tentation de prouver son origine par ses actions.

2. *Ad fam.*, XV, 18.

dis au passage et répétés malignement dans ces entretiens où l'on déchirait le maître et ses amis! C'était là ce que Cicéron appelle spirituellement « les morsures de la liberté, qui ne déchire jamais mieux que lorsqu'on l'a quelque temps muselée[1]. » Avec un peu de complaisance, on trouvait partout des allusions. Si l'auteur parlait avec tant d'admiration de l'antique éloquence, c'est qu'il voulait faire honte de ce forum désert et de ce sénat muet; les souvenirs du régime ancien n'étaient rappelés que pour attaquer le nouveau, et l'éloge des morts devenait la satire des vivants. Cicéron comprenait bien toute la portée de ses livres quand il en disait plus tard : « Ils furent pour moi comme un sénat, comme une tribune d'où je pouvais parler[2]. » Rien n'a plus servi à irriter l'opinion publique, à jeter dans les âmes le regret du passé et le dégoût du présent, à préparer enfin les événements qui allaient suivre.

Brutus, en lisant les écrits de Cicéron, devait être plus ému qu'aucun autre; c'est à lui qu'ils étaient dédiés, c'est pour lui qu'ils étaient faits. Quoique destinés à agir sur le public entier, ils contenaient des parties qui s'adressaient plus directement à lui. Cicéron ne cherchait pas seulement à réveiller ses sentiments patriotiques, il lui rappelait les souvenirs et les espérances de sa jeunesse. Avec une habileté perfide, il intéressait même sa vanité à la

1. *De Offic.*, II, 7. — 2. *De Divin.*, II, 2.

restauration de l'ancien gouvernement en montrant quelle place il aurait pu s'y faire. « Brutus, lui disait-il, je sens ma douleur se ranimer en jetant les yeux sur vous et en pensant que, lorsque votre jeunesse s'élançait avec impétuosité vers la gloire, vous avez été arrêté tout à coup par la malheureuse destinée de la république. Voilà le sujet de ma douleur, voilà la cause de mes soucis et de ceux d'Atticus, qui partage mon estime et mon affection pour vous. Vous êtes l'objet de tout notre intérêt, nous désirons que vous recueilliez les fruits de votre vertu; nous faisons des vœux pour que l'état de la république vous permette un jour de faire revivre et d'augmenter encore la gloire des deux illustres maisons que vous représentez. Vous deviez être le maître au forum, y régner sans rival; aussi sommes-nous doublement affligés que la république soit perdue pour vous, et vous pour la république[1]. » De semblables regrets exprimés de cette façon, et dans lesquels l'intérêt privé se mêlait a l'intérêt public, étaient bien faits pour troubler Brutus. Antoine n'avait pas tout à fait tort quand il accusait Cicéron d'avoir été complice de la mort de César. S'il n'a pas frappé lui-même, il a armé les bras qui frappèrent, et les conjurés n'étaient que justes lorsqu'au sortir du sénat, après les ides de mars, ils appelaient Cicéron en agitant leurs épées sanglantes.

A ces excitations qui venaient du dehors s'en joi-

1. *Brut.*, 97.

gnirent d'autres, plus puissantes encore, que Brutus trouvait dans sa maison. Sa mère s'était toujours servi de l'empire qu'elle avait sur lui pour le rapprocher de César; mais justement à cette heure critique l'empire de Servilie fut amoindri par le mariage de Brutus avec sa cousine Porcia. Fille de Caton, veuve de Bibulus, Porcia apportait dans sa nouvelle maison toutes les passions de son père et de son premier mari, et surtout la haine de César, qui avait causé tous ses malheurs. A peine y était-elle entrée que des dissentiments éclatèrent entre elle et sa belle-mère. Cicéron qui nous les apprend, n'en dit pas le motif; mais il n'est pas téméraire de supposer que ces deux femmes se disputaient l'affection de Brutus, et qu'elles voulaient le dominer pour l'entraîner dans des directions différentes. L'influence de Servilie perdit sans doute quelque chose dans ces discussions domestiques, et sa voix, combattue par les conseils d'une épouse nouvelle et chérie, n'eut plus la même autorité quand elle parlait pour César.

Ainsi tout se réunissait pour entraîner Brutus. Qu'on se figure cet homme faible et timoré attaqué de tant de côtés à la fois, par les excitations de l'opinion publique, par les souvenirs du passé, par les traditions de sa famille et le nom même qu'il portait, par ces reproches secrets placés sous sa main, semés sous ses pas, qui venaient à chaque moment frapper ses yeux inattentifs, murmurer à son oreille distraite, retrouvant ensuite chez lui les mêmes sou-

venirs et les mêmes reproches sous la forme de douleurs légitimes et de regrets touchants. Ne devait-il pas finir par céder à cet assaut de tous les jours? Cependant il est probable qu'il a résisté avant de se rendre, il a livré de violents combats pendant ces nuits sans sommeil dont parle Plutarque; mais comme ces luttes intérieures ne pouvaient pas avoir de confidents, elles n'ont pas laissé de trace chez les historiens. Tout ce qu'on peut faire, si l'on tient à les connaître, c'est d'essayer d'en retrouver comme un souvenir lointain dans les lettres que Brutus écrivit plus tard, et que nous avons conservées. On y voit par exemple qu'il revient à deux reprises sur cette même pensée : « Nos ancêtres croyaient que nous ne devons pas souffrir un tyran, fût-il notre père [1]... Avoir plus d'autorité que les lois et le sénat, c'est un droit que je n'accorderais pas à mon père lui-même [2]. » N'est-ce pas la réponse qu'il se faisait toutes les fois qu'il se sentait troublé par le souvenir de l'affection paternelle de César, lorsqu'il songeait que cet homme contre lequel il allait s'armer l'appelait son enfant? Quant aux faveurs qu'il en avait reçues ou qu'il pouvait en attendre, elles auraient pu en désarmer un autre, mais lui s'affermissait et se roidissait contre elles. « Il n'y a pas, disait-il, d'esclavage assez avantageux pour me faire quitter le dessein d'être libre [3]. » C'est par là qu'il se défen-

1. *Epist. Brut.*, I, 17. — 2. *Epist. Brut.*, I, 16. — 3. *Epist. Brut.*, I, 17.

défendait contre les amis du dictateur, peut-être contre sa mère, quand elle lui montrait, pour l'éblouir, que, s'il voulait souffrir la royauté de César, il pouvait espérer de la partager. Ce n'est pas lui qui aurait jamais consenti à payer de sa liberté le droit de dominer sur les autres; le marché lui aurait paru désavantageux. « Il vaut mieux, a-t-il écrit quelque part, ne commander à personne que d'être l'esclave de quelqu'un. On peut vivre sans commander, et il n'y a pas de raison de vivre quand on est esclave [1]. »

Au milieu de toutes ces anxiétés qu'on ne pouvait pas connaître, il se passa un fait qui surprit beaucoup le public, et que les lettres de Cicéron racontent sans l'expliquer. Quand on apprit que César, vainqueur des fils de Pompée, revenait à Rome, Brutus mit à se porter à sa rencontre un empressement que tout le monde remarqua et que beaucoup de gens blâmèrent. Quel était donc son dessein? Quelques mots de Cicéron, auxquels on n'a pas fait assez d'attention, permettent de le deviner. Au moment de prendre une résolution suprême, Brutus voulait tenter sur l'esprit de César un dernier effort et essayer une dernière fois de le rapprocher de la république. Il affecta de louer devant lui les gens du parti vaincu, surtout Cicéron, dans l'espérance qu'ils pourraient être rappelés aux affaires. César écouta ces éloges avec bienveillance, accueillit

1. Quint., IX, 3.

bien Brutus, et ne le découragea pas trop. Celui-ci, trop facilement confiant, s'empressa de retourner à Rome et d'annoncer à tout le monde que César revenait aux honnêtes gens. Il alla jusqu'à conseiller à Cicéron d'adresser au dictateur une lettre politique qui contînt de bons conseils et quelques avances; mais Cicéron ne partageait pas les espérances de son ami, et après quelques hésitations il refusa d'écrire. Du reste, les illusions de Brutus ne furent pas longues. Antoine l'avait devancé auprès de César. Antoine, qui par ses folies venait de troubler la tranquillité de Rome, avait beaucoup à se faire pardonner; mais il savait bien le moyen d'y parvenir. Pendant que Brutus essayait de rapprocher César des républicains et croyait y avoir réussi, Antoine, pour fléchir son maître, flattait ses désirs les plus chers, et sans doute faisait luire à ses yeux cette couronne tant convoitée. La scène des lupercales fit voir clairement qu'Antoine l'avait emporté, et il ne fut plus possible à Brutus de douter des intentions de César. A la vérité, le plan d'Antoine ne réussit pas cette fois : les cris de la foule, l'opposition de deux tribuns, forcèrent César à refuser le diadème qu'on lui offrait; mais on savait bien que cet échec ne l'avait pas découragé. L'occasion n'était que remise et allait se représenter. A propos de la guerre contre les Parthes, on devait apporter au sénat un vieil oracle sibyllin qui disait que les Parthes ne seraient vaincus que par un roi, et demander ce titre pour César. Or il y avait dans le sénat

trop d'étrangers et trop de lâches pour que la réponse fût douteuse. C'est le moment que choisit Cassius pour révéler à Brutus la conjuration qui se tramait et l'en faire le chef.

Cassius, dont le nom devient, à partir de ce moment, inséparable de celui de Brutus, formait avec lui un contraste complet. Il avait gagné une grande réputation militaire en sauvant les débris de l'armée de Crassus et en chassant les Parthes de la Syrie; mais en même temps on l'accusait d'être ami du plaisir, épicurien de doctrine et de conduite, avide de pouvoir, et peu scrupuleux sur les moyens de l'acquérir. Comme presque tous les proconsuls, il avait pillé la province qu'il gouvernait; on disait que la Syrie ne s'était guère bien trouvée d'avoir été sauvée par lui, et qu'elle aurait presque autant aimé passer par les mains des Parthes. Cassius était amer dans ses railleries, inégal, emporté, quelquefois cruel [1], et l'on comprend qu'un assassinat ne lui ait pas répugné; mais d'où lui vint la pensée de tuer César? Plutarque dit que c'est du dépit de n'avoir pas obtenu la préture urbaine que la faveur du dictateur avait accordée à Brutus, et rien n'empêche en effet de croire que des ressentiments personnels aient aigri cette âme violente. Pourtant, si Cassius n'avait eu que cet outrage à venger, il n'est pas

1. Il faut cependant remarquer qu'il y a plusieurs lettres de Cassius dans la correspondance de Cicéron et que quelques-unes sont spirituelles et fort gaies. On y trouve même des calembours. (*Ad fam.*, xv, 19.)

probable qu'il se fût entendu avec celui qui en avait été le complice et qui en avait profité. Il avait bien d'autres motifs de haïr César. Aristocrate de naissance et de passion, il portait dans son cœur toutes les haines de l'aristocratie vaincue; il lui fallait une sanglante revanche de la défaite des siens, et le pardon de César n'avait pas éteint cette colère que soulevait en lui le spectacle de sa caste opprimée. Ainsi, tandis que Brutus cherchait à être l'homme d'un principe, Cassius était ouvertement l'homme d'un parti. Il paraît qu'il eut de bonne heure la pensée de venger Pharsale par un assassinat. Du moins Cicéron dit que, quelques mois à peine après qu'il eut obtenu son pardon, il attendait César sur une des rives du Cydnus pour le tuer, et que César ne fut sauvé que par le hasard qui le fit aborder sur l'autre rive. A Rome, malgré les faveurs dont il était l'objet, il reprit son dessein. C'est lui qui noua la conjuration, alla trouver les mécontents, les réunit dans des conférences secrètes, et comme il vit que tous demandaient d'avoir Brutus pour chef, c'est lui aussi qui se chargea de lui parler.

Ils étaient encore brouillés à la suite de leur rivalité pour la préture urbaine. Cassius mit de côté tous ses ressentiments et alla trouver son beau-frère. « Il le prit par la main, raconte Appien, et lui dit : Que ferons-nous si les flatteurs de César proposent de le faire roi? Brutus répondit qu'il comptait ne pas aller au sénat. — Mais quoi? reprit Cassius. Si nous y sommes appelés en notre qualité de préteurs, que

faudra-t-il donc faire? — Je défendrai la république, dit l'autre, jusqu'à la mort. — Ne veux-tu donc pas, répondit Cassius en l'embrassant, prendre quelques-uns des sénateurs pour complices de tes desseins? Penses-tu que ce sont des misérables et des mercenaires ou les premiers citoyens de Rome qui placent sur ton tribunal les inscriptions que tu y trouves? On attend des autres préteurs des jeux, des courses ou des chasses; ce qu'on réclame de toi, c'est que tu rendes à Rome sa liberté, comme l'ont fait tes ancêtres[1]. » Ces paroles achevèrent d'entraîner une âme que tant de sollicitations secrètes ou publiques avaient depuis longtemps ébranlée. Hésitante encore, mais déjà presque gagnée, elle n'attendait plus pour se rendre que de se trouver en présence d'une résolution bien arrêtée.

La conjuration avait enfin son chef. Il n'y avait plus de raison d'hésiter ni d'attendre. Pour éviter les indiscrétions ou les faiblesses, il fallait se hâter d'agir. C'est peu de temps après la fête des lupercales, célébrée le 15 de février, que Cassius avait tout révélé à Brutus, et moins d'un mois après, le 15 de mars, César était frappé dans la curie de Pompée.

1. *De Bell. civ.*, II, 113. — Plutarque raconte la même chose et presque dans les mêmes termes.

IV

Brutus fut bien réellement le chef de la conjuration, quoiqu'il n'en ait pas eu la première pensée. Cassius, qui l'avait formée, aurait pu seul lui disputer le droit de la diriger. Peut-être en eut-il un moment l'intention. Nous voyons qu'il proposa d'abord un plan de conduite où se retrouve toute la violence de son caractère. Il voulait qu'on tuât avec César ses principaux amis, et surtout Antoine. Brutus s'y refusa, et les autres conjurés furent de son opinion. Cassius lui-même finit par se rendre, car il faut remarquer que, quoique impérieux et hautain, il subissait, lui aussi, l'ascendant de Brutus. Il essaya plusieurs fois de s'y soustraire; mais, après beaucoup d'emportements et de menaces, il se sentait vaincu par la froide raison de son ami : c'est donc Brutus qui a vraiment conduit toute l'entreprise.

On le voit bien, et dans la manière dont elle fut conçue et exécutée on retrouve tout à fait son caractère et son tour d'esprit. Nous ne sommes pas ici devant une conjuration ordinaire; nous n'avons pas affaire à des conspirateurs de métier, à des gens de violence et de coups de main. Ce ne sont pas non plus des ambitieux vulgaires qui convoitent la fortune ou les honneurs d'un autre, ni même des furieux que des haines politiques égarent jusqu'à la frénésie. Ces sentiments sans doute se trouvaient

dans le cœur de beaucoup de conjurés, les historiens le disent; mais Brutus les a forcés à se cacher. Il a tenu à accomplir son action avec une sorte de dignité tranquille. C'est au système seul qu'il en veut; quant à l'homme, il semble qu'aucune haine ne l'anime contre lui. Après l'avoir frappé, il ne l'outrage pas; il permet, malgré beaucoup de réclamations, qu'on lui fasse des funérailles et qu'on lise son testament au peuple. Ce qui le préoccupe avant tout, c'est de ne point paraître travailler pour lui ni pour les siens, et d'éviter tous soupçons d'ambition personnelle ou d'intérêt de parti. Telle fut cette conspiration, à laquelle prirent part des gens de caractères très-divers, mais qui est toute empreinte de l'esprit même de Brutus. Son influence n'est pas moins sensible sur les événements qui la suivirent. Il n'agissait point au hasard quoique Cicéron l'en ait accusé et que tout le monde le répète; il s'était fait d'avance une règle de conduite pour l'avenir, il avait un plan bien arrêté. Malheureusement il se trouva que ce plan, conçu dans des réflexions solitaires, loin du commerce et de la connaissance des hommes, ne pouvait pas être appliqué. C'était l'œuvre d'un logicien qui raisonne, qui prétend se conduire au milieu d'une révolution comme en des temps réguliers et veut introduire le respect étroit de la légalité jusque dans une œuvre de violence. Il reconnut qu'il s'était trompé, et il lui fallut renoncer successivement à tous ses scrupules; mais, comme il n'avait pas la souplesse du politique qui sait se

plier aux nécessités, il céda trop tard, de mauvaise grâce, et en se retournant toujours avec regret vers ces beaux projets qu'il était forcé d'abandonner. C'est de là que vinrent ses hésitations et ses incohérences. On a dit qu'il avait échoué pour n'avoir pas eu d'avance un plan précis; je crois au contraire qu'il n'a pas réussi pour avoir voulu être trop fidèle, malgré les leçons que lui donnaient les événements, au plan chimérique qu'il avait conçu. Il suffira d'un récit rapide des faits pour montrer que ce fut là ce qui causa sa perte avec celle de son parti, et rendit inutile le sang versé.

Après la mort de César, les conjurés sortirent du sénat en agitant leurs épées et en appelant le peuple. Le peuple les écouta avec surprise, sans trop de colère, mais sans aucune sympathie. Se voyant seuls, ils montèrent au Capitole, où l'on pouvait se défendre, et s'y enfermèrent sous la garde de quelques gladiateurs. Ils n'y furent rejoints que par ces amis douteux que trouvent toujours les partis, quand ils paraissent réussir. Si l'on avait eu peu d'empressement à les suivre, on avait encore moins d'envie de les attaquer. Les partisans de César étaient épouvantés. Antoine avait jeté ses vêtements de consul et s'était caché. Dolabella affectait de sembler joyeux et laissait entendre qu'il était aussi des conjurés. Beaucoup quittaient Rome à la hâte et fuyaient dans les campagnes. Pourtant, lorsqu'on vit que tout restait dans l'ordre et que les conjurés se contentaient de faire des harangues au Capitole,

le cœur revint aux plus effrayés. L'épouvante qu'avait causée cette action hardie fit place à la surprise d'une si étrange inaction. Le lendemain, Antoine avait repris ses vêtements consulaires, rassemblé ses amis, retrouvé son audace, et il fallait compter avec lui.

« Ils ont agi, disait Cicéron, avec un courage d'hommes et une prudence d'enfants ; *animo virili, consilio pucrili*[1]. » Il est certain qu'ils semblaient n'avoir rien préparé, rien prévu. Le soir des ides de mars, ils attendaient les événements sans avoir rien fait pour les diriger. Était-ce, comme on l'a dit, imprévoyance et légèreté ? Non, c'était système et parti pris. Brutus ne s'était associé avec les autres que pour délivrer la république de l'homme qui entravait le jeu régulier des institutions. Lui mort, le peuple reprenait ses droits et redevenait libre d'en user. On aurait paru travailler pour soi en gardant, même un jour, cette autorité qu'on arrachait à César. Or préparer d'avance des décrets ou des lois, s'entendre pour régler l'avenir, aviser aux moyens de donner aux affaires la direction qu'on voulait, n'était-ce pas en quelque sorte prendre pour soi le rôle de la république entière ? Et qu'avait fait de plus César ? Ainsi, sous peine de paraître l'imiter et n'avoir agi que par une rivalité d'ambition, les conjurés devaient abdiquer une fois le grand coup frappé. Voilà comment je pense qu'il faut s'expliquer leur

1. *Ad Att.*, xv, 4.

conduite. C'est par une étrange préoccupation de désintéressement et de légalité qu'ils restèrent volontairement désarmés. Ils mirent une sorte de gloire à ne s'entendre que pour tuer César. Cet acte accompli, ils devaient rendre au peuple la direction de ses affaires et le choix de son gouvernement, le laissant libre de témoigner sa reconnaissance à ceux qui l'avaient délivré, ou, s'il le voulait, de les payer par l'oubli.

C'est là que commençait l'illusion : ils crurent qu'entre le peuple et la liberté il n'y avait que César, et qu'une fois que César n'existerait plus, la liberté allait tout naturellement renaître ; mais le jour où ils appelèrent les citoyens à reprendre leurs droits, personne ne répondit, et personne ne pouvait répondre, car il n'y avait plus de citoyens. « Depuis bien longtemps, dit Appien à cette occasion, le peuple romain n'était plus qu'un mélange de toutes les nations. Les affranchis étaient confondus avec les citoyens, l'esclave n'avait plus rien qui le distinguât de son maître. Enfin les distributions de blé qu'on faisait à Rome y attiraient les mendiants, les paresseux, les scélérats de toute l'Italie [1]. » Cette population cosmopolite sans passé, sans traditions, n'était plus le peuple romain. Le mal était ancien, et les esprits clairvoyants auraient dû depuis longtemps le découvrir. Cicéron semble s'en douter quelquefois, surtout quand il voit avec quelle facilité on

1. *De Bell. civ.*, II, 120.

trafique des votes dans les élections. Néanmoins, tout marchait encore avec une apparente régularité, et les choses allaient du branle qu'elles avaient reçu. Dans une situation pareille, et quand un état ne va plus que par l'habitude d'aller, tout est perdu, si ce mouvement s'arrête un seul jour Or, avec César les vieux rouages cessèrent de jouer. L'interruption ne fut pas longue, mais la machine était si délabrée qu'en s'arrêtant elle croula de toutes parts. Ainsi les conjurés ne pouvaient pas même refaire ce qui existait avant la guerre civile, et cette dernière ombre de république, si imparfaite qu'elle fût, était perdue pour toujours.

Voilà pourquoi ils ne furent entendus ni suivis par personne. A la vue de cette populace indifférente, dans ce Capitole où on les laissait seuls, le cœur dut manquer à plus d'un. Cicéron surtout était désolé de voir qu'on ne faisait rien que de beaux discours. Il voulait qu'on agît, qu'on profitât du moment, qu'on mourût s'il le fallait : « la mort ne serait-elle pas belle dans un si grand jour ? » Ce vieillard, ordinairement indécis, avait alors plus de résolution que tous ces jeunes gens qui venaient de faire un coup si hardi. Et pourtant que proposait-il après tout ? « Il fallait, disait-il, exciter encore le peuple. » On vient de voir si le peuple pouvait répondre. « On devait convoquer le sénat, profiter de ses frayeurs pour lui arracher des décrets favorables[1]. »

1. *Ad Att.*, XIV, 10, et XV, 11.

Assurément le sénat aurait voté ce qu'on aurait voulu; mais les décrets rendus, comment les faire exécuter! Tous ces projets étaient iusuffisants, et il n'était guère possible d'en proposer d'utiles à des gens décidés à ne pas sortir de la loi. La seule chance qui pouvait rester, c'était de s'emparer hardiment du pouvoir, de le garder par la violence et l'illégalité, en ne reculant pas même devant la proscription, d'opposer à cette tyrannie populaire qu'on venait de détruire une dictature aristocratique, en un mot de recommencer Sylla. C'est peut-être ce qu'aurait fait Cassius; mais Brutus avait horreur de la violence. La tyrannie, de quelque côté qu'elle vînt, lui semblait un crime; il eût mieux aimé périr avec la république que de la sauver par ces moyens.

Les quelques jours qui suivirent se passèrent dans d'étranges alternatives. Il y eut comme une sorte d'interrègne où les partis se mesurèrent avec des chances diverses. Le peuple, qui n'avait pas suivi les conjurés, ne soutenait guère plus leurs ennemis. Comme on ne savait sur quoi s'appuyer, des deux côtés on escarmouchait au hasard. De là des contradictions et des surprises. Un jour on proclamait l'amnistie, et Brutus allait dîner chez Lépide; le lendemain on mettait le feu aux maisons des conjurés. Après avoir aboli la dictature, on ratifiait les actes du dictateur. Les amis de César lui élevaient une colonne et un autel sur le forum; un ami de César les faisait abattre. C'est au milieu de cette situation embarrassée, quand les deux par-

tis flottaient indécis et tâtonnants, sans rien oser de hardi, quand chacun cherchait autour de soi où était la force, que parurent ceux qui désormais allaient être les maîtres.

Depuis longtemps, il s'opérait à Rome une révolution secrète qu'on n'apercevait guère parce que les progrès en étaient lents et continus, mais qui, lorsqu'elle fut complète, changea la forme de l'État. Tant qu'on n'avait combattu qu'aux portes de la ville et en Italie, les campagnes étaient courtes. Les citoyens n'avaient pas le temps de perdre dans les camps les traditions de la vie civile; il n'y avait encore ni soldats de métier, ni généraux de profession. Mais à mesure que les guerres étaient plus lointaines et plus longues, ceux qui les faisaient s'accoutumaient à vivre loin de Rome. Ils perdaient si longtemps de vue le forum qu'ils en oubliaient les passions et les habitudes. En même temps, comme le droit de cité s'était étendu, la légion s'ouvrait à des gens de tous les pays. Ce mélange acheva d'affaiblir les liens qui rattachaient le soldat à la cité; il prit l'habitude de s'isoler d'elle, d'avoir ses intérêts séparés, de regarder le camp comme sa patrie. Après la grande guerre des Gaules, qui avait duré dix ans, les vétérans de César ne se rappelaient plus qu'ils étaient citoyens, et dans leurs souvenirs ils ne remontaient pas au delà d'Arioviste et de Vercingétorix. Quand il avait fallu les récompenser, César, qui n'était pas ingrat, leur avait distribué les plus belles terres d'Italie,

et cette distribution s'était faite dans des conditions nouvelles. Jusqu'à cette époque, les soldats, après la guerre, rentraient dans la masse du peuple : quand on les envoyait dans quelque colonie, ils y allaient perdus et comme absorbés parmi les autres citoyens; mais alors ils passèrent sans transition de leur camp dans les domaines qu'on leur avait donnés, et par là l'esprit militaire se conserva chez eux. Comme ils n'étaient pas très-éloignés les uns des autres et qu'ils pouvaient se voir, ils ne perdirent pas tout à fait le goût de la vie d'aventure. « Ils comparaient, dit Appien, les travaux pénibles de l'agriculture avec les hasards brillants et fructueux des combats [1]. » Ils formaient donc au sein de l'Italie toute une population de soldats prêtant l'oreille aux bruits de guerre et prêts à accourir au premier appel.

Précisément il y en avait alors beaucoup à Rome que César y avait appelés en attendant qu'il leur désignât des terres. D'autres étaient tout près, dans la Campanie, occupés à s'établir, et dégoûtés peut-être de ces premières fatigues de leur installation. Plusieurs d'entre eux revinrent à Rome au bruit des événements; le reste attendait pour se décider qu'on les payât cher et se mettait aux enchères. Or les acheteurs ne manquaient pas. L'héritage du grand dictateur tentait toutes les convoitises. Grâce à ces soldats prêts à vendre leurs services, chacun

1. *De Bell. civ.*, III, 42.

des compétiteurs avait ses partisans et ses chances. Antoine les dominait tous de l'éclat de son autorité consulaire et des souvenirs de l'amitié de César; mais auprès de lui se soutenaient le débauché Dolabella, qui avait donné des espérances à tous les partis, et le jeune Octave, qui arrivait de l'Épire pour recueillir la succession de son oncle. Il n'y avait pas jusqu'à cet incapable Lépide qui n'eût mis plusieurs légions dans ses intérêts et ne fît quelque figure parmi ces ambitieux. Et tous, entourés de soldats qu'ils avaient achetés, maîtres de provinces importantes, s'observaient avec méfiance en attendant de se combattre.

Que faisait cependant Brutus? L'occasion des ides de mars une fois manquée, il pouvait encore profiter de ces querelles des césariens pour se jeter sur eux et les écraser. Les gens résolus de son parti lui conseillaient de l'essayer et d'appeler aux armes toute cette jeunesse qui, en Italie et dans les provinces, avait applaudi à la mort de César; mais Brutus détestait la guerre civile et ne pouvait se décider à en donner de nouveau le signal. Comme il s'était imaginé que le peuple s'empresserait d'accepter la liberté qu'on lui rendait, il avait cru que la restauration de la république se ferait sans violence. Une illusion le menait à l'autre, et ce coup de poignard qui commença une guerre effroyable de douze années lui semblait devoir assurer pour jamais la tranquillité publique. C'est dans cette persuasion qu'au sortir de la curie de Pompée, où il

venait de tuer César, il parcourut les rues de Rome en criant : la paix! la paix! Et ce mot fut désormais sa devise. Quand ses amis, apprenant les dangers qu'il courait, étaient venus des municipes voisins pour le défendre, il les avait renvoyés. Il aimait mieux se tenir renfermé dans sa maison que de donner aucun prétexte de commencer les violences. Forcé de quitter Rome, il resta caché quelque temps encore dans les jardins du voisinage, inquiété par les soldats, ne sortant que de nuit, mais attendant toujours ce grand mouvement populaire qu'il s'obstinait à espérer. Personne ne remua. Il s'éloigna encore davantage et alla se réfugier dans ses villas de Lanuvium et d'Antium. De là il entendait les bruits de guerre dont retentissait l'Italie, et il voyait tous les partis se préparer à combattre. Seul il résistait toujours. Il a passé six mois entiers à reculer devant cette nécessité terrible qui devenait tous les jours plus inévitable. Il ne pouvait se résoudre à l'accepter et prenait l'avis de tout le monde. Cicéron raconte même, dans ses lettres[1], une sorte de conseil qui se tint à Antium pour savoir ce qu'il convenait de faire. Servilie y assistait avec Porcia, Brutus avec Cassius, et on y avait appelé quelques-uns des amis les plus fidèles, parmi lesquels Favonius et Cicéron. Servilie, plus soucieuse de la sûreté que de l'honneur de son fils, voulait qu'il s'éloignât. Elle avait obtenu d'Antoine,

1. *Ad Att.*, xv, 11.

qui était resté son ami, pour son fils et son gendre, une *légation*, c'est-à-dire une commission pour aller chercher du blé en Sicile. C'était un prétexte spécieux et sûr pour quitter l'Italie; mais partir avec une permission signée d'Antoine, accepter un exil comme un bienfait, quelle honte! Cassius ne voulait pas y consentir, il parlait avec emportement, il s'indignait, il menaçait, « on aurait dit qu'il ne respirait que la guerre. » Brutus au contraire, calme, résigné, interrogeait ses amis, décidé à les satisfaire, même en risquant sa vie. Souhaitait-on qu'il retournât à Rome? Il était prêt à s'y rendre. A cette proposition, tout le monde se récriait. Rome était pleine de périls pour les conjurés, et l'on ne voulait pas exposer sans profit les dernières espérances de la liberté. Alors que faire? On ne s'entendait guère que pour regretter amèrement la conduite qu'on avait tenue. Cassius déplorait qu'on n'eût pas tué Antoine, comme il l'avait demandé, et Cicéron n'avait garde de le contredire. Malheureusement ces récriminations ne servaient de rien; il ne s'agissait pas de se plaindre du passé, le moment était venu de régler l'avenir, et l'on ne savait à quoi se résoudre.

Après cette conférence, Brutus ne se décida pas encore tout de suite. Il persista à rester tant qu'il le put dans sa villa de Lavinium, lisant et discutant, sous ses beaux portiques, avec les philosophes grecs, sa société ordinaire. Cependant il fallut partir. L'Italie devenait de moins en moins sûre, les vétérans

infestaient les routes et pillaient les maisons de campagne. Brutus alla rejoindre à Vélie quelques vaisseaux qui l'attendaient pour le conduire en Grèce. Il appelait son départ un exil, et, par une dernière illusion, il espérait que ce ne serait pas le signal de la guerre. Comme Antoine l'accusait de la préparer, il lui répondit, au nom de Cassius et au sien, par une lettre admirable dont voici la fin : « Ne vous flattez pas de nous effrayer, la crainte est au-dessous de notre caractère. Si d'autres motifs étaient capables de nous donner quelque penchant pour la guerre civile, votre lettre n'est pas faite pour nous l'ôter, car les menaces ne peuvent rien sur des cœurs libres; mais vous savez bien que nous détestons la guerre, que rien ne pourra nous y entraîner, et vous prenez sans doute un air menaçant pour faire croire que nos résolutions sont l'effet de nos craintes. Voici nos sentiments : nous souhaitons de vous voir vivre avec distinction dans un état libre ; nous ne voulons pas être vos ennemis, et nous faisons plus de cas de la liberté que de votre amitié. Nous prions donc les dieux de vous inspirer des conseils salutaires à la république et à vous-même. Sinon, nous désirons que les vôtres vous nuisent le moins possible, et que Rome soit libre et glorieuse[1] ! »

A Vélie, Brutus fut rejoint par Cicéron, qui, lui aussi, songeait à partir. Découragé par l'inaction de

1. *Ad fam.*, XI, 3.

ses amis, effrayé par les menaces de ses ennemis, il avait déjà essayé de fuir en Grèce; mais le vent l'avait rejeté sur les côtes de l'Italie. Quand il apprit que Brutus allait s'éloigner, il voulut le voir encore, et, s'il était possible, partir avec lui. Cicéron a souvent parlé avec un accent déchirant des émotions de cette dernière entrevue. « Je l'ai vu, racontait-il plus tard au peuple, je l'ai vu s'éloigner de l'Italie pour n'y point causer une guerre civile. O spectacle de douleur, je ne dis pas seulement pour les hommes, mais pour les flots et les rivages! Le sauveur de la patrie était forcé de la fuir, ses destructeurs y restaient tout-puissants[1] ! » La dernière pensée de Brutus en ce triste moment fut encore pour la paix publique. Malgré tant de mécomptes, il comptait toujours sur le peuple de Rome; il pensait qu'on n'avait pas assez fait pour réveiller son ardeur; il ne pouvait se résigner à croire qu'il n'y eût plus de citoyens. Il partait avec le regret de n'avoir pas essayé une dernière lutte sur le terrain de la loi. Sans doute il ne lui était pas possible à lui de retourner à Rome, de reparaître au sénat; mais Cicéron était moins compromis, sa gloire forçait le respect; on aimait à écouter sa parole. Ne pouvait-il pas tenter ce dernier combat? Brutus l'avait toujours pensé; en ce moment, il osa le dire. Il montra à Cicéron un grand devoir à accomplir, un grand rôle à jouer; ses conseils, ses reproches, ses prières, le détermi-

1. *Philipp.*, x, 4.

nèrent à renoncer à son voyage et à revenir à Rome. Il lui semblait entendre, comme il le disait plus tard, la voix de la patrie qui le rappelait[1]! Et ils se séparèrent pour ne plus se retrouver.

Cependant Brutus avait beau résister, la pente inévitable des événements contre laquelle il luttait depuis six mois, l'entraînait à la guerre civile. En quittant l'Italie, il était venu à Athènes, où il passait son temps à écouter l'académicien Théomneste et le péripatéticien Cratippe. Plutarque voit dans cette conduite une habile dissimulation. « En secret, dit-il, il préparait la guerre » Les lettres de Cicéron prouvent au contraire que c'est la guerre qui l'alla chercher. La Thessalie et la Macédoine étaient pleines d'anciens soldats de Pompée qui y étaient restés depuis Pharsale; les îles de la mer Égée, les villes de la Grèce, qui étaient regardées comme des sortes de lieux d'asile pour les exilés, contenaient beaucoup de mécontents qui n'avaient pas voulu plier sous César, et depuis les ides de mars elles étaient le refuge de tous ceux qui fuyaient la domination d'Antoine. Enfin Athènes était peuplée de jeunes gens des plus grandes maisons de Rome, républicains par leur naissance et par leur âge, qui venaient y achever leur éducation. Tous n'attendaient que Brutus pour prendre les armes. A son arrivée il se fit de tous les côtés un grand et irrésistible mouvement auquel il fut contraint de céder

1 *Ad fam.*, x, 1.

lui-même. Apuleius et Vatinius lui amenèrent les troupes qu'ils commandaient. Les anciens soldats de la Macédoine se réunirent sous les ordres de Q. Hortensius; il en vint tant d'Italie que le consul Pansa finit par se plaindre et menaça d'arrêter au passage les recrues de Brutus. Les étudiants d'Athènes, et parmi eux le fils de Cicéron et le jeune Horace, quittèrent leurs études et s'enrôlèrent sous lui. En quelques mois, Brutus était maître de toute la Grèce, et il avait huit légions.

En ce moment le parti républicain semblait se réveiller partout à la fois. Cicéron avait réussi à Rome plus qu'il ne l'espérait, et trouvé à Antoine des ennemis qui l'avaient battu devant Modène. Brutus venait de former une armée importante en Grèce. Cassius parcourait l'Asie, recrutant des légions sur son passage, et tout l'Orient se déclarait pour lui. L'espérance revenait aux plus timides, et il semblait qu'on pouvait tout attendre pour la république du concours de tant de généreux défenseurs. C'est pourtant à ce moment même, où il importait tant d'être uni, qu'éclata entre Cicéron et Brutus le dissentiment le plus grave qui les ait jamais divisés. Quelque déplaisir qu'il nous cause, il faut le raconter, car il achève de les bien faire connaître tous les deux.

Cicéron se plaignit le premier. Cet homme d'ordinaire si faible, si hésitant, était devenu singulièrement énergique depuis la mort de César. La sagesse, la clémence, la moderation, belles qualités

qu'il aimait beaucoup et pratiquait volontiers, ne lui semblaient plus convenir aux circonstances où l'on se trouvait. Ce grand prôneur des victoires pacifiques prêchait la guerre à tout le monde ; cet ami rigoureux de la légalité demandait à tout le monde d'en sortir. « N'attendez pas les décrets du sénat[1], » disait-il à l'un. — « Soyez votre sénat à vous-même[2], » écrivait-il à l'autre. Pour arriver à ses fins, tous les moyens lui semblaient bons, même les plus violents ; toutes les alliances lui plaisaient, même celle des gens qu'il n'estimait pas. Brutus au contraire, tout en se décidant à prendre les armes, était resté scrupuleux et timoré, et il continuait à ne pas aimer la violence. Quoique son nom soit surtout resté célèbre par un assassinat, le sang lui répugnait. Contrairement à ces lois inhumaines, acceptées de tout le monde, et qui livraient sans réserve le vaincu à la discrétion du vainqueur, il épargnait ses ennemis quand ils étaient en son pouvoir. Il venait d'en donner un exemple en laissant la vie au frère d'Antoine après l'avoir vaincu. Bien que ce fût un méchant homme, et que pour toute reconnaissance il eût tenté de corrompre les soldats qui le gardaient, Brutus avait persisté à le traiter avec douceur. Il semble que ce ne soit pas un grand crime ; cependant on en fut très-irrité à Rome. Les menaces furieuses d'Antoine auxquelles on venait d'échapper avec tant de peine, le souvenir des frayeurs qu'on avait eues et des alter-

1. *Ad fam.*, XI, 7. — 2. *Ad fam.*, X, 16.

natives terribles qu'on traversait depuis six mois avaient exaspéré les plus calmes. Il n'y a rien de violent comme les colères des gens modérés quand on les pousse à bout. A tout prix, ils voulaient en finir, et le plus vite possible. Ils se rappelaient avec quelle répugnance et quelle lenteur Brutus avait commencé la guerre. En le voyant si facile, si clément, ils craignaient de le voir retomber dans ses hésitations et différer encore le moment de la vengeance et de la sécurité. Cicéron se chargea de faire connaître à Brutus leur mécontentement. Dans sa lettre que nous avons encore, il énumérait avec beaucoup de vivacité les fautes qu'on avait commises depuis la mort de César; il rappelait toutes ces faiblesses, toutes ces hésitations qui avaient découragé les gens résolus, et, ce qui devait surtout blesser Brutus, le ridicule qu'on avait eu de vouloir établir la paix publique par des harangues. « Ignorez-vous donc, lui disait-il, de quoi il s'agit en ce moment? Une troupe de scélérats et de misérables menace jusqu'aux temples des dieux, et ce qui est en question dans cette guerre, c'est notre vie ou notre mort. Qui épargnons-nous? que faisons-nous? Est-il sage de ménager des hommes qui, s'ils sont vainqueurs, effaceront jusqu'à la trace de notre existence[1]? »

Ces reproches émurent Brutus, et c'est en récriminant qu'il y répondit. Lui aussi était mécontent

1. *Ad Brut.*, II, 7.

du sénat et de Cicéron. Quelque admiration qu'il éprouvât pour l'éloquence des *Philippiques*, bien des choses devaient le blesser en les lisant. Le ton général de ces discours, ces amères personnalités, ces invectives ardentes ne pouvaient pas plaire à celui qui, en frappant César, avait voulu paraître sans passion, et plutôt l'ennemi d'un principe que d'un homme. Or s'il y a dans les *Philippiques* un grand amour de la liberté, il y a aussi une haine violente contre un homme. On sent bien que cet ennemi de la patrie est en même temps un adversaire intime et personnel. Il a tenté d'asservir Rome, mais il s'est aussi permis de railler dans un discours fort plaisant tous les ridicules du vieux consulaire. Le jour où Cicéron a lu cette invective, son irritable vanité s'est émue; « il a pris le mors aux dents[1], » selon l'expression d'un contemporain. La haine généreuse qu'il ressent contre un ennemi public s'est enflammée de rancunes particulières; une lutte à outrance a commencé, poursuivie avec une ardeur toujours nouvelle à travers quatorze harangues. « Je veux, avait-il dit, l'accabler de mes invectives et le livrer flétri aux outrages éternels de la postérité[2]; » et il a tenu parole. Cette persistance passionnée, ce ton d'emportement et de violence devait blesser Brutus. Ce qui ne lui déplaisait pas moins que les colères de Cicéron, c'étaient ses complaisances. Il lui en voulait des éloges hyperboliques qu'il accordait

1. *Ad fam.*, XI, 23. — 2. *Philipp.*, XIII, 19.

à des gens qui ne les méritaient guère, à ces généraux qui avaient servi toutes les causes, à ces hommes d'État compromis sous tous les régimes, à ces ambitieux, à ces intrigants de toute sorte que Cicéron avait réunis avec tant de peine pour en former ce qu'il appelait le parti des honnêtes gens; il souffrait surtout de le voir prodiguer des honneurs au jeune Octave, et mettre à ses pieds la république; et quand il l'entendait appeler « un divin jeune homme envoyé par les dieux pour la défense de la patrie, » il avait peine à se contenir.

Lequel des deux avait raison? Brutus assurément, si l'on songe au dénoûment. Il est certain qu'Octave ne pouvait être qu'un ambitieux et qu'un traître. Le nom qu'il portait était pour lui une inévitable tentation; lui livrer la république, c'était la perdre. Brutus avait raison de croire qu'Octave était plus à redouter qu'Antoine, et sa haine ne le trompait pas quand il prévoyait dans ce *divin jeune homme* tant vanté par Cicéron le maître futur de l'empire, l'héritier et le successeur de celui qu'il avait tué. Était-ce bien pourtant Cicéron qu'il fallait accuser, ou seulement les circonstances? Lorsqu'il accepta les secours d'Octave, était-il libre de les refuser? La république alors n'avait pas un seul soldat à opposer à ceux d'Antoine; il fallait prendre ceux d'Octave ou périr. Après qu'il eut sauvé la république, on aurait eu mauvaise grâce à lui marchander les remercîments et les honneurs. D'ailleurs ses vétérans les demandaient pour lui d'une façon qui ne souffrait

pas de refus, et souvent même les lui accordaient par avance. Le sénat sanctionnait tout au plus vite, de peur qu'on ne se passât de son aveu. « Les circonstances, dit quelque part Cicéron, lui ont donné le commandement; nous n'avons ajouté que les faisceaux [1]. » Ainsi, avant de blâmer les complaisances de Cicéron ou d'accuser sa faiblesse, il fallait songer aux difficultés de sa position. Il essayait de rétablir la république avec le secours de gens qui l'avaient combattue et qui ne l'aimaient pas. Quel fonds pouvait-il faire sur un Hirtius, auteur d'une loi sévère contre les pompéiens, sur un Plancus et un Pollion, anciens lieutenants de César, sur un Lépide et un Octave, qui voulaient le remplacer? Et pourtant il n'avait pas d'autre appui qu'eux. A ce grand ambitieux qui, le lendemain même des ides de mars, s'était voulu faire le maître, il ne pouvait opposer qu'une coalition d'ambitieux secondaires ou plus dissimulés. Au milieu de toutes ces convoitises ouvertes ou cachées, rien n'était plus difficile que de se diriger. Il fallait les brider les unes par les autres, les flatter pour les conduire, et les contenter à demi pour les contenir. De là ces honneurs prodigués ou promis, ce luxe d'éloges et de titres décernés, ces exagérations de reconnaissance officielle. C'était une nécessité imposée par les circonstances; au lieu de faire un crime à Cicéron de l'avoir subie, il fallait en conclure qu'essayer une dernière lutte légale,

1. *Philipp.*, XI, 8.

revenir à Rome pour y réveiller l'ardeur populaire, se fier encore sur la force des souvenirs et la puissance souveraine de la parole, c'était s'exposer à des dangers inutiles et à des mécomptes certains. Cicéron le savait bien. Il a pu quelquefois sans doute, au milieu de l'ardeur du combat, se laisser enivrer par les triomphes de son éloquence, comme ce jour où il écrivait naïvement à Cassius : « Si l'on pouvait parler plus souvent, il ne serait pas trop difficile de rétablir la république et la liberté[1]. » mais cette illusion ne durait guère. L'ivresse dissipée, il ne tardait pas à reconnaître l'impuissance de la parole, et disait le premier qu'il ne fallait mettre son espérance que dans l'armée républicaine. Il n'a jamais varié dans cette opinion. « Vous me dites, écrivait-il à Atticus, que j'ai tort de croire que la république dépende entièrement de Brutus ; il n'est rien de plus vrai. Si elle peut être sauvée, elle ne le sera que par lui et les siens[2]. » C'est sans illusions, sans espérance que Cicéron avait tenté cette dernière entreprise, et uniquement pour obéir aux désirs de Brutus, toujours obstiné dans son amour des résistances légales et des luttes pacifiques. Il appartenait donc à Brutus moins qu'à personne de lui reprocher d'y avoir succombé. Cicéron avait raison de rappeler souvent cette entrevue de Vélie où son ami le décida malgré ses répugnances à retourner à Rome. Ce souvenir était sa défense ; il devait interdire à Brutus

1. *Ad fam.*, XII, 2. — 2. *Ad Att.*, XIV, 20.

toute parole amère contre celui qu'il avait lui-même jeté dans une aventure sans issue.

Cicéron dut ressentir profondément ces reproches. Pourtant son amitié pour Brutus n'en fut pas altérée. C'est encore sur lui qu'il a les yeux, c'est lui qu'il appelle, quand tout lui semble perdu en Italie. Rien n'est plus touchant que ce dernier cri d'alarme « Nous sommes les jouets, mon cher Brutus, de la licence des soldats et de l'insolence du chef. Chacun veut avoir dans la république autant de pouvoir qu'il a de forces. On ne connaît plus ni raison, ni mesure, ni loi, ni devoir; on n'a plus souci de l'opinion publique ni du jugement de la postérité. Accourez donc et donnez enfin à la république cette liberté que vous lui avez conquise par votre courage, mais dont nous ne pouvons pas encore jouir. Tout le monde va se presser autour de vous; la liberté n'a plus d'asile que sous vos tentes. Voilà notre situation en ce moment; puisse-t-elle devenir meilleure! S'il en arrive autrement, je ne pleurerai que la république; elle devait être immortelle. Pour moi, il me reste si peu de temps à vivre[1]! »

Peu de mois après, Lépide, Antoine et Octave, triumvirs pour reconstituer la république, comme ils s'appelaient, se réunirent près de Bologne. Ils se connaissaient trop pour ne pas se savoir capables de tout : aussi avaient-ils pris les uns contre les autres de minutieuses précautions. L'entrevue

1. *Ad Brut.*, I, 10.

eut lieu dans une île, et ils y arrivèrent avec un nombre égal de troupes qui ne devaient pas les perdre de vue. Pour plus de sûreté encore, et de peur qu'il n'y eût quelque poignard caché, ils en vinrent à se fouiller l'un l'autre. Après s'être ainsi rassurés, ils discutèrent longtemps. Il ne fut guère question des moyens de reconstituer la république : ce qui les occupa le plus avec le partage du pouvoir, ce fut la vengeance, et l'on dressa avec soin la liste de ceux qu'on allait tuer. Dion Cassius fait remarquer que, comme ils se détestaient profondément, l'on était sûr, si l'on était très-lié avec l'un d'entre eux, d'être le mortel ennemi des deux autres, en sorte que chacun demandait précisément la tête des meilleurs amis de ses nouveaux alliés. Mais cette difficulté ne les arrêta pas : ils avaient la reconnaissance bien moins exigeante que la haine, et en payant de quelques amis, même de quelques parents, la mort d'un ennemi, ils trouvaient encore le marché bon. Grâce à ces complaisances mutuelles, on s'accorda vite, et la liste fut dressée. Cicéron n'y était pas oublié, comme on pense bien : Antoine l'avait réclamé avec passion, et il n'est pas probable, quoi que disent les écrivains de l'empire, qu'Octave l'ait beaucoup défendu ; il lui aurait rappelé une reconnaissance pénible et le souvenir d'un parjure trop éclatant.

Avec la mort de Cicéron nous sommes arrivés au terme de ce travail, puisque nous ne nous étions proposés que d'étudier les rapports de Cicéron

et de Brutus. Si l'on voulait le pousser plus loin et connaître aussi la fin de Brutus, il suffirait de lire l'admirable récit de Plutarque. Je craindrais de le gâter en l'abrégeant. Nous y voyons qu'en apprenant que Cicéron venait de périr, Brutus ressentit une vive douleur. C'était plus qu'un ami qu'il regrettait : il avait perdu avec lui une espérance qui lui était chère et à laquelle il n'avait pas voulu renoncer. Cette fois pourtant il lui fallait bien reconnaître qu'il n'y avait plus de citoyens à Rome et désespérer tout à fait de ce lâche peuple qui laissait ainsi périr ses défenseurs. « S'ils sont esclaves, dit-il tristement, c'est leur faute, plus que celle de leurs tyrans. » Aucun aveu n'a dû lui coûter davantage. Depuis qu'il avait tué César, sa vie n'était plus qu'une série de mécomptes, et les événements semblaient se jouer de tous les plans qu'il avait formés. Ses scrupules de légalité lui avaient fait perdre l'occasion de sauver la république ; son horreur pour la guerre civile n'avait servi qu'à la lui faire commencer trop tard. Ce n'était pas assez qu'il se fût trouvé forcé malgré lui de violer la loi et de combattre ses concitoyens, il se voyait encore contraint d'avouer, à son grand regret, qu'en espérant trop des hommes il s'était trompé. Il avait bonne opinion d'eux quand il les étudiait de loin, avec ses chers philosophes. Combien ses opinions changèrent quand il en vint à les manier et à s'en servir, quand il lui fallut être témoin de l'affaiblissement des caractères, surprendre les convoitises secrètes, les haines in-

sensées, les lâches frayeurs de ceux qu'il regardait comme les plus honnêtes et les plus braves! Sa blessure fut si profonde, qu'en apprenant les dernières faiblesses de Cicéron, il en vint à douter même de la philosophie, sa science préférée, qui avait fait le charme de sa vie. « Que lui sert, disait-il, d'avoir écrit avec tant d'éloquence pour la liberté de sa patrie, sur l'honneur, sur la mort, sur l'exil, sur la pauvreté? En vérité, je commence à n'avoir plus de confiance dans ces études dont Cicéron s'est tant occupé[1]. » En lisant cette amère parole, on songe à celle qu'il prononça avant de mourir; l'une fait comprendre l'autre, et elles sont toutes les deux le symptôme du même mal intérieur qui s'étend à mesure que la pratique des affaires le désenchante de plus en plus des hommes et de la vie. Il doutait de la philosophie en voyant la faiblesse de ceux qui l'avaient le plus étudiée; quand il vit que le parti des proscripteurs triomphait, il douta de la vertu. C'est bien ainsi que devait finir cet homme d'étude devenu, malgré ses répugnances, un homme d'action, et jeté par les événements hors de sa nature.

1. *Epist. Brut.*, I, 17.

OCTAVE

OCTAVE.

LE TESTAMENT POLITIQUE D'AUGUSTE.

Cicéron aimait la jeunesse; il la fréquentait volontiers et redevenait facilement jeune avec elle. A l'époque où il venait d'être preteur et consul, nous le voyons s'entourer de jeunes gens de grand avenir, comme Cælius, Curion et Brutus, qu'il conduit avec lui au forum et qu'il fait plaider à ses côtés. Plus tard, lorsque la défaite de Pharsale l'eut éloigné du gouvernement de son pays, il se mit à vivre familièrement avec cette jeunesse joyeuse qui avait suivi le parti du vainqueur, et consentit même, par passetemps, à lui donner des leçons d'éloquence. « Ils sont mes élèves dans l'art de bien dire, écrivait-il gaiement, et mes maîtres dans l'art de bien dîner [1]. » Après la mort de César, les événements le mirent en

1. *Ad fam.*, IX, 16.

relation avec une génération plus jeune encore, qui commençait alors à paraître dans les affaires politiques. Plancus, Pollion, Messala, que le sort réservait à devenir les grands dignitaires d'un gouvernement nouveau, recherchaient son amitié, et celui qui fonda l'empire l'appelait son père.

La correspondance d'Octave et de Cicéron avait été publiée, et nous savons qu'elle formait au moins trois livres. Elle serait d'un bien grand intérêt pour nous, si nous l'avions conservée. Nous pourrions suivre, en la lisant, toutes les phases de cette amitié de quelques mois qui devait finir d'une façon si terrible. Il est probable que les premières lettres de Cicéron nous le feraient voir d'abord défiant, incertain, froidement poli. Quoi qu'on ait dit, ce n'est pas lui qui appela Octave au secours de la république. Octave vint de lui-même s'offrir. Il écrivait tous les jours à Cicéron [1], il l'accablait de protestations et de promesses, il l'assurait d'un dévouement qui ne devait pas se démentir. Cicéron hésita longtemps à mettre ce dévouement à l'épreuve. Il trouvait Octave intelligent et décidé, mais bien jeune. Il redoutait son nom et ses amis. « Il est trop mal entouré, disait-il, il ne sera jamais un bon citoyen [2]. » Cependant il finit par se laisser gagner ; il oublia ses défiances, et même quand l'*enfant*, comme il affectait de l'appeler, eut fait lever le siége de Modène, sa reconnaissance alla jusqu'à des excès que le sage Atticus désapprouvait et qui fâchè-

1. *Ad Att.*, XVI, 11. — 2. *Ad Att.*, XIV, 12.

rent Brutus. Ce qui lui fait alors oublier toute mesure, c'est la joie qu'il ressent de la défaite d'Antoine; sa haine l'aveugle et l'emporte. Quand il voit « cet ivrogne tomber, au sortir de ses débauches, dans les filets d'Octave [1], » il ne se possède plus. Mais cette joie ne fut pas longue, car il apprit la trahison du général presque en même temps que sa victoire. C'est surtout à ce moment que ses lettres deviendraient intéressantes. Elles éclaireraient pour nous les derniers mois de sa vie que nous connaissons mal. On lui a fait un crime des efforts qu'il fit alors pour fléchir son ancien ami, et je reconnais qu'à ne consulter que l'intérêt de sa dignité il aurait mieux valu qu'il n'eût rien demandé à celui qui l'avait si lâchement trahi. Mais il ne s'agissait pas de lui seul. Rome n'avait pas de soldats à opposer à ceux d'Octave. La seule ressource qui restât pour le désarmer, c'était de lui rappeler les promesses qu'il avait faites. Il n'y avait guère d'espoir qu'on réussît à réveiller dans cette âme égoïste quelques étincelles de patriotisme; mais on devait au moins le tenter. La république était compromise en même temps que la vie de Cicéron, et ce qu'il ne lui convenait pas de faire pour prolonger sa vie, il fallait qu'il l'essayât pour sauver la république. Il n'y a rien de bas à supplier quand on défend la liberté de son pays et qu'il n'y a pas d'autre moyen de la défendre. C'est sans doute à ce terrible moment qu'il

1. *Ad fam.*, XII, 25 : *Quem ructantem et nauseantem conjeci in Cæsaris Octaviani plagas.*

écrivait à Octave ces paroles si humbles qu'on retrouve dans les fragments de ses lettres : « Faites-moi savoir désormais ce que vous voudrez que je fasse, je dépasserai votre attente[1]. » Loin de lui reprocher ses prières, j'avoue que je ne vois pas sans émotion ce glorieux vieillard s'humilier ainsi devant l'*enfant* qui a trahi sa confiance, qui s'est joué de sa crédulité, mais qui est le maître de sauver ou de perdre la république!

Malheureusement il ne reste de ces lettres que des débris informes qui ne peuvent rien nous apprendre. Si l'on souhaite connaître celui qui tient une si grande place dans les derniers événements de la vie de Cicéron, il faut s'adresser ailleurs. Il serait facile et instructif de reproduire ici l'opinion que nous donnent de lui les historiens de l'empire. Mais j'aime mieux rester fidèle jusqu'à la fin à la méthode que j'ai suivie dans tout cet ouvrage, et juger, s'il se peut, Octave, comme Cicéron, sur ce qu'il nous dit lui-même, sur ses aveux et ses confidences. A défaut de sa correspondance et de ses mémoires qui sont perdus, prenons la grande inscription d'Ancyre, qu'on appelle quelquefois le *Testament politique d'Auguste* parce qu'il y résume toute sa vie. Elle nous est heureusement parvenue. On sait par Suétone qu'il avait ordonné qu'on la gravât sur des plaques d'airain devant son tombeau[2]. Il est probable qu'elle était très-répandue au premier siècle

1. *Fragm. Cic. Orelli*, p. 465. — 2. Suet. *Aug.*, 101.

de l'ère chrétienne, et que la flatterie ou la reconnaissance en avaient multiplié partout des copies, en même temps que s'étendait dans tout l'univers le culte du fondateur de l'empire. On en a retrouvé des fragments parmi les ruines d'Apollonie, et elle existe encore tout entière à Angora, l'ancienne Ancyre. Lorsque les habitants d'Ancyre élevèrent un temple à Auguste qui avait été leur bienfaiteur, ils ne crurent pas pouvoir mieux honorer sa mémoire qu'en y faisant graver ce récit, ou plutôt cette glorification de sa vie qu'il avait composée lui-même. Depuis cette époque le monument consacré à Auguste a plus d'une fois changé de destination; au temple grec a succédé une église byzantine, et à l'église, une école turque. Le toit s'est effondré, entraînant avec lui les ornements du faîte, les colonnes des portiques ont disparu, et aux ruines antiques se sont joints les débris des constructions byzantines et turques, qui sont déjà des ruines aussi. Mais par un bonheur singulier les plaques de marbre qui racontent les actions d'Auguste sont restées solidement attachées à ces murailles indestructibles.

L'occasion est favorable pour étudier ce monument. M. Perrot vient de nous rapporter de la Galatie une copie plus exacte du texte latin, et une partie tout à fait nouvelle de la traduction grecque, qui éclaircit le latin et le complète[1]. Grâce à lui, à l'exception

1. *Exploration archéologique de la Galatie*, etc., par MM. Perrot, Guillaume et Delbet. Paris, 1863. Didot. — Comme les Galates parlaient grec et comprenaient mal le latin, pour

de quelques lacunes de peu d'importance, l'inscription est aujourd'hui complète et se lit d'un bout à l'autre. Nous pouvons donc en saisir l'ensemble et nous permettre de la juger.

mettre à leur portée le récit d'Auguste, tandis qu'on avait installé dans le temple même, à la place d'honneur, le texte officiel, on en avait placé la traduction au dehors, où tout le monde pouvait la lire. Mais le dehors du temple n'a pas été plus respecté que l'intérieur. Les maisons turques se sont serrées contre les murailles, enfonçant sans façon leurs poutres dans le marbre et se servant de cette solide maçonnerie pour appuyer leurs cloisons de brique et de boue. Il a fallu toute l'habileté de M. Perrot et de M. Guillaume, son compagnon, pour pénétrer dans ces maisons peu hospitalières. Une fois entrés, ils rencontrèrent des difficultés plus grandes encore. Il fallut démolir des murs, enlever des poutres, soutenir des toits pour parvenir à la muraille antique. Ce n'était rien encore. Cette muraille était martelée et fendue, noircie par la terre et la fumée. Comment déchiffrer l'inscription qui la couvrait? Il fallut demeurer des semaines entières dans des appartements infects et obscurs, ou dans la paille d'un grenier, travaillant à la bougie, faisant jouer en tous sens la lumière sur la surface du marbre, arrachant enfin, et, pour ainsi dire, conquérant ainsi chaque lettre par des efforts inouïs de courage et de persévérance. Ce pénible travail a été payé d'un succès complet. Sur 19 colonnes dont se composait le texte grec, le voyageur anglais Hamilton en avait copié cinq en entier et les fragments d'une autre; M. Perrot nous en rapporte douze entièrement nouvelles. Une seule, la neuvième, n'a pu être lue; elle était derrière un gros mur mitoyen qu'il n'a pas été possible de faire abattre. Ces douze colonnes, quoique fort maltraitées par le temps, comblent une grande partie des lacunes du texte latin. Elles nous font connaître des paragraphes entiers dont il ne restait pas de traces dans l'original; et même pour les passages où le latin était mieux conservé, elles rectifient presque à chaque pas les contre-sens qu'on avait faits dans l'interprétation du texte. M. Egger, dans son *Examen des historiens d'Auguste*, p. 412 et sq., a étudié avec beaucoup de soin et de critique l'inscription d'Ancyre. M. Mommsen, aidé de la copie de M. Perrot, prépare sur cette inscription un savant travail, après lequel, sans doute, il ne restera plus rien à faire.

I

La qualité qu'on remarque la première, quand on lit l'inscription d'Ancyre, c'est la grandeur. Il est impossible de n'en pas être frappé. On voit bien, à un certain ton dominateur, que l'homme qui parle a gouverné pendant plus de cinquante ans le monde entier. Il connaît l'importance des choses qu'il a faites; il sait qu'il a créé un nouvel état social et présidé à l'une des plus graves transformations de l'humanité. Aussi, quoiqu'il ne fasse guère que résumer des faits et citer des chiffres, tout ce qu'il dit a un grand air, et il sait donner à ces sèches énumérations un tour si majestueux qu'on se sent saisir en les lisant d'une sorte de respect involontaire. Il faut cependant s'en défendre. La majesté peut être un voile commode, qui sert à dissimuler bien des faiblesses; l'exemple de Louis XIV, si voisin de nous, doit nous apprendre à ne pas nous y fier sans examen. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que la grandeur était une qualité si véritablement romaine que Rome en conserva longtemps les apparences, après que la réalité eut disparu. Quand on lit les inscriptions des derniers temps de l'empire, on ne s'aperçoit guère qu'il est en train de périr. Ces pauvres princes, qui possèdent quelques provinces à peine, parlent du même ton que s'ils commandaient à l'u-

nivers entier, et il entre, dans leurs mensonges les plus grossiers, une incroyable dignité. Si l'on veut donc éviter d'être dupe en étudiant les monuments de l'histoire romaine, il est bon de se tenir en garde contre cette première impression qui peut tromper, et de regarder les choses de plus près.

Bien que l'inscription que nous étudions porte pour titre : « Tableau des actions d'Auguste, » ce n'est pas véritablement toute sa vie qu'Auguste a voulu raconter. Il y a de grandes lacunes, et qui sont très-volontaires : il ne tenait pas à tout dire. Lorsqu'à soixante-seize ans, au milieu de l'admiration et du respect de tout le monde, le vieux prince jetait les yeux sur son passé pour en tracer le résumé rapide, il y avait bien des souvenirs qui devaient le gêner. Il n'est pas douteux, par exemple, qu'il n'éprouvât une grande répugnance à rappeler les premières années de sa vie politique. Cependant il fallait bien qu'il en dît quelque chose, et il était plus prudent encore de chercher à les dénaturer que de garder sur elles un silence qui risquait de faire beaucoup parler. Voici comment il s'en tire. « A l'âge de dix-neuf ans, dit-il, j'ai levé une armée par ma seule initiative et à mes frais; avec elle, j'ai rendu la liberté à la république dominée par une faction qui l'opprimait. En récompense, le sénat, par des décrets honorables, m'admit dans ses rangs, parmi les consulaires, me conféra le droit de commander les troupes, et me chargea, avec les consuls C. Pansa et A. Hirtius, de veiller au salut de l'État, en qualité de propré-

teur. Les consuls étant tous les deux morts la même année, le peuple me mit à leur place, et me nomma triumvir pour constituer la république. » Dans ces quelques lignes, qui sont le début de l'inscription, il y a déjà de bien singulières réticences. Ne dirait-on pas, en vérité, qu'il a obtenu toutes les dignités qu'il énumère en servant la même cause, et qu'il ne s'est rien passé entre les premiers honneurs qu'il a reçus et le triumvirat? Ces décrets honorables du sénat, qui sont rappelés ici avec quelque impudence, nous les connaissons grâce aux *Philippiques*. Le sénat y félicite le jeune César « d'avoir défendu la liberté du peuple romain, » et d'avoir combattu Antoine; or, c'est après s'être entendu avec Antoine pour asservir le peuple romain, dans cette lugubre entrevue de Bologne, que César reçut, ou plutôt qu'il prit, le titre de triumvir. Sur toutes ces choses l'inscription garde un prudent silence.

Ce qui suivit cette entrevue était encore bien plus difficile à raconter. C'est ici surtout qu'Auguste voulait qu'on oubliât. « J'ai exilé ceux qui avaient tué mon père, punissant leur crime par des jugements réguliers. Ensuite comme ils faisaient la guerre à la république, je les ai vaincus dans deux batailles. » On remarquera qu'il n'est pas question des proscriptions. Qu'en pouvait-il dire en effet ? Et y avait-il des artifices de langage assez habiles pour en diminuer l'horreur? A tout prendre, il était plus honnête de n'en pas parler. Mais comme, suivant la belle réflexion de Tacite, il est plus facile de se taire que d'oublier,

nous pouvons être assurés qu'Auguste, qui ne dit rien ici des proscriptions, y a plus d'une fois songé pendant sa vie. Quand même il n'aurait pas éprouvé de remords, il a dû se sentir souvent embarrassé par ce démenti terrible que le passé donnait à sa politique nouvelle; car il avait beau faire, les proscriptions protestaient toujours contre ce rôle officiel qu'il avait pris d'homme clément et vertueux. Ici même, il me semble que cet embarras se trahit. Son silence ne le rassure pas tout à fait. Il sent que, malgré la discrétion de son récit, de fâcheux souvenirs ne manqueront pas de s'éveiller dans l'esprit de ceux qui le liront; n'est-ce pas pour les prévenir et les désarmer qu'il s'empresse d'ajouter : « J'ai porté mes armes sur terre et sur mer dans le monde entier, soutenant des guerres contre les citoyens et les étrangers. Victorieux, j'ai pardonné aux citoyens qui avaient survécu au combat, et quant aux nations étrangères qu'on pouvait épargner sans danger, j'ai mieux aimé les conserver que de les détruire. »

Une fois ce mauvais endroit passé, il lui devenait plus facile de raconter le reste. Cependant il est encore très-court à propos des temps les plus éloignés. Peut-être craignait-il que le souvenir des guerres civiles ne nuisît à cette réconciliation des partis que la lassitude générale avait amenée après Actium? Il est certain qu'il n'y a pas un mot, dans toute l'inscription, qui puisse réveiller quelque rancune. Il ne dit presque rien de ses anciens rivaux. C'est à

peine si l'on peut relever un mot dédaigneux contre Lépide et un souvenir désagréable pour Antoine qu'il accuse en passant de s'être approprié les trésors des temples. Voici tout ce qu'il dit de sa guerre contre Sextus Pompée, qui lui coûta tant de peine, et de ces vaillants hommes de mer qui l'avaient vaincu : « J'ai délivré la mer des pirates, et dans cette guerre, j'ai repris trente mille esclaves fugitifs, qui avaient combattu contre la république, et je les ai rendus à leurs maîtres pour les châtier. » Quant à cette grande victoire d'Actium, qui lui avait donné l'empire du monde, il ne la rappelle que pour constater l'empressement de l'Italie et des provinces occidentales à se déclarer pour lui.

Naturellement il aime mieux insister sur les événements des dernières années de son règne, et l'on sent qu'il est plus à l'aise quand il s'agit de victoires où les vaincus ne sont plus des Romains. Il est justement fier de rappeler comment il a vengé les outrages que l'orgueil national avait soufferts avant lui : « J'ai repris, après des victoires remportées en Espagne et sur les Dalmates, les étendards qu'avaient perdus plusieurs généraux. J'ai forcé les Parthes à rendre les dépouilles et les drapeaux de trois armées romaines, et à venir humblement demander notre amitié. J'ai fait placer ces drapeaux dans le sanctuaire de Mars vengeur. » On comprend aussi qu'il parle avec complaisance des campagnes contre les Germains, en ayant soin toutefois de taire le désastre de Varus, et qu'il tienne à conserver le sou-

venir de ces lointaines expéditions, qui frappèrent si vivement l'imagination des contemporains. « La flotte romaine, dit-il, a navigué depuis l'embouchure du Rhin, en se dirigeant du côté où le soleil se lève, jusqu'à ces pays éloignés où aucun Romain n'avait encore pénétré ni par terre ni par mer. Les Cimbres, les Charydes, les Semnons et d'autres peuples germains de ces contrées ont fait demander par des ambassadeurs mon amitié et celle du peuple romain. Par mes ordres et sous mes auspices, deux armées ont été envoyées presqu'en même temps en Arabie et en Éthiopie. Après avoir vaincu plusieurs nations et fait beaucoup de prisonniers, elles sont arrivées, en Éthiopie, jusqu'à la ville de Nabata, et en Arabie, jusqu'aux frontières des Sabéens et à la ville de Mariba. »

Mais quelque intérêt qu'on puisse trouver à ces souvenirs historiques, ce n'est pas par là que le monument d'Ancyre est surtout curieux. Sa véritable importance est dans ce qu'il nous apprend du gouvernement intérieur d'Auguste.

Ici encore il y a des réserves à faire. Les politiques ne sont guère dans l'usage d'afficher sur les murailles des temples les principes qui les dirigent, et de livrer aussi généreusement au public les secrets de leur conduite. Il est évident qu'Auguste, qui écrit ici pour tout le monde, n'a pas tout voulu dire, et que si l'on veut savoir l'exacte vérité et connaître à fond l'esprit de ses institutions, il faut le chercher ailleurs. Celui qui nous donne à ce sujet les rensei-

gnements les plus complets, c'est l'historien Dion Cassius. On ne lit guère Dion, et cela n'est pas surprenant; il n'a aucune des qualités qui attirent les lecteurs. Son récit est sans cesse interrompu par des harangues interminables qui rebutent les plus patients. C'est un esprit étroit, sans portée politique, tout préoccupé de superstitions ridicules, et qui prête les mêmes préoccupations à ses personnages. — Il vaut bien la peine, en vérité, d'avoir été deux fois consul pour venir nous dire sérieusement qu'après une grande défaite Octave reprit courage en voyant un poisson sauter de la mer jusqu'à ses pieds. — Ce qui ajoute à l'ennui qu'il cause, c'est qu'ayant traité les mêmes sujets que Tacite, il réveille à chaque instant des comparaisons qui lui sont fâcheuses. Cependant il faut bien se garder de le dédaigner; tout ennuyeux qu'il est, il rend de très-utiles services. S'il n'a pas les grandes vues de Tacite, il s'applique au détail et y fait merveille. Personne n'a jamais été plus exact et plus minutieux que lui. Je me le figure comme un zélé fonctionnaire qui a passé par la hiérarchie et vieilli dans le métier. Il connaît bien ce monde officiel et administratif, parmi lequel il a vécu; il en parle pertinemment, et il aime à en parler. Avec ces dispositions il est naturel qu'il ait été frappé des réformes introduites par Auguste dans le gouvernement intérieur. Il tient à nous les faire connaître par le menu; et, fidèle à ses habitudes de rhéteur et à son amour effréné pour les belles harangues, il suppose que c'est Mécène qui

a proposé à Auguste de les établir et profite de l'occasion pour le faire très-longuement parler[1]. Le discours de Mécène contient véritablement ce qu'on peut appeler la formule de l'empire. Ce curieux programme qui fut plus tard réalisé nous aide singulièrement à comprendre ce qu'il nous reste à étudier de l'inscription d'Ancyre. Il faut toujours l'avoir devant les yeux pour bien saisir l'esprit des institutions d'Auguste, la raison de ses libéralités, le sens caché des faits qu'il mentionne, et surtout le caractère de ses rapports avec les diverses classes de citoyens.

Commençons par étudier les rapports d'Auguste avec ses soldats. « Environ ...... mille Romains[2], dit-il, ont porté les armes sous moi. J'en ai établi dans des colonies ou renvoyé dans leurs municipes, après leur service, un peu plus de 300 000. A tous j'ai donné des terres ou de l'argent pour en acheter. » A deux reprises différentes, après les guerres contre Sextus Pompée et contre Antoine, Auguste s'était trouvé à la tête d'environ cinquante légions ; il n'en avait plus que vingt-cinq quand il est mort. Mais ce nombre, tout réduit qu'il était, écrasait encore les finances de l'empire. L'immense surcroît de dépense que faisait peser sur le trésor la création des grandes armées permanentes empêcha longtemps Auguste, malgré la prospérité de son règne, d'avoir ce qu'on

1. Dion, LII, 14-40. Voyez ce que dit de Dion M. Egger, dans son *Examen des hist. d'Aug.*, ch. 8.
2. Le chiffre n'a pu être lu ni dans le latin ni dans le grec.

appellerait aujourd'hui un budget en équilibre. Quatre fois il fut obligé de venir au secours du trésor public avec ses ressources particulières, et il évalue à 150 millions de sesterces (30 millions de francs) les sommes dont il fit présent à l'État. Il eut beaucoup de mal à remédier à ces embarras, dont les dépenses de l'armée étaient la principale cause. C'est ce qui lui donna la pensée de créer une sorte de caisse de retraites militaires, et de faire appel, pour la remplir, à la générosité des rois et des villes alliées, et à celle des citoyens romains les plus riches; afin d'exciter les autres par son exemple, il donna d'un seul coup 170 millions de sesterces (34 millions de francs). Mais ces dons volontaires n'ayant pas suffi, il fallut inventer de nouveaux impôts, et remplir le trésor de l'armée avec le produit du vingtième des héritages et du centième des ventes. Encore semble-t-il que, malgré ces ressources, les retraites étaient mal payées, puisque ce fut un des griefs qu'alléguaient les légions de Pannonie dans leur révolte contre Tibère. Il est certain que l'armée d'Auguste a été un des plus grands soucis de son administration. Ses propres légions lui ont créé autant d'embarras que celles des ennemis. Il avait affaire à des soldats qui se sentaient les maîtres et que depuis dix ans on enivrait de flatteries et de promesses. La veille de la bataille, ils étaient pleins d'exigences par le besoin qu'on avait d'eux; le lendemain de la victoire, ils devenaient intraitables par l'orgueil qu'elle leur inspirait. Pour les con-

tenter, il eût fallu exproprier en masse, à leur profit, tous les habitants de l'Italie. Octave y avait consenti d'abord, après Philippes; mais plus tard, quand sa politique changea, quand il comprit qu'il ne pouvait pas fonder d'établissement solide s'il s'attirait la haine des Italiens, il prit le parti de payer largement aux propriétaires les terres qu'il donnait à ses vétérans. « J'ai remboursé en argent, dit-il, aux municipes la valeur des champs que j'avais donnés à mes soldats dans mon quatrième consulat et plus tard sous le consulat de M. Crassus et de Cn. Lentulus. J'ai payé pour les champs situés en Italie 600 millions de sesterces (120 millions), et 260 millions de sesterces (52 millions) pour ceux qui étaient situés dans les provinces. De tous ceux qui ont établi des colonies de soldats dans les provinces et dans l'Italie, je suis jusqu'à présent le premier et le seul qui ait agi ainsi. » Il a raison de s'en vanter. Ce n'était guère l'habitude des généraux de ce temps de payer ce qu'ils prenaient, et lui-même avait longtemps donné d'autres exemples. Lorsqu'un peu tard il s'avisa de résister aux exigences de ses vétérans, il eut à soutenir des luttes terribles, dans lesquelles sa vie fut plus d'une fois en danger. De toute façon, la conduite qu'il tint alors avec ses soldats est une des choses qui lui font le plus d'honneur. Il leur devait tout, il n'avait rien de ce qu'il fallait pour les dominer, ni les qualités de César, ni les défauts d'Antoine; et cependant il osa leur tenir tête et finit par les maîtriser. Il est bien remarquable

que quoiqu'il ait conquis son pouvoir uniquement par la guerre, il ait su, dans le gouvernement qu'il fonda, maintenir la prédominance de l'élément civil. Si l'empire, dans lequel il n'y avait plus d'autre élément de force et de vie que l'armée, n'est pas devenu, dès cette époque, une monarchie militaire, c'est assurément à sa fermeté qu'on le doit.

Il n'y a rien de plus simple que les rapports d'Auguste avec le peuple. Les renseignements que fournit l'inscription d'Ancyre à ce sujet sont tout à fait d'accord avec le discours de Mécène : il le nourrit et l'amusa. Voici d'abord le compte exact des sommes qu'il a dépensées pour le nourrir : « J'ai compté au peuple romain 300 sesterces par tête (60 fr.), d'après le testament de mon père, et 400 sesterces (80 fr.) en mon nom, sur le butin fait à la guerre, pendant mon cinquième consulat. Une autre fois, dans mon dixième consulat, j'ai encore donné 400 sesterces de gratification à chaque citoyen, de ma fortune privée. Pendant mon onzième consulat, j'ai fait douze distributions de blé à mes frais. Quand je fus revêtu pour la douzième fois de la puissance tribunitienne, j'ai encore donné 400 sesterces au peuple par tête. Toutes ces distributions n'ont pas été faites à moins de 250 mille personnes. Étant revêtu pour la dix-huitième fois de la puissance tribunitienne, et consul pour la douzième, j'ai donné à 320 mille habitants de Rome, soixante deniers par tête (48 fr.). Pendant mon quatrième consulat, j'ai fait prélever sur le butin et distribuer dans les colonies formées

de mes soldats mille sesterces (200 fr.) pour chacun d'eux. Environ cent vingt mille colons reçurent leur part dans cette distribution qui suivit mon triomphe. Consul pour la treizième fois, j'ai donné 60 deniers à chacun de ceux qui recevaient alors des distributions de blé. Il s'en trouva un peu plus de deux cent mille. » Après ces largesses vraiment effrayantes, Auguste mentionne les jeux qu'il a donnés au peuple, et, quoique le texte offre ici quelques lacunes, on peut supposer qu'il ne lui en a pas moins coûté pour l'amuser que pour le nourrir. « J'ai donné des spectacles de gladiateurs .... fois[1] en mon nom, et cinq fois au nom de mes enfants ou petits-enfants. Dans ces différentes fêtes, environ dix mille hommes ont combattu. Deux fois en mon nom, et trois fois au nom de mon petit-fils, j'ai fait combattre des athlètes que j'avais fait venir de tous les pays. J'ai célébré des jeux publics quatre fois en mon nom et vingt-trois fois à la place des magistrats qui étaient absents, ou ne pouvaient pas suffire aux frais de ces jeux.... J'ai fait voir, vingt-six fois en mon nom ou au nom de mes fils et petits-fils, des chasses de bêtes d'Afrique, dans le cirque, au forum, ou dans les amphithéâtres, et l'on y a tué environ trois mille

1. Le chiffre n'a pu être lu. On remarquera le grand nombre de gladiateurs qui avaient combattu, et qui sans doute avaient péri dans ces fêtes sanglantes. Sénèque, pour montrer à quel point on peut devenir indifférent à la mort, raconte que, sous Tibère, un gladiateur se plaignait de la rareté de ces grands massacres ; et faisant allusion à l'époque d'Auguste, disait : « C'était le bon temps ! *Quam bella ætas periit !* »



cinq cents de ces bêtes. J'ai donné au peuple le spectacle d'un combat naval, au delà du Tibre, dans le lieu où se trouve aujourd'hui le bois des Césars. J'y ai fait creuser un canal de dix-huit cents pieds de long sur douze cents de large. Là, trente navires armés d'éperons, des trirèmes, des birèmes, et un grand nombre de vaisseaux moins importants combattirent ensemble. Ces vaisseaux contenaient, outre leurs rameurs, trois mille hommes d'équipage. » Voilà, à ce qu'il me semble, un commentaire curieux et officiel du fameux mot de Juvénal, *panem et circenses*. On voit bien que ce n'était pas une boutade du poëte, mais un véritable principe de politique heureusement imaginé par Auguste, et que ses successeurs conservèrent comme une tradition de gouvernement.

Les rapports d'Auguste avec le sénat étaient, on le comprend, plus délicats et plus compliqués. Même après Pharsale et Philippes, c'était encore un grand nom qu'il fallait ménager. Toute abattue qu'elle était, cette vieille aristocratie causait encore quelque frayeur et semblait mériter quelques égards. On le voit bien à ce soin que prend Auguste dans son testament de ne jamais parler du sénat qu'avec respect. Son nom revient à tout propos avec une sorte d'affectation. On dirait vraiment, si l'on se fiait aux apparences, qu'alors le sénat était le maître, et que le prince se contentait d'exécuter ses décrets. C'est bien là ce qu'Auguste voulait faire croire. Il a passé toute sa vie à dissimuler son autorité ou à s'en

plaindre. De sa demeure royale du Palatin, il écrivait au sénat les lettres les plus touchantes pour lui demander de le relever enfin du soin des affaires, et jamais il ne parut plus dégoûté du pouvoir qu'au moment où il concentrait tous les pouvoirs entre ses mains. Il n'est pas extraordinaire que cette tactique se retrouve dans son testament : elle lui avait trop bien réussi avec ses contemporains pour qu'il ne fût pas tenté de s'en servir avec la postérité. Aussi continue-t-il à jouer pour nous la même comédie de modération et de désintéressement. Il affecte, par exemple, d'insister autant sur les honneurs dont il n'a pas voulu que sur ceux qu'il a acceptés. « Pendant le consulat de M. Marcellus et de L. Arruntius, dit-il, lorsque le sénat et le peuple me demandèrent de prendre le pouvoir absolu[1], je ne l'acceptai pas. Mais je n'ai pas refusé de me charger de la surveillance des vivres dans une grande disette, et par les dépenses que j'ai faites, j'ai délivré le peuple de ses frayeurs et de ses dangers. Comme, en récompense, il m'offrait le consulat annuel ou à vie, je l'ai refusé. » Ce n'est pas le seul hommage qu'il rende à sa modération. Il est question plus d'une fois encore des honneurs ou des présents qu'il n'a pas voulu accepter. Mais voici vraiment qui passe les bornes : « Dans mon sixième et mon septième consulat, après avoir étouffé les guerres civiles, quand

1. Il y a quelque apparence, d'après un passage de Suétone (*Aug*. 52), que ce que le texte grec de l'inscription appelle le pouvoir absolu (αὐτεξουσιὸς ἀρχή) était la dictature.



l'accord de tous les citoyens me livrait le pouvoir suprême, j'ai remis le gouvernement de la république aux mains du sénat et du peuple. En récompense de cette action, j'ai été appelé Auguste par un sénatus-consulte, ma porte a été entourée de lauriers et surmontée d'une couronne civique, et l'on a placé dans la curie Julia un bouclier d'or avec une inscription qui disait qu'on m'avait accordé cet honneur pour rendre hommage à ma vertu, à ma clémence, à ma justice et à ma piété. A partir de ce moment, quoique je fusse au-dessus des autres en dignité, dans les magistratures dont j'étais revêtu, je ne me suis jamais attribué plus de pouvoir que je n'en laissais à mes collègues. » Ce curieux passage fait voir combien les inscriptions pourraient tromper si l'on se fiait aveuglément à elles. Ne semble-t-il pas que l'on serait en droit d'en conclure que l'an 726 de Rome, par la générosité d'Auguste, la république a recommencé. Or, c'est précisément l'époque où l'autorité absolue des empereurs, délivrée des craintes du dehors, et acceptée paisiblement de tout le monde, achève de se constituer. Dion lui-même, l'officiel Dion, qui est si disposé à croire les empereurs sur parole, ne peut pas accepter ce mensonge d'Auguste; il ose n'être pas dupe, et n'a pas de peine à montrer que ce gouvernement, sous quelque nom qu'il se déguise, était au fond une monarchie; il aurait pu ajouter que jamais monarchie ne fut plus absolue. Un seul homme s'est fait l'héritier de tous les magistrats de la république, et il réunit en lui tous leurs

pouvoirs. Il a supprimé le peuple qu'il ne consulte plus; il est le maître du sénat qu'il choisit et forme à son gré; à la fois consul et pontife, il règle les actions et les croyances; revêtu de la puissance tribunitienne, il est inviolable et sacré, c'est-à-dire que le moindre mot qui échappe contre lui devient un sacrilége; censeur, sous le titre de préfet des mœurs, il peut contrôler la conduite des particuliers, et s'introduire, quand il veut, dans les affaires les plus intimes de la vie[1]. Tout lui est soumis, la vie privée aussi bien que la vie publique, et depuis le sénat jusqu'aux foyers les plus humbles et les plus cachés, son autorité a le droit de pénétrer partout. Ajoutez que les limites de son empire sont celles du monde civilisé; la barbarie commence où finit la servitude, et il n'y a pas même contre ce despotisme la triste ressource de l'exil. C'est pourtant l'homme qui possède cette puissance effrayante, à qui rien n'échappe dans son immense empire, et à l'empire duquel il n'est pas possible d'échapper, c'est lui qui vient nous dire, avec une assurance effrontée, qu'il n'a pas voulu accepter le pouvoir absolu !

Il faut reconnaître que ce pouvoir absolu, qui se dissimulait avec tant de précaution, cherchait aussi par tous les moyens à se faire pardonner. Toutes les

1. Je ne fais ici que résumer un très-curieux chapitre de Dion Cassius, *Hist. Rom.*, LIII, 17. On y voit très-bien comment la constitution romaine, où la séparation des pouvoirs était une garantie de liberté, est devenue, par le seul fait de leur concentration, un formidable engin de despotisme.

compensations qu'on peut offrir à un peuple pour lui faire oublier sa liberté, Auguste les a libéralement données aux Romains. Je ne parle pas seulement de cette prospérité matérielle, qui fit que, sous son règne, le nombre des citoyens s'accrut de près d'un million[1], ni même du repos et de la sécurité qui, au sortir des guerres civiles, étaient le besoin le plus impérieux de tout le monde, mais aussi de cet éclat incomparable que ses embellissements de toute sorte donnèrent à Rome. On était sûr de plaire au peuple par ce moyen. César, qui le savait, avait dépensé, en une fois, cent millions de sesterces (20 millions) rien que pour acheter le terrain où devait être son forum. Auguste fit mieux encore. L'inscription d'Ancyre contient la liste des monuments qu'il a fait construire, et cette liste est si longue qu'il n'est pas possible de la

1. L'inscription d'Ancyre donne, au sujet de cette augmentation, les renseignements les plus précis. En 725, Auguste fit le cens une première fois, après quarante et un ans d'interruption ; on compta, dans ce recensement, 4 063 000 citoyens. Vingt et un ans après, en 746, on en compta 4 233 000. Enfin, en 767, l'année même de la mort d'Auguste, il y en avait 4 937 000. Si l'on ajoute, au chiffre que donne Auguste, celui des femmes et des enfants qui n'étaient pas compris dans le cens romain, on verra que, dans les vingt dernières années de son règne, l'augmentation avait atteint une moyenne de 16 pour 100, à peu près. C'est justement le chiffre auquel s'élève l'accroissement de la population en France, après la Révolution, de 1800 à 1825; c'est-à-dire que des circonstances politiques assez semblables avaient amené les mêmes résultats. On pourrait croire, à la vérité, que cette augmentation de la population sous Auguste tient à l'introduction des étrangers dans la cité. Mais on sait, par Suétone, qu'Auguste, contrairement à l'exemple et aux principes de César, se montra très-avare du titre de citoyen romain.

citer tout entière. On y compte quinze temples, plusieurs portiques, un théâtre, un palais pour le sénat, un forum, une basilique, des aqueducs, des chemins publics, etc. Rome entière fut renouvelée par lui. On peut dire qu'aucun monument ne lui échappa et qu'il fit restaurer tous ceux qu'il n'avait pas fait reconstruire. Il acheva le théâtre de Pompée et le forum de César, il rebâtit le Capitole ; en une seule année il fit réparer quatre-vingt-deux temples qui tombaient en ruine. Tant de millions n'étaient pas dépensés pour rien, et toutes ces profusions, chez un prince aussi rangé, cachaient une profonde pensée politique. Il voulait étourdir ce peuple, l'enivrer de luxe et de magnificence pour le distraire des souvenirs importuns du passé. Cette Rome de marbre qu'il lui bâtissait était destinée à lui faire oublier la Rome de briques.

Ce n'était pas du reste la seule compensation qu'Auguste offrît au peuple. Il lui en donnait de plus nobles, par lesquelles il cherchait à légitimer son pouvoir. S'il lui demandait le sacrifice de sa liberté, il prenait soin de combler de toutes sortes de satisfactions son orgueil national. Personne n'a fait mieux que lui respecter Rome au dehors ; personne ne lui a donné tant de sujets d'être fière de cet ascendant qu'elle exerçait autour d'elle. La dernière partie de l'inscription est pleine du récit complaisant de ces hommages que les pays les plus reculés du monde ont rendus à Rome sous son règne. De peur qu'on n'arrêtât les yeux avec quelque regret

sur ce qui se passait au dedans, il s'empressait de les diriger vers cette gloire extérieure. A tous les citoyens qu'attristait l'aspect de ce forum désert et de ce sénat obéissant, il montrait les armées romaines pénétrant chez les Pannoniens et chez les Arabes, les flottes romaines naviguant sur le Rhin et le Danube, les rois des Bretons, des Suèves, des Marcomans réfugiés à Rome et réclamant l'appui des légions, les Mèdes et les Parthes, ces terribles ennemis de Rome, lui demandant un roi, les nations les plus lointaines, les moins connues, les mieux protégées par leur éloignement et leur obscurité, troublées par ce grand nom qui, pour la première fois, arrive jusqu'à elles et sollicitant l'alliance romaine. « Il m'est venu de l'Inde, disait-il, des ambassadeurs de rois qui n'en avaient encore envoyé à aucun général romain. Les Bastarnes, les Scythes et les Sarmates qui habitent en deçà du Tanaïs, et au delà de ce fleuve, les rois des Albaniens, des Hibères et des Mèdes m'ont envoyé des députés pour demander notre amitié. » Il était bien difficile que le cœur des plus mécontents résistât à tant de grandeur. Mais ce qui fut surtout un coup de maître, ce fut d'étendre jusque dans le passé ce souci qu'il montrait de la gloire de Rome. Il honorait presque autant que des dieux, dit Suétone[1], tous ceux qui, dans tous les temps, avaient travaillé pour elle ; et pour montrer que personne n'était exclu de ce culte,

1. Suet. *Aug.*, 31.

il fit relever la statue de Pompée, aux pieds de laquelle César était tombé, et la plaça dans un lieu public. Cette conduite généreuse était aussi une tactique habile. En adoptant les gloires du passé, il désarmait par avance les partis qui pouvaient être tentés de s'en servir contre lui, et, en même temps, il donnait une sorte de consécration à son pouvoir en le rattachant de quelque manière à ces vieux souvenirs. Quelque différence qui séparât le gouvernement qu'il fondait de celui de la république, tous deux étaient d'accord en un point : ils cherchaient la grandeur de Rome. Sur ce terrain, qui leur était commun, Auguste essaya de faire la réconciliation du passé avec le présent. Lui aussi avait embelli Rome, défendu ses frontières, agrandi son empire, fait respecter son nom. Il avait poursuivi et complété cette œuvre à laquelle on travaillait depuis sept siècles. Il pouvait donc se dire le continuateur et l'héritier de tous ceux qui y avaient mis la main, des Caton, des Paul-Émile, des Scipion, et se mettre dans leur compagnie. Il n'y manqua pas lorsqu'il fit construire le forum qui portait son nom ; nous savons par Suétone que, sous ces portiques élevés par lui et pleins du souvenir de ses actions, il fit ranger tous les grands hommes de la république, en costume de triomphateurs. C'était le comble de l'habileté ; car, en les associant à sa gloire, il prenait une part de la leur, et il tournait ainsi à son profit la grandeur du régime politique qu'il avait renversé.

Ces compensations qu'Auguste offrait aux Ro-

mains en échange de leur liberté semblent leur avoir suffi. Tout le monde s'habitua vite au gouvernement nouveau, et l'on peut dire qu'Auguste régna sans opposition. Les complots, qui plus d'une fois menacèrent sa vie, étaient le crime de quelques mécontents isolés, de jeunes étourdis qu'il avait disgraciés, ou d'ambitieux vulgaires qui voulaient sa place; ce n'était pas l'œuvre des partis. Et même peut-on dire qu'il y eût encore des partis en ce moment? Ceux de Sextus Pompée et d'Antoine n'avaient pas survécu à la mort de leurs chefs; et depuis Philippes il n'y avait guère plus de républicains. A partir de ce moment, c'est un axiome adopté de tous les esprits sages « que le vaste corps de l'empire ne peut plus se tenir debout ni en équilibre, sans quelqu'un qui le dirige. » Seuls, quelques obstinés, qui ne sont pas convertis encore, écrivent, dans les écoles, des déclamations violentes sous le nom de Brutus et de Cicéron, ou se permettent de parler librement dans ces réunions polies, qui étaient les salons de cette époque : *in conviviis rodunt, in circulis vellicant.* Mais ce sont là des exceptions sans importance et qui disparaissent au milieu de ce concert universel d'admiration et de respect. Pendant plus de cinquante ans, le sénat, les chevaliers et le peuple s'ingénièrent à trouver des honneurs nouveaux pour celui qui avait rendu à Rome la paix intérieure, et qui, au dehors, maintenait si vigoureusement sa grandeur. Auguste a pris soin de rappe'er tous ces hommages

dans l'inscription que nous étudions, non pas par un accès de vanité puérile, mais pour constater cet accord de tous les ordres de l'État qui semblait légitimer son autorité. Cette pensée se révèle surtout dans ces dernières lignes de l'inscription où il rappelle une des circonstances de sa vie qui lui était le plus précieuse, parce que le consentement de tous les citoyens y avait paru avec le plus d'éclat : « Pendant que j'étais consul pour la treizième fois, dit-il, le sénat, l'ordre des chevaliers et tout le peuple m'ont donné le nom de Père de la patrie, et ont voulu que ce fait fût inscrit dans le vestibule de ma maison, dans la curie et dans mon forum, au-dessous des quadriges qui y avaient été placés en mon honneur par un sénatus-consulte. — Quand j'écrivais ces choses, j'étais dans ma soixante-seizième année. » Ce n'est pas sans motif qu'il a réservé ce détail pour la fin. Ce titre de Père de la patrie dont il fut salué au nom de tous les citoyens par l'ancien ami de Brutus, Messala, semblait être la consécration légale d'un pouvoir acquis par l'illégalité, et une sorte d'amnistie que Rome accordait au passé. On comprend qu'Auguste mourant se soit arrêté avec complaisance sur le souvenir qui semblait l'absoudre, et qu'il ait tenu à terminer par là cette revue de sa vie politique.

II

Je voudrais, après avoir analysé ce monument curieux, dire en quelques mots l'impression qu'il me laisse sur celui qui l'a écrit.

La vie politique d'Auguste est enfermée tout entière entre deux documents officiels qui, par un rare bonheur, nous sont tous les deux parvenus : je veux dire le préambule de l'édit de proscription qu'Octave a signé, et, selon toute apparence, rédigé lui-même, et que nous a conservé Appien ; et l'inscription retrouvée sur les murailles du temple d'Ancyre. L'un nous fait voir ce qu'Octave était à vingt ans, au sortir des mains des rhéteurs et des philosophes, dans le premier feu de son ambition, et avec les instincts véritables de sa nature ; l'autre nous montre ce qu'il était devenu après cinquante-six ans d'un pouvoir sans contrôle et sans limites ; il suffit de les rapprocher pour connaître le chemin qu'il avait fait, et les changements qu'avaient amenés en lui la connaissance des hommes et la pratique des affaires.

Le pouvoir l'avait rendu meilleur, ce n'est pas l'ordinaire, et l'histoire romaine ne nous montre plus après lui que des princes que le pouvoir a dépravés. Depuis la bataille de Philippes jusqu'à celle d'Actium, ou plutôt jusqu'au moment où il sembla demander solennellement pardon au monde

en abolissant tous les actes du triumvirat, on sent qu'il travaille à devenir meilleur, et l'on suit presque ses progrès. Je ne crois pas qu'il y ait un autre exemple d'un effort aussi violent fait contre soi-même, et d'un succès aussi complet à vaincre sa nature. Il était naturellement lâche, et se cacha sous sa tente la première fois qu'on fut aux prises avec l'ennemi. Je ne sais comment il fit, mais il parvint à se donner du cœur; il s'aguerrit en combattant Sextus Pompée, et devint téméraire dans l'expédition contre les Dalmates, où il fut blessé deux fois. Il était cynique et débauché, et les orgies de sa jeunesse, racontées par Suétone, ne le cèdent pas à celles d'Antoine; cependant il se corrigea au moment même où il fut le maître absolu, c'est-à-dire quand ses passions auraient rencontré le moins d'obstacle. Il était né cruel, et froidement cruel, ce qui ne laissait guère d'espoir qu'il dût changer; et pourtant, après avoir commencé par assassiner ses bienfaiteurs, il finit par épargner même ses assassins; et celui à qui son meilleur ami, Mécène, avait un jour donné le nom de bourreau, le philosophe Sénèque put l'appeler un prince clément[1]. De toute façon, l'homme qui a signé l'édit de proscription ne semble plus le même que celui qui a écrit le testament, et il faut admirer qu'après avoir commencé comme il avait fait, il ait pu se changer à ce

1. *De Clem.*, 9; *Divus Augustus mitis fuit princeps.* Il est vrai qu'il appelle ailleurs sa clémence une cruauté fatiguée.

point, et mettre une vertu, ou l'apparence d'une vertu à la place de tous ces vices qui lui étaient naturels.

Cependant, quelque justice qu'on soit forcé de lui rendre, il nous serait difficile de l'aimer. Peut-être avons-nous tort, après tout; car la raison nous dit que nous devrions savoir plus de gré aux gens, des qualités qu'ils se donnent en triomphant ainsi d'eux-mêmes, que de celles qu'ils ont reçues du ciel, sans prendre aucune peine. Mais je ne sais comment il se fait que ces dernières sont les seules qui nous plaisent; il manque aux autres un certain charme que la nature seule donne, et qui gagne les cœurs. L'effort y paraît trop, et derrière l'effort, l'intérêt personnel; car on soupçonne toujours que l'on n'a pris tant de peine que parce qu'on y trouvait son profit. Cette sorte de bonté acquise, où la raison a plus de part que la nature, n'est sympathique à personne, parce qu'elle paraît être le produit d'une volonté qui calcule. C'est ce qui fait que toutes les vertus d'Auguste nous laissent froids, et ne nous semblent tout au plus qu'un chef-d'œuvre d'habileté. Il leur manque pour nous toucher, un peu de naturel et d'abandon. Ce sont là des qualités que n'a jamais connues ce personnage roide et composé, quoiqu'au dire de Suétone, il affectât volontiers la simplicité et la bonhomie dans ses relations familières. Mais n'est pas bonhomme qui veut, et ses lettres intimes, dont il nous reste quelques fragments, montrent que sa plaisanterie manquait d'aisance et qu'il n'était simple qu'avec effort. Ne sa-

vons-nous pas d'ailleurs, par Suétone lui-même, qu'il écrivait ce qu'il voulait dire à ses amis, pour ne rien laisser au hasard, et qu'il lui est même arrivé de rédiger par avance ses conversations avec Livie [1]?

Ce qui achève de nous gâter Auguste, c'est le voisinage de César; le contraste est complet entre eux. César, sans parler de ce qu'il y avait de plus grand et de plus brillant dans sa nature, nous attire tout d'abord par sa franchise. Son ambition peut nous déplaire, mais il avait le mérite au moins de ne pas la dissimuler. Je ne sais pourquoi M. Mommsen s'évertue, dans son *Histoire romaine*, à vouloir prouver que César ne tenait pas au diadème et qu'Antoine, quand il le lui offrit, ne l'avait pas consulté. J'aime mieux m'en tenir à l'opinion commune, et je ne crois pas qu'elle lui fasse du tort. Il voulait être roi, et en porter le titre, comme en avoir l'autorité. Jamais il n'a eu l'air, comme Auguste, de se faire prier pour accepter des honneurs qu'il souhaitait avec passion. Ce n'est pas lui qui aurait voulu nous faire croire qu'il ne gardait l'autorité suprême qu'avec répugnance, et qui aurait osé nous dire, au moment même où il attirait à lui tous les pouvoirs, qu'il avait rendu le gouvernement de la république au peuple et au sénat; nous savons au contraire qu'il disait franchement après Pharsale que la république était un mot vide de sens, et que Sylla n'était

1. Suet. *Aug.*, 84.

qu'un sot d'avoir abdiqué la dictature. En toutes choses, et jusque dans les questions de littérature et de grammaire, il était hardiment novateur, et n'affichait pas un respect hypocrite pour le passé au moment où il en détruisait les restes. Cette franchise est plus de notre goût que les dehors menteurs de vénération qu'Auguste prodiguait au sénat après l'avoir réduit à l'impuissance, et quelque admiration que témoigne pour lui Suétone, quand il le montre saluant humblement chaque sénateur par son nom, avant les séances, je ne sais si je ne préfère pas encore à cette comédie l'impertinence de César qui avait fini par ne plus se lever quand le sénat venait le voir. Tous les deux ont paru dégoûtés du pouvoir; mais il n'est venu à l'esprit de personne de croire qu'Auguste disait la vérité, quand il demandait avec tant d'instances qu'on le rendît à la vie privée. Les dégoûts de César étaient plus profonds et plus sincères. Ce pouvoir souverain, qu'il avait poursuivi pendant plus de vingt ans avec une constance infatigable, à travers tant de périls, au moyen d'intrigues ténébreuses dont le souvenir devait le faire rougir, ne répondit pas à son attente, et parut médiocre à ce cœur qui l'avait tant souhaité. Il se savait détesté des gens à l'estime desquels il tenait le plus; il était contraint de se servir d'hommes qu'il méprisait et dont les excès déshonoraient sa victoire; plus il s'élevait, plus la nature humaine lui apparaissait sous un aspect fâcheux, plus il voyait s'agiter et se croiser à ses pieds de basses convoitises et de lâches

trahisons. Il en vint, par dégoût, à ne plus tenir à la vie; elle ne lui sembla plus valoir la peine d'être conservée et défendue. C'est à l'homme qui disait déjà, à l'époque du *pro Marcello* : « j'ai assez véeu pour la nature ou pour la gloire; » qui plus tard, lorsqu'on le pressait de prendre des précautions contre ses assassins, répondait d'un ton découragé : « j'aime mieux mourir une fois que de trembler toujours; » c'est bien à lui qu'il conviendrait de dire, avec Corneille :

> J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu;
> Mais en le souhaitant je ne l'ai pas connu.
> Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
> D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
> Mille ennemis secrets, la mort à tout propos,
> Point de plaisir sans peine, et jamais de repos.

Ces beaux vers me plaisent moins, je l'avoue, placés dans la bouche d'Auguste. Ce politique avisé, si froid, si maître de lui ne me semble pas avoir véritablement connu cette noble tristesse qui, dans le héros, nous révèle l'homme, ce découragement d'un cœur mécontent de lui, malgré ses succès, et dégoûté du pouvoir par le pouvoir même. Quelque admiration que j'éprouve pour cette belle scène où Auguste propose d'abdiquer l'empire, je ne puis m'empêcher d'en vouloir un peu à Corneille d'avoir pris au sérieux et de nous dépeindre gravement cette comédie solennelle dont personne à Rome n'était dupe, et, lorsqu'en lisant la tragédie de *Cinna* je veux rendre mon plaisir complet, je suis toujours tenté de

remplacer le personnage d'Auguste par celui de César.

J'ajoute, en finissant, que tous ces ménagements hypocrites d'Auguste n'étaient pas seulement des défauts de caractère; ce furent aussi des fautes politiques, et qui laissèrent les traces les plus fâcheuses dans le gouvernement qu'il avait créé. Ce qui rendit insupportable la tyrannie des premiers Césars, c'est précisément ce vague que les mensonges intéressés d'Auguste avaient répandu sur la nature et les limites véritables de leur pouvoir. Quand un gouvernement affirme hardiment son principe, on sait comment se conduire avec lui; mais quelle route suivre, quel langage tenir, lorsque les apparences de la liberté se mêlent au despotisme le plus réel, lorsqu'une autorité illimitée se cache sous des fictions républicaines? Au milieu de ces obscurités, tout devient péril et naufrage. On se perd par l'indépendance; on peut se perdre aussi par la servilité; car, si celui qui refuse quelque chose à l'empereur est un ennemi déclaré, qui regrette la république, celui qui accorde tout avec empressement ne peut-il pas être un ennemi déguisé qui veut faire savoir que la république n'existe plus? La lecture de Tacite nous montre les hommes d'état de cette terrible époque marchant au hasard parmi ces ténèbres volontairement entassées, se heurtant à chaque pas à des périls imprévus, exposés à déplaire s'ils se taisent ou s'ils parlent, s'ils flattent ou s'ils résistent, se demandant sans cesse avec effroi de quelle manière ils pourront con-

tenter cette autorité ambigue, mal définie et dont les limites échappent. On peut dire que ce manque de sincérité des institutions d'Auguste a fait le supplice de plusieurs générations. Tout le mal est venu de ce qu'Auguste songeait plus au présent qu'à l'avenir. C'était un habile homme, plein de ressources pour sortir d'embarras dans les situations difficiles; ce n'était pas vraiment un grand politique, car il semble que sa vue ne s'étendait guère au delà des difficultés du moment. Placé en présence d'un peuple qui supportait malaisément la royauté, et qui ne pouvait pas supporter autre chose, il inventa cette sorte de royauté déguisée, et laissa vivre à côté d'elle toutes les formes de l'ancien régime sans s'occuper de les accommoder ensemble. Mais si ce ne fut pas un aussi grand politique qu'on l'a prétendu, il faut reconnaître que c'était un excellent administrateur; cette partie de son œuvre mérite tous les éloges qu'on lui a prodigués. En coordonnant ensemble tout ce que la république avait créé de pratiques sages, de règlements utiles, en remettant en vigueur les traditions perdues, en créant lui-même des institutions nouvelles pour l'administration de Rome, le service des légions, le maniement des finances, le gouvernement des provinces, il a organisé l'empire, et l'a ainsi rendu capable de résister aux ennemis du dehors et aux causes de dissolution intérieure. Si malgré un régime politique détestable, l'abaissement général des caractères, les vices des gouvernants et des gouvernés, l'empire a eu encore de beaux jours

et a duré trois siècles, il le doit à la puissante organisation qu'il avait reçue d'Auguste. Voilà la partie vraiment vitale de son œuvre. Elle est assez importante pour justifier le témoignage qu'il se rend à lui-même dans cette phrase si fière de l'inscription d'Ancyre : « J'ai fait des lois nouvelles. J'ai remis en honneur les exemples de nos aïeux qui disparaissaient de nos mœurs, et j'ai laissé moi-même des exemples dignes d'être imités par nos descendants. »

III

C'est sans doute vers le milieu de ce règne, au moment où celui qui était le maître absolu de la république feignait de rendre le gouvernement au peuple et au sénat, que parurent les lettres de Cicéron. On ignore la date exacte de leur publication; mais tout porte à croire qu'il faut la placer dans les années qui suivent la victoire d'Actium. Le pouvoir d'Auguste devenu plus populaire depuis qu'il s'était fait plus modéré, se sentait alors assez fort pour laisser quelque liberté d'écrire. Avant cette époque, il était défiant, parce qu'il n'était pas assez affermi; il le redevint plus tard, quand il s'aperçut que la faveur publique lui échappait. Ce règne qui commence par proscrire les hommes, finit par brûler les livres. C'est seulement dans l'intervalle qui sépare ces rigueurs que la correspondance de Cicéron put être publiée.

Personne ne nous a dit quelle impression elle produisit sur ceux qui la lurent pour la première fois; mais on peut affirmer sans crainte que cette impression fut très-vive. On sortait à peine des guerres civiles; jusque-là on ne s'était occupé que des maux présents; personne, dans ces malheurs, n'avait l'esprit assez libre pour songer au passé. Au premier repos que connut cette génération tourmentée, elle s'empressa de jeter un regard en arrière. Soit qu'elle cherchât à se rendre compte des événements, soit qu'elle voulût jouir de ce plaisir amer qui se trouve, selon le poëte, dans le souvenir des anciennes souffrances, elle revint sur les tristes années qu'elle venait de traverser et souhaita remonter jusqu'aux origines même de cette lutte dont elle avait vu la fin. Rien ne pouvait mieux satisfaire cette curiosité que les lettres de Cicéron. Aussi n'est-il pas douteux que tout le monde alors ne les ait lues avidement.

Je ne crois pas que cette lecture ait nui au gouvernement d'Auguste. Peut-être la réputation de quelques personnages importants du régime nouveau eut-elle un peu à en souffrir. Il était déplaisant pour des gens qui se glorifiaient d'être les amis particuliers du prince qu'on allât exhumer leurs professions de foi républicaines. Je suppose que les malins devaient s'égayer de ces lettres où Pollion jure d'être l'éternel ennemi des tyrans et où Plancus rejette durement sur la trahison d'Octave les malheurs de la république. Octave lui-même ne devait pas être épargné,

et les souvenirs vivants d'une époque où il tendait la main aux assassins de César et où il appelait Cicéron son père ne lui étaient pas favorables. Il y avait là de quoi défrayer pendant quelques semaines les conversations des mécontents. Mais à tout prendre le mal était petit, et ces railleries ne compromettaient guère la sécurité du grand empire. Ce qui était plus à craindre pour lui, c'était que l'imagination, toujours complaisante pour le passé, ne prêtât libéralement à la république ces qualités dont il est si facile d'embellir les gouvernements qui ne sont plus. Or les lettres de Cicéron étaient bien plus propres à détruire ces illusions qu'à les encourager. Le tableau qu'elles présentent des intrigues, des désordres, des scandales de ce temps ne permettait pas de le regretter. Des gens que Tacite nous dépeint fatigués de luttes et avides de repos ne trouvaient rien là qui pût les séduire, et le mauvais usage que les Curion, les Cælius, les Dolabella avaient fait de la liberté les rendait bien moins sensibles à la douleur de l'avoir perdue.

Ce qui gagna à la publication de ces lettres, ce fut la mémoire de celui qui les avait écrites. Il était assez d'usage alors de maltraiter Cicéron. Malgré la façon dont l'histoire officielle racontait l'entrevue de Bologne et le beau rôle qu'on essayait de donner à Octave dans les proscriptions[1], ce n'en étaient pas moins des souvenirs fâcheux pour

1. Voir surtout Velléius Pat., II, 66.

lui. Pour diminuer un peu ses torts, on calomniait ses victimes. C'est ce qu'avait voulu faire Asinius Pollion, quand il racontait, dans son plaidoyer pour Lamia, que Cicéron était mort comme un lâche[1]? Ceux dont le dévouement n'allait pas si loin, et qui ne se sentaient pas le courage de l'insulter, se gardaient bien au moins d'en rien dire. On a remarqué qu'aucun des grands poëtes de ce temps ne parle de lui, et nous savons par Plutarque qu'il fallait se cacher au Palatin pour lire ses ouvrages. Le silence se faisait donc autant que possible autour de cette grande gloire; mais la publication de ses lettres le rappela au souvenir de tout le monde. Une fois qu'on les a lues, cette figure spirituelle et douce, si aimable, si humaine, si attrayante jusque dans ses faiblesses ne peut plus s'oublier.

A cet intérêt que la personne de Cicéron donne à sa correspondance, il s'en joint pour nous un autre plus vif encore. On a vu, par tout ce que je viens d'écrire, combien notre temps ressemble à l'époque dont ces lettres nous entretiennent. Elle n'avait pas plus que la nôtre de croyance solide, et la triste expérience qu'elle avait faite des révolutions l'avait dégoûtée de tout, en l'habituant à tout Elle connaissait, comme nous, ces mécontentements du présent et ces incertitudes du lendemain qui ne permettent pas de goûter un repos tranquille. Nous nous retrouvons en elle;

1. Sen. *Suas*, 6.

les tristesses des hommes de ce temps sont en partie les nôtres, et nous avons souffert des maux dont ils se plaignaient. Nous sommes placés comme eux dans une de ces époques intermédiaires, les plus douloureuses de l'histoire, où, les traditions du passé ayant disparu et l'avenir ne se dessinant pas encore, on ne sait plus à quoi s'attacher, et nous comprenons bien qu'il leur soit arrivé souvent de dire avec le vieil Hésiode : « Que je voudrais être mort plus tôt, ou être né plus tard ! » C'est ce qui donne pour nous un interêt si triste et si vif à la lecture des lettres de Cicéron; c'est ce qui m'a d'abord attiré vers elles ; c'est ce qui, peut-être, fera trouver quelque plaisir à vivre un moment dans la compagnie des personnages qu'elles nous dépeignent, et qui, malgré les années, semblent souvent être nos contemporains.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



8089 — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris



IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris


GUSTAVO CECCHI
Legatore di Libri
FIRENZE





